

Bibliothèque numérique

medic@

Lamperiere, Jean de. Traité de la peste, de ses causes & de la cure. Avec les moyens de s'en preserver & les controverses sur ce sujet, divisé en deux parties

*A Rouen, de l'imprimerie de David du Petit Val,
Cote : 33642 (1)*

TRAITE 1.
DE LA PESTE,
DE SES CAUSES
& de sa Cure.

AVEC LES MOYENS
de s'en préserver & les contro-
uerfes sur ce fujet.

Diuiſé en deux Parties.

Par IEAN DE LAMPERIERE Medecin.



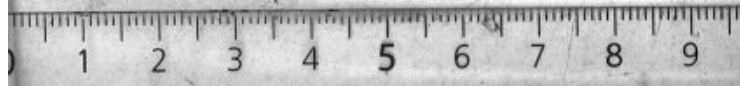
A R O V E N ;

DE L'IMPRIMERIE.

De DAVID DU PETIT VAL, Imprimeur
& Libraire ordinaire du Roy.

M. DC. XX.

Avec Privilège.







A MONSIEVR
MONSIEVR
 HEROARD SIEVR
 DE VAULXGRIGNEVSE,
 Conseiller du Roy en ses Con-
 seils d'Estat & Priué, & premier
 Medecin de sa Majesté.

MONSIEVR,
 Il faut que la vertu ait de grands
 charmes, puis que leur force sans
 autre consideration nous porte à aimer si pas-
 sionnément les hommes vertueux. Ce sont les
 chaînons d'Electre, que les anciens Statuaires
 attachoient à son simulachre, avec lesquels ils
 disoient qu'elle attiroit les cœurs: & les mes-
 mes qui vous acquirent l'affection du feu Roy
 d'heureuse memoire, grand en tout, mais ad-
 mirable au choix des hommes. Ce fut l'estime
 de vostre vertu qui le fit vous choisir *πολλῶν*

* ij

ἀντράξιον ἀλλῶν, pour vous commettre la vie
la plus digne, & la plus neccessaire à l'estat,
qui fut iamais : sur laquelle toute l'Europe iet-
toit les yeux, comme les monstres sur le berceau
d'Alcide. Dieu a tellement beny vostre soin,
que les fruits ont répondu à l'attente, & que
par la faueur du ciel & vostre conduite nous
viuons aujourdhuy heureusement sous le regne
du plus iuste, & du plus genereux Prince, que
le Soleil regarde. Nous ne deuons pas tout à sa
naissance, l'éducation y a sa part ; car si la
temperature fait les inclinations, & que l'édu-
cation forme la temperature, il faut auouer que
l'obligation est mi-partie : pendant que toute la
France vous rend des témoignages publics de
celle qu'elle vous doit, ie rends ces particuliers
à vostre merite, par l'offre de ce petit present.
C'est vn traité de la Peste, que le desir de seruir
le public me tire des mains. C'est sous l'heu-
reuse influence de vostre aspect qu'il vient de
naistre.

Victurus genium debet habere liber.
C'est vne piece du mestier dont vous estes
Chef-maître, qui va receuoir son tymbre de
vostre main : c'est d'elle qu'elle attend son bon-
heur, & sa creance de l'estime que vous en fe-
rez : ne luy déniez cette faueur, & ne la de-

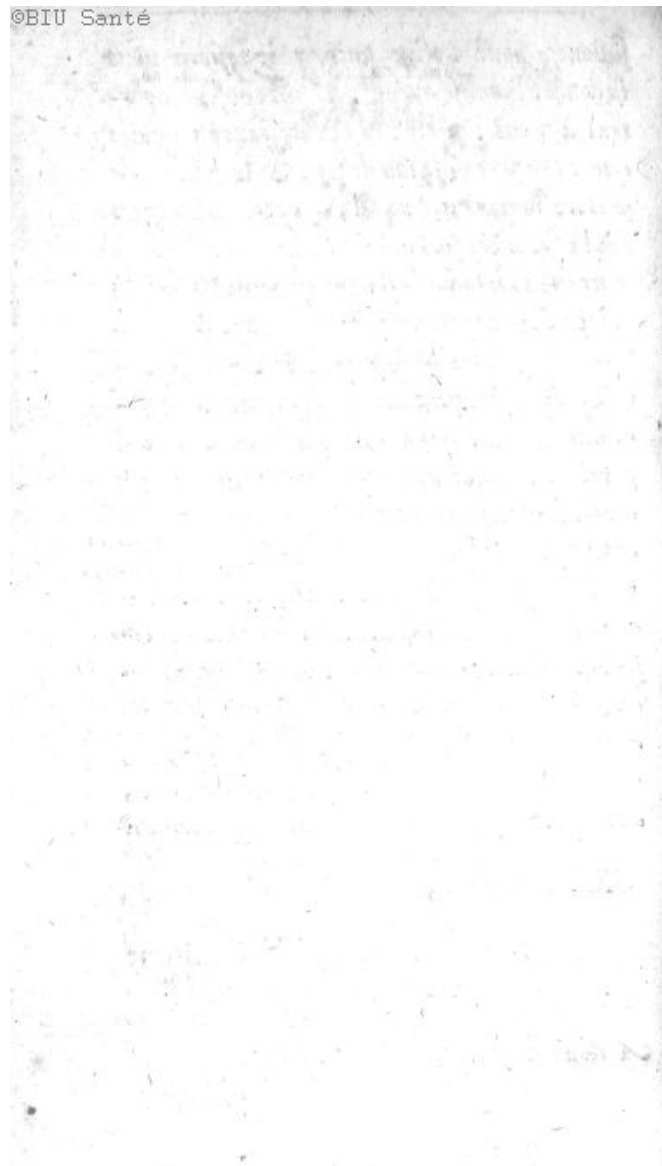
sauouez pour vostre, puis que le desir de vous
 la donner l'a mise au iour. Deux choses me por-
 tent à vous l'offrir : la connoissance parfaite
 que vous auez de son sujet, & la solidité de
 vostre iugement, duquel i'ay reconnu les effets
 dès la premiere fois que i'eus l'honneur de vous
 voir en la maladie de feu monsieur de Villeroy à
 Rouën, & depuis au dernier voyage du Roy à
 Tours. Ce sont les deux demons de vostre scien-
 ce & de vostre prudence qui gaignent les affe-
 ctions de ceux qui vous connoissent, & qui
 particulièrement m'ont fait vous vouer mon
 tres-humble seruice : car la douceur de vostre
 conuersation, la splendeur de vostre doctrine,
 & la prudence de vostre conduite vous rend-
 ent également aimable & admirable, &
 seul digne de la charge que vous auez, en la-
 quelle Dieu vous vueille conseruer longues
 années pour la santé du Roy, le bien de l'estat,
 & contentement de ceux qui vous honorent,
 du nombre desquels vous tiendrez assésurément

MONSIEUR,

Vostre tres-humble seruiteur
 DE LAMPERIERE.

À Rouën le sixième iour d'Auril, 1620.

* iij



A MESSIEURS de Roüen.



ESSIEURS,

C'est icy vne piece de seruice plus que de monstre à laquelle j'ay employé vn mois ou six semaines de temps que mes affaires m'ont distrait de vostre seruice, afin que mon absence ne vous fust du tout inutile. Je l'eusse peu façonner à la Corinthienne, & embellir d'enrichissements si ie n'eusse plus estudié à vous seruir qu'à vous plaire, mais vous vous contenterez pour ce coup de la voir à la dorique : c'est à dire plaine, solide & sans art, l'estoffe surpassât en tout la façon : aussi ie ne vous la desire rendre recommandable que par elle, elle est sans feüille & sans teint, mais riche de bons remedes qu'elle vous offre avec vne entiere affection. La necessité publique l'a vn peu precipitée, & hasté mes conceptions, de sorte que vous ne les trouuezrez peut-estre si digerées, ny en si bon ordre que ie les eusse peu mettre avec loysir : mais le desir d'affronter promptement cet Hydre qui se gorgeoit du sang de vos Citoyens, ou de le rendre côme les lyons édentez d'Heliogabale qui faisoient peur sans mal, ne m'a donné loysir de la reconnoistre & d'y repasser la main, croyant que.

* iiii

Car encor qu'elle aye fait iusques icy comme le foudre qui en frappe peu & étonne beaucoup, neanmoins il estoit à craindre que le mal ne vint à l'égal de la peur. Si l'opportunité donne le prix aux choses, ie croy que vous l'obligerez de vostre faueur, parce que celuy estoit iadis chery de tous.

Primus in aduersos telum qui fixerat hostes.

Cette considération vous doit aussi obliger d'en excuser les fautes, & si vous représentez que c'est vne piece de peu de iours tirée à perte d'haleine sans autre secours que de ma memoire en lieu destitué de tous liures qui fait que ie n'ay peu m'assujettir si exactement aux cottes des auteurs, & les faire tousiours parler en leur lague: ayant tousiours eu plus de soin de former mon iugement sur leurs raisons que charger ma memoire de leurs textes. Telle qu'elle est, elle est faite pour vostre seruice auquel elle vous assure de contribuer tout ce que l'art, l'estude & l'experience luy ont peu consigner. Vous promettant que si vous la daignez voir; il vous arriuera comme à ceux qui entroient au temple de la Deesse Porte, duquel on ne sortoit jamais sans ayde ou conseil.



Εἰς τὴν τῷ ἑμπεροτάτῳ ἱατρῷ τῷ Ἰωάννῃ
Ἐμπεριέρῳ λοιμογραφίαν

Οκτάσιχον.

Εἰς αἰῶνα πολλὰς λοιμὸς κατεπέμψατο, ἀλ-
λ' ὥς
Ες χέρας ἀνθρώπων ὤρνυτο ἥδε βίβλος,
Πήξατο, καὶ βιότιομίτης ἀνεβάλετο μοῖρα,
Πόρθμυσεν τ' ἀχάτης νεκροβάρης σπανίως.
Τὴν ᾗ ῥέι ὀλοοῖο φύσιν καὶ αἵτια λοιμῶ,
Λοιμὸφυγόντε τρεῶς ἴσχει ἀκεσορίω.
Τῶν κεν θρῆνοιώτες καταπαύσατε μακρὰ πο-
λίται,
Ῥωθόμαχος τ' ὕγιης ἔσεται οἷα Κρόταν.

Μ. Βαρέμβαλλος ἱατρὸς.

IN LIBRI ET AVTHORIS COMMENDATIONE M.



Estiferæ quicunque luis vitare fu-
rorem

Feruidus exoptas, hæc lege,
tutus eris.

Hic Pestis natura patet, patet abdi-
ta doctos

Fallere perpetuò quâ solet arte viros.

Pharmaca deinde patent priscis incognita se-
clis,

Hostiles possis queis superare dolos.

Hæc igitur lege, sed totidem mihi texe corollas,

Eripient fatis quot mea scriptaviros.

Fallor, nam innumeros tumulto reuocabo sub
auras,

Nec mea tot lauros tempora ferre valent.

A L I V D.

AVdit ut hunc cœptum Pestis metuenda
libellum

En (mirum !) à nostrâ protinùs vrbe
fugit.

At quoniam docuit vincētia pharmaca Pestem,
Si fugit haud mirum, namq; coacta fugit,

Ioan. Guerente doctor medicus.

A
MONSIEVR DE LAM-
PERIERE DOCTEVR EN
medecine sur son traité
de la Peste.



*A de Charon la barque estoit lassée,
De tant porter d'ombres en l'autre
bord
Et beaucoup plus attendoient sur le port,
Que le nocher l'eust vers eux repassée.*

*Sans que pourtant sa fureur appaisée
Eust alenty le cours de son effort:
On ne voyoit qu'images de la mort
Remplir d'effroy les yeux & la pensée.*

*Lors que le Dieu qu'on adore en serpent
Vint d'Epidaure arrester ce tourment
Par le secours qu'apporta sa presence.*

*Ainsi chacun perdoit icy l'espoir,
Quand tu nous as rendu par ton sçavoir
Malgré la mort la vie & l'assurance.*

Iacq. de Moy, sieur de Mailly.

PRÆSTANTISSIMO
MEDICO IOANNI DE
LAMPERIERE Pestis
profligatori.

Innumeros populata viros deuoue-
rat orco
Pestifera incautos atque ini-
mica lues.
Milléque percussos prostrauerat
antea Sparsum
Nec poterant vllam ferre salutis opem.
Artis Apollineæ cum mystica dogmata pandēs,
Marte tuo ereptos, vincere fata iubes.
Protinus absistit Lachesis, sua pensa reuolui
Parca dolet, victas dat tamen illa manus.
Sic fœtum Semeles candenti ex viscere matris
Euulsum, flammis Iuppiter eripuit.

E I D E M.

Diui auctori, atque operi, cumulentur
honores:
Est etenim diuis æmulus, iste labor.

*Ludovicus d'Asserac vasco in maiori basilica
patronus, sanitatis restituta auctoris opera
hoc decastogrates rependit.*

Patri suo colendissimo.

EST suspecta fides natōrum in laude paren-
tum,
At tua iam toto cognita fama solo est.

*Franciscus de Lamperiere
authoris filius.*

Liber ad Lectorem.

MOle ego sum parvus, paruo quia tempore
nascor:
Decenni maior crede labore forem.
Hesperijs alter quondam generatus in oris,
Iam iam nascetur, sed mihi dispar erit.
Plurima complector priscis non cognita, verū
Cum senior iam sit nil habet iste novi.

Pet. Allia. authori coniunctissimus.

SVR LE LIVRE DE LA
PESTE DV SIEVR DE
Lamperiere.



E que le Grec, l'Arabe & le Romain,
Dans leurs secrets ont tenu de plus
rare:

Ce que l'Indois, le Perse & le Barbare,
Ont à leurs maux trouué de plus cer-
tain.

Ce que la terre enferme dans son plain,
Ce que Thetis, de ses thresors auare,
Cache en l'azur qui son large sein pare,
Et ce que peut sçavoir l'esprit humain.

Tout ce que l'art de la nature a pris,
Et ce qu'il a de luy mesme entrepris,
Ce qu'a monsié Chiron à Podalire,
Si doctement en ce liure est compris,
Qu'il ne faut plus chercher d'autres écrits,
Si l'on ne veut perdre temps à les lire.

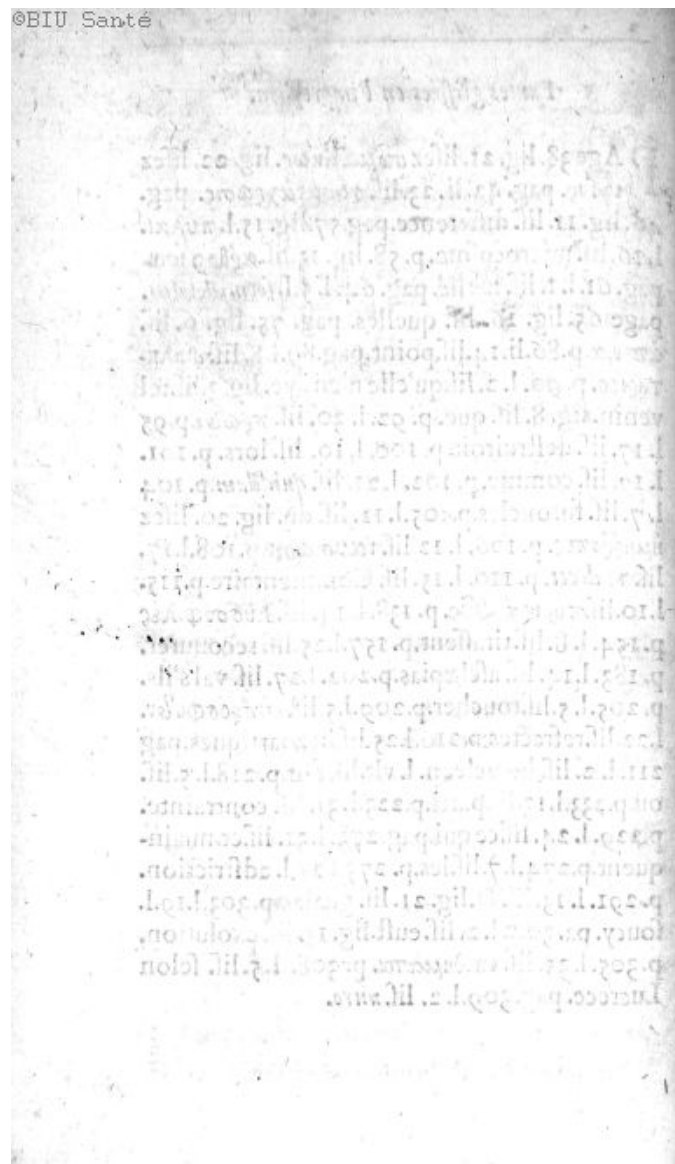
Le Bouteiller aduocat en Par.

Authoris ad librum.

I Puer, & facilem genium deffende parentis:
Siringat cenfor, dic meliora ferat.

Fautes glissées en l'impression.

PAge 38. lig. 21. lisez *σωματικῶς*. lig. 22. lisez *εἰς*. pag. 42. li. 23. lif. *σωανᾶχεωσις*. pag. 46. lig. 11. lif. difference. pag. 57. lig. 15. l. *πύλαι*. l. 16. lif. microcosme. p. 58. lig. 13. lif. *ἀρθροισιν*. pag. 61. l. 1. lif. meslé. pag. 64. l. 5. l. *formidolosus*. page 65. lig. 16. lif. quelles. pag. 75. lig. 6. lif. *ἀπονία*. p. 86. li. 14. lif. point. pag. 89. l. 8. lif. *ἀλητῆριος*. p. 90. l. 2. lif. qu'elle n'en aye. lig. 3. lif. tel venin. lig. 8. lif. que. p. 92. l. 30. lif. *πρωόν*. p. 95 l. 17. lif. destruiroit. p. 100. l. 10. lif. lors. p. 101. l. 19. lif. comme. p. 102. l. 21. lif. *quiddam*. p. 104 l. 7. lif. furoncles. p. 105. l. 12. lif. du. lig. 20. lisez *ἡμῆρόπος*. p. 106. l. 12. lif. *ναυσίωσιν*. p. 108. l. 17. lif. *ut decet*. p. 110. l. 15. lif. Commentaire. p. 115. l. 10. lif. *πυριχέυθς*. p. 138. l. 14. lif. *δυσσοφίλες*. p. 154. l. 8. lif. tirassent. p. 157. l. 25. lif. recouurer. p. 183. l. 14. lif. *asclæpias*. p. 202. l. 27. lif. val s'ils. p. 205. l. 5. lif. toucher. p. 209. l. 5. lif. *εὐπρόσφυν*. l. 22. lif. refractes. p. 210. l. 25. lif. bezoartiques. pag. 211. l. 2. lif. heracleon. l. vlt. lif. fait. p. 218. l. 5. lif. ou. p. 233. l. 13. lif. parti. p. 223. l. 31. lif. contrainte. p. 229. l. 24. lif. ce qui. pag. 273. l. 31. lif. conuainquent. p. 274. l. 7. lif. les. p. 275. l. 21. l. adstriction. p. 291. l. 13. lif. &. lig. 21. lif. guaiac. p. 303. l. 19. l. foucy. pa. 304. l. 2. lif. eust. lig. 15. lif. exolution. p. 305. l. 35. lif. *επιθηματα*. p. 308. l. 5. lif. selon Lucrece. pag. 309. l. 2. lif. *nitro*.





QVE LE NOM

DE PESTE EST

commun à celle des Hommes

des Animaux, & des

Plantes.

CHAPITRE PREMIER.



PLATON croyoit, qu'il y eut quelque chose de divin aux noms, qui expliquoit la nature des choses, & passant plus outre laissoit en l'imagination, par un ressentiment inexplicable, l'impression du bien ou du mal que nous pouvoit donner la chose signifiée: de sorte que nommant le feu, nous nous représentions aussi-tôt la chaleur, & que nous fremissions d'horreur & de crainte, au seul nom des tourmens, où des maladies douloureuses & deletaires: comme nous esprouons en la peste, laquelle pour ce sujet les Grecs plus riches en dictions que nous, ont apelé λοιμός de λοιμένους qui signifie corrompre & infe-

A

Lib de Ther. ad Pis. cter, les latins *pestis*, dautant que comme Galien remarque *tanquam fera & immanis bellua cunctos depascitur*, nous autres à leur imitation, Peste, & le commun qui borne sa connoissance des sens, à cause de sa tumeur apparente, bosse, au simple nom de laquelle, la peur nous saisit, comme si nous voyons en ces deux syllabes les hieroglyphes de la mort: bien qu'elle ne nous donne qu'une idée confuse, & indéfinie de sa nature, ne nous représentant qu'une qualité delectaire de l'air, qu'Hippocrate appelle *μιάσμα θάνασιμον* commune aux bestes comme aux hommes, & si nous en croyons Theophraste, aux plantes mesmes, car il est tres certain que les animaux, & les plantes ont leurs pestes comme nous, différentes selon la diuersité de leurs especes, qui passent encor iusques aux individus: pour celle des animaux oyez ces vers.

*Non tam creber agens hyemem ruit æquore turbo,
Quam multa pecudum pestes*
& ceux cy de Virgile.

Virgilius. *Hic quondam morbo cæli miseranda coorta est
Tempestas, totòque autumnu incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, atque serarum.*
Pour les plantes le mesme.

*Miserandaque venit
Arboribus, satisque lues, & pestifer annus.*
Il auoit expliqué auparauant la cause de ces différences vn peu trop succinctement.

*Nec singula morbi
Corpora corripunt.*
Mais Hippocrate au mesme liure de Flat, l'a

monstré si clairement, qu'il n'en laisse rien à dire, auquel ayant fait voir que les maladies pestilentes ont leur seminaire dedés l'air (que nous tirons comme le reste des animaux, par vne aspiration neccessaire) il forme cette question pourquoy tous n'en sont affectés également puis que la cause en est commune ? c'est d'autant dit-il que les corps sont differens les vns des autres, les naturels dissemblables, ainsi que leurs alimens, de sorte que tout indifferemment n'est bon & mauuais, propre & contraire à l'un comme à l'autre, lors donc que l'air est plain d'influences contraires à l'homme, il donne la peste aux hommes: quand elles sont contraires à la nature des autres animaux, ils en sont infectés par vne propriété determinée à vne espece, ou à l'autre, qu'ils appellent spécifique, inexplicable comme procedante de toute la substance, Lucrece les a décrites en termes trop releuez pour les oublier.

Varius concinnat id aer;
Hac igitur subito clades noua, pestilensque
Aut in aquas cadit, aut fruges peredit in ipsas,
Aut alios hominum pastus, pecudumque cibatus,
Aut etiam suspensa manet vis, aere in ipso,
Et cum spirantes mixtas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est.
Consimili ratione venit bubus quoque saepe
Pestilias, etiam pecubus balantibus aegror.

Lucr. vi. de
 Nat.

Aussi Galien sur le 3. des Epidemies disoit que la peste n'étoit pas le nom d'une maladie particuliere, mais qu'elle signifioit en general tou-

A ij

tes celles qui tost & en vn mesme temps en faisoient beaucoup mourir, nous voyons donc comme la difference des pestes, vient de la diuersité des natures, & des contraires analogies qu'elles ont avec l'air, & les causes exterieures, qu'on appelle sympathie, ou antipathie, de sorte que ce qui est peste au lyon, ne l'est pas à l'homme, ce qui l'est à l'homme, ne l'est pas au bœuf. La nature est toute pleine de ces conuenances, & disconuenances: ou comme Pithagore disoit d'amour & de haine, dont nous voyons chaque iour les effets: les serpens sont veneneux aux hommes, les Puelles & les Marfes hommes, le sont aux serpens; l'œil du coq resioût le nostre, parce qu'il est solaire; & offense celui du lyon, comme son chant luy donne l'espouuante, l'elébore & la cigue nous est poison, & delices à la caille; & à l'étourneau; la noix vomique tue le chien, & nous est remede; & pour reuenir à la peste en vne mesme espee elle est mortelle aux vns, & point du tout aux autres, comme aux Nigrites peuple de l'Æthiopie occidentale près le fleuve Nigir, climat rosty, & perdu de chaleur. Mais pour dauantage particularizer ces disconuenances, les parties vnies en mesme corps, ont leurs contagions differentes, tellement propres, qu'elles ne se communiquent à d'autres, ny pour leur voisinage, ny pour leur continuité, l'Ophthalmie l'est si particuliere de l'œil, qu'elle ne l'est de nulle autre partie, la phtisie l'est seulement du poumon, la galle du cuir, l'alopécie de la teste, les climats & differentes assiettes

Premiere partie.

5

des lieux causent encor des maladies differentes, l'hæmitritæ, à Rome, le goëtre en Sauoye, la dysenterie en Angleterre, la phthisie en Portugal, & les scrophes en Espagne.

*Est elephas, morbus qui propter flumina nili,
Gignitur Ægypto in media, nec præterea usquam, Lucres.
Attidetentantur gressus, oculique Achæis
In sinibus, inde alijs alius locus est inimicus
Partibus ac membris.*

Or de toutes ces pestes, nostre dessein est de traiter celle, qui par vne prerogative speciale attaque les hommes, comme le fleau de leur espece, & de pointer contre elle autant de machines comme les Romains dresserent contre le serpent d'Attilius.

DES DIFFERENCES

generales de la peste.

CHAPITRE II.

LA peste que nous considerons en ce traité est diuine & surnaturelle ou naturelle & ordinaire, celle-là sans aucune dispositiõ des causes inferieures, part de la seule volõté de Dieu, qui s'en sert comme d'un troisieme instrument de sa justice, quand il nous veut punir, celle cy du desordre & dereglement des choses de la nature. Nous auons tant de témoignages de la premiere dedans les écrits.

A iij

res, que d'en douter seroit impieté, celle qui pensa exterminer le peuple de Dieu, du temps de Dauid, pour châtiment de son ambition, qui luy auoit fait faire le dénombrement de son peuple, de laquelle en trois iours, soixante & dix mil furent frappez : & celle de laquelle Hieremie & Ezechiel en leurs propheties menassent les Iuifs pour leurs abominations. Mais dans les auteurs prophanes, celle que nous lisons chez Homere au commencement de l'Iliade, qui trouua tant les Grecs, à la suscitation d'Apollon, piqué de l'iniure faite à son grand prestre Chrysez, pour le rauissement de sa fille, mesme les démons par vne connoissance qu'ils ont des causes naturelles, qui nous sont cachées : comme singes des actions de Dieu, ont fait d'exciter ces pestes extraordinaires, comme nous voyons dans Iosephe & Tite Liue, afin d'attirer les hommes, qui croyoient que ce fussent effets de leur puissance, de se sacrifier à leur tyrannie, par des superstitions execrables, ce fut ceste illusion qui fit precipiter ce genereux Romain Curtius en ceste peste signalée de Rome : de là sont procédez ces sacrileges que nous lisons des gentils, avec leurs expiations, horribles seulement à lire, pour appaiser l'ire de ces deitez imaginaires, aussi leurs Mythologes interpretans les trois pointes du foudre de Iuppiter, disent que la premiere signifie la peste, parce que comme la plus pointue & mieux acérée, elle ne fait s'ir plus viuement sa colere. Mais laissant ces superstitions il faut ingenuement reconnoistre que ceste

Iliados a

Anno 290
ab urbe con-
dita.Iulius obseq.
13 deprodi-
gij.Paul Ion. de
Demetr.
Sabellicus in
consul Cor-
neli cos
T. Quint
Diodorus de
Arifto.
Suidas de
Lache.

peste vient d'en haut *ἐκ τοῦ οὐρανοῦ* Calpurnius, & que
comme elle n'est causée des effets de la nature,
aussi les remèdes naturels y sont inutiles.

Minor asclepia morbo est.

Ou comme disoit le poète.

La peste est incurable alors que le courroux
de Iuppin outragé la verse dessus nous,
Car sa malignité nostre aide surmontant,
Des remèdes humains le secours va moquant.
Ceste sorte de Peste, est si naïvement décrite
par Æacus chez Ovide qu'elle me force de la
rapporter.

Ovide Me-
tamor.

Quand chacun ignorant sa meurtrière racine
On l'alloit combattant par l'art de médecine,
On cherchoit l'aide en vain.

Ovid. in pe-
ste ægin.

Et continuant.

On voit que la science
Nuit mesmes aux experts, celui qui plus s'avance,
Qui plus fidèlement son malade secourt:
Celuy plus promptement à sa mort propre court.
De revoir la santé l'espérance est perdue,
Et la fin de ce mal à la mort seule est dée.

C'est la règle aussi que nous donne Hippo-
crate, quand nous voyons quelque chose de di-
uin aux maladies, qu'il appelle *θεῖον τὶ* qu'il
faut à *divinis auspiciis*. C'est pourquoy en la
pestilence de Rome, l'Oracle commanda d'y
apporter le simulacre d'Esculape de Grece,
avec le serpent sous la figure duquel ils l'ado-
roient, voulât dire qu'il falloit nous rapprocher
des Dieux, & les rendre propices. La peste ne
cessa point en Hierusalem, que l'Ange n'eust
remis au fourreau l'espée flamboyante sur le

Lib. de mor.
mul.

Tis. Line.

Lib. vii.

A iiij

temple, par les prieres du peuple, & du tems de saint Gregoire, celle que l'exalation puante d'un serpent de grandeur effroyable, caché proche du Tibre, auoit causé ne s'appaisa que par les prieres, que pour cet effet il institua.

Platina
in vit. pontif.

Quere deum primo, calida qui iustus in ira

Portus.

Nos solet humanos fontes hoc perdere telo.

Dit vn poëte chrétien, or bien que nous ayons dit, qu'en ceste peste les causes secondes ne contribuent rien, si est-ce que iamais Dieu ne nous l'enuoye, que par quelques effets extraordinaires de la nature, comme auant-coureurs de sa colere, il ne nous auertisse.

Virg.

(*Si mens non l'qua fuisset*)

De cælotactas memini prædicere quercus.

Et ailleurs.

Sæpe sinistra caua prædixit ab ilice cornix.

Ponta.

in sua v. p. 7.

Les grands luminaires éclipsés, l'apparition de nouueaux astres, comme ceste estoile qui se remarqua proche de Cassiopée, la transposition des autres, les comètes, les impresiós ignées, les voix inarticulées, & grondantes en l'air, les croulemens de terre, les inondations, sont truchemens muets de la colere diuine: iamais Iuppiter ne lance le foudre, (disent les poëtes) pour punir, qu'il n'aye tonné à gauche, c'est à dire qu'il ne nous aye donné l'espouuente d'une punition prochaine, mais nous laisserons la recherche de ces causes, & des remedes aux theologiens, pour passer à l'autre cause qui est de nostre consideration.

DE LA PESTE QVI
est naturelle.

CHAPITRE III.

L'Autre espece de peste est naturelle, est d'atvn peu la significatiō Gal. de caus. de ce mot, outre les termes de la morb. medecine, qui ne reçoit pour choses naturelles, que ce qui entre en la constitution du corps: & contre nature, ce qui le détruit; comme les maladies: & entre toutes les contagieuses ou pestilentes. Elle est donc naturelle, à la difference de celle qui est furnaturelle. Car encor que les causes de l'une & de l'autre soient presque toutes *ceca & delitescentes* (comme ils disent) principalement venantes du ciel, aux effets duquel les yeux de l'entendement humain sont comme dit Aristote *ὡς περ τῶν νυκτερίων ὄμματα πρὸς τὸ φέγος*. si est-ce que faisant part de la nature, il recelle aussi bien que les autres corps de la partie élémentaire, les seminaires de cette corruption: & quoy qu'inalterable & incorruptible *ἀναμοιόβης καὶ ἀφθαρτός* il contribue cōme les autres à nos infectiōs, & tient rang au nōbre de ses causes naturelles. cecy chatouille vn peu l'opinion de ceux, qui tiēnent l'essence de la peste en la seule putrefaction: mais comme elle est fondée sur vn mauvais principe, le reste ne peut

Hippocrate.

Arist. 1. de

caelo.

auoir de teneure ny solidité. Le ciel donc comme le plus excellent des corps naturels, continu par ses effets & sa puissance, avec les choses d'icy bas, plus energitiquement que tous les autres, cause la peste, non par sa lumiere, parce qu'elle purifie; non par son mouuement, parce qu'il est réglé, & que de la regle ne peut venir le desordre; mais par ses influences (qui sont effets des constellations) par la conionction ou opposition des astres maleuoles, qui se rencontrent aux maisons infortunées, par leurs malins aspects nous tuent, encor qu'ils soient sans malignité. Car comme le ciel nous donne icy bas la chaleur sans estre chaud, produit les animaux veneneux sans l'estre, ainsi il nous donne la peste, & cause la contagion, bien qu'il soit exempt de l'une & de l'autre: & ce sans déroger à la pureté de sa substance: & afin que nous ne demeurions sans exemple, la conionction de Saturne, & Iuppiter au verseau, causa-telle pas ceste peste effroyable l'an 1546? Fracastor qui s'est fait chef de l'autre part, auouë-t-il pas franchement, que cette constellation rendit en Chypre, & autres Isles voisines, les maladies qui estoient seulement sporadicques, & vagues: epidemiques, contagieuses & pestilentes: est-ce pas vne de ses positions astrologiques, que quand il se fait rencontre de plusieurs astres errans d'un mesme costé, il faut attendre la peste. Le Soleil en la Vierge & au Lyon, fait de grâdes mutations aux corps, dit Hippocrate. La conionction de Mars & de Saturne, le Soleil en la balance est-elle pas mortelle & pestilente? le

Trigone igné, l'aqueux, par contraires effets apportent ces mêmes dévastations: leur conjection au scorpion, dépeupla la plus populeuse ville du monde, l'an 1580. mais c'est trop passé dans la cabale astrologique, ceux que la curiosité portera à connoître plus particulièrement ces malignes constellations, les apprendrôt chez Aratus en ses Epiphainomenes, & au quadripartit de Ptolomée. Ces effets, lesquels nous semblent anapodictes & inexplicables, pour estre reculez de nos sens, viennent pourtant de causes naturelles, lesquelles tout ainsi que les sources du Nil, nature nous a voulu plustost faire admirer que connoître.

*Multa tegit sacro involucre natura, neque ullis
Fas est scire mortalibus omnia. multa*

Admirare modo, nec non venerare.

Et parce qu'aussi leurs coups sont inévitables, & que la connoissance que nous en pourrions avoir, ne feroit qu'augmenter nostre peine, par la preuoyance inutile de leur malignité, il vaut mieux s'arrêter aux causes inférieures, & les disposer de sorte, qu'elles soient moins susceptibles de ces malins effets, que de faire rauder à perte de guide nos conceptions dans le ciel, pour en volder les secrets, comme Prométhée de peur d'encourir le reproche de la seruant de Thales,

Quod ante pedes nescit

Cæli scrutatur plagas.

Cherchons donc les causes de la peste, dedans les choses qui sont proportionnées à nostre connoissance, comme l'air, les eaux, la terre, les vents, & les saisons.

DES CAUSES DE LA
peste.

CHAPITRE IV.

EN COR que de ce que nous auons dit, on puisse tirer la connoissance des causes de la peste, il est néanmoins nécessaire d'en faire vne recherche plus exacte, afin que les connoissans plus facilement on les éuite. Nous les diuison en celestes & élémentaires. Les celestes par les influéces causées des Zyzygies des planettes errantes, comme Saturne, Iuppiter, Mars, le Soleil, Mercure, Venus, & la Lune. Car le ciel cristalin, & le premier mobile, comme nous auons dit, ne contribuent iamais à ces effets ruyneux. L'un, d'autant que par son mouuement réglé, il conserue l'ordre, & les especes des choses: L'autre, parce qu'il est stable, & ne reçoit aucun mouuement.

*Les causes
de la peste
qui vient du
ciel.*

*Non alium vidēre patres, aliumve nepotes
Adspiciē.*

Ce seroit vne stupidité trop lourde, de croire que ces corps celestes nous donnassent la pluye & le beau temps, nous marquassent les saisons, qui sont actions rauallées, & que les effets les plus signalez & importans de la nature, dépendissent des choses du plus bas étage, & des plus abiectes: mais parce que nous ne receuons ces

effets, que par l'entremise de l'air, nous luy en attribuons les causes. L'air donc entre les causes élémentaires est la première, & la plus sensible de la peste, qui recevant les impressions malignes d'en haut, nous les communique, par ce luy que nous respirons. C'est Hippocrate πένυμα μεμιασμένον νοσέροισι μιάσμασι τὸ σῶμα ἔσθλην lors que l'air infecté entre dedans le corps.

L'air cause de la peste.

At l'air de Flac.

Fit morbidus aer,

Atque eò vis omnis morborum, pestilensque

Per cælum veniunt.

L'Aristote aux Problemès, τὰ λοιμώδη ἀπο τῆς πένυμας φθειρομένης γίνεται toutes les maladies pestilentes viennent de l'air corrompu: parce que comme il reçoit les influences d'en haut, il reçoit les effluences de bas, qu'ils appellent νοσέρας ἀπόκρίσεις l'un & l'autre luy imprime ses qualitez de diuerses sortes: sçavoir par la simple alteration, ou par la corruption de sa substance, ou le chargeant de mauuaises vapeurs, ou le priuant de mouuement. Car encor que demeurant en sa nature il ne se corrompe iamais, l'Aristote aux Problemès. Si est-ce que par le mélange de ces infectées anathymias il se pourrit. Philon appelloit cette indisposition de l'air ἀερος θάνατον. Il reçoit ces grandes alterations, de l'inegalité des saisons, de la malice des vents, du desordre des eaux, & de l'infection des animaux, des plantes, & des mineraux.

Seç. 74

Seç. 15,

Mort de l'air.

Aut extrinsecus, vt nubes, nebulae supernè

Per cælum venit: aut ipsa sepe coorta

Zucet. 6.
de nat.

*De terra surgunt, ubi putorem humida nacta est:
Intempestivis pluviisque, & solibus icta.*

Pour les vents: les Autans, & Meridionaux, soit par leur chaleur & humidité étouffante, soit qu'ils soufflent par l'Arabie, & autres lieux remplis de bestes veneneuses, desquelles ils tirent la malignité, soit par leurs souffles pesans, qui ne ventilent l'air, ils aident à le corrompre, & à la generation de la peste: au contraire les Etesies qu'ils appellent *Scoparios*, & *aeris verricula*, ballays de l'air, le nettoient.

Port.

*Austrinus ventisque silens, & nubifer annus,
Omen habet stygiæque iacit fundamina pestis.*

Pour la terre les exhalations pourries, ou vapeurs qui sortent de son centre, ses indigestions, l'air croupissant & renfermé dedans les caavernes, trouvant en fin sortie par ses spiracles, infecte l'autre air, & par sa continuité s'épand par tout, comme le chancre par les membres, & porte ainsi les seminaires de la pestilence, cet esprit infecté resserre en Phrygie proche de Hierapolis, faussant les souspiraux de sa caverne, porta la peste par toute l'Asie, celui de Poussol près de Naples, infecte tout son voisiné de contagion, comme celui de la grotte particulièrement les chiens, & gastent tellement l'air de leurs exhalations sulphurées, que les oyseaux (que Plinie tient entre les moins suiets à prendre le mauuais air) n'osent y dresser leur vol.

Virg. 6.
Æneid.

*Hic specus horrendum, & seu spiracula ditis
Monstrantur, ruptoque ingens Acheronte vorago,
Pestiferas aperit fauces.*

Ce que rapporte Auézoar surpasseroit la créace,

que la faim ayant contraint les hommes de tirer de la terre les os des morts pour en manger la moëlle, la peste s'en engendra si furieuse qu'elle dura quinze ans, contre l'opinion de Cardan qui tient qu'elle ne peut durer davantage que trois: n'estoit que nous croyons que de la moëlle de l'épine il se peut engendrer des serpents, & que de nostre âge l'on ne l'eut veu.

cause tirée de la peste.
Lib. 2. de peste.

Areteus rapporte que cette grande peste décrite par Thucydide, qui courut toute la Grece, vint de ce que les Peloponesiens auoient gâté les eaux de Pyrée. Celle du temps de Galien, qui emporta le tiers du monde, n'eust autre cause que l'air renfermé dedans vn escrin que les soldats d'Anidius Cassius volèrent, & rompirent au temple d'Apollon en Selencie. La peste de laquelle pour auoir exempté les Atheniens, Hippocrate merita des autels, avec ces inscriptions *Ι'σόθεος ἀλεξιγῆκος* & celle des Agringentins du temps d'Acron & d'Empedocles, eurent ces mesmes causes. Les expirations pourries & étouffantes des minéraux, causent aussi la peste.

In M. Cron.
Les minéraux cause de la peste.

*Quales expiret scaptenfula subter odores,
Quas hominum reddant facies, qualésve colores
Nonne vides audisve perire in tempore paruo
Quam soleant, multis quam vitæ copia desit.*

Lucre.

Les exhalations des animaux veneneux, comme du serpent d'Attilius, de celui du Tybre du temps de saint Gregoire, les corps priuez de sepulture, l'abondance des insectes, les bouës, les excremens, le sang, & autres immondices des bestes, des massacres, les fruits & herbes corrompues, & autres alimens cacochymes,

Vitrume.

*Aux Pro-
phéties.*

desquels on use en la disette qui a donné lieu au
proverbe ἀπο λιμῆς λοιμὸς les eaux stagnantes,
desquelles la peste est plus longue & plus dan-
gereuse que de l'air. Bref de toutes les parties
de la nature, du haut & du bas étage, il reçoit
les principes & semences de ces maux.

SI LE CIEL PEUT ESTRE
cause de la peste.

CHAPITRE V.



E trouue les auteurs si passionné-
ment attachez à leurs factions sur
cette difficulté, leurs raisons si pres-
santes de part & d'autre, les tenans
si forts, leurs fondemens si solides,
leurs forces si égales, qu'il est difficile de pren-
dre party. Les vns se vantent de l'antiquité, & les
autres de la verité. Mais afin que mon iugement
ne face preiudice à l'une des parties, ébranlant
vostre creance, ie rapporteray fidèlement leurs
raisons.

*Fondement
de la 1. opi-
nion.*

2. raison.

Le fondement de ceux de la premiere ban-
de est, que la cause seule de la peste est en la pu-
trefaction, qui vient de l'intemperature, ou
exuperance des qualitez. Or ces causes sont ma-
nifestes, sçauoir l'humidité étrangere, comme
materielle: la chaleur exterieure, comme effi-
ciente: la rareté ou densité, comme auxiliaires.
La cause de la peste sera donc manifeste, & n'est
besoin

besoin de recourir au ciel, pour luy attribuer des effets si contraires à sa nature, & si dérogeants à sa perfection. Ils assurent leur fondement par l'autorité de Galien au 1. des differ. des fièvres, toutes les fièvres pestilentes (dit-il) sont putrides. Aristote demande pourquoy au souffle des Autans, les chairs se corrompent, & pourrissent? il respond par leur chaleur & humidité putredinale: pourquoy demande-t-il aussi? l'air priué de mouuement, & de ventilation cause la peste? parce que *calida calido conclusa nisi dislentur putrescunt*. Fracastor definissant la contagion, dit que c'est vne putrefaction, qui passe de l'un à l'autre: pourquoy donc attribuërons-nous à la peste, (qui est la plus éminente des contagions) autres causes que celles de la putrefaction: si l'axiome des philosophes est vray que *causa causa est causa causati*. C'est vn arrest du conseil de la nature, que le ciel n'agit icy bas que comme cause vniuerselle & æquiuoque: or ces influences imaginaires, sont causes particulieres, & partant forcloses des actions du ciel. Tout ce que le ciel fait au monde élémentaire, il le fait par sa chaleur ou lumiere, & par son mouuement: par sa chaleur il engendre; par son mouuement, il conserue, or ny par sa chaleur, parce qu'elle est diuine, *φίλον καὶ ἐν πρὸς φύλον*; ny par son mouuement, parce qu'il est vniforme & réglé, il ne peut causer de corruption, ny par consequent la peste, qui est la premiere des corruptions. La nature du ciel est de conseruer, non de corrompre, de produire, non de détruire;

B

8. raison.

9. dernière.

& la prouidence de Dieu seroit autrement ac-
cusable, d'auoir logé ces mauuais hostes de-
dans le ciel, portez à la ruine des choses, pour la
conseruation desquelles il l'a établey, & pour le
seruice desquels il tourne depuis sa naissance:
mais le moyen par lequel ils veulent que ces in-
fluences causent la peste, est encor plus inexpli-
cable que la cause n'en est absurde. Car comme
se peut-il faire, que les astres qui causent ces in-
fluences, soient purs, lucides, incorruptibles
en leur sultance, & sans aucunes qualitez alte-
rantes: & neanmoins par leurs conionctions,
qu'ils nous facent toutes sortes de maux? quel
changement peut faire en leur nature cette
conionction? comme peut-on s'imaginer que
plusieurs rayons sortans d'yeux differens éga-
lement sains, par le rencontre sur vn mesme ob-
iet, puissent y donner mal? puis qu'ils n'en ont
aucun. Il reste vne raison pour l'arriere-garde
de cette troupe, fondée sur cet axiome, qu'il n'y
a point d'action entre les choses de diferente
matiere: parce qu'elle est le principe de toute
transmutation: de là vient que le feu qui est
proche le ciel de la lune, ne le brûle ny l'échauf-
fe, dautant que la matiere des corps elementai-
res, est diferente de celle des corps celestes: si
donc cette diuersité se trouue entre la matiere
de ces corps celestes & des elementaires, cōme
pourrōt-ils par ces influences produire icy de si
puissans effets? mais c'est assez pour l'escorte de
cette opinion.

Il faut voir quelles forces a l'autre party, qui
demeurant dans le fort de sa resolution, dit

qu'il y a trois sortes de maladies communes, les endemiques, épidemiques, & pestilentes. Les premières causées des exspirations inferieures, les secondes, des grandes & insignes mutations de l'air, & des saïsons, qui peuuent aussi causer les sporadiques ; & les troisièmes des qualitez malignes, procedantes de la configuration du ciel. Les deux sont comme des dispositions à la dernière, qui met le comble & donne la perfection à leur malignité. Les mesmes, ont leurs causes & leur estre dedans la pourriture: mais la dernière, a vne cause plus releuée, plus actiue, & plus maligne : aussi les effets en sont plus pernicioeux, qui ne se peut trouuer entre les causes élémentaires: il la faut donc chercher au ciel, voicy leurs raisons. Si les causes de la peste estoient en la seule putrefaction, les regions, qui participent plus les intemperatures qui la causent en seroient tousiours, & plus souuent, & plus cruellement trauaillées. Or nous voyons iournellement le contraire, parce que les regions chaudes & humides, battües des vents austraux, comme presque tous les peuples de l'Æthiopie Occidentale, proche du Nigir lesquels, si nous croyons ceux qui ont nauigué par cette plage, & lès Cosmographes, sont étouffés de chaleur & humidité, n'en sont iamais frappez: & au contraire en la Mauritanie & Barbarie, pays sech & rosty, elle est ordinaire, & furieuse: comme aussi aux climats les plus éloignez de ces constitutions, comme aux Indes, Moscouie, Dannemarc, Hollande, Zelande, & Angleterre. Il faut donc chercher d'autres

Fondemens
de la 2. opi-
nion.

1. raison.

B ij

2. raison.

causes que les simples qualitez : & me semble la raison de Scaliger tres pertinente, que les effets qui sont produits également, de deux contraires causes, comme par exemple de la chaleur & du froid, ne peuuent reconnoître pour leur vraye & legitime l'une ny l'autre. Car c'est seulement par accident qui les produisent. Ainsi puisque, & la chaleur extrême aux pays chauds, & la froidure gelive aux froids cause la peste, l'une ny l'autre n'est sa cause formelle : elle vient aux regions chaudes & brulées : elle est cruelle aux boreales & glacées : parmy l'humidité, avec la secheresse : elle a vne nature amphibie, qui trouue dequoy par tout & pour sa naissance, & pour sa conseruation. Il luy faut donc vne cause plus generale que ces qualitez pourrissantes, ausquelles on la veut reduire. La peste est vne maladie spiritueuse, par le témoignage de tous, ie parle de la vraie, qui attaque les substances tennues & deliées de nostre corps, par vne antipathie formelle. Or les esprits comme d'une nature ignée & celeste

3. raison.

Ignis est illis vigor, celestis origo.

ne peuuent receuoir cette corruption putredinale : parce qu'il faut entre l'agent & le patient, qu'il y aye quelque proportion : ce seroit d'ocoster la peste que la reduire à ces causes. La putrefaction est vn mouuement succésif, qui ne se fait à l'instant : la chaleur estrangere, ruinant peu a peu la naturelle, comme enseignent les philosophes, or la peste, en vn moment, par vn seul attouchement, par vn peu d'air, vne rencontre fortuite, prend de sorte, que celuy-

4. raison

la la peut encor donner à vn autre, & ainsi successiue-
ment par vne transmission contagieuse
à plusieurs, voire aux plus sains; elle aura donc
vne cause plus actiue & puissante. Les choses
contagieuses par putrefaction, n'agissent que
σώματινως comme ils disent, ou par at-
touchement actuel, de corps à corps: mais la
peste infecte par l'air, par le souffle, par les rayons,
& par transpiration insensible, éloignée mes-
me de l'obiet: il faut donc que sa contagion soit
plus spiritueuse, & luy trouuer vne autre cause
que la putrefaction. Si cette opinion pourrie
pouuoit subsister, quelle difference pourroient
ils donner entre les fièvres putrides, & les pesti-
lentes, puis qu'elles auroient vne mesme cause:
car de recourir *ad modum aut gradum putredinis*
c'est vouloir échapper à trop bon compte, on
sçait bien que le plus ny le moins ne change pas
l'espece. Il s'ensuiuroit mesme, que la peste af-
fligeant vn pays, les hommes & les bestes en
feroient également touchez, puisque la cause
leur seroit commune, y ayant quelques animaux
plus disposez que l'homme à la pourriture: il
faut donc qu'il y aye vne cause specifique, qui la
determine à cette espece, & non à l'autre. Quel-
le putrefaction peut-on imaginer si plaine, in-
time & complete que vous voudrez, qui en vint-
quatre heures, en six, en trois, & en vn instant,
puisse emporter vn corps robuste, en perfection
d'âge, & de santé, pour auoir eu l'air d'un lin-
ge, ou d'un habit. La contagion par putrefa-
ction se communique rarement aux choses de
sustance, & de nature dissemblables. La pom-

s. corporel-
lement.

6.

7.

8.

9.

me ne gaste pas la chair, mais la pomme: l'ophthalmie ne gaste pas le nez, mais l'œil. Or quelle proportion se peut trouver, entre vne laine tissue, & les esprits, *quid canicum balneo*? la pourriture est-elle affection propre de ces draps? supposé qu'elle soit la putrefaction du drap, a-telle quelque analogie avec les esprits? *merè nugæ*. C'est que cette laine recelle vn air infecté, qui luy a esté conigné, par l'expiration de quelqu'un viuant, lequel par similitude de substance, elle communique à vn autre viuant d'une même espece. Void-on pas que la peste arriue souvent aux années les mieux réglées en leurs saisons, aux constitutions de l'air les plus salubres, que toutes choses viennent *ὡραία, ὡροσώς* dit Hippocrate, d'où pourroit donc venir cette putrefaction intempestiue? D'ailleurs toute putrefaction est particuliere, parce que la temperature de l'air & de la terre sont différentes en chaque climat: les pestes donc seroient toujours particulieres: Or l'on en a veu de si generales, qu'elles ont occupé les trois parties du monde: comme ces deux grandes du temps de l'Empereur Anthonin, & celle du temps de

10.

*Tempestiua
tempestiue.*

11.

*L'an 1450.**Objection.*

nos peres en l'an 1450. laquelle commençant en Asie, passant par l'illyrie & Dalmatie, fourragea toute l'Italie: & d'autre costé, par l'Allemagne se ietta en France & en Espagne si furieusement, qu'elle emporta les deux parts du monde. Ne sert de dire, que les expirations pourries receuës en l'air en vn pays, peuuent estre portées par sa continuité en plusieurs: d'autant que n'estans entretenues par leur seminaire

L'air par son mouvement les corrige, & par la distance se dissipent : outre que comme l'air d'Espagne, est different de celui de France, celui de France, l'est de celui d'Italie, & partant non suiets aux affections les vns des autres. Mais qu'ils donnent raison pourquoy en vn climat brulant & sec comme est la Barbarie, tous les trois ans, la peste est furieuse, & qu'il s'y engendre vne si grande quantité de locustes, & autres insectes qui viennent d'ordinaire de la corruption, qu'ils rongent les bourgeons, perdent les semences, & font ombre au Soleil par leur grand nombre, si la temperature de ce climat est du tout contraire à celle de la corruption? Ces raisons leur mettent l'espée en la gorge, & faut qu'en dépit de leur resolution ils leuent les yeux de la terre, pour les porter au ciel. Voylà la fidelle monstre des forces des deux partys : vous iugerez lequel a l'aduantage, que si vous en desirez mon aduis, ie vous diray que la victoire est fort douteuse, & la resolution plaine de difficulté.

Fœlix, qui potuit rerum cognoscere causas.

Mais que si en ce pas si glisât, il faut asseoir le pied, ie trouue les armes du second party plus fortes, leurs raisons plus solides & puissantes, & toutes choses les fauoriser, car ce que tire l'air de la pourriture de la terre est si peu de chose, qu'il ne peut estre proportionné à de si grans effets, d'ailleurs elle ne pourroit estre receüe ny en la derniere, ny en la moyenne region de l'air : d'autant que l'element du feu purifie l'vne, & que le froid est extrême en l'au-

B iiij

tre, qui est du tout contraire aux qualitez putredinales, avec lesquelles il est incompatible. Il ne reste donc que la premiere, & plus prochaine de nous, laquelle n'est non plus capable de ces effets que les autres, d'autant que la pourriture ne s'engendre, & communique qu'en vn suiet arresté, il faut que le suiet soit *Permanent.* *statarium* qu'Aristote appelle *διήμερον*. Or la substance de l'air est fluide, il vague continuellement, comme est-il donc possible qu'il puisse recevoir vne pourriture si complete qu'ils disent estre necessaire pour la generation? mais pourquoy? puis que le ciel est cause de la production des animaux veneneux de toute leur substance, d'une actiuité plus grande que la peste, d'une qualité plus pernicieuse & deletaire, comme du basilic qui tuë par le regard, ne le fera-t-il pas de la peste, moindre de puissance, & d'effet. Toutes ces raisons m'emportēt, mais avant la retraite il faut deffaire celles de l'autre party, & faire voir qu'elles ont plus de mine que de force, plus de monstre que d'effet, la premiere estant fondée sur vn principe faux, ne peut tirer de consequence veritable, prenant pour resolu ce qui est en debat, que la cause de la peste soit en la seule putrefaction, ce que l'on nie absoluëment. Au liure de Galien de la fièvre pestilente, on accorde qu'elle soit putride, mais outre la pourriture elle passe vn degré plus haut, qui la rend pestilente, par vne malignité transcendante les causes ordinaires de la putrefaction. Car comme disoit Aristote, les essences des choses sont comme les nombres, adioustez

*Solution des
rais. de la
prem. opi.*

Au 2.

In metaphy.

vne vnté au ternaire, vous luy changez sa nature, & le faites quaternaire, & comme la fièvre simple putride a l'essence generale & commune de la fièvre, qui est en la chaleur, mais outre, a la putredinale qui la determine putride: ainsi la pestilente, outre l'essence de la putride, a celle de la pestilente, qui vient de l'influence & de l'inquination. Aux deux autres qui suivent vne mesme responce, que la chaleur & l'humidité de ces vents, où l'immobilité de l'air, peuuent bien causer vne corruption contagieuse, mais non pas la peste, laquelle pourtant nous accordons se prendre plus facilement à ces intemperatures qu'aux autres, parce qu'elle y a plus de cōformité, & qu'elles sont comme dispositions à la recevoir. A l'autre raison qu'ils fortifient par l'autorité de Fracastor, nous disons qu'il la faut entendre des simples putredinales, mais non des pestilentes. A celle que le ciel agit comme cause vniuerselle: il est vray, par ses actions ordinaires, & concurrentes: mais nous disons que par relations déterminées à vn corps, où en l'autre, elles peuuent estre dites particulieres, que les influences soient actions precisement particulieres, on leur nie, elles sont generales en consideration de leur cause, elles sont particulieres, comme productiues d'un effet particulièrement déterminé. A la 6. ils oublient la troisième sorte des actions du ciel, qui sont les influences outre son mouuement & sa lumiere. A la 7. nous disons que lors que le ciel produit la peste, ce n'est en intention de détruire, parce

Lib. 4.
Plin. lib. 10.

qu'il agist sans volonté ne considération : mais selon l'ordre, & par la vertu qui luy à esté donnée lors de sa creation, qui à esté ainsi réglée; que quand ces influences se rencontreroient en tel point, elles seroient capables de faire ces effets, non plus que quand il concurre à la production des serpents & reptiles veneneux, contraires de toute leur nature à l'homme, comme il donne à l'homme, quelques choses de veneneux aux serpents, ainsi que môtent Lucr. & Pli.

*Est utique serpens hominis quæ tacta salina
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

Maladies
au ciel selon
quelques
philosophes.

A la 8.

Car en effet, tout ce qui vient du ciel est bon, *in genere entis* comme ils disent, mais *in genere quidditatis*, que nous disons relativement, il peut estre contraire à quelque espece, tout ainsi que si le ciel estoit capable de recevoir les infections de la terre, il en pourroit estre infecté, encor que quelques philosophes anciens ayent voulu rapporter à cette cause, les palles couleurs, les defections, & autres accidents qu'ils appellent maladies des astres : ainsi la peste est ennemie de l'homme, l'aconit du Pard, la vomique du chien, la bellette du basilic. A la 8. qui semble avoir plus de force, comme il ce peut faire que les astres qui n'ont aucune mauuaise qualité, par leur meslange en acquerent, s'ils considerét la nature de la mixtion, qui donne vne forme, & vne vertu au mixte, differente, & souuent contraire à celle des choses meslées, ils acquiesceront, les viperes, l'opium, qui separément sont poisons, par la force de la mixtion au theriaque sont

aléatoires. L'uniō, qui de toutes ces choses différentes fait vn, luy donne vne forme résultante, qui est tout, & n'est rien de ce qui est meslé, si l'essence comme il est vray dépend de la forme. La dernière de leurs raisons ne conclut rien, contre ceux qui tiennent la matiere du ciel, & des choses élémentaires semblable. Pour les autres qui la tiennent différente (car cette question est problematique) ils disent qu'encor que les choses inferieures ne puissent agir contre les superieures, il ne s'en suit pas, que les superieures n'agissent contre elles, comme dépendantes, & l'axiome ne s'entend que des actions formelles, non des efficientes, lesquelles estant vniuerselles, & éminentes, agissent indifferemment en tous suiets, sans nécessité de matiere semblable; aussi nous voyons tous les iours en des effets visibles, ces actions du ciel trop manifestes. Cette question semblera peut estre trop épluchée, mais il estoit nécessaire d'y arrester, parce que la decision est importante pour tout le reste de ce traité.

DES AVANT-COUREURS
de la peste.

CHAPITRE VI.

Macrob. 1.
Satyr.



Preferable
à plusieurs.

Es anciens representoient la pré-
uoyance comme fille aînée de la
prudence, par vne teste à deux
visages opposites, l'un deuant,
l'autre derriere, qui donna lieu
au proverbe *πρόσω καὶ ὀπίσω* à *fronte &*
tergo que les Romains signifioient par ces deux
déesse, *anteuorta*, & *postuorta*, qu'ils faisoient
accompagner tousiours Iuppiter, c'est à dire la
sagesse, aussi par la conference du passé, & du
futur: les sages tirent des resolutions saines, &
bien digerées. En la medecine, cette pré-
uoyance est tellement necessaire, que c'est
elle seule qui fait le medecin, & le rend *πρόμαχον*
ἀντιέξιον ἀνδρῶν Hippocrate aussi luy en-
joint si expressement, qu'il veut qu'il recherche
curieusement les moindres differences des
eaux, de l'air, des vents, & des saisons: pour
former son iugement sur la disposition de tou-
tes ces choses, & en preiuger les effets, ses li-
ures de l'air, des eaux, & des lieux: ceux des
Epidemies, sont tous plains de ces observa-
tions. Ce fut aussi ce qui luy fit meriter des au-
telz & en Athenes, & à Theffalie, avec cet eu-
loge *Hippocrati Sotery*, & particulièrement

pour auoir preueu la peste future, & l'auoir de-
 tournée. Nous deuons donc vser de toute sorte
 de preuoyance en la peste, d'autant qu'elle est,
 cōme ces hostes facheux, & turbulēts, auxquels
 on empesche plus aisément l'entrée, qu'on ne
 les met dehors. Cette preuoyance vient de la
 conferēce des saisons les vnes aux autres, de la
 temperature de chaque partie de l'an, par la
 consideration des autres qui la dominant, ce
 que nous pouuons voir par le theme du ciel, le
 Soleil entrant au Belier, & aussi par ses signes
 particuliers, qui sont comme ses fourriers ou
 auantcoureurs, ie ne m'amuseray à rapporter
 ces constitutions pestiferes, on les peut voir
 aux six liures des Epidemies, & en celuy de
Providentia ex anni constitutione de Cardan, seu-
 lement ie parleray de ses dispositions antece-
 dentes. En premier lieu. Les cometes (encor
 que quelques vns croient comme Scaliger,
 qu'ils ne sont causes, ne signes de mal, des-
 quels cet ancien empereur pour témoignage
 de malignité disoit *nunquam nisi sanguine illustri*
expiantur & le poëte.

La nature
 malefique
 de la comete.

In terris nusquam visus est impune cometa.

Selon son mouuement, & disposition de sa
 queue, si d'Orient, si d'Occident, on iuge ses
 effets, si à la ruine des estats, si à la mort des
 princes, si à la pestilence. Celle que nous auons
 veüe avec étonnement l'an passé, par tous ces
 signes, nous signifioit la mortalité, de la-
 quelle par ce que beaucoup de doctes plumes
 ont écript, ie m'abstiendray. Les impresions
 ignées, & dedans l'air, & sur la terre, la presagēt

201.

aussi lucain.

*Ignota obscura viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, calbque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris, & terris minitantem regna cometen.*

Je puis dire que toute cette année on à veu, & que de present on voit en l'air vn si grand nombre de ces feux follets que les rustiques appellent furolles, *sapèque futilibus incanduit ignibus æther* qu'ils ont donné de l'estonnement à beaucoup. Les éclipses des grands Luminaires, principalement du soleil, comme témoignent Leouice & Copernicus, les passes couleurs de la Lune, que les Égiptiens pensoient guarir avec les clairs d'airain.

Quid 4 Me-
tam.

*An sub candore rubente
Cum frustra resonant æra auxiliaria lune.*

Iuuenal.

Que Iuuenal par vne plaisante analogie applique au cacquet d'une femme babillarde.

Verborum tanta cadit vis,

*Tot pariter pelues, vt tintinnabula dicas
Pulsari, iam nemo tubas atque æra fatiget:
Vna laboranti poterit succurrere luna.*

Les scintillemens, & effulgescences des estoiles, leurs palpitations ou tremblemens, soit qu'il nous le semble par la distance comme veut Aristote, ou la rapidité de leur mouvement comme les autres, leur cheute, Virgile

Aux Geor-
gic.

*Sæpe etiam stellas vento impellente videbis
Precipites cælo labi.*

Les mauuais aspects des erratiques, comme ceux de Saturne, Mars, Venus, aux signes de l'air, en la Balance au Scorpion, & Ver-

feau ; leurs mauuaises couleurs , enfumées, liuides, plombées, que Ptolomée appelle maladies des astres : en l'air quand il est nebuleux, remply de vapeurs étouffantes , & sans ventilation, car tout ainsi que les eaux pourrissent sans mouuement.

Et vitium ducunt ni moueantur aqua.

Ainsi fait l'air : de là, la peste. Si les choses qui luy sont exposées se corrompent promptement, ce que quelques vns ont voulu éprouuer mettant quelque viande la nuit au haut de l'air, & la retirant le matin, s'ils la trouuent corrompue, ils iugent que l'air s'infecte , les anciens appelloient ces chairs *Aeolae Carnes* , les autres faisoient cette épreuve avec le pain chaud, comme nous voyons dans Cardan s'il s'aigrissoit, & chanfissoit en l'air, ils iugeoient la peste future : mais l'un ny l'autre de ces essais ne me semble certain d'autant qu'en la plus grande salubrité de l'air, cela peut arriuer principalement en la dichotomie de la Lune, ou à son plein : de sorte, que quelquesfois les vers si engendrent, c'est pourquoy les anciens comme nous voyons dans Athenée, appelloient la Lune *ἄσπερον σίπιλον* ce qui se remarque encore plus en l'autre hemisphere passé la ligne, ou les nuits sont si pestiferes, qu'on n'oseroit sortir auant le leuer du Soleil, ny se tenir dehors apres son coucher.

Nisi prius seram pepulere crepuscula lucem,

Viscera turbare, & fluidos pendere lacertos

Agnoscit vita demoliri que prioris

Robora, nec firmo consistere poplite corpus

Si exeat.

*Au 2. des
quadrip.*

*Epreuve de
la corrup-
tion de l'air.*

Mercurial,

*Au lin. de
venenis,*

*Astreponi-
rissans.*

Seneque.

Si les vents Autans & Meridionaux souffent
le long de l'année,

Et gravi flatu lucifucus auster.

dit Seneque : & plus encor si ces vents chan-
gent leur nature: si les austraux qui doivent estre
chauds & humides, sont froids & sechs : & que
les aquilons qui sont froids, & sechs soient
chauds & humides.

Ovide,

Cum Tepidus Boreas & sit perfrigidus auster,

En la terre, quand il s'engendre quan-
tité de reptiles, ou insectes, comme cette année
le grand nombre des hannetons: que les indi-
gestions interieures poussent dehors des va-
peurs puantes, qui rampant sur la face, engen-
drent des grenouilles, limaçons, locustes, & au-
tres telles engeances de pourriture, que nous
pouvons dire *περὶ ἐκστροφῆς* & *excursus*, *sive*
nugament a nature somnantis, lors qu'apres quel-
que deffaite, les corps demeurent sans sepulture
sur la face de la terre, & s'y pourrissent: com-
me en ceste peste d'Ægine si bien décrite par
Ovide,

Ovide Mé-
t.

Les corps demy pourris gisent de toutes parts

Par les bois, par les champs, & les chemins épars,

L'air en est tout puant, & qui plus est étrange,

Ny le corbeau goulu, ny le loup ne les mange,

Leur charongne se fond, & cette infection,

Nuisible, épand en l'air nostre contagion.

Quand les animaux amphibies la quittent,
que les serpents abandonnent leurs cauernes,
que les oyseaux cherchent d'autres climats,
qu'elle ne produit qu'à regret.

Virg 3.
Æneid,

Arebant herba & victura seges agria negabat,

Que

Que les alimens qu'elle nous donne nous
enslent, & bouffissent, au lieu de nous nourrir.

Corrupt que lacus infecit pabula tabo.

Qu'elle produit des herbes, & plantes putri-
des en quantité : comme potirons, champi-
gnons, morilles, truffes & autres telles engean-
ces de pourriture, qui viennent ordinairement
apres les foudres, perculsions de l'air & autres
violences de la nature. Juvenal,

Post hunc raduntur tubera, si ver

Tunc erit, & facient optata tonitrua canas.

Juvenal sa-

ty. 8.

Les tremblemens de terre, si nous croyons
Senecque & Pline, sont aussi prodromes de la
peste, soit qu'ils soient ἐπιλυταί par angles
pointus, soit qu'ils soient ῥηγάται par an-
gles droits, soit qu'ils soient χασμαίαι par
contraction, soit qu'ils soient ἐκρηταί par rup-
tion, soit qu'ils soient ῥαταί par propulsion,
soit qu'ils soient παλμαίαι par repercussion,
ou comme dit Senecque par vibration: & (com-
me souvent il arrive) qu'ils soient μυκηταί
avec bruit & mugissement. Car quelques fois on
entend en ces tremeurs des bruits, & gronde-
mens plains d'effroy, qui augmentent encor
les suspicions de la peste. On dit aussi qu'avant
ses coups on entend des voix inarticulées par
l'air, ce que je dis non pour le croire, mais afin
que ie ne semble mépriser l'advis de ceux qui le
rapportent en l'oubliant. De l'eau, si les am-
phibies la quittent, si les poissons meurent dans
leur élément, si aux autres heures qu'au lever &
coucher du Soleil, on les void debattre, & sau-
teler sur l'eau, si les oyseaux aquatiques la de-

Pli lib. 2.

Senecq. lib.

6. nat. que.

Perf.

Juvenal.

Lucin.

C

Empoison-
nement
d'eaux.

Méchanceté
insigne des
Juifs en
France.

Vir. 3. Æne.

laissent, si les vapeurs qu'elle iette sont noires,
& puantes, s'il y a des débordemens extraordi-
naires, car ie ne parle point des infections ar-
tificielles que l'on luy donne, qui causent aussi,
souuent la peste: comme nous auons dit cy de-
nant des eaux empoisonnées du port de Pyrée,
& de ce qu'Emilius rapporte des Iuifs en Fran-
ce du temps de Philippes le Bel, & Loys Hutin,
par l'empoisonnement des fontaines & des
puits. Des dispositions particulieres: si les mala-
dies melancoliques ont regné en l'Automne
precedent, si les dysenteries contagieuses au
Printemps, si les femmes se déchargent, les
bestes auortent, si au Printemps la chaleur est
extrême, si le commencement de l'Esté roit,
cum steriles exurit Sirius agros, si les fièvres sy-
noches putrides, les vereolles, les rougeolles
regnent: si les clouds, les anthraxes, & autres ma-
lignes exitures foisonnent. Ce sont tous pres-
ages tres sinistres d'une contagion future. Les au-
tres adioustent les enfentemens nombreux,
soit comme vn témoignage du desordre de la
nature, soit qu'elle vueille comme par aduance
reparer la perte auant la ruyne. Bref il semble
que toutes ses productions s'efforcent à l'enuy
de nous presager ce mal, par leur desordre, &
peruertissement de leur œconomie.

QVE C'EST QVE LA
Peste.

CHAPITRE VII.

PARCE qu'il ne s'est peu trouuer de terme assez significatif pour exprimer la malignité de la peste, on l'a qualifiée de tant d'epithetes, que le dénombrement en est ennuyeux. Ils l'appellent tantost *sæna*, *infesta*, *seruida*, *lues mortifera*, *sæda*, *effera*, *tabida*, *acerba*, *rabida*, *vrens*, *igneæ*, *noxia*, *gelida*, *stygia*, *sera*, *atrox*, *improba*, *dira*.

Virgil.

Ovide.

Horace.

Stat.

Perf.

Iuuenal.

Lucain.

Dicuntur gemina pestes cognomine dira.

Les vns tirez de son essence, les autres de ses causes, & le plus, de ses effets: comme si tout ce qui est d'horrible en la nature, se pouuoit iustement attribuer à cette furie, laquelle ayant iuré la guerre à l'homme, l'attaque insidieusement par ce qui luy est le plus necessaire, l'intoxique par son entremise, luy fourrant avec l'air son venin au cœur, qui l'étouffe & le tue miserablement.

Nec sauior vlla

Incautos perimens homines, atque improba pestis

Lethale omne fouet, fundit, spiratque venenum.

Cette description est historique, celle-cy est plus essentielle & explique en peu de paroles toute sa nature. La peste est vne vapeur contagieu-

C ij

Défini-tion se, & deletaire, conceüe en l'air, par la configura-tion du ciel, qui cause la fièvre, & infecte le cœur.

Il faut expliquer chaque partie de cette définition; qui contient la cause matérielle, formelle, efficiente, & finale. Nous la disons vapeur, pour éviter cette dispute affectée entre les auteurs; si elle est substance ou qualité: d'autant que la vapeur à l'un & l'autre (contagieuse & deletaire) pour marquer la différence de l'un & de l'autre: se trouvant beaucoup de maladies contagieuses, qui ne sont pas mortelles. La lippitude ou ophthalmie, la galle, la verolle sont contagieuses, mais non mortelles: les venins des animaux ioboles, pour la plus part, & des autres poisons, sont mortels: & non contagieux: mais la peste à l'un & l'autre éminemment: par la contagion elle infecte, par la qualité deletaire elle tue, encor que quelques uns des auteurs modernes, la veulent défarmer de la contagion, si avec raison, les doctes le jugeront (infecte le cœur) car encor que tout le corps, & principalement les parties nobles, ou l'elaboration se fait des esprits comme récepteurs de la vie, soit l'objet de la peste, si est-ce que comme le reste des autres venins formels, elle attaque principalement le cœur; comme le principal donjon de la vie, & où ses esprits ont leur retraite assurée (& cause la fièvre) parce que jamais la peste n'est parfaite, jamais ne marche en apparat, que la fièvre ne l'accompagne, ou ne l'assiste de quelqu'une des siennes soit l'éphémère, soit la putride, soit l'héctique: c'est son train ordinaire. Toutes ces con-

ditions, constituent l'essence de cette grande dame, avec lesquelles, elle exerce vne si grande tyrannie sur les hommes, que toutes les autres calamités de leur espece ne sont rien au regard.

*SI CESTE VAPEUR
infectée, est qualité ou substance.*

CHAPITRE VIII.

Nous agitions cette question pour éclaircir dauantage la nature de la peste, parce que beaucoup d'auteurs celebres ont creu, que ce n'estoit qu'une qualité simple, & l'ont définie pour ce fuit, chaleur contre nature, causée d'une qualité occulte, enflammant les esprits & le cœur. Les autres qui ne la rapportent à l'intemperature, ny exuperance des qualitez, disent que c'est vn mal de la substance ἀπὸ τῆς ὅλης ὑσίας *De toute la substance.* lequel infecte par vne infection spécifique le cœur & les esprits. Or parce qu'il est necessaire pour l'antipathie qu'il y aye vne proportion, pour le moins generique, infectant la substance la plus pure du corps: il faut que sa malignité soit aussi en vne substance la plus impure, & infectée, qui soit en la nature: puis que des choses cōtraires les proprietiez doiuent estre cōtraires. Les raisons de la premiere opinion, sont que *1. rais.* l'essence de la peste est en la fièvre: or la fièvre

C iij

n'est qu'une intemperature chaude, & seche du cœur : la peste donc ne sera autre chose : c'est pourquoy ils l'appellent *igneæ*, *vrens*, *seruida*.

Igneæque in vultus, & sacro seruida morbo

Pestis abit.

2. raison.

L'autre raison est, qu'insensiblement, & imperceptiblement elle agit, nous infectant encor qu'éloignez *ad distans*. Comme ils disent, ce qu'elle ne peut, que par une qualité, que les philosophes appellent espece, soit intentionnelle, soit réelle & actuelle : au contraire des maladies simplement contagieuses par putrefaction, auquel le contact actuel, & quantitatif est requis. Ceux de la seconde opinion disent, que les choses naturelles, principalement les puissantes, energitiques, ou spiritueuses agissent de deux façons : la premiere par un toucher réel & mathematic : la seconde par un toucher potentiel, & physic : pour le premier, il faut que les corps se touchent, & qu'ils soient contigus : parce que ce toucher se fait *σωματικῶς* & Hippocrate aussi disoit, pour ce suiet *τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἐνχὺς πρῶτα καὶ μάλιστα κακούμεται*. Les choses symbolisantes sont tousiours les premieres, & principalement affectées. L'autre se fait des choses éloignées, pourueu qu'elles soient dedans les termes de leur activité, par des effluences spiritueuses, & presque immatérielles, qui sortent cōme de leur seminaire, & sont portées par l'air cōme par un vehicule commun, iusques à l'obiet déterminé, qu'invisiblement elles infectent : ainsi que nous voyōs l'œil luscieux porter l'espece, de sa malignité en

l'œil sain éloigné, auquel il l'imprime par la rectitude de ses rayons. Or parce que ces effluences ou vapeurs sont spiritueuses, elles trompent les sens, & leur imposant leur font ressentir plustost l'effet, que la cause. Ainsi la Torpille fait passer son venin au bras du pêcheur, le long de la ligne, imperceptiblement.

Velox currit per tela venenum

Inuaditque manum.

Nicander.

Ainsi l'œil, & le siffle du basilic, par son air, & ses rayons infecte le cœur des chasseurs éloignez.

*Sibilâque effundens cunctas terrentia pestes,
Tristia fata adfert, certâque ex aere mortem.*

*Idam in
Theriac.*

Nous disons (dedans les termes) d'autant que les agents naturels sont bornez en leur puissance, qu'ils appellent *sphaeras actiuitatis*. Le feu ne peut échauffer que d'une certaine distance, ny la peste nous infecter que d'un lieu déterminé. Pour composer ces différentes opinions, ie dis que la dispute est plus du nom que de la chose : parce qu'en la vapeur ; la substance, & la qualité se trouuent, & l'une ne peut estre sans l'autre : la substance agit par ses qualitez, les qualitez ne peuuent subsister sans substance : encor que quelques philosophes (comme *Alexander Aphrodiseus*) ayent trouué l'expedient des qualitez substantielles, lesquelles prenant précisément ne sont ny substances ny qualitez, & si sont l'un & l'autre. Mais nous luy laisserons ces chimeres hermaphrodites, qui confondent la nature des choses. Aux raisons des premiers, nous disons que l'essence de la peste est princi-

*Resolution
de l'auteur.*

*Opinion ex-
ronée d'A-
phrodiseus.*

C iiii

Réponse à la 1. raison. palement en la fièvre : non simple ny putride seulement, mais pestilente : laquelle outre l'ins-
Ala 2. température & putrefaction, a encor l'inquina-
 tion & infection, qui sont affections de la su-
 stance. A la seconde nous disons que les ef-
 fluences sont réelles, mais spiritueuses, qui se
 dérobent à l'œil : parce qu'il ne peut voir que les
 choses colorées, & ne s'ensuit pas que pour luy
 estre imperceptibles, elles ne soient pas : dau-
 tant que la couleur est vne qualité procedante
 de la mixtion des choses matérielles : & ces ef-
 fluences sont spiritueuses. Il demeure donc
 pour constant, que les vapeurs par lesquelles
 nous définissons la peste, sont substances tenues
 exhalées, ou spiritueuses, accompagnées de leurs
 qualitez, comme de satellites disposez à l'execu-
 tion de sa malignité.

SI LA CONTAGION EST
de l'essence de la peste.

CHAPITRE IX.



Le nom de contagion est nouveau. **B**E A V C O V P de doctes, & fort ver-
 sez en la lecture des anciens liures,
 remarquent, que le nom de conta-
 gion ne se trouue ches les auteurs
 Grecs, Arabes, ny Latins an-
 ciens : que c'est vn mot corrompu de l'inuen-
 tion du dernier siecle, pour se-faire entendre
 plus facilement, & adopté pour la necessité de

s'expliquer. De sorte qu'ils ne constituent que deux sortes de maladies deletaires, veneneuses, & pestilentes. Les contagieuses ne trouvant lieu ny adueu dans Hippocrate, Aristote, Auenne, ny Galien : & pour ce suiet, qu'il est supernumeraire, & ne doit estre employé à la definition de la peste. Mercurial est de l'aduis de ceux-là, pour la nouveauté du nom : mais pour la dénier à la peste, Alexander Massaria, Gregorius Nyssenus, Antonius Portus, Horatius Augenus, Pereda, & autres grands & celebres medecins, qui disent que la peste n'est autre chose qu'une fièvre commune, tres-aiguë. Leurs raisons sont que si la contagion estoit de l'essence de la peste, Hippocrate qui au témoignage de Varron n'a iamais esté trompé, ne l'eust pas méconnuë, luy qui a eu la curiosité de rapporter exactement ses moindres conditions: il n'y a pas d'apparence qu'il eust manqué à la principale : le mesme de Galien. La seconde, que la peste a son essence en la fièvre. Or la contagion n'a rien de commun avec la fièvre: ny donc la peste par consequent. Tiercement la vraye peste n'est pas contagieuse, mais epidemique & populaire: d'autant qu'elle tuë en vn instant, & que la contagion ne se fait qu'avec temps. Plus que la contagion est affection de tout le corps, & la peste simplement des esprits. Les autres ne reiettent pas si absolument la contagion de la peste comme ceux-cy, parce qu'ils la reconnoissent bien pour la compagne, mais volontaire & accidentelle, non necessaire & essentielle. Contre tous lesquels j'ay à monst

Lib. de pest.
4. epist.

1. raison.

Louange
d'Hippocrate
par Varron.

2. raison.

3. raison.

4. raison.

Autre opinion
moins
absurde.

deux choses, que le mot de contagion n'est si nouveau qu'on le veut faire croire: & la seconde, qu'il est de l'essence & de la nature de la peste. Pour principe de ces décisions, je dis qu'il y a trois sortes de contagion, ou d'acception de contagion. La première, quand on la prend pour le mal mesme contagieux. La seconde pour vne qualité veneneuse, & maligne épan-
duë par l'air, qui infecte plusieurs. La troisième pour la communication actuelle de quelque mal contagieux. Par les deux premières accep-
tions, la peste est contagieuse: car ie ne parle point maintenant des trois façons par lesquelles elle se rend telle, ou *per contactum*, ou *per fo-*
mitem, ou *ad distans*, ce sera pour vn autre cha-
pitre. Je dis donc, que dedans Hippocrate, de-
dans Galien, & les plus celebres auteurs de
l'antiquité, la nature, la cause, & les effets de la
contagion, sont expliquez aussi clairement que
dans les modernes: si ce n'est sous ce mot de
contagion, sous autre au moins qui la represen-
te aussi significatiuement. Mais s'ils ne voyent
chez les Grecs cette diction, *συνάχρῳσις*
ou *συνάφεια*, ils ne croyent pas que ce soit
contagion, comme ceux qui méconnoissent les
hommes, quand ils changent d'habits. Je ne
veux icy faire inuentaie particulier des en-
droits, où elle se trouue dans Hippocrate, i'en
mettray quelques vns seulement au liure de
Flatibus, quand il appelle les influences pesti-
lentes *μιάσματα* *inquinamenta*, infections. Or
pour infecter il faut se communiquer: qu'est ce
qu'a autre chose la contagion que l'infection

Resolution
de l'auteur.

3. sortes de
contagion.

Contagion
Communi-
cation.

communiquée, aux epidemies : il les appelle
νοσέας ἀπορροιας *effluvia morbosica*, ef-
 fluences maladiues : cette effluence n'est-elle
 pas plus significatiue, que la transition de Fra-
 castor ? dans Aristote aux problemes en mil en-
 droits : mais specialement au 7. de la premiere
 section, où il monstre que la peste se commu-
 nique à tous les hommes, elle est donc conta-
 gieuse *κοινὴ ἐστὶν ἅπασιν* & principalement
 affecte ceux qui approchent des infectez.

Arist. 1.
sect.

Elle est conta-
gieuse

mune à
tous.

En quel lieu se trouuera la nature de la conta-
 gion mieux expliquée dans les modernes ? Ga-
 lien au liure de la difference des fièvres, il vint
 dit-il, d'Æthiopie *inquinenta quedam* des in-
 fections de l'air, accompagnées de grande
 pourriture. Cela, qu'est-ce autre chose que la
 contagion ? entre infecter & estre contagieux,
 trouue-t-on grande difference ? mais voyons les
 effets plus clairement encor expliquez dans le
 mesme : *minimè tutum cum peste affectis inhabitare,*
periculum est enim ne concipiatur vt scabies, & lip-
pitudo. Ætius au chap. de la lepre, où il aduertit
 de se prendre garde des lepreux, d'autant que ce
 mal se gaigne & est contagieux. Les historiens
 & les poëtes les plus anciens l'ont reconnu :
 Thucydide rapporte que les oyseaux carnaciers
 estoient infectez & contagiez, s'estant gorgez
 des charongnes des pestez. Tite Liue en mil en-
 droits, Appian Alexandrin, &c. Pour les Poëtes
 Virgile, Ouide, Lucrece, Iuuenal, Perse & tous
 les autres.

Virgile

Dira per incantum serpunt contagia vulgus

Æneid.

Geor.

& ailleurs

Nen mala vicini pecoris contagia ludent.

Lucrece

Lucre.

*Cumulabat funere funus,**Quippe etiam nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis aliis auidi contagia morbi*

Juuenal.

Juuenal

*Dedit hanc contagio labem,**Et dabit in plures, sicut grex totus in agris
Vnus scabie cadit, & porrigine porci,
Vnâque conspecta liuorem ducit ab vna.*

Que la contagion est de l'essence de la peste.

Que les modernes donc cessent d'enuier cet honneur à l'antiquité, qu'ils cherchent d'autre recommandation que par l'onomatopoeie de la contagion. Pour le second, qu'elle soit essentielle de la peste nous le montrerons aux chapitres suiuaus plus amplement. Nous n'en dirons icy qu'un mot : & diuiferons la contagion en trois especes : l'une que nous appellons sporadique, comme l'ophtalmie, la phthyie, la verole : l'autre epidemique ou populaire, comme le pourpre commun, la petite verole, & la rougeole : & la dernière epidemique, pestilente, pernicieuse & mortelle. Ce qui est inseparable d'un autre est de son essence : or la contagion est inseparable de la peste : elle luy fera donc essentielle. Ce qui infecte par communication est contagieux : or la peste infecte de telle façon : elle est donc contagieuse. Par la definition de la contagion. C'est une infection qui passe d'un sujet à l'autre : or la peste ne passe pas seulement d'un sujet à l'autre, mais à plusieurs successiuellement : elle ne fera donc pas

1. raison.

2. raison.

3. raison.

seulement contagieuse, mais entre les contagieuses la plus. Nous n'auons que trop d'experience de cette verité: c'est pourquoy ie ne m'amuseray à la confirmer dauantage. Aux raisons contraires pour la premiere nous auons monsté contre tous les modernes qu'Aristote, Hippocrate, & les anciens ont mieux connu la contagion que nous ne faisons, de laquelle nous n'auons fait qu'embrouïller la nature, par nos questions Sophistes. A la seconde, ie dis que la fièvre est bien de l'essence de la peste, non pas la fièvre précisément prise: mais l'epidémique & pestilente, qui emporte quant & elle l'infection, & contagion. A la 3. que la vraye peste tuant par sa vehemence en vn instant, ne se donne pas loisir de communiquer son infection, & en ce sens on pourroit dire qu'elle n'est contagieuse, *quo ad actum*: mais elle l'est en puissance, que nous disons *quo ad habitum*, elle n'infecte pas tousiours, mais elle le peut. A la derniere, nous disons qu'elle est affection du tout, comme la contagion, mais spécialement du cœur & des esprits, qu'elle infecte principalement. Elle demeurera donc de l'essence de la peste.

*Solut. des
raisons oppos.*

A la 1.

A la 2.

A la 3.

A la 4.

DE LA CONTAGION.

CHAPITRE X.



Le vulgaire confond ordinairement la peste avec la contagion ; encore qu'elles soient fort différentes, mais parce qu'il ne juge que par les effets, les voyans semblables,

il croit qu'ils viennent d'une même cause : la

Hippo. lib. de arte.

ressemblance le trompant qui impose souvent aux plus aduisez. C'est pourquoy, en la définition de la peste, nous auons mis ces deux affections distinctes (*contagieuse & deletaire*) il faut donc monstrer en quoy gist cette différence, & que c'est que la contagion. Sa nature est étrangement implicquée ; pour la diuersité des opi-

Diuerses définitions de la contagion

nions des modernes. Les vns disent, que c'est *contactus communicabilis* : mais cette notion l'effleure seulement, & ne penetre son essence.

Fracastor auquel les siècles derniers donnent l'honneur d'auoir triomphé sur ce sujet, dit que

Lib. 5. cap. 1.

c'est vne infection, ou qualité maligne, passant d'un corps à l'autre. Celle-cy l'explique vn peu dauantage ; mais non assez. Les autres disent que c'est vne qualité qui va de l'un à l'autre, & se peut communiquer à plusieurs. En-

Le contact & contagion diffèrent.

quoy nous apprenons que le contact & contagion different ; comme le genre de l'espèce : parce que toute contagion se fait par contact,

mais tout contact n'est pas contagieux : d'autant que pour l'estre, l'infection & la communication sont nécessaires : mais encor manque-t-il quelque chose avec la communication ; car ce seroit assez pour faire la contagion de cette sorte, qu'un corps communiquast quelque qualité à un autre, comme la chaleur, ou le froid. Il faut plus, que la chose communiquée se puisse communiquer encor à un autre, & ainsi de proche en proche ; car pour exemple, si la vertu de l'aymât communiquée au fer, subsistoit seulement avec le fer, sans la communiquer à un autre, on ne la pourroit dire contagion, mais simple contact : parce que cette communication successive, est de l'essence de la contagion. Nous la définissons, affection d'un corps, communiquée à l'autre, par putrefaction, ou effluence ; auquel elle imprime une affection pareille, par le toucher. Cette description explique tout ce que l'on peut dire de la contagion. Nous dison que c'est *une affection procedante de putrefaction* d'autant que rien n'est contagieux qui ne soit putride, & la pourriture est le seminaire de la contagion : cette pourriture est de deux sortes, ou en l'humidité grasse, ou aqueuse : celle qui est en la grasse, est excellemment contagieuse : celle de l'aqueuse, l'est beaucoup moins, parce que par la chaleur, la plus subtile partie s'exhale, & le marc se sechant vient en incineration, qui est la fin de la putrefaction. Telle est la contagion des simples fièvres putrides, comme de la première : sont la verolle, la lepre, & la peste : l'humidité oleagineuse de

Propre définition de la contagion.

Deux sortes de pourriture.

Communi-
cation neces-
saire pour la
contagion.

cette premiere échauffée, s'enflamme, & iette des effluences plus épaisses, plus contagieuses, & difficiles à dissiper : ainsi que l'huile brulle plus ardamment que l'eau ; & laisse vn empyreume bien plus facheux (auquel elle communi- que vne affection pareille) pour cette communi- cation, il faut qu'il y aye vne proportion, ou conuenance de nature, de sorte que l'œil infecté, n'infectera par l'aureille, mais l'œil. Le venin du basilic, passant par le dard, & la main du More, ne les infecte, mais le cœur : comme ayant seul la disposition à le recevoir ; soit qu'il le recoiue *σχετικῶς*, ou *ἐνυπόστατος* comme veulent les Stoïciens. Estant assez pour eux, que cette proportion soit generique, ou spécifique ; & les autres, rapportants la sympathie à l'espece, & l'antipathie au genre, c'est ce que disent les philosophes *symbola in symbola facilius transmutantur*. Il faut donc dire que la communication se fasse par quelque espece de similitude.

Dum spectant oculi laesos leduntur & ipsi.

Toucher ne-
cessaire à la
contagion.

Nous disons (par le toucher) parce que, à con- tactu fit contagio. Ce toucher, est de deux sortes : actuel, & potentiel ; nous en auons dit ci deuant quelque chose : l'actuel est quantitatif, par la ligne, le corps, & la superficie. L'autre est formel, & qualitatif, *vel per fomitem, vel ad distans*, soit par l'air, ou les esprits ; soit par les rayons, soit par les especes.

Multaque corporibus transiione nocent.

L'exemple nous rendra plus clairs. Celuy qui reçoit mal en l'embrasement d'une femme gasteée, prend la contagion par le contact

Causa

*Causa mali tanti Venus est, coitusque nefandus, Port.
Quo semen primo, cruor, aura deinde maligna
Vertitur in saniem, quæ partes inscit omnes.*

La main qui reçoit le venin du basilic, par la hante du iavelot le reçoit par le toucher potentiel.

*Quid prodest miseri basiliscus cuspide mauri
Transactus, velox currit per tela venenum. Nicander.*

La pomme recevant la pourriture d'une autre pomme, c'est le contact quantitatif ou corporel. L'homme recevant la contagion pestilente d'un autre, par l'air, ou l'expiration, c'est un contact potentiel. Voylà toutes les parties de nostre définition expliquées : ne reste à dire, que selon que la putrefaction est insigne (qu'ils appellent consommée) ou superficielle, la contagion est moindre ou plus forte : & parce que la pourriture de la peste a encore une inquina-tion aérée, sa contagion est la plus active & violente de toutes.

Il faut vider en passant deux objections.

La première sur ce que nous avons dit, qu'il faut Objections
qu'entre les choses contagiées, il y aye une con- sur la défini-
tenance de nature. Comme est-il donc pos- tion de la
sible, que nous prenions la contagion d'un lit, contagion.
d'un habit, d'une lettre? quelle proportion peu-
vent avoir ces choses inanimées avec nous?
nous répondons que nous ne prenons pas la
contagion de l'habit comme affection, ou con-
tagion de la laine : mais bien la qualité conta-
gieuse qu'elle auroit receuë d'un corps vivant, &
conseruée dedans ses porosités, comme en un
sujet capable lequel nous infecte sans l'infecter;

D

Marcil.

Ficin. Ale.
xand. Bene-
dict.

Le corps
d'un animal
enragé ne
peut donner
la rage est
mort.

2. obiet.

Responſe.

de sorte que nous la receuons non comme de la robe, mais de celuy qui l'a portée encor qu'éloigné: parce que la malignité s'y conserue, non pour vn iour, pour vn mois, pour vn an, mais iusques à sept: suiuant le rapport de Ficin, & Alexander Benedictus, & iusques à quarante ans, selon les autres. Dont fait foy cette boëtte, que les soldats de Cassius volerent au temple d'Apollon, qui mit la peste par toute l'Asie. Ainsi la paille sur laquelle vn chien enragé aura laissé l'écume, donnera la rage: & le corps mort du chien, ne le pourra pas: parce que cette baue sortie du viuant, retient l'impression de la malignité du viuant, proportionnée au viuant, & le mort n'a conuenance generique, ny spécifique pour la donner. La laine donc, ny la plume, ny le papier, ne peuuent estre dites contagiées, mais contagieuses.

L'autre objection est sur ce que nous auons dit que toute contagion vient de putrefaction, parce que nous voyons des choses extrêmement seches, qui sont des plus contagieuses, & desquelles melmes on tient la contagion estre en la secheresse: comme la rage, la teigne, & quelque espece de lepre. Or il n'y a rien si contraire à la putrefaction, que cette qualité, & sont quasi comme destructiues l'une de l'autre. Nostre maxime donc n'est veritable. Nous disons pour réponse, qu'en ces maladies la pourriture & l'humidité grasse, & oleagineuse, est en l'interieur, qui brulée d'une chaleur ignée, pousse des croustes en l'exterieur, comme si c'estoient effets de la secheresse, mais plustost

de l'incineration de la plus subtile partie. C'est pourquoy nous voyons souuent les vrines des lepreux, cendreuses: & leur sang grumeux. Pour la rage, l'humidité qui continuellement sort de leur bouche, & par laquelle seule elle est contagieuse, monstre qu'il y a de l'humidité. *Quel est le sang des lepreux.*

Videte belluam incognitam, fauces spumantes, Greuin.

Naves oppletas muco sanguinolento,

Discedite, ne oculi labem accipiant.

Mais ces humiditez sont exprimées par la chaleur bruslante du venin, que nous disons en medecine colliquation: aussi ne voyons-nous ces maladies, que pendant les grandes chaleurs, ou les extrêmes froidures, & neanmoins ie ne suis de l'aduis de Capiuac ny des autres qui veulent que le venin de la rage, soit seulement en la secheresse. Pour la teigne, la secheresse n'est qu'en la superficie, l'humidité putredinale estant tousiours sous sa crouste: que les auteurs comparent tantost au faues, pied de ruche, ou à l'achor, ou à la fange. *Opinion erronée de Capinaccius.*

D ij

PAR QUELS MOYENS NOUS
receuons la contagion.

CHAPITRE XI.



LINE disoit, que la peste estoie du naturel du crocodile, qui fuit ceux qui le fuyent, & n'attaque ceux qui l'attendent. Mais au contraire Hippocrate ne trouue meilleur moyen d'esquiver que la fuitte, n'estant possible en quelque démarche, que nous nous mettions, de nous garder d'un ennemy si ruzé, lequel comme ceux qui dorent le poison, pour le faire aualler, s'vnit avec l'air, cache son venin dans sa substance, pour sous sa liurée nous surprendre plus depourueus, & se mesle dedans les choses lesquelles nous sont plus necessaires, ou avec lesquelles nous auons plus de familiarité. Nous en remarquerons quelques vnes des plus apparentes. L'air, le coucher, le boire & le manger, le toucher des habits, & des linges, les rayons, ou selon les autres les regards fixes: par toutes ces choses il nous surprend, & ne le pouuons ny connoistre par l'odeur, ny par la couleur, ny par le tact, ny par l'ouye, ny par le goust. Il trompe toutes ces sentinelles, & entre sans estre decouvert par toutes les ouuertures du corps, pour se glisser au cœur qu'il range aussi tost à discretion.

*Comme le
venin pesti-
lent nous
surprend.*

A' air.

Vicina putredo Necander.

Occupat, & tristem ciet in præcordia mortem:

Nec tamen vlla vides lethalis vulnera noxæ.

Et non seulement il nous infecte par l'air, que nous tirons en respirant, mais il passe par les aboutissimens des arteres, par les spiracles du cuir, & par tous les endroits du corps, qui luy font iour, sans que nous luy puissions deffendre vne seule auenuë, à raison de sa tenuité, & activité. Par le coucher d'autant que la chaleur du lit rarefiant, & dilatant les pores, la chaleur naturelle, & les esprits, qui lors du dormir font leur retraite au centre, pour reprendre dedans les parties nobles (comme en des arcenaux bien fournis) nouvelles munitions, pour reuenir à la charge, pendant leur voyage, donnent entrée à cet ennemy déguisé, qui s'empare du cœur: puis fort facilement vient à bout des esprits, & étaint la chaleur. Les linges, & les vestemens recellent aussi cet ennemy, & est chose étrange comme si long temps il y peut séjourner. Cela vient par l'humidité onctueuse de la laine, laquelle comme remarque Dioscoride s'imbibe facilement de quelque chose que ce soit, & la retient long temps: or nous auons dit cy deuant, que la contagion qui est en vne humidité onctueuse, est bien plus forte & de plus de durée. Marfilus Ficinus rapporte, qu'à Venise la peste ayant esté en vn logis, duquel sept ans apres comme on éuentoit les hardes que l'on auoit laissées sans y toucher, cet air croupy au manient d'icelles ayant éuent, infecta ceux du logis, puis tout le voisiné, & de là toute

Le coucher.

Les linges & vestemens.

Lib. 3.

Histoire notable.

D iij

Le boire & manger.

Le vin ne peut recevoir la peste ny la donner.

Señ. 15. L'eau.

Eau bonne en la peste.

la ville. Nous prenons tout de mesme la malignité par le boire & manger, principalement on tient que le pain chaud la tire fort promptement, toutes les viandes la peuuent donner, les fruits ayans vne disposition plus grande à la corruption. On a douté iusques icy, si le vin pouuoit contagier? mon aduis est que non, pour la quantité de ses esprits, on le peut bien empoisonner, mais de putrefaction contagieuse il n'en peut receuoir: encor qu'il contienne beaucoup d'air, comme enseigne Aristote aux problemes. Pour l'eau ie ne doute point qu'elle ne le puisse, tant pour la plenitude de son humidité que parce qu'elle a comme disoit Epicure *περὶ τοῦ ὕδατος* qui la rendét capable de receuoir toutes sortes d'impressions. Hippocrate pour ce disoit qu'elle estoit *ἄπλοια* sans qualité ne faueur particuliere, parce qu'elle estoit disposée à les receuoir toutes: encor que Rhasis, & Auicenne, & des modernes Fracastor la recommandent en la peste. Pline, & quelques autres naturalistes disent que les volatilles sont moins susceptibles de ces qualitez contagieuses, que les autres nourritures: soit à raison du mouuement continu qu'ils ont par le vol, ou par la secheresse de leur temperature, consommante toute leur humidité superflüe en plumes: pour les rayons, ie trouue plus de difficulté.

SI LES RAYONS ET LES
aspects fixes peuvent contagier.

CHAPITRE XII.

RAYON, non sans cause au Timæ, entre toutes les choses de la nature, admiroit les actions de l'œil, & disoit que ses rayons estoient participans des feux celestes, par lesquels ils impriment, & allument dedans les ames les passions, & les affections, *vt vidi vt perij.*

Excellence de l'œil.

Si nescis, oculi sunt in amore duces.

Ouide de arte.

Que s'ils peuvent causer ces effets en l'ame? ils peuvent beaucoup plus au corps. Quelques vns ont pourtant douté si leurs rayons infectez de la contagion, pouuoient nous infecter. Fracastor a creu qu'ils ne le pouuoient faire par leurs simples rayons, mais qu'il faut que *sint fixi intuitus*, ce que volontiers j'accorderois pour les contagions simples, & materielles: parce que nous voyons qu'un simple rayon de l'œil malade, ne gaste pas l'œil sain, non plus que les premieres reflexions du miroër ardent n'enflamment la paille. Il faut un regard attaché, ou pour le moins continué: mais pour les contagions formelles, comme les pestilentes, les simples rayons sont capables d'infecter. Car si la fuliginosité expirée, & dissipée par l'air aussi

Opinion de Fracastor.

Distinction.

D iij

toft que nous auons respiré, le peut : à plus forte raison, les rayons qui font spiritueux, penetrans & qui portent droit au cœur, le peuuent : puis qu'ils peuuent bien porter les inclinations en l'esprit.

Segnius irritant animos demissa per aures

Quam quæ sunt oculis subiecta fidelibus.

Objection.

Si on disoit, qu'en l'expiration l'air part du cœur qui est le siege de la contagion, lequel infecte l'air prochain, & celuy là l'autre, que par sa cōtinuité il luy communique: Mais l'œil qui n'est ny l'obiet, ny le suiet de ce venin, duquel rien n'est que le simple rayō, qui ne peut estre receu que d'un autre œil, auquel la cōtagion n'a

Solution.

nulle analogie, ne le peut pas donner. Je dis qu'encor que l'œil ne soit le πρότερον αἰτιον de la contagion : neanmoins estant la plus spiritueuse partie du corps, & à laquelle les esprits accourent incessamment pour fournir à ses actions ; ses esprits estant principalement affectés de la malignité, il la reçoit aussi plus que les autres, & comme le cœur la pousse par l'expiration, ainsi fait l'œil par le rayon. C'est pourquoy plus que toutes les autres parties: il nous fait connoistre ce mal, où le poulx (qui est la propre action du cœur) nous trompe, l'œil le decouure.

Observation.

Mæror & aspectus varius tornusque frequensque.

Je diray avec verité que l'œil ne ma guere trompé au iugement des maladies malignes: nous voyons que les fascinations se font par les rayons.

Virgil.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Si cette fille que les Perles auoient nourrie ^{Plutarque.}
d'Aconit, où de Napel, pour tuër par ses ^{Curtius.}
yeux Alexandre, n'eust eu les rayons conta-
gieux: en vain eussent-il recherché cét empoi-
sonnement étudié. Les Tribales, & les Illyriens
sont tenus auoir en l'œil vne vertu contaminan-
te, & fascinatrice, comme ces Ophyogenes qu'o-
tient n'auoir qu'un œil immobile. Les femmes ^{Aristote.}
en leurs mois gualtent-ils pas par l'œil la glace ^{Plin.}
du miroir: mais si le témoignage de Nicepho-
re, & d'Euagrius sont receus en la preuue de
nostre fait: tous deux conformément rappor-
tent que beaucoup ont gagné la peste par le
simple regard des maisons infectées, d'autant
que les yeux sont ἰλὺς πόλας. Les portes du ^{Homere.}
soleil, mais du soleil du microcosme qui est le
cœur, auquel ils portent, le bien ou le mal qui
leur est enuoyé. Il demeurera donc pour con-
stant, que l'œil d'un pesté peut & par les rayons,
& par les aspects fixes, donner la contagion.

OBSERVATIONS SUR la contagion pestilente.

CHAPITRE XIII.

1. observa-
tion.



Utilitez au
corps de
l'exercice.

L'exercice
est pour les
articula-
tions.

E ne puis passer beaucoup de choses dignes d'observation sur la contagion pestilente, sans en dire mon avis, non pour obliger personne à ma créance: mais pour aider vostre résolution. Premièrement si l'exercice ou le repos nous rend plus susceptibles de la peste; la décision en est assez difficile, néanmoins la plus grande partie l'emporte pour le repos, d'autant qu'il ny à rien qui rende la chaleur naturelle plus lâguide, qui appesantisse plus les esprits, qui engendre de plus mauvaises humeurs, que l'oyliuété: qui les rende plus capables de la pourriture, dedans laquelle se loge ordinairement la peste: au contraire l'exercice, & le mouvement, rend nos corps plus agiles, ouvre les pores, dissipe par transpiration les fuliginosités putrides, fortifie la chaleur naturelle, & débouche les obstructions, bref nous entretient en santé. Car encor que précisément Hippocrate ne le recommande que pour fortifier les articulations *πρὸς ἀρθροισιν* si est-ce qu'il augmente la vigueur de toutes les autres parties. Nous avons l'autorité de Galien pour garant, attestée par

Rhasis; qu'en la peste violente du temps d'Antonin, les chasseurs à raison de leur violent exercice; furent seuls entre tous qui échappèrent; parce que rien ne consume, & ne desseiche tant que le travail. Mais on peut objecter que le mouvement violent ouvrant les pores du corps, nous rend plus susceptibles de la contagion: que le travail immodéré dissipe les esprits, que nous devons conserver en ce mal par tous moyens: que mesmes aux autres fièvres, nous commandons le repos du corps, & la tranquillité de l'esprit, à laquelle Pindare donnoit les clefs de la santé *ἡσυχία. τῆς* *La tranquillité tient les clefs de la* *ὑγείας ἔχοισα κλειδάς ὑπερτάτας.* Nous faisons la responce d'Hippocrate. *Labor, Venus, Cibus, Potus, omnia mediocra.* Nous parlons du mouvement réglé, non du violent: lequel ruine plus qu'il ne fortifie.

Le second si le linge passé par le feu ou lexivé, perd par l'un & par l'autre, sa qualité contagieuse. Je croy que nos raisons ne seront assez fortes, pour persuader l'affirmative aux âmes craintives: néanmoins elles sont fort pertinentes. Puis que la vertu du feu est de purifier toutes choses; qu'il est incompatible avec la corruption, qu'il sépare les choses heterogenes, ennemy juré du venin, que son activité le fait penetrer iusques dans les corps plus solides: Comme luy pourroit résister cette qualité pestilente, qui est subtile, tenue, & de peu de résistance, en un suiet étranger? Les feux que fit allumer Hippocrate en Attique: & Acron chez les Agrigentins chasserent-ils pas la peste la plus violente qu'on

2. observation pour le feu s'il peut nettoyer assurément le linge.

aye veü depuis, estant en son propre suiet. Les Egyptiens corrigeoient toutes sortes d'impurites par le feu. Et puis que cette qualité infectante est contenuë en l'air, ou en la vapeur, luy qui dissipe toutes sortes de vapeurs, qui rectifie l'air, le plus corrompu, le pourra purifier aysément. Je veux dire en passant vn moyen tres-assuré pour oster toutes sortes de mauuaises qualitez au linge. C'est qu'il le faut tremper en eau de vie, puis y mettre le feu iusques à ce que l'eau soit consommée, il ne faut douter qu'elle ne le purifie de cette façon, & qu'elle n'en oste toute sorte de malignité. Pour la lexine, elle n'est

Moyen assuré pour nettoyer le linge.

Si la lexine peut assurément purifier le linge.

si assurée, parce qu'encor qu'elle nettoye par sa qualité nitreuse & salée, les ordures & immondices materielles, il n'est pas nécessaire qu'elle en face autant des inquinations specifiques, & spiritueuses. Pour moy ie croy que l'eau simple ne le peut faire assurément : encor qu'on la tienne plus propre à nettoyer que la salée : comme Homere, qu'on dit n'auoir rien ignoré témoigne, au 3. de l'Odyssée de Nausicaë fille d'Alcinous qui comanda à ses filles de nettoyer Vlyssé arriuant, non avec l'eau salée

Voyez Eusthatius au commentaire.

Difference de l'eau douce & de la salée.

(comme inepte à cet vsage) mais avec l'eau douce: Mais pour l'eau salée, nitreuse, passée par la cendre, & cohobée tant de fois, tant par la qualité ignée que luy donne le feu, que par la vertu nitreuse, detersiue, & desiccatiue qu'elle acquiert, qu'elle le peut aussi bien que le feu. Car c'est le propre du sel, & de toutes choses qui le participent, de nettoyer, & resister à la putrefaction. C'est pourquoy nous voyons que le sel

Qualitez du sel.

mesme corrige la corruption du vin, & que mesme il le defeque, & le purifie. Aristote aux problemes: aussi ne s'est-il point trouué que les linges lexiuez comme il faut ayent gasté aucun. Mais il faut prendre garde soigneusement qu'aussi tost qu'il est lexiué, on le mette en bon air, d'autant qu'il n'y a rien qui tire plus proprement l'infection: nous donnerons à la fin de ce traité vn capitel purificatif ou lexiue destinee pour ce suiet.

Le troisieme, si les animaux domestiques nous peuuent donner la contagion: comme le cheual, le chien, le chat, les guenons, & autres tât de seruice, que de plaisir. La raison de douter est que la peste de l'homme, n'est pas peste à ces animaux: n'en estans donc susceptibles, ils ne nous la peuuent donner. Nous disons qu'ils ne nous la donnent comme leur propre affection, mais que nous ne laissons de la prendre de l'air infecté, qu'ils recellent dedans leur poil, ou dedans leurs plumes, encor que plus rarement les oyseaux, que les animaux, l'air s'y pouuant retenir, comme au drap, & en la laine. Ce que quelques vns rapportent est étrange, qu'un cheual ayant esté chargé de plusieurs hardes pestiférées, qui le touchoient à nud, en quelque partie du dos qu'il auoit écorchée: qu'aux enuiron de cette partie il s'engendra plusieurs apostemes, sans autre malignité, que de la corruption de l'humeur: il receut donc l'effet de la pourriture, mais non de la pestilence: mais plus étrange encor est vn accident qui arriua dernièrement pour le cheual qui traine le chariot de la santé,

Sect.

3. obserua-
tion.Siles ani-
maux dome-
stiques peu-
uent infe-
cter.

1. obiection.

Solution.

Histoire.
Cardan lib.
de la peste.

*Histoire ar-
vivée der-
nièrement.*

lequel ayant fienté pendant qu'on le ferroit, en vn lieu nullement suspect, ayant fait bruller cette fiente avec du genéure, (ce cheual long temps auparauant fort) quelques enfans s'approchans de ce feu, & se iouans de cette fiente, furent frappez en vn instant de la contagion, & en sont morts: chose que cinquante personnes attesteront. Il falloit que cet excrement chaud & attractif eust attiré à soy & conserué, l'air infecté du cheual exterieurement qu'il auoit par apres communiqué à ces enfans. C'est pourquoy pour le plus asseuré: Il faut chasser tous ces petits animaux, ou les tenir en lieu auquel ils ne puissent recevoir le mauuais air.

DE LA DIFFERENCE DV pestilent & du contagieux.

CHAPITRE XIII.

*Trois sortes
de maladies
malignes.*



ON fait trois differences de maladies malignes: les veneneuses, les contagieuses, & pestilentes. Les veneneuses, sont celles lesquelles ny par l'air infecté, ny par contagion exterieure, mais par vne vertu interne, & delectaire nous affectent interieurement; comme sont tous les poisons, & venins que l'on tire des plantes, des mineraux, & des animaux: & les autres, qui nous intoxiquent par l'exterieur, comme sont les morsures, ou

les picqueures des serpents ioboles. Les contagieux qui par vne infection communiquée par l'exterieur, nous gastent : & les pestilents; qui par vne ou plusieurs influences, procedantes de la configuration du ciel; nous tuent: des deux premiers, les causes sont manifestes: mais du dernier elles sont occultes, & cachées: parce qu'elles ne tombent souz aucun des sentimens, & ce pour leur premiere difference. La seconde que toute contagion n'est pas mortelle: toute peste l'est. L'ophtalmie, la verole, la lepre le témoignent, Cardan en donne la raison, parce que les parties qui reçoivent ces contagions, ne sont pas absolument necessaires à la vie, cōme le cœur qui est le *πρῶτον ἀεικλον* de la peste, & puis que la putrefaction de ceux-la, n'est si consommée que de celle-cy. La troisieme difference est, que la contagion ordinaire se fait par vn contact materiel: la peste se fait par vn contact formel. La contagion vient de la putrefaction: & la peste de constellation. La contagion attaque le dedans par le dehors: & la peste, l'exterieur par le dedans. La contagion fait ses effets lentement: la peste promptement, & violemment, l'une se prend au cuir: l'autre entreprend le cœur. La peste est necessairement contagieuse: & toute contagion n'est pas pestilente. Ce sont les principales differences qui s'y remarquent precisement, & separément considerées. Mais la peste vnit toutes ces sortes de malignité: veneneuse, contagieuse, & pestilente, par lesquelles elle infecte, elle pourrit, & tue: bref se rend vn mon-

1. difference

2. difference

Au 1. de la peste.

Premier sujet.

3. difference

4. difference

5. difference

6. difference

7. difference

8. difference

Les 3. propositions

de la peste.

stre à trois testes, plus pernicieux mille fois qu'un Geryon.

SI VN CORPS MORT
de peste peut infecter.

CHAPITRE XV.



L semble que ce soit un paradoxe que cette question : principalement à ceux que la peur possède entièrement, auquelz le mort après la mort est formidolosus. Comme s'ils craignoient encor la pierre après le coup : & toute la philosophie du monde, ne leur pourra faire croire, que les corps morts des pestes ne soient contagieux : & néanmoins il n'y a vérité plus assurée. Quelques uns des doctes, entretiennent leur crainte, par leurs opinions titubantes, & sans résolution. Mais la splendeur des armes contraires, les étonne, & la force de leurs raisons les confond. Je dis donc pour règle ; que la contagion de toutes les maladies spécifiques, par la mort s'esteint au corps qu'elle infectoit, & qu'il ne reste aucun seminaire contagieux : ie dis spécifique, comme j'entends les contagions spécifiques, telles que les pestilentes, non des simplement putrides : ie le monstre. La contagion spécifique ne peut se communiquer qu'aux individus de même espèce : la peste de l'homme ne se

1. opinion.

Opinion de l'auteur confirmée par raison.

2. raison.

ne se peut communiquer au bœuf, celle du bœuf, au mouton. Or le mort, & le viuant ne sont pas seulement differents d'espece, mais le sont aussi de genre: & partant, le mort ne la pourra communiquer au viuant. Secondement la contagion spécifique est *affectus viuentis*: la communication donc s'en doit faire du viuant, au viuant: & ne se peut du mort; parce qu'il ny a plus de proportion. 3. Cette communication, ne se peut faire que par l'expiration de l'air, où par les esprits: & l'un & l'autre sont affections, & proprietez du viuant, & qui ne peuuent competer au mort: & partant il ne la peut donner. 4. Les choses qui sont venues à la fin du mouvement putrefactif, ne pourrissent plus: parce qu'ils ont consommé la matiere de leur pourriture, & viennent en incineration, que nous appellons. Or par la mort la putrefaction est éteinte: & par consequent il n'y a plus de communication. Je le prouue, la communication se fait par l'exhalation, ou par la vapeur: la vapeur sort de la putrefaction, laquelle n'est plus au mort estant éteinte: & partant plus de contagion. l'entends que le mort soit refroidy, que les esprits, & la chaleur soient exhalez, que le sang soit glacé, parce qu'auant ce, il y peut auoir encor quelque exhalation: comme Aristote & Auerroës rapportent de ce taureau, qui aussi tost estre couppé faillit vne vache qui demeura chargée, estant resté encor des esprits generatifs assez pour cette derniere charge. Il pourroit aussi bien rester dedans les pores quelques fuginositez pestilentes, que l'air ambient rece-

2. raison

3. raison

4. raison

Preuve de
cette conse-
quence

Distinction

E

Lib de peste
1. de morb.
contag.

Objection.

2. objection.

3. objection.

4. objection.

uroit, capable d'infecter. Mais à vn corps refroidy à loisir, hors de son air infecté, il n'y a nul danger, non plus qu'à la rage, & autres contagions spécifiques. C'est l'opinion de Cardan, Fracastor, & de tous les mieux verséz en cette matiere, confirmée par le témoignage de ceux, qui pour connoistre plus parfaitement les causes interieures, & malins effets de ce mal, ont decoupé plusieurs de ces corps morts publiquement, comme a fait Rondelet, Capiuacius, & beaucoup d'autres. On peut obiecter que le linge qui a touché le corps, que la paille sur laquelle il aura reposé, nous infecte bien: & que par consequent le corps, duquel il a receu les expirations le pourra faire: suiuant cette regle de philosophie *propter quod vnum quodque tale & illud magis*. Plus que tout ainsi que l'air infecté par l'influence nous infecte, bien qu'il soit inanimé, & n'aye aucune proportion de vie avec nous; Ainsi que l'air sortant d'un mort, qui a encor plus grande conuenance, le pourra faire: si principalement la contagion auoit passé iusques aux humeurs & aux parties. La 3. la contagion pestilente est aux humeurs, & aux parties, comme aux esprits. Or par la mort il ne se fait dissolution que des esprits. La contagion donc restera encor aux deux autres: que si elle peut demeurer au linge apres la mort, pourquoy moins aux humeurs? l'aptitude est-elle moins à l'un qu'à l'autre? Gal. au 9. du Methode quand la chaleur est forte & la nature robuste elle preserve le corps de putrefaction: quand elle est opprimée d'une cause plus puissante, elle cause

des seminaires de putrefaction, lesquels demeurent pour n'en pouuoir estre challez. Or en la peste la chaleur est veneneuse par la malignité, comme d'une cause plus puissante. Donc les seminaires de la putrefaction y demeureront: & pour monstrier que les corps morts retiennent quelque ressentiment de la vie, le meurtrier approchant d'un corps qu'il aura meurtry, par une antipathie inexplicable, saigne incontinent. Les histoires sont plaines des pestes qui sont arriuées de la corruption des corps non inhumés, Ouide

*Antipathie
admirable.*

Corpora fœda iacent, vitiantur odoribus aura.

Metamorp.

Asslatique nocent & agunt contagia latè.

Les oyseaux mesmes, (quoy que par leur nature plus éloignez de la contagion) sont infectez de la contagion des corps morts: c'est Thucydide que la peste ayant esté si grande, que les corps demouroient sans inhumer: l'air s'infecta de sorte, que les oyseaux ne pouuoient viure & mouroient infectez, Lucrece

Thucydide.

Multa cum humi inhumata iacevêt corpora, supra

Lucrece.

Corporibus, tamen alituum genus, atque ferarum

Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,

Aut ubi gustaret languebat morte propinqua.

Si la contagion sortant de ces corps morts, est capable d'infecter une espece differente: plus facilement elle pourra infecter les hommes, qui sont bien plus disposez à la recevoir. Ces raisons semblent fortes contre nostre resolution, mais elles ne sont que specieuses & apparentes, voicy leur réponse. A la premiere ie dis que la consequence n'est pas bonne, parce qu'il

*s. obiect &
derniers.*

Solution.

A la 1.

E 1j

y a grande difference entre le linge, ou la païsle,
& le mort : parce qu'ils ont receu les expira-
tions contagieuses du viuant, & du mort il n'en
peut plus sortir: il en peut bien sortir des vapeurs
pourries, quand il se corrompt, mais celles-là ne
sont pas cõtageuses ny pestilentes. Ce seroit vn
monstre en nature, que ce qui est passion pro-
pre, & formelle du viuant, le fust du mort. La
plante a plus de proportion avec le viuant, que
Ala 2. n'a le mort. A la 2. nous disons que l'air nous
peut affecter comme inanimé: mais que l'infe-
ction que nous en receuons ne nous est pas
contagion au regard de l'air, mais plustost poi-
son ou venin: ou bien que sa contagion l'est seu-
lement aux esprits, qui ont vne proportion
avec lay, d'autant qu'ils en sont entretenus, &
conseruez: que si aux morts il se trouuoit vn tel
air, il nous pourroit infecter: mais il n'aspire,
Ala 3. ny expire: & partant ne le peut. A la 3. nous ac-
cordons qu'aux pestes mixtes, & composées les
humeurs, & les parties soient infectées. Mais
par les esprits, qui y entretiennent l'infection,
desquels la dissolution arriuant par la mort, la
Ala 4. malignité aussi y cesse. A la raison de Galien en
la Methode, ils la prennent mal, Galien ne parle
que des seminaires de la corruption, qui se fait
au corps viuant, par les causes ordinaires: &
non des seminaires qu'ils veulent perpetuer aux
morts: car il s'ensuiuroit que la dissolution du
corps se faisant, s'il retenoit ces semences de
contagion, il infecteroit tous les elemens: dau-
tant qu'ils retournent chacun au sien, le feu au
feu, l'air à l'air, l'eau à l'eau, la terre à la terre.

Pour le ressentiment qu'a le corps mort de son meurtrier, c'est par antipathie naturelle. Comme on dit, que la corne de ceraste, ou de lycorne, suë touchant le poison: soit que les esprits sanguinaux du meurtrier l'ébranlent, soit que ce soit quelque autre cause plus cachée, & anapodeicté. A leur autre raison des corps nō inhumiez qu'on dit auoir causé la peste, nous disons, que leur pourriture peut bien causer en l'air, des qualitez disposées à la peste, mais elles ne la causent pas formellement: il faut qu'il y aye vne cause plus puissante, qui vient d'en haut. A l'autre qui attribue la mort des oyseaux à cette contagion cadaueruse, nous disons, qu'elle peut bien causer vne corruption interne & mortelle en l'air pour les oyseaux, non pestilente ny contagieuse, parce qu'elle ne se communique pas, mais veneneuse, c'est à dire contraire par quelque qualité aux principes de leur vie: comme nous voyons l'expiration delectaire qui sort de la grotte du chien en Italie, tuer le chien, & celle du Poussol les oyseaux, que pour ce suiet ils appellent l'Auerne. C'est vn air veneneux & mortel mais non contagieux. Pour conclusion nous disons, que le corps mort d'un pesté, peut causer les mesmes corruptions que celui d'un bœuf ou d'un cheual quand il se corrompt: hors les accidens de la corruption rien: cet erreur est semblable à celui que quelques vns baillent à garder, que les animaux les plus carnaciers, ne veulent pas toucher vn corps mort de peste: comme cet autre qu'un corps touché de foudre ne pourrit iamais, ayant veu

La grotte du
chien
L'air du
Poussol.

Deux cy

en s.

1.

2.

E iij

avec regret en cette dernière peste deux corps demy mangez des chiens, ou des loups, qu'ils auoient tirés de terre, n'estans qu'à la superficie.

**QUELLES PERSONNES SONT
plus disposées à la contagion.**

CHAPITRE XVI.



OUTE la nature est plaine d'accords & desaccords, d'amour & de haine: de sympathie, & d'antipathie: dont les causes sont autant occultes que les effets sont manifestes.

Mart.

*Non amo te Sabide, nec possum dicere quare,
Hoc vnum dico, Sabide non amo te.*

Empedocles disoit que c'estoient les deux premiers principes de la nature: le fer se porte avec de l'affection à l'aymant: la vigne se recule du chou, l'oliuier du chefne: bref chaque chose a son inclination, ou propension naturelle déterminée à quelque chose, plus qu'à l'autre. Les philosophes appellent ces inclinations, ou rapports *συνεφας φύσεις*. Les naturalistes les rapportent à la propriété formelle: les medecins à l'idiosyncrasie, laquelle estant différente à chaque indiuidu, les rend aussi dissemblables. De là vient que les vns sont portez à l'amour, les autres à la guerre, les vns au vice, les autres à la

*Causes des
inclinations:
Opinion des
naturalistes
Opinion des
medecins.*

vertu, trahit sua quemque voluptas. Comme ces
 propensions naturelles nous inclinent au bien,
 aussi nous assujettissent-ils au mal, & nous don-
 nent la pente pour les choses indifferentes dès
 la premiere veüe: mesme au simple nom nous
 ayons plus l'un que l'autre. Les astrologues *Opinion des*
 disent, que cela vient de l'astre que l'on a sem- *astrolog.*
 blable pour ascendant en sa natiuité, ou con-
 ception. Les platoniciens qui remplissent le *Opinion des*
 ciel, l'air, la terre, & les eaux de démons, disent *platon.*
 que c'est à cause du mesme, ou contraire dé-
 mon qu'ils ont. Les autres disent, que c'est par
 antipathie, ou sympathie: quelques vns en font
 dépendre de l'ame, comme la haine & la crain-
 te que le lyon a du feu, luy qui est d'une nature
 toute ignée. Pour celles qui nous viennent de
 la nature, nous n'en auons point dont les effets
 soient plus sensibles & manifestes que de la
 propension aux maladies, les vns estans natu-
 rellement susceptibles des vnes, & les autres des
 autres. Galien qui n'a reconnu d'autre cause *Au lieu de*
 formelle, que la temperature ou l'harmonie *temperam.*
 des qualitez, luy attribué tout, au liure qu'ex-
 pressément il en a fait. Mais nous qui sçauons *Opinion de*
 qu'il y a vne forme substantielle, de laquelle dé- *l'ambur.*
 pendent toutes les puissances, actions & incli-
 nations des hommes, nous luy attribuons: &
 pour ayde: la temperature, à laquelle & la
 constellation, & le lieu aident aussi. Car com-
 me nous auons monstre cy deuant, il y a des
 endroits auxquels nous sommes suiets à quel-
 ques maladies, & non aux autres: à l'hémirritee, *Les lieux*
 à Romme: aux scrophules, en Espagne, à la dy- *appartient*
aux mala-
dies.

E iij

lenterie, en Angleterre, au goëtre, en Sa-
uoye: & l'experience a fait reconnoistre, que les
maux de teste ne guarissent iamais ou rarement
à Naples: & ceux de iambes, à Rome. De
constituer donc vne regle certaine, où les causes
sont cachées, & les effets sont inexplicables, il
est bien mal aysé. Nous voyons neanmoins que
de plusieurs personnes qui auront hanté en vn
lieu infecté, il n'y en aura que quelques vns
pris, les autres point: que ceux qui conuersent
coustumierement avec eux, & les assistent aux
actions plus infectantes, ne prendront point
de mal, & vn qui ne fera que passer proche d'un
logis infecté, pour auoir receu le moindre sou-
fle de cet air, en sera touché. Est-ce point que
comme nous accoustumons aux passions par
habitudes, nous accoustumons aussi au mal?
consuetudine oculorum assuescunt animi: aussi le
cœur s'accoustume à la corruption, & à l'infe-
ction: ou bien que les vns sont d'un naturel plus
fort, & robuste que les autres? Nous disons donc
en general, que ceux lesquels ont pour ascen-
dant de leur natiuité les mesmes astres, lesquels
dominoient lors que l'influence pestifere est
venue, sont plus suiets à la recevoir, comme
ceux qui sont nés sous mesmes signes, la pren-
nent aussi plus facilement les vns des autres.
Ceux qui sont de mesme temperature, les ca-
cochymes & plains de mauuaises humeurs, ceux
qui sont d'une foible, & delicate nature, ceux
qui ont les parties nobles maleficiées, qui sont
d'une rare texture, & ont le cuir perspirable:
tous ceux là sont plus suiets à recevoir la conta-

gion: les ieunes plustost que les vieils, les femmes plustost que les hommes: les sanguins, plustost que les bilieux & melancoliques: les craintifs & peureux, plustost que les resolus: bref ceux qui ont vne disposition portée à la corruption.

*POVRQVOY LA PEUR NOUS
rend plus susceptibles de la peste.*

CHAPITRE XVII.

DES deux plus violentes passions naturelles sont la peur, & la tristesse: sur lesquelles il y a tant de belles choses à dire, que j'ay regret que la briefueté de ce discours, ne me permet de leur y trouuer place: mais encor leur faut-il dérober quelque coin. Ce sont deux sœurs qui partagent également l'humeur melancolic. Nous parlerons icy seulement de l'aînée, encor que toutes deux nous disposent à ce mal également. Nous expliquons cette passion, par des dictions différentes, peur, crainte, frayeur, apprehension, comme les Latins *metus, pavor, timor*, & les Grecs par ce seul *φοβος* encor qu'Aristote au 4. des Topiques la fasse différente de ces especes, la constituant en la partie rationelle, comme les autres en la concupiscible. Nous définissons la crainte vne abiection de courage, pour le mal futur: aussi

La peur & la tristesse effets de l'humeur melancolic.
Arist. 4. topic.

les Latins deriuent ce mot (*metus*) $\mu\epsilon\tau\omicron\varsigma$ & $\mu\epsilon\tau'ie\upsilon\alpha\iota$ parce que cette passion nous abat le courage : & fait perdre l'esperoir. Hippocrate appelle $\alpha\pi\omicron\nu\upsilon\theta\epsilon\omega\pi\iota\alpha\varsigma$ abiection : & cet autre $\pi\alpha\upsilon\omicron\rho$ duquel est venu celui de peur, $\alpha\pi\omicron\tau\omicron\pi\alpha\iota\epsilon\upsilon$ quod est percutere, aut percellere, frapper, saisir, qui explique naïfvement sa nature, parce qu'il n'y a rien qui nous saisisse plustost que la peur.

Causes de la peur.

Arist. 3.
 ethic.

Obstupuit steteruntque comæ & vox faucibus hæsit.
 Cette passion s'engendre de deux différentes causes, toutes deux néanmoins sous l'espece de quelque chose de terrible, comme monstre le mesme Aristote aux Ethiques, sçauoir de l'amour & de la haine : tout ainsi que les physionomistes tiennent, & les peintres, que les mesmes lineamens du visage seruent & au pleurer, & au rire : nous craignons, & auons peur de ce que nous haïssons,

Oderint dum metuant, disoit le tyran

Nous craignons aussi, & auons peur de ce que nous aymons.

Ovide in
 epist.

Res est solliciti plena timoris amor.

3. des ethic.

Ce que les femmes deffiantes & soupçonneuses de leur naturel disent l'amour ne va iamais sans crainte. L'un nous donne la peur, pour la crainte de le perdre : & l'autre pour la crainte de la puissance. C'est pourquoy les Etymologistes, tirent le mot de *timor* $\mu\epsilon\tau\omicron\varsigma$ & $\tau\iota\mu\omicron\rho$ d'où vient $\alpha\lambda\mu\omicron\upsilon\alpha\varsigma$, Aristote au 3. des Ethiques, faisant comparaison de la crainte, & de la force : dit, que la peur est l'attente du mal, & tellement naturelle que ceux qui ne craignent

rien: comme les celtes ainsi qu'il dit.

Si fractus illabatur orbis

Impanidum ferient ruinae.

sont fols, ou stupides. Les Physiologiftes luy donnent quatre compagnes ἀνανδρία μαλαχία ἀπόνεια καὶ φιλοψυχία inuirlitas, animi mollities, inertia, & nimia vitæ tuendæ cupiditas. On demande donc pourquoy ce mouuement de nature, où de l'ame, (n'importe quand à present) qui n'a rien de commun avec cette contagieuse qualité, aide à nous la donner? Parce que nous auons dit de sa nature, il est aisé d'en rendre la cause: d'autant que c'est vn mouuement qui se fait du dehors au dedans: qui reporte impetueusement les esprits à leur centre, qui est le cœur: & en leur retraite emmenent quand & eux, la qualité contagieuse: le froid, & le tremblement qui saisit les parties exterieures, le témoigne: d'autant que la chaleur les abandonne, de laquelle demeurâs priuées, elles le sont aussi de toute resistance, & par ainsi laissent l'entrée libre au venin. Outre que les peureux, & timides sont ordinairement d'une constitution lasche, la moleste est aussi bien au corps, qu'en l'esprit: ce qui se remarque de mesme aux animaux, qu'aux hommes: comme le cerf, le dain, le lièvre: ces natures peureuses sont donc plus susceptibles de toutes impressions. D'auantage la peur presse le cœur, & ouure le dehors, & tous les spiracles de nature, ceux mesmes auxquels elle a éabli des gardes, cōme les deux pylors, ou sphyncters de l'excrement solide, & liquide. Aristote en

*Causer pour-
quoy la peur
nous fait
prendre la
peste.*

1. cause.

2. cause.

cause.

Sçz.

Derniere
cause.Force de l'i-
magination.Cause ai-
dante.

rend la raison aux problemes quand il deman-
de pourquoy la peur fait décharger le ventre &
tomber de l'eau; l'histoire du Siénois, & de la
Fourche est trop commune, pour la rapporter;
celle du Villon & de Henry d'Angleterre a
plus d'esprit. La peur donc relaschant les parties,
& ouurant les conduits, donne passage à l'hu-
midité : & comme cette passion ébloüit les
sens, altere l'esprit, ainsi elle debilité le corps;
de sorte que faute de resistance elle y entre à di-
cretion : mais ce qui y a plus de puissance, est
que nous representons tousiours ce que nous
craignons, l'imagination de la peste s'attache
tellement à ce mauvais obiet, à ceux qui la crai-
gnent, que tousiours ils l'ont en l'esprit : si donc
la forte imagination (comme veut Auicenne)
a vne si grande force, en la production d'un ef-
fet imaginé, il ne faut pas douter que la grande
peur n'aide à la generation de la peste : *fortis ima-
ginatio facit casum* disons-nous, à ioindre qu'Ari-
stote dit que les peureux sont foibles, debiles,
exangues & infrigidés : or telles natures sont
merueilleusement exposées à toutes sortes d'ac-
cidens, & en sont touchées plus violemment.
J'en pourrois rapporter plusieurs autres causes,
mais celles-cy suffiront à la curiosité des doctes.

QUELLE SORTE DE FIEVRE
est la pestilente.

CHAPITRE XVIII.



EST vn vieil prouerbe, que l'on ne meurt iamais sans fièvre soit manifeste, soit cachée, cela s'entend des morts naturelles, & ordinaires : & veritable en la peste, comme aux autres maladies : soit qu'elle precede, soit qu'elle suruienne. Cela donc demeure pour constant : mais de quelle espece est cette fièvre pestilente, cela est en debat. Les vns l'appellent cardiaque, les autres maculeuse ou purpurée, les autres bubonienne, & les autres pestilente. Mais ce n'est pas répondre à ce que nous demandons, parce que toutes ces dénominations sont accidentelles, & n'expliquent pas la nature de cette fièvre, comme fièvre. Nous demandons donc si cette fièvre pestilente, ou comme il leur plaira de l'appeler, est ou spiritueuse, ou humorale : putride ou hectique. Galien au premier de la difference des fièvres, dit que toutes les fièvres pestilentes sont putrides : & ceux qui suivent cette opinion, pour mettre quelque difference entre les fièvres communes putrides, & celle-cy, disent qu'en la pestilente le cœur, ou les humeurs contenus dedans ses ventricules, pourrissent : & qu'elle dif-

*Diverses
appellations
de la fièvre
pestilente.*

1. opinion.

fere aussi des autres par degré de putrefaction; estant beaucoup plus grande en elle qu'aux autres auxquelles le cœur est seulement échauffé des vapeurs qui s'y élèvent: en celle-cy la chaleur est au cœur; (*tanquam in proprio nosocomio.*)

2. opinion.

Quelques autres disent que la pourriture de la fièvre pestilente est profonde, sordide, & contumace: celle des autres superficielle, & legere, mais le soutien de cette opinion me semble impertinent. Car comme seroit-il possible que la substance du cœur, qui est le soleil du corps, peust pourrir? & nous voyons que si l'irradiation de sa chaleur influente cesse tant soit peu, si sa lumière s'éclipse, (qui ne sont que legeres affections,) les faillances, les syncopes nous faisoient, & nous menent a deux doigts de la mort.

Resolution
de ces opi-
nions
1. raison.

Pors.

*Tempora tunc subitū cernitūque madore gelantur,
Mensque labat, sensusque, extremaque corporis
algent,
Pallor & in vultu est, & pulsus nullus habetur,
Si cordis cadit ignea virtus.*

2. raison.

Le cœur ne peut souffrir le moindre ulcere, ny autre solution de continuité: comme pourra-t-il donc porter cette putrefaction insigne, profonde en la substance? d'auantage, la putrefaction ne se fait pas ἀδρως *confestim*, mais ὀλίγως *peu à peu*, principalement aux parties où la substance est solide, comme au cœur. Or nous voyons en vingt quatre heures, en douze, en six, en vn moment, cette fièvre nous emporter. Il faut donc qu'elle soit d'une autre sorte. L'adiouste que si vne si insigne pu-

3. raison.

4.

putrefaction occupoit la substance du cœur, il fail-
liroit qu'elle se fist paroistre par ses accidens
ordinaires: car nous voyons en celle qui est sim-
plement ardante, le cœur nous témoigner son
resentiment, par les inquietudes, la chaleur,
la secheresse, & l'alteration extreme, encor
qu'il ne reçoive que les simples vapeurs d'une
bile enflammée ou pourrie. Or en la fièvre pes-
tilente souvent la chaleur est douce, le pouls
reglé & semblable aux plus sains, cette fièvre
donc n'est point seulement putredinale. La na-
ture & la matiere des fièvres, se reconnoit or-
dinairement par les vrines; parce qu'elles sont
comme la lessive des humeurs qui entraine
leurs impuretés par leur alluvion continuée:
d'où vient que des fièvres putrides elles sont
toujours boueuses, & épaisses, avec un sedi-
ment lieux. Or en la fièvre vraiment pestilen-
te, les vrines sont nettes, claires, & comme des
sains, pourquoy nous les appellons deceuan-
tes. Elle ne sera donc simplement putride.
Nous ne nions pas que la putrefaction ne s'y
joigne souvent, mais lors elle n'est plus pesti-
lente simplement, mais composée & putride
comme nous dirons tantost. Les effets atte-
stent à la cause dit-on en philosophie, or en la
fièvre pestilente tous les effets sont spiritueux:
& partant elle sera spiritueuse. Les autres ont te-
nu qu'elle estoit évêlée & par ainsi hecti-
que. Leur raison est qu'elle affecte la substance
solide du cœur, qui est le propre de la fièvre
hectique: mais cela n'est pas assez pour la repu-
ter telle, parce qu'elle n'induit une telle seche-

Autre opi-
nion de ceux
qui la tien-
nent hecti-
que.

resse au corps, & ne consomme l'humidité radicale peu à peu, & par degrez, par vne chaleur lente & cachée ainſi que l'hectique.

Effets de la
fièvre hec-
tique.

*Hic calor ex succum corpus populatur & vrit
Hecticus.*

Corij instar cutis arer,

Deprimitur corpus, totumque fit ossa moles.

Refutation
de cette opi-
nion.

1. différence.

2.

Autre opi-
nion de Car-
dan.

Resolution de
cette questio.

Au contraire la fièvre pestilente, naist dans l'humidité, iamaïs ou peu dans la secheresse, les clouds, les bubons, les sueurs, monstrent que le corps n'y est tellement rosty qu'en l'hectique.

Nous voyons vn homme plain de suc, charnu, *εὐχυλος καὶ εὐσσερκος* mourir en vn instant: où

peut là trouuer lieu la fièvre hectique? outre qu'elle est necessairement mortelle: & la pestilente ne l'est pas tousiours: la fièvre hectique

est entre les maladies longues: la pestilente entre les plus aiguës, elle ne peut donc estre de cette sorte.

Cardan qui a veu que les accidens de toutes ces trois sortes s'y remarquoient, pour éuiter les difficultez auxquelles s'engagent ceux qui la determinent à vne d'icelles, dit que selon les diuers temps elle a toutes les trois sortes, au commencement ephemere ou spiritueuse, lors que les esprits sont seulement affectez: putride & humorale, lors que l'infection se communique aux humeurs: & passant en fin iusques aux parties solides, qui sont les gardes de l'humidité radicale, hectique: non pas de la sorte des ordinaires, mais des pestilentes. De façon qu'il fait vne ephemere, vne putride, & vne hectique

pestilentes. Si ie suis receu à dire mon aduis, entre ces grands hommes, ie diray que les fièvres

fièvres prenans leur specification de leurs causes, la cause des pestilentes estant, vn air, vn esprit, ou vapeur infectée, il faut de nécessité que la fièvre pestilente soit spiritueuse : d'autant qu'elle est aux esprits comme en son propre sujet. Hippocrate le demonstre si clairement au liure de *Flatibus* que ce seroit pertinacité de le contredire. Or cette sorte de fièvre s'appelle ephémère, parce que rarement elle surpasse vn iour. Les esprits lesquels sont d'une substance ténue, ne pouuant porter cette chaleur plus long temps, il faut que dans le iour elle cesse, ou qu'elle change, ou qu'elle tuë. La fièvre pestilente simple & vraye est de cette sorte, il faut que l'on en meure dedans les 24. heures, ou que l'on en guerisse : mais ainsi que la chaleur en l'ephémère ordinaire, n'ayant peu estre éteinte dedans le iour, passe dans les humeurs, & fait la synoche, ainsi la pestilente trouuant de la résistance aux parties nobles, passe & pousse sa malignité dans les humeurs faisant la synoche pestilente : qui est celle que nous voyons ordinairement, & dure iusques au 3. ou 4. iour. Si elle passe, elle vient à la putride : & lors elle est tres-contagieuse : l'expiration en estant pestilente & putride : mais elle n'est si mortelle, parce que le cœur a rebouché desjà la premiere pointe de sa malignité : alors elle n'est plus aussi simple, ny vraye pestilente, mais bastarde & composée. Ce point recevra plus d'éclaircissement par la suite de ce chapitre.

*La fièvre
pestilente
vraye est
ephémère.*

*Explication
de cette opi-
nion.*

F

DE LA FIEVRE PESTILENIE simple, & de la composée.

CHAPITRE XIX.



L est tres-necessaire de distinguer ces deux sortes de fièvre pour la cure, à faute dequoy on s'embarasse, dedans des indications preposterres : dautant que la principale de l'une est aux alexitaires, de l'autre aux purificatifs & desiccatifs : vser confusément de ces remedes, est faire la medecine à perte de veüe comme les Andabates, chacune à ses signes propres, par lesquels on la peut reconnoistre. La simple vient, d'une qualité maligne & deletaire, conceüe en l'air, par les mauuaises influences d'en haut, ou expirations d'en bas, que nous attirons par l'air, infectant le cœur, & les esprits, laquelle par vne antipathie specifique, occulte & inexplicable, nous tuë à la façon des poisons ou venins, sans aucune apparence extérieure, Quide

Ouid. meta.

*D'un venin si present la force est si terrible
Qu'on les void tomber morts sans aucun mal visible.*

Definition de la composée.

La commune est celle, laquelle par l'entremise des esprits infectés, infecte les humeurs & les parties, causant vne putrefaction insigne, avec marques exterieures. La premiere est la vraye peste. La seconde peste contagieuse : car

tout ainſi que les venins ſont mortels & dele-
taires, mais non contagieux, ſi ce n'eſt de quel-
ques vns auſquels ils ſont ioints à la pourriture,
comme celui du ſerpent drynus, que les autres
appellent chelydros.

&

Graves nidore chelydros. Les poiſons

Ou celui qu'i's appellent particulierement *veneneux*
Sypedon, c'eſt à dire pourriſſant. *non conta-*

Cuius membra venenum *gicux.*

Nicander,

De coquit, & nigra diſtillant inguina tabe.

Leſquels outre qu'ils ſont veneneux, ſont en-
cor par leur humidité putredinale contagieux.
Ainſi cette premiere peſte eſt vraye, en laquel-
le giſt le venin ſpecifique de l'homme, & vene-
neux, mais parce qu'elle n'eſt pas en vne ma-
tiere putride, elle n'eſt pas contagieuſe: Nous
la receuons bien tous de l'air comme d'une cau-
ſe commune & en ſommes frappés en meſme
temps, mais pour la rendre contagieuſe de l'un
à l'autre, il faut qu'elle paſſe inſques à l'humeur.

Cette premiere eſpece eſt rare parce qu'il ſe
trouue peu de corps qui n'aient quelque choſe
diſpoſée à la pourriture, qui reçoit auſſi-toſt
cette infection des eſprits. Pour la commune
parce qu'elle à ſon ſiege dedâs la putrefaction,
qui eſt la miniere, ou matrice de la contagion,
ſes expirations pourries infectent l'air, les lin-
ges, les habits, les aliments, & tout ce qui ſert
à l'entretien de la vie, qui à quelques poroſitez
pour la loger, & la retenir: leſquels par apres
nous gaſtent, & pour ſignes de ſon infection,
cauſe des charbons, bubons, exanthemes, &
autres telles eruptions malignes. C'eſt pour

Differences
de la peſtilence
ſimple & de
la compoſée.

F ij

quoy ils appellent particulièrement cette fièvre
 bubonienne. Vous voyez donc que la simple
 est beaucoup plus prompte, plus active, &
 mortelle. La seconde ou composée, plus lente,
 & plus contagieuse. Les anciens n'ont pas des-
 fendu la conuersion à la première, & l'ont
 très-expressément en la seconde. En la première,
 il se faut plustost garder de l'air, que des hom-
 mes: en la seconde, plustost des hommes, que
 de l'air. En la première on meurt dedans les
 vingt quatre heures: en la seconde on peut re-
 sister iusques au quatorzième iour, comme nous
 auons remarqué en plusieurs lesquels ont vescu
 iusques à ce temps. Quand ie dis que la simple
 pestilente n'infecte pas, & n'est contagieuse,
 j'entens d'une contagion putredinale, comme
 la commune, laquelle se communique de l'un
 à l'autre successiuellement, parce que les esprits
 ne peuuent pourrir de cette sorte: mais non pas
 qu'elle n'infecte, & contage formellement les
 esprits; c'est à dire, en la façon qu'ils peuuent
 receuoir l'infection, & conformemēt à leur na-
 ture: mais cette contagion est fort rare, & quād
 elle arriue c'est à tout emporter comme il s'en
 est veu dedans les histoires.

Quæ venit infecto popularis ab aere febris

Multa multa solet ferali sternere clade.

DES DIFFERENCES DE LA fièvre cardiaque purpurée & pestilente.

CHAPITRE XX.

Nous nommons la fièvre cardiaque ou syncopale par prerogative, parce, qu'encor que toutes sortes de fièvre affectét le cœur, & que de là dépend leur essence: neâmoins celle-cy est appelée seulement cardiaque, dautant qu'en icelle le cœur est continuellement agité, *adest καρδιαλγία continua*. Ils l'appellent aussi syncopale, à cause des faillances, & syncopes, qui l'accompagnent: les accidens sont palpitation vehemente de cœur, ardeur de l'orifice de l'estomach, cardiogme, rougeur de visage, suëur diaphoretique, ou syncoptique, froide, & au bout la mort. La cause de cette fièvre est particulièrement au cœur, lors que l'intemperature affecte sa propre substance, ou que quelque qualité veneneuse l'agite, comme en ceux qui ont pris de l'arsenic ou sublimé ou quelque autre poison corrolif.

Causa cordis calor vehemens, quo spiritus omnis Vitalis perit, atteriturve: vel aura maligna Quam parit in nobis obscænus, & improbus humor.

De celle-cy approchoient les fièvres sudorifiques contagieuses, lesquelles fourragerent

F iij

Fièvre sudorifique ou britannique.

toute l'Angleterre, l'Allemagne, la Flandre, & la France, en l'automne de 1530. qu'ils appelloient fièvre britannique, parce qu'elle commença en Angleterre. De laquelle pour vn iour à Paris il s'en est remarqué cinq cens frappez, & ne duroient que 24. heures, & ceux qui en échappoient, demeuroient vn long temps à se remettre avec de grandes debilitéz, & la situation. J'ay expliqué particulièrement les accidens de cette fièvre, parce que peu d'autheurs en traitent, lesquels nous voyons presque semblables de la pestilente, seulement differens par la contagion, laquelle ne se trouue iamais avec la cardiaque, aussi elle ne pousse iamais d'eruptions au corps, parce que la nature est plustost vaincue qu'elle n'a songé de se deffendre. La

La fièvre purpurée.

fièvre purpurée, maculeuse, ou lenticulaire, que les Grecs appellent *πορφύρεον* est vne autre sorte du nombre des malignes, & qui est d'ordinaire auant-coureuse de la pestilente: de laquelle elle est differente neanmoins pour la malignité, parce que les exanthemes, & macules, que l'on void en la purpurée sont simplement putrides: mais celles de la pestilente sont veneneuses, & infectantes. Celles de la purpurée viennent seulement de la corruption du sang: & celles de la pestilente, viennent de l'infection de l'air, & des esprits. Quelques vns attribuent la cause de cette fièvre seulement au sang, comme il est separé des autres humeurs, & ne font nulle difference entre la synoche, & celle-cy. Coitarus l'a décrite amplement, & doctement au traité qu'il en a fait exprez, qui fait que

Coitarus de febre purpurea.

ie ne m'y amuseray : ie diray seulement, que les accidens qui l'accompagnent, me les font iuger bien differentes: d'autant qu'en celle-cy, le poux est grand, & haut, frequent, les vrines rouges, épaisses: la cause en la plethore, ou *πλυσαιμία* en celle là, le poux est si petit qu'à peine le sent-on, les vrines tousiours changeantes, & differentes: la cause est la putrefaction de toute la masse du sang, qui la rend approchante de la pestilente, au moins contagieuse comme elle. C'est pourquoy ils la mettent entre les epidemiques, & populaires. Ses accidens sont, l'assopissement, par la quantité des vapeurs qui remplissent le cerneau, le délire, par la maligne qualité qui trouble les esprits; les ly-

*Effets de la
purpurée
consagion.*

pothymies, par l'oppression du cœur; la variété d'vrines, par la diuersité des humeurs pourrisfantes; les deiections aqueuses, pour la crudité; nature ne pouuant cuire vne matiere si eterogene; puantes, par l'indigestion; la langue titubante, tremblante, & conuulsive, pour l'arroufement des humeurs colliqués, le poux tremblant, & conuulsif qu'ils appellent *πασμόξομος* pesanteur de teste, surdité, vne prostration de toute la nature, avec vne diffusion & épanchement par tout le corps de taches rouges, purpurées ou liuides, mais particulièrement aux iambes, aux reins, & aux fesses. Cette fiéure a esté si exactement dépeinte par vn docte medecin de ce temps en ses vers, qu'Apelle ne l'eust sceu mieux.

*Illā febris rubicundā dedit cui purpura nomen:
Quæ simul ac cæpit sopor est, animusque frequenter*

F iiij

*Linguitur, vrina variè modo, deinde rubentes;
Confusæque tremunt pulsus, crebròque mouetur.*

*Fit vaga mens, vaga lingua, madens magis, arida
raro,*

*Purpureæ fœdant macula lumbosque natæque
Vt genus omne cutis mollèmq; feruntur in aluum*

Quæ tetro fœtore grauant, cineritia flaua,

Fit grauis auditus: bebes est, rationis & impos:

Efficit hanc humor corruptus, ab aere fœdo,

Sed magis è cœlo deducta malignior aura,

Vel prauus, nimiusue cibus: quo summa putredo

Sanguinis, vnde cutis florum conspergitur instar

Purpureis maculis, quæ si febris acrior vrit

Denique puniceum referunt violæque colorem.

Nous ne dirons rien de la peste, parce
que nous en auons cy deuant assez dit, & que par
la nature de ces deux, & leurs differences elle se
connoist assez.

QUELLES PARTIES DV
corps sont principalement affectées
en la peste.

CHAPITRE XXI.



L semble que cette question soit inutile & hors de propos : parce que personne ne doute que la peste estant maladie specifique, & veneneuse, ainsi que tous les autres venins, ne soit directement contraire au cœur, & qu'elle ne l'attaque le premier de tous, par vne antipathie generale, l'inimitié, & la haine qu'elle luy porte, luy estant comme essentielle. C'est pourquoy les anciens l'ont appelée *χεκέρυος* aux Epidemies *θανάσιμος* in *inveniendo φθορόπιος*, Theophraste & Galien *αλητή βιος* Dioscoride *θανατόφορος*, Aristote aux problemes. Mais parce que Galien au liure premier de la cōposition des medicamēs, selon les genres, & Auicenne au traité des venins enseignent, qu'il y en a quelques vns lesquels particulièrement affectent quelques autres parties, comme le lièvre marin, les poumons; les cantharides, la vessie; la iusquiame, le cerueau; l'arsenic, l'estomach; l'ellebore, les nerfs. Il est expedient de sçauoir si la peste est point de ce genre, dautant qu'il n'est pas inconuenient, qu'une chose deletaire, par vne relation gene-

Tout venin
est porté di-
rectement
au cœur.

Raison de
ceux qui
sienment que
la peste af-
fecte autres
parties que
le cœur.

1.

2.

3.

Raisons de
ceux qui
sienment le
contraire.

rale, & commune à tous les venins attaque vne partie comme le cœur: & qu'ils n'en ayent vne autre spécifique, comme tels venins, c'est à dire de telle nature, qui est contraire à cette partie, ou à vne autre. Or qu'en la peste le cœur ne soit seul, & particulièrement affecté, les bubons lesquels sont ses effets plus essentiels, le témoignent, lesquels nous voyons aussi bien, & plus souvent paroître aux aisselles, & au col, qui sont les émonctoires du cerueau, & du foye: qu'aux aisselles, qui le sont du cœur. D'ailleurs que la peste estant vne malignité spiritueuse, & aérée, l'axiome de philosophie estant perpetuellement vray, que *symbola agunt facilius in symbola*, il faut que premierement & déterminément elle agisse aux esprits, avec lesquels elle a vne similitude de substance, qu'au cœur qui est tout d'une autre nature, & d'une substance solide, & compacte: outre qu'en la peste que nous prenons par transpiration, la malignité n'est portée au cœur que par les esprits. Il faut donc que les esprits en soient premierement & avant le cœur infectez. Neanmoins ces raisons qui semblent specieuses, nous ne dérogerons à la croyance commune: qui tiét que le cœur est la première & principale partie affectée en la peste: ainsi qu'aux autres venins: d'autant que c'est le soleil du microcosme, le donjon du corps, le principe de la vie, contre lequel tous ces ennemis sont bandez. Les lypothymies, lypopsychies, palpitations, intercidences, faillances, & syncopes, qui sont ses propres symptomes, estans frequens, & ordinaires en icelle, le témoignent. Mais il n'im-

plique pas que de seconde action, ils ne puissent affecter quelque autre partie, à laquelle ils font souvent paroistre davantage leurs effets, qu'en celle qui est principalement affectée: comme pour demeurer en nos exemples, le lièvre marin au poumon, les cantharides à la vésie, la peste au foye, & au cerueau: de là vient que bien souvent les bubons paroissent aux emonctoires de ces parties, & non à celles du cœur. Les assopissemens lethargiques, les delires, les phrenesies, (qui sont accidens particuliers des affections du cerueau & de ses membranes) conuainquent ceux qui en doutent. Mais ces actions secondes, different des premieres en ce, que celles-là sont actions totales, de toute la substance & celles-cy, de quelque particuliere propriété, qui dépend de la mixtion: comme a la cantharide d'ulcerer, le lièvre marin d'estoufer, l'ellébore de contracter les nerfs. icy trouuera lieu vne obseruation considerable, qu'en tous les pestes, que nous auons veus dernièrement, auxquels la malignité pestilente a esté rauie à la teste sans former de bubon au col, sont venus furieux, & insensez: la malignité ayant occupé le cerueau, & ses membranes, & sont morts en cet estat. C'est de cette differente acceptation de parties, que nous voyons tant de diuers symptomes en la peste, qui a contraint le Poëte de dire

Distinction.

Observation.

Quot facies hæc dira pestis habet.

Aux vns vous voyez des assopissemens plus que lethargiques,

Nam simul ac cæpit sopor est.

Differens
accidens de
la peste.

Aux autres des delires furieux.

Delirat, ex miti sera vox, cum mentis in arce

Sere.

Assidet, inflammat cerebrum, geminamque ce-
rebrum

Meningem, parili distendit, & arripit igne.

Opinion des
hermeti-
ques.

Aux autres vne taciturnité, & ectase melan-
cholique, avec abiection d'esprit. Les Herme-
tiques ont creu, que la peste n'affectoit point
vne partie du corps plus que l'autre: mais que sa
malignité arsénicale, napelline, ou aconita-
le, constellée, estoit directement opposée à
l'archée interieur, ou conseruateur de la vie:
c'est à dire à la chaleur vitale. Mais c'est vne
mesme opinion expliquée par d'autres paroles:
car cette chaleur vitale, n'est autre chose que
celle du cœur, entretenue par l'air: qui s'estaint
par l'estouffement du cœur, & de ses esprits. J'ay

Autre opi-
nion.

remarqué encor vne opinion toute differente
des autres, qui semble de prime-face auoir
quelque raison: qui veut que l'on considere
deux choses en la peste: la pestilence qui gist
en cette qualité veneneuse & occulte: & la con-
tagion, qui est en la putrefaction. Pour la pe-
stilence, comme estant de la nature des ve-
nins, que le cœur est son obiet desiny, & déter-
miné: pour la contagion, qu'elle regarde le
foye directement, parce que la putrefaction
qui est le seminaire de la contagion, est aux hu-
meurs: or le foye est le principe & officine des
humeurs, comme le cœur des esprits: & par-
tant il sera le *πρόν δεινύον* de la contagion:
les esprits ne pouuant receuoir à cause de leur
tenuité, & nature ignée, vne putrefaction suf-

fante pour contagier. Mais pour leur répon-
 dre, nous leur difons des esprits comme Ari-
 stote de l'air, que bien que d'eux mesmes ils ne
 se puissent corrompre; si est-ce que par le mel-
 lange des vapeurs putrides, & infectées, il le
 peut. Le cœur donc le sera de l'une & de l'aut-
 re, parce qu'elles ne sont point distinctes, mais
 unies, & formellement iointes en la peste; &
 plus qu'en la fièvre pestilente, non-seulement
 les esprits, mais les humeurs propres du cœur,
 & la substance mesme sont affectés. C'est pour-
 quoy Auicenne au liure de *viribus cordis*, disoit
 que les venins dessechoient ou congeloient du
 tout la substance du cœur. Ce qui a donné crea-
 nce à l'antiquité, que le cœur de ceux qui auoient
 esté empoisonnés, ne pouuoit estre brulé: com-
 me Plin & Suétone rapportēt de celuy de Ge-
 manicus, & d'Alexandre.

Le cœur des
 empoisonnez
 ne peut br-
 ſler.

PAR QUEL MOYEN LE
venin pestilent est porté au cœur.

CHAPITRE XXII.



OVS ne cherchons pas icy le chemin, mais le moyen comme cet ennemy va si directement trouuer le cœur : car nous auons appris d'Hippocrate que le corps fait iour par tout, qu'il est perspirable & ouuert en toutes les parties, *πᾶσι τοῖς σώματι σπύροντι καὶ σπύρομεν*. Nous sçauons que le poumon, & les arteres sont les grandes rues, que la bouche, le nez, & la peau sont les auenuës : mais comme par des chemins si couuerts, cette maligne qualité ennemie iurée de cette partie, la trouue si promptement. Surquoy ie trouue les auteurs extrêmement differens. Les vns disent, que tout ainsi que la lumiere parce qu'elle est aucunement spiritueuse s'épand en vn instant par toute l'étendue qu'elle est capable d'illuminer : ainsi que cette malignité ayant eu entrée au corps s'épand par tout, iusques à ce qu'elle aye trouué le cœur, où elle s'arreste & l'asiege de toutes ses forces. Galien au premier liure de *semine* a donné le suiet de cette opinion, où il dit que c'est le propre de toutes les inquinations veneneuses de porter leur malignité comme vn rayon, droit au cœur. Les autres ont creu qu'il n'y estoit pas

1. opinion.

2. opinion.

porté, mais attiré par le cœur mesme : or comme toute attraction naturelle, se fait ou par similitude de substance, ou par la fuite du vuide : ne pouuant pas assigner de familiarité entre deux choses si contraires, & destructiues : ils ont creu qu'il le tiroit pour la fuite du vuide : car lors que le cœur, & les arteres se dilatent, *in diastole* pour rapporter vn air consocial à leur nature, au lieu des fuliginositez qu'elles déchargent, elles attirent quant & luy, cette qualité pernicieuse. Car l'air, & les esprits la fuyans, elle occupe leur place, pour éuiter le vuide, & les suit iusques à leur retraite qui est au cœur. Ainsi que cette femme, de laquelle parle Galien au second des aphorismes, laquelle estant au bain tira par les arteres des fuliginositez malignes & veneneuses : ou comme la voisine d'Auerroës, qui s'y trouua grosse.

Estrange attraction.

Il y en a d'autres d'une opinion si extravagante qu'ils ont creu, que le cœur les attiroit par vne propriété formelle; c'est à dire par vne conuenance de nature : mais parce qu'ils ont senty les verges d'Apponensis, en son traité des venins, ie ne perdray temps à les refuter. Pour moy, ie croy bien que le cœur quelques fois la peut tirer par la fuite du vuide, parce que c'est vne necessité de nature, qui se destourneroit, plustost elle mesme que de l'admettre : mais ce n'est pas le vray moyen. La façon donc la plus apparente par laquelle il le tire, est, qu'en chacune partie du corps, il y a grãde quantité d'esprits vitaux pour la viuifier; lesquels s'espan-

3. opinion.

Opinion de l'auteur.

Ronde.

distinction.

de toutes les artères, pour ayder la trāspiration: ces esprits trouuans cette qualité ennemie en teste, se retirent aussi-tost au cœur comme en lieu d'assurance, & frayent le chemin à l'ennemy qui les suit, duquel desia ils ont receu la charge par l'infection qui leur à communiquée au premier abord, qu'ils apportent au cœur: & ce; pour celle que nous gagnons par transpiration. Pour l'autre que nous gagnons par la respiration, le moyen est plus apparent, parce que le cœur attirant l'air par neccsité, tel qu'il est il le reçoit: estant infecté, il l'infecte par consequent. Il l'attire donc, disent-ils: il est vray; mais accider tellement. Il attire l'air, d'une attraction naturelle, il attire la malignité, d'une attraction forcée, & neccsité: parce qu'elle est vnue avec l'air, duquel il ne la peut déioindre. C'est la meilleure, & la plus saine opinion: la

*Objections
contre cette
opinion.*

1. objection.

2. objection.

3. objection.

quelle pourtant est combatue de quelques raisons, ausquelles il faut répondre. La premiere, si les esprits vitaux infectés, rapportoient leur infection au cœur, il failliroit qu'en leur retour, ils infectassent les parties par lesquelles ils passent le cœur donc n'enferoit pas le premier affecté, contre ce que nous auons dit. L'autre que ces esprits ayant esté infectés deuroient plustost tourner du costé du venin qui leur à donné l'infection, que du costé du cœur: parce que l'attraction ce fait du costé le plus puissant: plus, qu'encor qu'une partie de ces esprits infectés retournaist au cœur, il en demeure pourtant tousiours en la partie, pour la maintenir, y demeurans ils la deuroient affecter plus puissamment.

ment, d'autant qu'il ny à rien qui leur resiste, & de celle qui va au cœur, la plus grande partie se dissipe par le mouvement: Ainsi nous voyons qu'en la verolle la partie qui touche est la premiere affectée, & puis le cœur ou le foye (car ce n'est maintenant mon fait de disputer lequel des deux) n'en est que consecutiuelement gâté. Il faut vider & resoudre toutes ces difficultés. A la premiere, nous disons qu'encor que les esprits infectés passent par les autres parties, ils ne les infectent: d'autant qu'ils ne les touchent actuellement, étans renfermés dedans les arteres: & quand ils le toucheroient, ils ne leur peuvent pas imprimer leur malignité, tant, parce qu'ils sont portés violemment, & que sans tarder ils passent en courant, que parce qu'ils ne sont pas capables de la recevoir, mais seulement le cœur, qui est leur obiet déterminé, & auquel ils s'arrestent. La matiere de la goutte passe par les muscles, & autres parties aussi sensibles, que celles où elle s'arreste, neanmoins sans douleur, parce qu'elle n'y séjourne: & aux articles où elle s'arreste, elle nous gêne cruellement. Les maux paroissent en vn instant, dit Hippocrate, au liure de *diata*, mais il faut du temps à les engendrer. A la seconde, nous disons que leur consequence n'est ny vraye ny apparente, d'autant que les esprits bien qu'infectés ont beaucoup plus de conuenance avec le cœur, qu'avec le venin: parce qu'ils ont avec cettuy-là vne similitude de substance, & conuenance formelle: & n'ont qu'une similitude accidentelle, avec le venin qui les infecte: ils recourent

Solution à la

Ala 2.

G

À la 3.

donc au cœur, comme à leur principe, & fuyent l'air infecté comme leur ennemy. A la dernière, nous accordons qu'il reste quelques esprits à la partie, & que tous ne recourent pas au cœur: mais ce sont les plus subtils, & ceux qui ont reçu l'infection, les autres qui demeurent n'en estans pas encor touchés, soit pour estre plus terrestres, soit pour n'avoir eu le loisir de s'en infecter: mais en fin ils le sont come les autres, & si en ces premiers instans vous touchez la partie, par laquelle vous avez reçu le venin, elle n'infectera pas, & l'expiration vous infectera, qui montre que le venin est entré au dedans, & ne s'est arrêté dehors. Pour l'exemple qu'ils donnent de la verole, nous disons que son venin est materiel, qui n'agit que par contact mathématique, de sorte que du commencement il n'y a que les parties qui le touchent infectées, mais encor quand c'est de la fine, nous voyons que la malignité passe à l'interieur, avant que d'en donner aucun signe à l'exterieur. C'est pourquoy nous appellons les pustules, bubons, ulceres, fruits: lesquels ne viennent iamais, que de la feue interieure, & apres la fleur.

Réponse à leur exēple.

DES SIGNES DE LA peste.

CHAPITRE XXIII.



RISTOTE en sa Rhetorique *ad Alexandrum*, disoit que les signes nous engendroient l'opinion, ou la science selon qu'ils estoient propres ou communs aux choses qu'ils representoient. Nous appellons en medecine les vns diagnostics, qui aident à former nostre connoissance : & les autres pathognomiques, qui l'assurent, & la rendent certaine : les premiers sont syllogistiques, & rationels : & les autres necessaires, & demonstratifs. Les vns, & les autres se trouuent en la peste : ceux-là, communs à beaucoup d'autres maladies ; ceux-cy, propres & essentiels. Les communs, ne nous peuuent donner grande assurance de ce mal, si ce n'est par la complication de plusieurs, qu'ils appellent *συνεργον* : les propres par vn seul, nous le font connoistre, tout ainsi que *ex vngue cognoscitur leo* : les communs sont la fièvre, la douleur de teste, le poux petit, & inégal, quelques-fois formicant, l'inquietude des deux sortes, *ἀναιμία καὶ ἐμετός* les vomissemens, les subuersions d'estomach, oppression & difficulté de respiration, l'haleine haute, & suspirieuse, l'expiration plus viste que l'inspiration, peste.

*Difference
des signes.*

Signes communs de la peste.

G ij

une langueur, & abiection d'esprit, un froid
quelques fois penetrant,

Alliciunt gelidas nocturna frigora pestes.

Quelques fois une chaleur ardante

Ignéaque in vultus & sacro seruida morbo

Pestis abit.

Ce que le François rapporté ainsi,

Il brulle dans le corps, ses entrailles roüissent,

Et par la grand chaleur de son seu s'afiblissent,

Et son teint enflammé témoigne son ardeur,

Par le soufle exhalé du brasier de son cœur.

Souvent une stupidité lethargique, quel-
ques fois aussi une fureur phrenetique, l'haleine
fœtide, les yeux noirs, enfoncés, haues, & bat-
tus: la bouche sèche, les nausées, cardiogmes,
les vers sortans par la bouche: car comme nous
jugeons la terre estre maleficiée, quand les ser-
pens, & autres reptiles quittent leurs trous: ainsi
quand les reptiles de nostre corps le quittent,
c'est un signe certain qu'il y a de la corruption
au dedans: & faut remarquer, que jamais la
peste ne vient, qu'on ne voye nombre de vers.
Il y en a plusieurs autres, mais ceux-cy suffiront,
pour la premiere sorte, qui sont brièvement
compris en ces vers,

Languidus apparet pulsus, crebérque, celerque

Parnus, inaequalis, capitis dolor, & grane pondus,

Moror, & adfectus varius, toruúsque, frequen-
que

Defectus, vomitusque, sitis, dispnoea, phrenitis,

Egelidumque foris frigus, calor intus adurens,

Lethaúsque sopor.

Les signes de la seconde espece sont: le pour-

*Onide me-
tam.*

Salus.

pre, bleu, noir, ou liuide: car pour le rouge il ^{Signes plus}
est des communs, & suruiuent aussi bien à la ^{propres.}
fièvre purpurée, & synoche. Les Arabes, & les
Grecs en font plusieurs sortes, morbiles, puncti-
les, ectymes, erythrimas, exanthemes, phly-
ctenes, phlyctenides, papule, verolle, rougeole,
& autres telles defecations du cuir: lesquel-
les pour reconnoistre s'ils sont vrayement pesti-
lentes, il faut scarifier: si la noirceur est profon-
de, il n'en faut point douter. Le plus souuent ils
paroissent comme morseures de puces, mais
quelquesfois ils s'étendent, dilatent; & approu-
chent de la nature des charbons, la matiere en
estant semblable, mais non assez ramassée pour
faire vne collectio. Le charbon, ou anthrax soit si-
gnes encor plus certains de la qualité de ce mal,
auquel il est compaignon feal & inseparable:
mais le plus asseuré, & infailible est le bubon,
c'est le pathognomic de la peste, c'est pourquoy
quelques vns l'appellent par excellence, peste, <sup>Signe patho-
gnomic.</sup>
parce qu'en luy se termine la malignité. Il y en a
qui tiennent ce signe tres-certain, mettre des-
dans l'urine du malade estant encore chaude,
quelque insecte, comme mouche ou fourmy, si
elle y meurt tout incontinent, ils tiennent as-
seuré que c'est peste.

G iij

DV PROGNOSTIC DE la peste.

CHAPITRE XXIV.



Le prognostic de la peste est fort incertain, ainsi que de toutes les maladies aiguës : d'autant que les choses qui nous en deuroient donner plus de connoissance, comme les vrines, & le poux, sont en ce mal trompeuses, & deceuantes. Pour faire vn prognostic asseuré, il faut connoistre la cause, le mal, & le malade : la cause estant occulte, & cachée, le mal fort inconnu, & le malade, qui par vne crainte comme fatale à ce mal, nous déguise son ressentiment, & cele ses accidens, il n'est pas possible de faire vn iugement asseuré. Quelques vns ont voulu le reduire en regle, mais leur iugement au bout du compte les trompe comme celuy des mauuais astrologues, qui disent plus souuent le faux que le vray. Il failliroit que la nature leuast elle mesme son voile. Il nous arriue cōme aux mauuais archers, lesquels *dum tota die iaculantes interdum collineant*, nous rencontrons quelquesfois, mais nous nous trompons souuent. Ce n'est point faute de l'art, mais de la condition de nostre nature, qui ne peut aller plus auant, *est quiddam prodire tenēs, si non datur ultra*. Nous en dirons ce que l'art peut & qu'il

Horace.

κελον καὶ ἀνναυν disoit Hippocrate. Lors
 que la peste vient d'en haut, elle est plus dange-
 reuse, & peu en échappent: comme lors que les
 seminaires sont dans l'air, que la constitution
 des saisons a esté peruertie, & que les signes de
 corruptions se voient presque vniuersellement
 en toutes les productions de la nature: & ce,
 pour ce qui est des causes. Pour les symptomes:
 quand les vomissemens sont frequens, verds,
 noirs, gris, ou rouges, & puants: les lypothy-
 mes frequentes, le nez, les oreilles, & les ongles
 plombés: les extremitez froides, & gluantes,
 horripilations, changemens de couleur, oppres-
 sion, puanteur d'haleine, fièvre ardante, excres-
 mens liquides, & onctueux, fœtides, urine noi-
 re, & puante, sueur diaphoretique, & froide,
 crachement de sang, que nous auons veu pres-
 que en tous les pestes iusques en Novembre,
 hocquets ou sanglots frequens: si le pourpre est
 noir, liuide, ou verdoyant, qui paroist, & aussi
 tost disparoist: si les charbons sont noirs, &
 sechs: si les bubons sont durs ou chordez, s'il en
 paroist sur les parties nobles, ou en la gorge,
 tout cela est signe mortel, comme au contraire
 si le malade repose par interuale, qu'il aye quel-
 que appetit, que la fièvre ne soit si vehemente,
 que la respiration soit facile, que le bubon soit
 de circumscription raisonnable, éloigné des
 parties nobles, de figure oblongue, & mobile,
 que le charbon soit rouge ou citrin, c'est vne
 grande esperance de guarison. Quelques vns
 font d'autres obseruations, que ie trouue plus
 curieuses que veritables, ils disent que si la peste

*Prognosis
 malheureux*

*Prognosis
 heureux.*

G iij

est au dessus du charbon, c'est signe de guari-
 son, comme si les charbons sont en nombre
 impair, qu'il y en aye plus du costé droit, que du
 gauche. Ceux-cy ont plus de raison, si le bubon
 est au dessous du cœur, si facilement il tend à
 suppuration, s'il n'est accompagné de plusieurs
 furonles en sa circonference, qu'ils appellent
 couronné. Mais le plus sinistre iugement est,
 quand le pourpre, ou les charbons, ou le bubon
 ont paru : & qu'incontinent ils disparoissent,
 cela monstre, que la nature acquiesce au mal,
 laissant rentrer l'ennemy aux lieux d'où elle l'a-
 uoit chassé, ayant redoublé ses forces par ce
 contraste : de sorte qu'à peu de peine il se rend
 maistre des meilleures places, & des officines
 des esprits : coupant par ce moyen le chemin
 à toute sorte de secours. Pour le prognostic que
 l'on peut tirer de la disposition du malade : si le
 corps est bien temperé, ny plethorique, ny caco-
 chyme, si ses parties nobles sont saines, & en-
 tieres : s'il est *μεγαλόσπλαγχνος*, qu'il aye de la
 resolution, de l'obeyssance au medecin, de la
 confiance aux remedes, qu'il aye les pores ou-
 uerts, qu'il ne soit rompu de longues ny here-
 ditaires maladies : souuent tels malades réchap-
 pent, comme ceux-là sont emportez, qui ont
 les dispositions contraires aux precedentes. Ce
 qu'il faut entendre en la peste qui a ses causes
 dans les choses élémentaires, & ordinaires : car
 en celle qui vient d'en haut, précisément & sans
 distinction, malades & sains, ieunes & vieux,
 forts & foibles, s'en vont ainsi que témoigne
 le Poëte,

*Prognostic
 tiré du ma-
 lade.*

*Car de pouuoir guarir l'esperance est perdue,
Et la fin de ce mal à la mort seule est deue.*

SI LA PESTE EST PLUS
dangereuse quand il y a plusieurs bubons.

CHAPITRE XXV.



ETT E question est fort problematique, & qui se peut deffendre avec des raisons très-pertinentes de part & d'autre. C'est pourquoy elle merite bien d'estre éclaircie, aussi qu'elle sert grandement au prognostic. Pour moy ie suis le party de ceux qui tiennent que la multiplicité des charbons ou bubons est témoignage de la plus grande malignité: & est ¹ *opinion* ce me semble l'opinion la plus vraye. Les raisons ^{ses raisons.} du party contraire sont. Rien de peu n'est critique: les bubons sont la crise de la peste: Il vaut donc mieux qu'ils soient en plus grand nombre qu'en petit. Le mouuement à demy qu'Hippocrate appelle *μῆγερον* est toujours de mauvais iugement & sinistre éuenement, & vaut mieux que la nature n'agisse point du tout, qu'elle agisse à demy: or en vn seul bubon le mouuement n'est qu'à demy, dautant que l'humour pourrie, est en plus grande quantité que n'en peut contenir vn bubon. Il vaut donc mieux qu'il y en aye plus grand nombre, en toutes les ^{3.}

maladies veneneuses, & malignes. Le mouvement qui se fait εἶω, ἐξω est toujours louable, & à desirer, & plus la nature est forte, plus elle fait de poussée : or l'éruption de ces charbons & bubons, est un tel mouvement : & partant plus la nature en poussera, & plus l'intérieur sera déchargé, & la guérison assurée. Ce qui témoigne la vigueur, & force des parties nobles, & de leur faculté excrétrice, est toujours salutaire, & de bon succès : or le nombre de ces éruptions, témoigne cette vigueur en toute la nature, & le moindre la débilité : parquoy il vaut mieux qu'ils soient en grand nombre, qu'en petit. Ces raisons ont bien quelque apparence, mais l'effet témoigne le contraire, & quand le corps est plus chargé de ces infections, c'est quand moins on échappe parce qu'elles démontrent, que la nature est toute confite en cette corruption. Ce ne sont que regorgemens de la malignité intérieure : aussi les mauvais accidens ne diminuent pas, pour telles prorptions : ce sont mouvemens symptomatiques, qui se font κατὰ νάυσιν & non κατὰ κρείον & la raison est que pour estre la peste guérissable, il faut que la matière contagieuse soit en petite quantité, afin que la nature la range plus facilement, & qu'elle n'excede point son pouvoir : & outre que sa guérison consiste au pépasseme, & coction de l'humeur amassée en bubon : & plus cette matière est dispersée, & épanchée, & moins peut-elle estre cuite & digérée, à raison de la distraction de la chaleur naturelle, d'autant que comme dit le Poëte,

4. raison.

5. rais.

Opinion contraire.

Raisons.

2. rais.

3. raison.

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

La supuration ne s'y peut donc faire qu'imparfaite, & en cette interruption la nature se laisse aller au desordre, & essayant de faire tout, ne fait rien. C'est aussi vn témoignage qu'il y a *4. rais.* plus de parties nobles affectées, parce que le bubon estant tumeur d'une partie noble par continuation (comme disent quelques vns) ou bien de son émonctoire: plus il y aura de bubons, & plus de parties touchées, moins par conséquent de resistance, & par ainsi tout à l'abandon au corps: mais quand il n'y en a qu'une seule témoignée par vn seul bubon, la nature ralliant toutes ses forces le cuit, le digere, & suppure parfaitement: d'autant que sa vertu vnée, est bien plus forte que dispersée. Aussi nous ne voyons iamais les crises bien loüables, qui se font par tant d'évacuations. A la premiere des *Solution des raisons de la 1. opinion.* raisons opposites, nous disons qu'il faut que la crise soit proportionnée à la cause du mal, quoy que ces eruptions soient plustost symptomatiques que critiques, parce que quelquesfois elles preuiennent la fièvre, & d'autresfois elles la suivent. C'est pourquoy Hippocrate disoit, qu'il vaut mieux, que la fièvre suruienne au bubon, que le bubon à la fièvre. A la seconde, nous disons qu'en la multiplicité des bubons, le mouvement est toujours à demy: d'autant que la matiere est diuisée, & épandue & qu'en vn seul, elle est toute amassée, & vnée. A la troisième, leur maxime est tres-veritable, mais leur consequence ne conclud rien: car nous leur accordons, que le mouvement de dedans en dehors *A la 2. rais.* *A la 3. rais.*

est toujours bon: parquoy la multiplicité des bubons sera meilleure que le petit nombre. Il ne s'en suit pas; parce que le mouvement est aussi bien du dedans en dehors, en vn qu'en plusieurs; n'y ayant en question que la pluralité, laquelle témoigne toujours vne malignité plus grande, pour le moins extensiuement: de sorte, que si par les effets on iuge les causes, y ayant tant d'exitures, il faut necessairement croire que la cause est grande, & puissante. A la dernière, nous disons que la pluralité des bubons témoigne plustost l'imbecillité, que la force de la faculté excretrice, & vne exolution de nature, que de la vigueur: d'autant que la vertu de la faculté n'est pas seulement à pousser hors, mais comme dit Hippocrate *ὅτι δὲ* *decer.* C'est pourquoy nous iugeons les hypercatharses pernicieuses: & le mesme Hippocrate que si le pus des empyiques, & l'eau des hydro-piques se voident en trop grande quantité, encor qu'en leur euacuation conuenable consiste toute leur guarison, ils meurent. Nous concluons donc par la verité de cet aphorisme, que les grandes décharges, & improportionnées à la force de la nature, & à la chaleur sont tresperilleuses, parce qu'elles ne sont pas, par la force de l'excretrice & secrete: mais par l'impuissance de la retentrice: & de cette sorte, sont les bubons, quand ils viennent en si grand nombre.

A la dernière.

Où & comme il faut.

Surpurgations.

Aux aphorismes.

DU BUBON PESTILENT.

CHAPITRE XXVI.

HIPPOCRATE au 6. des Epidemies, explique la nature des bubons en general, en termes trop significatifs. Les tumeurs des glandes sont comme productions & germes, *Definition du bubon.* *ἑλκυστίματα* des parties nobles, lesquelles sont tousiours malignes. De ce lieu d'Hippocrate, quelques vns tirent cette consequence, que ces tumeurs ne sont pas vrayes abscez, par décharge, & apothéose comme les autres: mais par propagation, ou continuation des interieurs: comme Albucasis & quelques Arabes, qui de là tirent vne indication tres-considerable, & importante, de n'attendre iamais la parfaite *Opinion d'Albucasis.* *su-* puration de ces tumeurs. De cela nous pouons donner la definition du bubon en general, pour toute tumeur des glandes, qui sont derriere les aureilles, ou les aisselles, ou les aines: *Bubon tumeur des glandes.* que particularisans ils appellent parotides, parafaschalides ou bubons *ἑλκυστίματα*. Ces bubons sont simples, c'est à dire n'ayant autre matiere, que les humeurs ordinaires: ou compozez; & malins, c'est à dire ioints avec vne *Bubons simples ou compozez.* qualité veneneuse & contagieuse. De quelque sorte qu'ils soient tousiours sont fascheux comme la fiéure qui les accompagne, si elle n'est ephemere dit Hippocrate. Galien au commen-

Tous bubons
mauvais.

Acception
du bubon
pour les aîs-
nez.

Bubon pesti-
lent, peu
connu des
anciens.

Chaleur pu-
redinale.

taire de cet aphorisme, ce sont dit-il des déchar-
ges de l'inflammation des parties nobles, les-
quelles d'ordinaire *sunt impaves morbo*. l'ἀξιας
requis aux tumeurs critiques y manque souvent,
& pour toutes le mesme Hippocrate prononce
au second des Epidemies *mali sunt bubones*, qui
statim initio februm accutarum, efflorescunt, & vaut
mieux de l'advis du mesme, que la fièvre sur-
uienne au bubon, que le bubon à la fièvre.
Nous auons dit que les bubons precisémēt pris
s'entendent seulement des tumeurs des aîsnes;
mais nous disons plus, qu'ils se prennent sou-
uent pour les aîsnes mesmes en mil endroits,
dans Hippocrate, mais particulièrement en
l'histoire de Hierophon: & Galien au com-
mencement du 30. aphorif. de la 4. section, au
10. de la methode, & plusieurs autres endroits:
où il monstre, que le giste de la fièvre ardante
est dedans les grandes veines, qui sont *inter axil-
las & bubones*. Il y a donc quelque chose de mau-
vais en tous les bubons; mais ce n'est rien, au
regard du pestilent, lequel, pour dire la verité,
les anciens ont peu connu. Car la plus grande
partie, de ce qu'ils en disent, est du charbon.
Cettuy-cy a sa nature dans l'ichorosité de toute
la masse du sang, maligne & infectée, par vne
putrefaction consommée, & pestilente. Hip-
pocrate au 3. des Epidemies *ῥευμα σπυστά-
μενον ὁ πύω ἴκελον ἀλλὰ σπυγδαίων ἢ ἀλλή*
erat rheuma consistens: qui est le bubó ou plustost
le charbon comme veulent les autres, *haud puri-
similis, sed alia quadam putredo*, qui est la mali-
gnité. De fait c'est vne pourriture spécifique, qui

a pour cause τὸ θερμὸν συνεπιδουλόδες chaleur putredinale & mortifiante, dont l'effet est toujours χαλκώδες. Les Arabes ont tant attribué à sa malignité, qu'ils ont creu que seul il faisoit & estoit la peste: & que la fièvre n'estoit que son symptome. Nicolaus Florentinus en confirmation de cette doctrine Arabesque dit auoir obserué beaucoup de bubons pestilens, & mortels, sans fièvre. Galien mesme quelquesfois appelle le bubon, la peste: & dit que la fièvre y suruient lors que la chaleur s'éleue de la matiere pourrie du bubon, & infecte les esprits contenus au cœur. Il faut tenir neanmoins, que le bubon n'est qu'un symptome de ce mal, qui quelquesfois deuanee, & d'autresfois suruient à la fièvre. Le moyen de sa production est élégamment décrit par Galien au liure de *praesagit ex puls.* quand l'air que nous tirons par la respiration, est putrefait ou corrompu, il porte cette putrefaction aux ventricules du cœur, où il infecte les esprits, puis les humeurs, & les parties, & en fin se iette aux plus debiles, qui sont les emonctoires, plus par son agitation, & orgasme, que par vne décharge de nature. C'est pourquoy nous voyons ses mouuemens si differens, tantost aux aissnes, tantost aux aisselles, & quelquesfois au col: selon que sa matiere le porte, ou au cœur, ou au foye, ou au cerueau. Le bubon contagieux ou pestilent est donc vne tumeur symptomatique, causée d'un sang infecté, poussé principalement aux emonctoires. Nous considerons en cette définition la matiere, qui est vn sangichoreux: & la forme, qui

Opinion des Arabes.

Observation de Nicol Florent.

Resolution de l'auteur.

Gal. de la production du bubon.

Definition vraie du bubon.

est la corruption pestilente, en laquelle si celle du sang domine, elle tient la nature du phlegmon: si la bile excède, c'est vn phlegmon citrin: si la bile brulée, vn bubon antrageux:

*Difference
des bubons.*

De là vient leur difference, pour la matiere, & la couleur. Pour la consistance, ils sont durs ou mols: pour la figure, ils sont ronds, oblongs, ou chordez: pour la couleur, les vns sont rouges, les autres liuides, bruns, ou noirs. Pour la quantité, ils sont grands, ou petits, pointus, étendus, ou ramassés: & ne s'en réconte gueres de mesme sorte; comme en mesme situation:

*Bubon: non
toujours
aux emon-
ctoires.*

parce que nous en voyons droit en l'emonctoire, differens du bubon verolic, en ce que cettuy-là est plus haut tousiours, & cettuy-cy plus bas: les autres l'ont à costé, les vns plus bas, & les autres plus haut. On a tenu iusques icy sous la creance de l'antiquité, que l'on n'en pouuoit auoir plus de trois, parce qu'il n'y a que trois emonctoires: mais nous en auons remarqué en beaucoup iusques à cinq: & puis dire avec verité, (de quoy i'ay plusieurs témoins dignes de foy) en auoir veu dernièrement à vn enfant âgé

*Observation
notable*

de vint iours seulement, iusques à neuf: sans que la mere eust aucun mal, quelques vns pourroiet dire, que c'estoient charbons: mais la difference en est si manifeste, & apparente, qu'ils ne peuvent imposer: c'estoient vrais bubons, avec toutes leurs circonstances. Cardan rapporte que

*Cardan au
liu de la
peste.*

sa mere en eut vn au menton: i'en ay veu vn proche du talon, & auoir suppuré, & rapporter

*Observation
de l'auteur.*

en passant vne chose digne de remarque arriuée en deux enfans, de mesme façon. Vne femme

femme âgée de 24. ans, grosse de sept mois ou
 environ, ayant la peste proche de l'aisselle, s'e-
 stant deliurée vn peu deuant que mourir de son
 enfant mort, on luy trouua la peste au mesme
 endroit où la mere auoit son bubon. Vne autre *Autre.*
 ayant esté deliurée par le prestre de la santé, qui
 luy estoit venu porter les sacremens, destituée
 de tout autre ayde, l'enfant auoit le bubon au
 col, au mesme endroit que l'auoit la mere.
 Nous auons aussi veu vn bubon de si enorme *Autre ob-*
 grandeur au col, qu'il faisoit la teste & l'épau- *seruation.*
 le d'vne mesme continuité, & auoit poussé deux
 vertebres hors de leur lieu. Et dautant qu'au
 commencement on est en incertitude, où la na-
 ture iettera le bubon, si aux aissnes, si au col, ou à
 l'aisselle; il est à propos de donner quelque si- *Signes pour*
 gne, pour reconnoistre en quelles de ces par- *reconnoistre*
 ties il veut venir: si au col, & derriere les aureil- *où la nature*
 les, l'assopissement est plus grand, la douleur de *poussera le*
 teste, le scintillement des yeux, delire, bruit *bubon.*
 d'aureilles, rougeur de face, & l'vrine claire
 precedent. Si aux aisselles, palpitation de cœur,
 syncope, respiration difficile & dense, le systolé
 plus tardif que le diastolé. Si aux aissnes, soif ve-
 hement, perte d'appetit, poux vehement, hæ-
 morrhagie, rigueur aux iambes, charge & pe-
 santeur aux reins, & plusieurs autres. Par ces
 signes nous iugeons, en quelle des parties no-
 bles, le venin se iette, & où il faut attendre le
 bubon: car il est tres-certain qu'il se peut faire *Le bubon se*
 en toutes les parties du corps, mais particuliere- *peut faire*
 ment & d'ordinaire à ces trois. Ceux qui vien- *par tout.*
 nent à la gorge ou à l'aisselle, sont les plus dan-
 gereux.

H

gereux : comme ceux qui viennent proche des articulations, & des parties nerveuses, plus douloureux, plus dangereux encor, quand ils sont bleus, ou indes; quand ils sont petits, & qu'il y en a beaucoup : au contraire, lors qu'ils sont loin des parties nobles, qu'il n'y en a qu'un, & qu'il est grand, & de bonne couleur; il donne grande esperance de guarir. A la fin de ce traité nous rapporterons quelques autres observations sur la nature de ces tumeurs.

Inguinibus ferus ardor inest tunc cum inguina pungit

Si auribus axillisque subest idamque perurit.

DU CHARBON OU anthrax.

CHAPITRE XXVII.

LE second caractère de la malignité de la peste, est le charbon : qui a pris sa dénomination de la chose qu'il represente, & de l'effet qu'il produit. Les Grecs l'ont appelé Anthrax, qui est le mesme, parce qu'il rapporte au charbon, moitié ardent, & moitié éteint, & aussi parce qu'il brusle ainsi qu'un charbon. Les anciens medecins l'ont bien mieux connu que le bubon, & la plus grande partie de ce qui se trouue dans leurs écrits, de la tumeur pestilente, se doit entendre du charbon : soit

*Le charbon
meux connus
des anciens
que le bubon.*

que pour lors cette sorte d'exiture estoit rare, & inaccoustumée : ou bien qu'en leurs regions chaudes, pour la tenuité du cuir, & la chaleur ambiente de l'air, il ne peut s'amasser : mais les charbons, comme d'une humeur plus seche & forte, y estoient frequens. Nous en voyons les obseruations dedans les epidemies, in *Cranone Hippoc. aux carbunculi*, & en mille endroits. Hippocrate les *Epidem.* appelle *pustulas ἀνθρακώδεις* : en autre lieu *φλυκταίνες τυρικοῦ πυρ* pustules semblables aux brulleures, & différentes des autres qui sont salutaires, & critiques, parce qu'ils ne se font *per decubitus aut ἀποθεσιν* comme les autres, par décharge : mais *κατ' ἐκβολήν per affluxum*, d'une *Comme se fait le charbon.* ichorosité atrabilaire, putride, & veneneuse : desquels ils font trois especes, selon les degrez de la malignité, & adustion, & aussi de la permixtion, & mélange des autres humeurs, qui ont pourtant tous trois leur essence au sang atrabilaire. Le cloud, qu'ils appellent ainsi pour la ressemblance qu'il y a, qui est le moins brulant, à cause du mélange du sang pituiteux; l'anthrax, plus ardent, par le mélange du sang bilieux : & le charbon, du tout atrabilaire, accompagné d'une pourriture maligne, & contagieuse. *Définition du charbon.* Il faut donc considerer en cette tumeur, sa matiere, & sa forme : sa matiere, comme nous auons dit, est un sang atrabilaire, & brulé : qui cuit & rostit la chair voisine, & fait écharre au cuir : quelquesfois grande, quelquesfois petite, incapable de vraye suppuration. Sa forme est la qualité pestilente, & contagieuse, qui le rend pernicieux, & mortel, infectant, &

H ij

Effets du
charbon.

contagieux. Car encor que toutes les maladies qui ont pour cause l'humeur atrabilaire, soient malignes: cettuy-là pourtant plus que tous les autres, pour passer vn degré plus auant. Cette tumeur a tout le corps pour son suiet, que l'on a restraint au bubon, en trois endroits; de sorte qu'il a l'auantage en ce point sur luy, qu'il se loge par tout où son mouuement, & l'agitation de la nature le porte. Il paroist du commencement, à la façon d'un grain de mil, quelquesfois il s'accompagne, & en pousse plusieurs ensemble, quelquesfois il se dilate si énormément, qu'il égale la largeur d'une assiette, & fait vne escharre si grande, qu'il est incroyable de la quantité de chair pourrie que l'on en tire. Il commence avec vne démangeaison picquante, puis il s'enflamme, se rougit autour, & lors excite de grandes douleurs. C'est pourquoy on l'appelle φύμα δσννερον: l'inflammation s'augmentant, il brusle la partie, fait vn vlcere crousteux, noir ou liuide, comme de l'impression d'un fer chaud, ou cautere, qui rostit tellement la chair voisine, par vne chaleur putredinale, qu'elle la fend avec vne extrême douleur, tant que tout à fait pourrie, elle tombe.

Tumeur
douloureuse.

*Exiguus sine mole tumor, ruber aut puniceus.
Quem atra parit bilis feruens, clausaque calore
Effera.*

Quelquesfois il vient sans pustule, & commence par vn vlcere, mais peu souuent. I'en ay remarqué qui ayant donné des ardeurs extrêmes, auoient néanmoins leur pointe toute blanche. Ce qui semblera étrange, si on consi-

dere la nature de l'humeur atrabilaire, qui est de bruller, & noircir: mais nullement a ceux, qui sçauent le progrez de la corruption, & la suite des actions du feu, qui brullant noircit, mais pouffant sa chaleur au plus haut degré de l'adustion, blanchit: comme nous voyons aux calcinations, & cette blancheur est signe d'une incineration parfaite. C'est pourquoy nous voyons que la cendre vient blanche d'un charbon tout noir. Pour sa forme elle est en la mesme qualité de la peste, laquelle infectant les humeurs, par les esprits, pouffe comme un échantillon de sa malignité au cuir. La mesme difficulté que nous auons cy deuant posée pour le bubon, se fait aussi pour le charbon, s'il vient de la fièvre ou si la fièvre vient de luy: parce qu'il paroist souvent le premier. Galien en diuers endroits semble fauoriser cette opinion; mais pour resolution il faut tenir que la qualité pestilente est premiere en l'interieur, qu'en l'exterieur: & pour le montrer, si auant que la fièvre paroisse, vous extirpez la partie où est le charbon iusques à sa racine, vous n'emportez pas pourtant la malignité, laquelle se fait aussi tost paroistre par une nouuelle eruption, en un autre endroit: il faut donc qu'elle fust auparauant en l'interieur, car il ne va pas de ces tumeurs pestilentes, comme du venin des animaux, lequel est porté au cœur, par la morsure ou piqueure: mais en ceux-là, nous tirons le poison par l'air, qui infecte le dedans, & puis se communique au dehors: & ce qui fait que la fièvre ne paroist pas si tost quelquesfois, que la tu-

Forme des charbons.

Opinion de Galien si le charbon est effet de la fièvre.

Ce qu'il faut tenir en cette difficulté.

Effets des charbons.

meur : est la nature des fièvres pestilentes, lesquelles sont insidieuses, & deceuantes : parce que du commencement, elles affectent seulement les esprits, desquels nous n'auons point de signes certains: les vrines & le poux estans ordinairement semblables aux plus sains, & iusques à ce qu'elles passent aux humeurs, elles nous trompent : ainsi que les terminades auxquelles le poison couue long temps, sans se faire paroistre, & en vn instant iouë son ieu. C'est pourquoy les auteurs font vne paralelle de la fièvre hectique, & pestilente, l'vne & l'autre difficile à connoistre au commencement, & facile à guarir : & au progrez, facile à connoistre, & difficile à guarir. Par ce que nous auons dit, il est aysé à voir, que le bubon, & le charbon, ont vne grande conuenance en leur malignité, de sorte que quelques vns les tiennent compagnons inseparables, & l'vn iamaïs sans l'autre : neanmoins ils ont de grandes differences. La matiere du bubon est plus phlegmoneuse, & capable de suppuration : celle du charbon atrabilaire, & portée à la putrefaction : celui cy n'a aucun lieu déterminé, cettuy-là a les emonctoires : le charbon vient en grand nombre, le bubon en moindre. L'vn se guarist par apertion, l'autre par l'extirpation. Je remarqueray pour ceux qui ne sont versez en la nature de ces tumeurs que quelquesfois les charbons au lieu de s'éleuer en tumeur s'épandent & se dilatent, & ne paroist qu'une grande noirceur estendue, comme vne meurtrisseure, ce qui est fort à considerer : car quelquesfois il deçoit & trompe le iugement

*Differences
du bubon &
du charbon*
1. differen.

2. differen.

3. differen.

4. differ.

*Observation
considerable*

comme il arriua dernièrement à vn flamen,
mort de peste au cadran de mer, auquel vn char- *Histoire.*
bon de cette sorte pensa tromper les medecins
qui le visiterent, croyant que ce ne fust qu'une
ecchymose, parce qu'il disoit qu'il estoit tombé
de cheval sur cette partie, & neanmoins c'estoit
vn charbon vrayment pestilent, qui a infecté
toute la maison. Le moyen de le reconnoistre,
est de scarifier assez profondement sur la noir-
ceur, & si elle se trouue profonde, & seche, c'est
vn charbon. Il faut aussi remarquer qu'ils occu-
pent aussi bien les parties interieures, que les ex- *Observation*
terieures, & s'en est trouué mesme au fond de *qu'il faut*
l'estomach, qui donnoit soupçon de poison: *considerer.*
parce que les accidens sont presque semblables
aux vns, comme aux autres. Il les faut exactemēt
considerer, afin de ne se tromper pas en des
iugemens si importans, ie donne ces aduis aux
ieunes, & non à ceux qui sont consommez en
l'exercice de l'art.

H iiii

DV POURPRE

pestilent.

CHAPITRE XXVIII.



Le pourpre est vn accident si ordinaire de la fièvre pestilente, que souuent il est pris par les auteurs, pour la peste mesme : & Rhafis excelent entre les Arabes,

Rhafis de pest.

au liure qu'il en a fait, luy donne ce nom. Je ne parle de celuy qui accompagne les fièvres synoches, d'autant qu'il n'est que l'effet de l'inflammation, ou corruption du sang : Mais de celuy qui suruiuent aux fièvres épidémiques, & pestilentes, & qui prend sa trempe dedans la mesme malignité. Les Arabes, les Grecs ; & les Latins, se sont tellement confondus, sur les diuerfes acceptions, & appellations qu'ils luy ont donné, que pour les mettre d'accord *opus* effet de lionnatoire, comme on dit. Alzaraius les

Alzaraius.

appelle en sa langue *aligran*, & *alasmon*, & *eu-*

Mos Arabes

rougeole. Auicenne & Rhafis : *argidra*, & *ala-*

signifiâs

tha que nous appelons morbiles, les Grecs

verole &

ἐνθήματα ἐξάνθηματα & ερυθημματα Plin

Auicenne.

ne papules, nous autres pourpre, l'entille,

Rhafis.

punctiles, morbiles, rougeole. Toutes ces es-

Theophraste.

peces sont malignes & contagieuses, mais le

pourpre entre toutes. Theophraste au liure de

fudoribus, dit qu'ils viennent de trois causes: ou pour la mauuaise constitution des saisons, pour les mouuemens trop violents du corps, ou pour l'abondance des humeurs excrementeux. Mais ces causes ne sont que pour le pourpre ordinaire. Il y en a d'autres pour le pestilent, que les Arabes ont fort bien connu, quoy que l'on vueille dire. Auicenne disoit qu'il ne venoit iamais qu'aux constitutions pestilentes, & Auerroës au 4. de ses collections quand on voit ces eruptions aux fièvres, il faut croire que la cause est pestilente. C'est de celuy-la que nous parlons, qui est vne descœdation du cuir, sans tumeur, comme d'une picqueure de pulce, poussée par l'ebullition, ou l'agitation d'un sang ichoreux, pourry, & infecté. On voit par cette definition, que le cuir est la partie, qui reçoit cette infection, comme émonctoire commun de tout le corps: nous disons sans tumeur, pour la difference des veroles, & des autres eruptiōs, qu'Hippocrate appelle *φλυκταίνες*, qui s'élèuent en crouste, car au pourpre le cuir n'est tubereux, ny esleué, mais seulement marqueté, & stigmatizé: & les *phlyctenes*, *phlyctenides*, *phlyzaces* & autres telles eruptiōs, que l'on confond avec luy sont éléuées: Nous l'expliquons par la similitude des morseures de pulces, parce qu'elles le representent si bien que souuent les meilleurs yeux s'y trompent. Nous faisons deux moyens par lesquels il est poussé au cuir: l'ebullition, & l'agitation: le premier commun en toutes eruptions, le dernier propre au pestilent; parce que la malignité agitant les humeurs, &

Auicenne.

Auerroës

4. colligit.

*Définition
du pourpre
pestilent.*

*Explication
de cette défini-
tion.*

les esprits; d'une violence extraordinaire, elle pousse en fin cette écume au cuir: Nous disons que l'ichorosité du sang, est la cause materielle, car encor que le sang soit le plus doux des humeurs, le fils bien aimé de nature comme l'appelle Hippocrate *αἷμα γλυκὺ*, si est-ce que quand il se corrompt, ou passe de sa nature; il fait les plus grands maux, & plus dangereux.

*Difference
du pourpre.*

Ce n'est assés d'attribuer au pourpre les effets ordinaires de la corruption du sang; il passe un degré plus avant: c'est pourquoy nous auons adiousté la qualité pestilente, qui luy donne sa forme & le rend pernicieux. Iceuluy retenant les conditions de sa matiere, tantost paroist rouge, noir, liuide, & brun; rouge quand il retient encor quelque chose du sang; noir, lors que l'inflammation putredinale, l'a bruslé, ou lors que la chaleur naturelle cede tout à fait à la putredinale, & qu'elle est presque éteinte. Selon la difference de ses couleurs, on iuge sa malignité, estant comme degrez les vns aux autres.

Question 1.

J'ayeu agiter cette question, si le pourpre estoit plus dangereux noir, que liuide: encor que l'un, ny l'autre ne vallent rien: estant couleurs mortifères, suiuant les témoignages de Galien. Le corps venant verd, noir, ou liuide, signe mortel dit-il. Si est-ce que le liuide est tenu le plus mauuais: parce que quelquesfois la noirceur peut venir, lors que la partie ne reçoit point l'irradiation de la chaleur, ou de l'esprit, par quelque obstruction: mais iamais la liuidité ne vient, que par le vice propre de la chaleur, & pour l'exolution ou mortification de la partie,

*Difference
du noir &
du liuide.*

Raine.

qui a sa cause en l'interieur. C'est pourquoy Hippo aux
Hippocrate disoit *quæ linent in febris mortem* ^{coacques &}
brevi venturam significant aux coacques, & au se- ^{au prognost.}
cond du prognostic, *πρὸ σθόλου τοῦ θανάτου*
ἐν ὧ, cito mors venit expectanda. La noirceur
se termine en la partie : la liuidité en tout le
corps. Il en donne luy-mesme la raison : sou-
uent les parties viennent noires *διὰ τὴν*
ἐκχυμωσιν & de quelque sorte que ce soit l'am-
putation guarist : mais ils viennent liuides
διὰ τὴν νύχρωσιν, par l'extinction tota-
le de la chaleur laquelle est irreparable. Il ^{Aux coac.}
confirme cette décision encor aux coacques qui
penitus nigrescunt digiti, minus periculose habent
egrotum quàm liuidi. On fait encor vne autre que- ^{2. quist.}
stion, sçauoir, si le pourpre est poussé au cuir
κατ' ἐκπολὴν ou *κατ' ἀπόθεσιν*. Ceux qui le
tiennent critique disent, que c'est *per apothesein* ^{Diverses opi-}
par décharge. Ceux qui le croient symptoma- ^{nions.}
tique disent, que c'est *per affluxum* : & pour moy ^{Celle de l'an}
ie tiens la seconde opinion, parce que si c'estoit ^{theur.}
par décharge : la nature en seroit soulagée, l'in-
terieur déchargé, mais au contraire, ce n'est
qu'une propagation de la matiere morbifique,
per ἐπιγένεσιν, estant porté plus par l'orgasme
de l'humeur infecté, que par la force de la vertu
secretrice. Vne obseruation pour fermer ce ^{Observation}
chapitre, que souuent il arriue, & l'auons de ^{notable.}
nouveau remarqué plusieurs fois, que cet hu-
meur malin cause du pourpre, se retient dedans
les veines capillaires interieurement, pendant
tout le cours du mal, sans se faire paroistre, ny
donner aucun signe de son eruption, & à l'in-

stant de la mort, ou quelque tems apres, le corpss'en voit tout couuert. Cela se fait à mon aduis, par vn dernier effort de la nature, laquelle en la dissolution de ses esprits, & de la chaleur, *referat claustra*, donne liberté à tout. C'est pourquoy aussi nous voyons aux maladies ordinaires, que les abscez interieurs, qui ne sont rompus pendant la maladie, & nous ont esté cachez; la mort arriuant, se déchargent: si en la teste, par le nez, la bouche, ou les oreilles: si au ventre, par le siege, & ainsi des autres: & pour la mesme raison, les corps morts se vident aussi tost qu'ils expirent, qui nous contraint de les boucher en tous leurs spiracles: on en peut aussi rapporter la cause, à l'exolution des parties, & défaut de la faculté retentrice. Vne troisiéme obseruation que lors que ces punctiles attaquent vne partie en grand nombre, & qu'ils la couronnent (comme on dit) c'est à dire s'épanchent en rond, ils induisent ordinairement la mortification, par l'extinction de la chaleur naturelle de la partie, causée de la putredinale, laquelle luy est ennemie iurée.

2. obseruat.

3. obseruat.

DE LA PRESERVATION DE
la peste tant generale que particuliere.

CHAPITRE XXIX.



ENCOR que la preuoyance humaine ne puisse empescher les resolutions d'en haut, & aussi peu les effets qui dependent des causes superieures: neanmoins elle epointe leur force, rend leurs coups plus foibles, & rompt leur violence. C'est ce qu'on dit communement, *tela prauisa minus ferunt*. Si pour quelques accidens humains, cette preuoyance est bien employee, c'est pour la peste: à laquelle si dès l'entrée nous ne nous opposons courageusement, c'est en vain par apres que nous luy resistons, *principiis obsta*: c'est à l'abord qu'il faut faire teste, & l'empescher de prendre terre: puis que nos chefs plus resolut perdent par apres leur escrime, & que sans faire resistance, ils cherchent leur salut en la fuite, prompte, lointaine, & longue: imitant ceux qui ayant esté battus d'un rude ennemy, qui leur a chauffé la peur, à cinquante lieues le pensent laoir encor à la queue. Le mesme qui nous conseille la fuite, nous recommande extrêmement cette preuoyance, en son liure de l'air, des regions, & des eaux: & en mil autres endroits de ses ceuures. C'est elle aussi, qui nous rend recommandables, & qui nous

En quoy

gist la pre-

seruation de

la peste.

acquiert l'affection de tous : de prévoir les maux, les pourvoir de remèdes, & empêcher les effets de leur malignité. On ne chasse iamais si facilement un mauvais hôte, que l'on l'empêche d'entrer. Cette prévoyance consiste à reconnoître les effets dans leurs causes, s'opposer à leurs desseins; empêcher qu'ils ne réussissent, corrigeant les mauvaises dispositions qui les favorisent, par rectifications, purifications, ou diuertissemens: & fortifiant les sujets, que ces malignes influences menassent : leur ôtant tout ce qui les en peut rendre susceptibles, & fortifiant tout ce qui leur peut résister. Toute la préservation de la peste consiste donc en deux points principalement : en la rectification ou diuertissement des causes; & en la purification, & fortification des corps; & parce que nous avons dit (comme il est vray) que tout ce qui est en la nature luy peut servir de cause, ce n'est pas peu d'affaire, d'avoir le ciel, & les éléments à combattre. Ce qu'il faut considérer en premier lieu est; d'où vient la cause: si d'en haut, si de bas, si de l'air, si de l'eau, si de la terre, si du chaud, si du froid,

*Deux points
nécessaires
pour la pré-
servation.*

Il faut voir si le mal commence son entrée

Quide meta.

*Par l'épaisse noirceur d'une vapeur ignée,
Renfermant dans la nue une vaine chaleur,
Ou si les nuits gelées le font par leur froideur.*

Que si nous n'en pouvons avoir une connoissance certaine, parce que les causes ordinaires se confondent, & s'embarrassent les vnes, avec les autres: il faut recourir à la cause commune & generale qui est l'air. Nous traiterons

donc premierement de la purification de l'air: *L'air prin-*
 s'il est corrompu en sa substance, & apres, de *cipale cause*
 l'intemperature des qualitez qui le portent à *de la peste.*
 cette corruption. Entre tous les correctifs de
 l'air; le feu est le plus puissant; comme le plus *Le feu cor-*
 actif, & le plus ennemy de la corruption: par sa *rectif de*
 chaleur, & sa secheresse, il consomme les se- *l'air.*
 mences de la putrefaction, separe les substances
 de diuerse nature, disgrege les choses eteroge-
 nes, reünist sous leur forme les omogenes. Ce
 fut à luy aussi qu'Hippocrate eust recours; à la
 peste d'Attique. Lors donc que nous voyons
 des dispositions pestilentes en l'air, que nous
 apperceuons par les auant-coureurs que nous
 auons décrits; que les seminaires s'y forment:
 Il faut faire allumer des feux au dessus du vent,
 lors que le soleil se retire de nous; car c'est lors
 que l'air n'estant commandé de luy, ny gou-
 uerné de la lune, a plus de puissance sur les
 corps: comme nous ressentons puissamment
 l'incommodité du serain en ce temps. Il ne re-
 siste pas seulement à la corruption de sa substan-
 ce; mais aussi il dissipe les exhalations; & sou-
 fles empestés des autans, & vents de midy, qui
 par leur humidité étoufante l'augmentent.

Lors que l'humide autan à la bouche empestée *Onide.*

D'une chaude vapeur étouffe la contrée.

Ce n'est assez de faire force feux, il faut pren-
 dre leur matiere, des bois qui resistent par leurs
 proprietés à la corruption: Comme le geneure, *Bois propres*
 le laurier, le cypres, le sapin; le frefne, le noyer, *à bruler en*
 le geneft, la bruière, le sarment, & autres de *la peste.*
 ces qualitez: le pin, le larix, le therebinte, aux

lieux où ils s'en trouue, sont aussi fort propres. On peut fortifier leur vertu, y meslant les herbes de mesme nature, comme la ruë, l'aïrone; la tanaïsie, l'absynthe, le romarin, la saulge; laisser les cédres de ces bois; le feu estant éteint pour ietter par dessus, le matin au leuër du soleil, de leau: laquelle fait par ce meslange comme vne lexiue, de laquelle les vapeurs éleués par le soleil, corrigent aussi bien l'air, que fait le feu. Mais il faut estre curieux de faire nettoyer les ruës, auant que le tracas des passants l'ayent reduicte en bouë, qui est vne faute signalée, de laquelle on ne se prend garde, principalement quand on n'y iette que de l'eau: parce que les vapeurs humides, & puantes qui s'éleuent de cette bouë, corrompent plus l'air; que l'eau ne nettoye la terre. On peut aussi faire bouillir avec l'eau que l'on iettera; les herbes ci dessus d'écrites, qui la rendra plus purifiante. Si la peste à desia fait quelque progresz, il faut prendre de la chaux viue, dedans de grands vaisseaux, par la ruë; ou dans des reschaux, pour le logis; & la faire esteindre avec de l'eau, y meslant le tiers d'eau de vie bien circulée. L'usage est aussi de faire brusler des gommestres, comme celle du bresil, le goutran ou tarcq, qui est vn espeece de bitume noir, qui par vne fuliginosite aspre, & forte, corrige l'air puissamment: on brusle aussi les vaisseaux dedans lesquels on l'apporte, qui sont ordinairement de sapin, qui meslant leur substance resinouse, avec la gommeuse; la rend plus particuliere, & propre à cet effet. Bref on tient que tous

*La cendre
de ces arbres
propre pour
la peste.*

Observation.

*Parfum fait
de chaux viue
& d'eau de
vie.*

*La gomme de
bresil.*

Le tarcq.

Le goutran.

tous les arbres qui gardent leur verd pendant l'hyuer, y peuuent seruir. Ils yzent en Constantinople où la peste est ordinaire, & cruelle, comme en tout le leuant, de trois ans l'un, de ce parfum par l'ordonnance du magistrat.

℥ Therebentine commune.

Souphre vif. A ℥j.

Aloë cabalin.

Myrrhe.

Escorce d'encens. A ℥iij

Styrax calamite.

Terre sigilée.

Gyroffes.

Bois d'aloë. A ℥ij

Parfum
commun en
Turquie.

Ils puluerisent, & incorporent toutes ces choses ensemble, avec huile de ben, & en font des pastils, pour les parfums generaux: pour les particuliers il faut brusler dedans les maisons, les bois odorans cy dessus, tenir les fenestres fermées aux mauuais vents, & du costé d'où vient l'air infecté, ne les ouuir auant soleil leué, ny les tenir ouuertes apres soleil couché, & tousiours auant que les ouuir parfumer les chambres, avec les pastils cy apres décripts.

Quelques vns pratiquent de brusler de la poudre à canon, tirer des arquebuzades dans les maisons, comme des boëttes, & pieces de canon par les ruës. Valeriola, & Lemnius rapportent, que ceux de Tournay ville celebre, se preseruent de la peste, qui infectoit tous leurs voisins par ce moyen: parce que l'air violemment poussé par l'effort de la poudre, & par son odeur enfouphrée, repousse & corrige l'air empesté, &

Poudre à
canon propre
à la peste.

Valeriola
Lemnius.
Cal 10 lib.
de oculis.

par sa qualité ignée, & desséchante, à cause du nitre, ou salpêtre, le discute, & dissipe. Est bon aussi au lieu de chandelles de suif, faire brûler des flambeaux de cire gommée, qui épandent une fumée par tout, & faut chercher les gommes odorantes, comme l'assé douce, le ladan, le benioin, & autres qui s'incorporent facilement avec la cire. Les cassiolettes, & les pastils, seruent aussi grandement à corriger l'air : les oyssillons de chypre, les vaporaires, desquels la curiosité & le luxe ont laissé mille descriptions chez les auteurs cosmétiques, nous pouvons utilement nous servir des suivans en la peste en forme liquide & solide.

Cassiolette liquide preservative.

Cassiolette li-
quide contre
la peste.

℞ Poudre violette.
Poudre de roses muscades. A ʒij
Poudre d'iris.
Poudre d'écorce de citron sèche.
Poudre d'écorce d'orange. A ʒij
Poudre de girofle.
Poudre de zedoar. A ʒj
Ambre gris. V G

Meslez toutes ces poudres ensemble, & en mettez le poids de deux dracmes dedans la couppe de vostre cassiolette, avec demy septier d'eau de rose, & luy donnez le feu, vous en pouvez mettre en diuers endroits du logis ainsi que vous desirerez.

Cassiolette solide preservative.

*Cassiolette so-
lide pour le
meisme.*

℞ Poudre de chypre.
Poudre d'iris. A ʒij
Poudre de bois de roses.
Poudre de fantal citrin. A ʒjʃ

Ambre & musc dissouts en huile d'amandes.
v. gra.

Incorporez toutes ces poudres avec du lada-
num & de la gomme de tragagant dissoute en
eau de nasses, & les reduisez en paste, de laquelle
vous formerez des pastils, de la sorte que vous
voudrez, y adioustant pour le corps vn peu de
charbon de saule. Pour le peuple qui ne peut
faire ces dépenses ceux-cy suffisent.

Pour les pauvres liquide.

℞ Poudre de cloud de gyrofle.
Poudre d'écorce d'orange.
Poudre de baye de geneure. A ʒij

*Cassiolets
pour les pau-
vres.*

Mettez ces poudres dans vn grand plat, avec
demy septier d'eau de damas, & vn peu de vin
blanc, & les faites bouillir sur vn reschaut, afin
que la vapeur s'épande par tout.

Pastils pour les pauvres.

*Pastils pour
les pauvres.*

℞ Benioin.
Styrax.
Oliban. A ʒij

Faites-les dissoudre en liqueur conuenable.

I ij

auec vn peu de vin blanc, puis y adioustez
Poudre de zedoar.

Poudre de baye de geneure.

Poudre de baye & feuilles de laurier. A 3j

Faites pastils, lesquels s'ils ne sont aussi chers
que les premiers, ne laissent d'auoir presque
mesme effet.

*Soin que
doivent auoir
ceux de la
police.*

Il faut estre curieux de faire tenir les mai-
sons, les ruës, & les places publiques, nettes.
Releuer toutes sortes d'animaux qui vivent de-
dans l'ordure, & ceux principalement dont les
excremens sont puants comme les pourceaux,
les pigeons, les lapins, les boures, canards, oy-
sons, volailles, les cheuaux mesmes: car encor
que les naturalistes tiennent, que l'air du che-

*L'air du che-
ual contraire
à la peste.*

ual contrarie à la peste, neanmoins à cause de
la corruption du fumier, il le faut éloigner: tenir
sur tout, les places de massacre, où s'égorgent
les bestes pour la nourriture, nettes: faire ietter
à l'eau, ou brûller leur sang, leurs immondices,
& tripailles: & pour éuiter aux accidens qui en
peuvent suruenir, il seroit bon que telles places

Advis.

fussent au dessous des villes, afin que l'eau de
laquelle on se sert presque à tous les vsages de
la vie, n'en fust point infectée. Il faut aussi faire
lauer les lessines, au dessous des villes, pour le
mesme suiet. Il faut vn mesme soin à faire net-
toyer les marchez, & empescher qu'il ne s'y
vende rien de gasté, ou empiré: deffendre l'ap-
port, & la vente de tous fruits, herbages, & toute
autre nourriture corrompue: tenir le cours des
eaux libres, empescher la décharge du ventre,
& de l'vrine, par les ruës: ce qui est de grande

consequence, & à quoy on donne peu d'ordre: faire des lieux publics pour ces décharges, sur le cours de la riuere aux lieux où il y en a commodité, & separer chaque siege de closture, empêcher les grandes compagnies, & assemblées. Il ya vne infinité d'autres obseruations, lesquelles dépendent du magistrat, pour l'obseruance exacte desquelles la ville de Roüen a tousiours esté fort estimée. Toutes ces choses se rapportent à la correction de la substance de l'air. Pour ses qualitez comme s'il est intemperé, en chaleur, ou en humidité, il le faut aussi corriger: car pour ses deux autres qualitez, ils ne donnent gueres la peste: si donc on remarque, que l'air soit trop chaud, & ardent, que les eaux s'assèchent par les campagnes, que l'on voye des impressions ignées, bluëter vers la terre, lors que l'air,

Quos non habuit sub nubibus inuenit ignes.

Mani.

Il faut alors, soir & matin ietter des eaux par les ruës, avec lesquelles on aura fait bouillir quelques herbes odorantes: faire des ionchées, & herbades par les maisons: feüillader les chambres d'arbres, & d'herbes humectantes, & rafraischissantes: comme de saules, de hestres, de peuples, de charmes & roseaux, de ioncs, de nenuphar, & autres herbes aquatiques: y meslât tousiours quelques odorans, pour resiouyr, & fortifier les esprits: hanter les riuieres, éuenter l'air que l'on respire, avec les éuentails: se parer de l'ardeur du soleil, avec les ombelles, & parasols: & faire comme aux regions brullantes, ne sortir que le matin & le soir: se garder de tous

*Correction
de l'air
échauffé.*

I iij

Vaporaire
pour rafraî-
chir l'air.

violens exercices, boire fort détrempé, se nour-
rir de choses rafraîchissantes, faire des fontai-
nes artificielles aux logis, afin que l'eau battuë
par le changement de lieu, leue des vapeurs hu-
mides, qui temperent cette chaleur. Pour le
mesme suiet on peut faire des stillicides, irriga-
tions, & perfusions : les bains, & les vaporai-
res ont aussi lieu, entre les correctifs de cette
intemperature chaude : bref il la faut combattre
par son contraire. Exemple d'un vaporaire.

℥ Eau de roses blanches.

Eau de nenuphar. de chacun ℥iij

Ius de citron.

Vinaigre rosat. ℥j

Solin.
Vents qui se
vendoient.

Meslez ces eaux, & en iettez sur destuilles,
ou carreaux ardans pour les faire vaporer. L'ay-
de de ceux que Solin rapporte qui vendoi-
ent enclos dans des noüets des vents commodes
nous seroit fort utile : parce que le vent a beau-
coup de puissance de corriger l'air, & luy faire
prendre ses qualitez principalement les vents
puissans, comme sont les quatre maistres, l'a-
quilon du Septentrion, l'auster du Midy, le
zephir d'Occident, le subfolanus d'Orient. Car
comme dit Lucrece

Le pouuoir
des vents en
la peste.

Lucrec.

Sunt igitur venti nimirum, corpora cæca

Quæ mare, quæ teras, quæ denique nubila cœli

Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.

Arist. 26.
sect.

Ceux qu'ils appellent τροπῶνες versarios
n'ont moindre pouuoir : l'Aristote, & les an-
ciens philosophes, leur attribuent plus de force
de dessécher, qu'au soleil : c'est en la 26. section
des problemes, parce que les vents n'eleuent

pas seulement les vapeurs, comme le soleil: mais ils les dissipent, par leur mouuement violent. Pour son intemperature humide, elle se corrigera par les mesmes choses, qui purifient la substance: parce que cette qualité est tousiours ^{Correctifs de l'air trop humide.} iointe avec la pourriture: il est bien vray, que la temperature naturelle de l'air, est humide: mais c'est vne humidité spiritueuse, non aqueuse, ny putredinale, comme celle qui cause & entretient la peste.

SI LES ODEURS PVANTES
sont bonnes pour empescher la peste.

CHAPITRE XXX.



E traite cette question, parce que i'en trouue beaucoup qui reprouent les bonnes odeurs en la peste, & conseillent les mauuaisés: & semble que cet erreur aye passé à beaucoup en regle. Il a'y a rien si ^{certain} que l'odeur a vne grande puissance, ^{qu'elle émeut & ébranle grandement les esprits: parce que sa nature est en la vapeur, qui se mesle aysément avec les substances spiritueuses:} c'est pourquoy Aristote aux problemes, disoit ^{Arist. aux problem.} que l'odeur en frappant le cerueau, émouuoit ^{L'opinion} grandement les sens: les anciens Egyptiens ^{des Egypt.} disoient, que c'estoit vne chose diuine: que par ^{venant de l'a-} l'odeur, l'air estoit rendu capable de receuoir la ^{deur.}

I iiii

diuinité: & Aristote, qu'il auoit esté donné aux autres animaux, pour la necessité: mais à l'homme, & pour la necessité, & pour le plaisir. Aussi comme le plus noble sens, l'odorat a sa cause en la chaleur, comme en la qualité la plus éminente. Or parce que la matiere de la peste est en la substance spiritueuse, il ny à pas de doute que l'odeur n'aye grand pouuoir à luy aider, ou luy nuire. Ceux qui tiennent cette opinion paradoxale la peuuent fortifier de ces raisons. Les choses de mauuaise odeur, sont plus actiues, & fortes, que les suauës & douces; d'autant qu'elles sont adustes. Or l'adustion leur donne vne qualité ignée approchante du naturel du feu, ils auront d'oc les effets semblables à ceux du feu: qui est de purifier, & dessécher: ou les choses de bonne odeur, parce que leur mixtion est presque égale, & temperée aux qualités actiues, & passives resiouissent bien le sens: mais n'ont pas grand effet. Secondement les choses odorantes, sont d'une substance plus tenueë que les fœtides. Or la tenuëte de substance est vn signe tres certain de l'imbecilité, ou la solidité & forte compaction est témoignage d'une vertu puissante; tout ainsi que le fer ardent, brusle plus puissamment, & plus long temps, que la paille enflammée. Les choses fœtides estant de cette seconde sorte, elles auront beaucoup plus d'energie, pour corriger l'air, & luy resister, que les odorantes. Aristote aux problemes demande pourquoy les choses fœtides lachent le ventre, & font tomber l'vrine: parce dit-il que leur vertu est puissante, & que leur

*Les raisons
de la 1. opi-
nion.*

1. raison.

2. rais.

*3. raison.
d'Arist.*

adustion leur donne de l'amertume, qui est cause de fascher la nature, & forcer ses excretions. Or l'amer est du tout contraire à la corruption: & partant elle luy resistera, & l'empeschera plus que la douceur, qui est aux choses bien fleurantes. Nous voyons par experience, ^{4. rais.} & par le rapport de Nicander; Pline, & les autres naturalistes, que le galbanum, qui à vne odeur abominable, est souverain contre toutes sortes de poisons, soit des vegetaux, soit des animaux: & que les roses, & choses odorantes, selon le témoignage mesme d'Hippocrate, donnent des vertiges, & pesanteurs de teste. Ce sont les raisons que l'on peut apporter pour le soutien de cette opinion: laquelle ^{Seconde opinion & plus vray semblable.} neanmoins si nous ne temperons par quelque distinction, est apparemment fauce: parce que rien n'est si contraire à la pureté des esprits, que la fœteur, laquelle se loge tousiours avec la putrefaction. *Fætor* disent les philosophes *putredinis soboles*: au contraire, les bonnes odeurs qui viennent du resultat d'une mixtion temperée, ou la chaleur modérée pour faire l'effumation domine, leur est agreable, les resiouit, & les fortifie. Car comme nous dilions cy deuant, ^{Cause finale des sens.} ces odeurs ont esté destinez de la nature, pour le contentement de l'homme, & particulièrement des parties, qui ont plus d'analogie avec elles. L'ouye a esté donnée pour entretenir la societé: la veüe pour les inuentions: le toucher, & le goust, pour la nourriture: & l'odorat, pour donner quelque contentement à l'homme, & recréer ses esprits, c'est Aristote qui

L'odeur selon
Arist. pour
le contente-
ment de
l'homme
seul.
Plin.
Ricander.

tient que ces odeurs sont si précisément desti-
nez à l'homme, qu'il n'y a que luy seul qui en
reçoive le plaisir: étant seulement aux autres
animaux pour la nécessité, quoy que l'on die
qu'ils aimēt & cherissent l'odeur de la panthere.
Les Platoniciens ont tiré des obseruations des
Égyptiens, & Chaldées; que les bonnes odeurs
sont mesmes si agreables aux esprits separez, &
aux demons, qui les charment par vne douceur
occulte, & les attirent, comme les puantes les
fachent, & les chassent. On tient qu'Orphée les

Orphée in-
nenteur des
odeurs.

a premier mis en vſage, si cela est nous luy som-
mes obligez des delices les plus exquis, que
nous ayons. Mais reuenons à nos *συσφιλις*,
& donnons par vne distinction quelque hon-
neste excuse à cette étrange opinion. Nous di-

Distinction
fort conue-
nable.

stinguons donc les mauuaises odeurs: en puan-
tes, ou fœtides: & en graueolentes, & fortes: ils
appellent l'vne *συσοδμον*: & l'autre *βαρυοδμον*.
Les fœtides pour leur puanteur pourrie, & indi-
geste, sont du tout contraires aux esprits, & par-
tant nuisibles à la peste. Pour les fortes, & gra-
ues, accidentellement elles peuuent seruir, pour
repousser & mesme corriger le mauuais air, for-
çant ses qualitez par les leurs plus puissantes,
ignées, ou sulphurées. Car comme les premiers,
ont leur nature dedans la corruption, pourriture
ou indigestion: ces derniers sont dedans l'adu-

Difference
de la fœteur
& de l'o-
deur forte.

stion. Il faut dire qu'elles sont accidentellemēt
conuenables, non pour fortifier les esprits, mais
pour corriger la malice de l'air. Les bonnes
odeurs corrigent l'air, fortifient les esprits, &
reliouissent les parties nobles. Ceux donc s'a-

busent grandement, qui pensent trouuer vn grand preseruatif, en la puanteur d'un retrait, en la touffeur d'un fumier, au relan & pourry d'un puteau. Aux raisons de cette opinion, pour la premiere, on répond que veritablement la force des choses fœtides est grande, mais pour corrompre, & infecter: non pour se deffendre de la corruption. A la raison qu'ils en donnent, sçauoir à cause de leur adustion: nous disons que celles qui sont adustes, ne sont point puantes: mais simplement fortes, suiuant la distinction que nous auons donnée: car l'opinion de ceux qui ont creu que toutes les mauuaises odeurs viennent par l'adustion, est de long temps reprouuée. L'adustion fait l'odeur graue & forte, *grauæ spirantis copia cœni*: mais la pourriture & l'indigestion, fait la puanteur. C'est pourquoy nous voyons que les excremens indigestes, sont beaucoup plus puants, que ceux qui sont digerez, & Aristote disoit aux problemes que les excremens solides plus ils sejournerent, & sont reçus, moins ont-ils de fœteur: au contraire des liquides, parce que les vns sont sechés par la chaleur, & les autres pourrissent par l'humidité: A la seconde, nous accordons que la plus part des choses odorantes, sont d'une substance tenue, du moins c'est en celle-là que l'odeur consiste: c'est pourquoy facilement elles penetrent, & pour ce sujet nous les conseillons: pour estre portées promptement: mais qu'elles soient de moindre actiuité, que les fœtides, nous le nions, & disons outre, qu'entre les choses odorantes, il y en a qui ont vne surface aussi

*Solution des
raisons de la
1. opinion.*

A la 1.

*Opinion ab-
surde.*

A la 2. rai.

A la 3.

A la 4.

A la 5.

solide, & pesante, que les fœtides: comme le macis, la resine, & au contraire qu'il y en a de fœtides, en vne substance fort tenuë: comme l'asse, qui pour sa puanteur a meritë le nom de fœtide, la cotyle tout de mesme en vne substance aëree: & pour la peste nous n'auons pas besoin de remedes qui ayent leur force extensue, mais intensue, c'est à dire qu'ils soient puissamment prompts. A la 3. nous disons, que les graueolentes acquierent par l'adustion l'amertume, laquelle comme saueur ennemie de la nature, la force à laisser les excremens, tant solides, que liquides, & de là nous tirons vne consequence toute contraire à la leur: parce qu'elles forcent la nature, elles sont contraires en la preseruation de la peste: puis que tout nostre soin est à la fortifier. A ce qu'ils disent que l'amertume resiste à la corruption, cela est bon des remedes lesquels on prend interieurement: mais des choses que l'on fleur, l'amertume ne touche pas les esprits, parce qu'elle ne tombe que sous la saueur. Pour ce qu'ils disent du galbanum, nous l'accordons: mais nous disons que c'est par vne propriété formelle, ou de toute la substance, & non d'aucune de ses qualitez, & moins de sa graueolence: parce qu'il y a encor beaucoup de choses d'une odeur plus aspre, & forte, qui n'ont pas cette propriété. La corne de cerf fait le mesme, qui n'a nulle odeur. Il demeurera donc pour resolu, que les choses puantes ne vallent rien en la peste, ny pour la correction de l'air, ny pour la fortification des esprits: que les choses fortes d'odeur, sans fœteur, sont pro-

pres pour corriger la grande humidité de l'air:
 & les choses odorantes vallent & peuuent pour
 corriger l'air, rectifier les mauuaises expira-
 tions, & pour resiouir, & refociller les esprits:
 d'autât que les trois diuerfes substâces de nostre
 corps, doiuent estre réparées, & soustenuës par
 leurs semblables.

DE LA PRESERVATION
qui regarde les autres choses non
naturelles.

CHAPITRE XXXI.

NOVS auons monsté comme il se
 faut porter en temps suspect, pour
 éuiter la malignité de l'air; qui est
 la premiere, & principale cause de
 la peste: nous auons aussi donné les moyens de
 la corriger: mais ce n'est assez, si nous ne faisons
 le mesme, pour les autres causes, qui nous affe-
 ctent aussi puissamment: ce sont celles, que les
 medecins appellét non naturelles: côme le boi-
 re, le manger, le dormir, le veiller; l'exercice,
 le repos, & les passions de l'ame. Pour les ali-
 mens ce qu'il faut considerer en premier lieu,
 est de reconnoistre lequel des autres elemens,
 contribué à la corruption de l'air: si c'est l'eau,
 si c'est la terre: pour choisir nostre nourriture,
 dedans celuy qui est le plus exempt de cette im-

*Qui sont les
 autres cau-
 ses de la pe-
 ste.*

*Quelles
viandes sont
les meilleu-
res.*

purité. Comme par exemple si c'est la terre qui y contribué, nous nous nourrirons des viandes aérées, ou aquatiques: comme des oyseaux, ou des poissons: si l'air est seulement corrompu, nous vzerons des viandes terrestres: nous ferons le mesme, si elle vient de l'eau. Car encor que quelques vns tiennent qu'en toute sorte de peste les poissons soient la meilleure nourriture, principalement les maritimes: d'autant que la contagion n'attaque jamais leur élément, tât à raison de sa saleure, que de sa siccité. Si est-ce que les eaux ont leur infection comme la terre, & les poissons hors de leur élément sont plus susceptibles de toute putrefaction. En general, il faut choisir les viandes, lesquelles sont moins faciles à corrompre, & dont la putrefaction est accompagnée de moins de puanteur: comme sont toutes les blanches. Car nous ne cherchôs pas maintenant la bonté en la delicatesse, mais au bon suc, le mouton, le veau, les poulets, perdrix, faisans, cailles, sont les meilleures: les autres de chair noire, grossiere, & mélancolique; sont moins bonnes. Comme le bœuf, le pourceau, le vieil lieure, le cerf, les oyseaux de marine, becasses, plouuiers; & autres de cette sorte. Toutes chairs fumées, salées, & épicees, sont mauuaisés. La plus grande partie des fruits, & des herbes, sont aussi à éviter: principalement celles qui naissent, & s'éleuent dedans la corruption, par l'aide du fumier: comme les choux, les chicons, naueaux, raues, melons, concombres, courges, citrouilles, morilles, truffes, bulbes. Pour les fruits: les prunes,

*Alimens
mauuais à
la peste*

poires, meures, guines, cerneaux, pêches, abricots, & autres que l'humidité excelsiue red suiets à se corrompre facilement. Au contrai- *Quels fruits sont bons quels mauvais.* re les herbes, & fruits aigres, & acides, sont conuenables: comme les citrons, les grenades, les coings, les poncires, les limons, les gadres, les cerises, sont fort recommandées: pour les herbes, la surelle, grande, & petite, l'oxitriphy- lum, le pourpié, la pimpinelle, la scabieuse, le foulci, la buglosse, la borrache, sont singulieres. Les laitages sont aussi à éuiter, les legu- mages, bref toutes les choses grandement hu- mides, douces, ou insipides y sont nuisibles; dautant qu'elles fomentent, & entretiennent vne disposition, en nos humeurs, propre à re- cevoir la corruption: comme les aigres, & acides l'empeschent. Pour la boisson, il se faut *La meilleure boisson en la peste.* garder de toutes celles, qui se font par putrefa- ction, de grains, ou autre chose, comme de biere, bouillon, sildre, & autres boissons fa- ctices de fruits. Le vin, parce qu'il est spiri- tueux, & aucunement desiccatif, est la boisson plus cōuenable pourueu qu'il soit fort detrem- pé: il le faut choisir delicat, & spiritueux, & le tremper d'une decoction de rapeure d'uyoire, & corne de cerf: ou de lycorne, ou bien, de rhinocerot: ou de langue de serpent. La plus *Eau propre en la peste selon Hippo. Auic. Rhaf. & Fracast.* grande partie des anciens conseilloyent l'eau en la peste, & pour boisson, & pour remede. Hippocrate, Auicenne, Rhafis, & des recents Fracastor, sont de cet aduis. Mais ie trouue, que nous ne nous deuons tant arrester à rafrais- chir, qu'à fortifier: c'est pourquoy ie ne fais

difficulté de corriger la froideur de l'eau, par le mélange d'une tierce, ou quatrième partie de vin : & d'autant qu'ils s'en trouue qui ne peuuent boire de vin, on leur fera vn bouchet de cette forte.

℞ De racines de surelle. ℥ij

Rapeure d'ynoire.

De corne de cerf. A ℥j

*Bouchet pour
boire à la
peste.*

Faites bouillir en deux pots d'eau, avec trois onces de sucre rosat, puis le couleze, & y dissoluez quatre onces de jus de citron, & vne cueillerée d'eau de canelle. Ce bouchet est fort plaisant, & resiste à la corruption. Ils vsent en Barbarie du vin de palmes aigrettes, lequel à cause de son acidité est singulier en la peste. Nous en pourrions faire de mesme, de suc de cerises, gaudres, & grenades, & n'auroit moins de vertu. Il faut prendre garde à ne sortir du logis, sans auoir pris quelque chose qui munisse le cœur, & qui aye vne vertu alimenteuse, & medicamentuse. Pour ce qui est des remedes nous les dirons en leur rang, les vns prennent du beurre avec du jus de citron : les autres vn iaune d'œuf, avec de l'aigre de souphre : les autres vne cueillerée d'huile musquée : les autres du vin d'Espagne : quelques vns, du vinaigre d'ail, de l'écorce de citron, ou d'orange, ou bien de la scorzonaire, chacun selô son goust. Pour l'exercice, il est conuenable : mais il faut y garder regle, & le faire opportunément, & sans violence : suivant l'ordre qu'Hippocrate prescrit, deuant le manger : choisir ceux qui exercent, & ne harassent le corps : les plaisants, & auxquels le corps & l'esprit soient

*Vin de pal-
mes dont ils
vsent en
Barbarie.*

De l'exercice

soient en égale action. Car encor que quelques
vns tiennent que les exercices violens, nous em-
peschent de prendre la peste, & que Rhasis té-
moigne, qu'en la peste de son temps, qui fut
violente, il n'y eust que les chasseurs qui en fus-
sent exempts: si est-ce que les violens mouue-
mens, debilitant la nature, & consommant les
esprits, ne me semblent conuenables: car
comme l'exercice moderé, augmente, & fortifie
la chaleur naturelle: ainsi les violens la con-
somment, & dissipent, principalement, si les
corps sont plains d'impuritez, *corpora impura plus*
moués, plus ledés, dit Hippocrate: & pour l'autho-
rité de Rhasis, ie répons, qu'en ce que les chas-
seurs en furent pour lors exempts, n'estoit pas
à cause de l'exercice violent qu'ils faisoient:
mais de ce qu'ils estoient continuellement de-
dans les bois, au bon air, retirez de la foule du
peuple, & exempts de la contagion, qui se prend
en la conuersation. Je scay que l'on peut dire, de
l'autorité d'Hippocrate, que la peste attaque
moins ceux, qui n'ont point de mauuaises hu-
meurs, & que les violens exercices les consom-
ment, & rendent le corps plus sech: & partant
moins susceptibles. Je dis que toute chose de
trop est ennemie de la nature, & que si ce vio-
lent exercice cōsomme les humeurs, il diminuë
aussi la force du corps, & la chaleur naturelle: &
que cette raison ne peut auoir lieu, que pour les
contagions humorales, & non pour les vrayes
pestilentes: parce que la cause en est aux esprits,
qui sont debilitiez par ce moyen. Pour le veiller,
& le dormir, il y faut aussi tenir regle, & tou-
le veiller.

Hippoc. anat.
aphorif.

Obiect.

Solut.

Le dormir &
le veiller.

K

siours deferer quelque chose au naturel. Pour le
suiet, les femmes doiuent plus dormir, que les
hommes: les ieunes, que les vieils: le dormir
est destiné dit Hippocrate, pour la reparation
des esprits, & fortification des parties nobles,
ὕπνος ἀπὸ ἀγχοῦ σιν *sonnus visceribus*: il se faut
bien garder pourtant de dormir pendant le
iour, & proche du repas, dautant que ce dormir
corrompt les humeurs, & assopit les esprits
estrangement, qui sont les sentinelles, qui doi-
uent veiller, pour la conseruation du corps.

*Les passions
de l'esprit.*

Pour les passions de l'esprit, il faut s'y porter
discrettement. La tristesse, la crainte, & la cole-
re, sont les trois qui nous agitent le plus puis-
samment, & aussi les plus à éviter en la peste.
Nous en auons donné cy deuant les causes,

La tristesse.

Pour la tristesse, parce qu'il n'y a rien qui con-
traigne les esprits de telle sorte, par la represen-
tation d'un obiet ennuyeux. C'est pourquoy

Fracaſtor.

Fracaſtor la définissoit par la perception du
mal, ce qu'il eust fait plus significatiuement à
mon aduis par la deprefion, ou consternation
de l'esprit, (par la perception du mal) soit réel,
ou imaginé. Car pourueu que l'espece en soit
receuë en l'imagination, elle la travaille conti-
nuellement aussi bien, que s'il estoit en effet.
C'est aussi vn effet de l'humeur melancolic, &
quelquesfois luy sert de fourrier, consommant
les esprits, dessechant les os, emportant la for-
ce, & ruinant la vigueur du corps, & de l'esprit.

*Effets de la
tristesse.*

Tabesceit vigili corpus miserabile cura,
Tum male mens fugit, vagus est & moror acerbis.

Il faut donc viure gayement, oster toute apprehension, se diuertir des pensées, & des obiets ennuyeux de ce mal, par quelque occupations plaisantes: voir compagnies agreables, non suspectes: bref tromper le temps & l'ennuy. Pour la cholere, elle est aussi fort dange- *La colere.* reuse, car s'il est vray; (comme Galien témoigne) que seule elle puisse causer la fièvre, elle pourra aussi bien causer en temps contagieux, la fièvre pestilente: il n'y a rien qui enflamme tant les esprits & cette inflammation, est vne disposition à la peste. Outre que comme on dit souuent *dolet qui irascitur*; or nous auons monsté que cette affection est fort contraire, *Euripide in Medea.* bref la chaleur comme dit Euripide. *ἄνθρωπος μεγίστην αἰτίαν κακῶν ἔσθ' ὀργή.* & Horace.

Ira furor brevis est, animum rege, qui nisi patet *Horat.*

Imperat: hunc frænis, hunc tu compeſce catena.

Pour vous en garder ie vous renuoye aux *Aulib. de ira.* trois remedes de Seneque. Ce qui est occasion qu'elle est nuisible en ce mal, est parce qu'elle enflamme; & agite extraordinairement les esprits, elle ébranle, & fait bouillir les humeurs. Les signes s'en voyent manifestement aux yeux *Effets de la colere.* qui s'y troublent, viennent furieux, & comme sanglans: le cœur leur sert de fournaise, c'est pourquoy les anciens la définissent par vn bouillonnement de sang proche du cœur, ce que Lucrece a fort bien expliqué en ces vers, *3. de nat.*

Est etiam calor animo, quem sumit in ira,

Cum feruescit, & ex oculis micat acrius ardor.

& Ouide encor plus expressement, *3. de arte.*

Lamina gorgoneo sauius angue micant

Ora tument ira, nigrescunt sanguine vena.

Il faut donc en cette passion, qu'il y aye un grand trouble aux esprits, & aux humeurs, puis que les effets en sont si violens: or toute vehemente agitation infirme, & debilité. La cholere donc debilitera extrêmement, & partant extrêmement nuisible. C'est pourquoy vous les voyez lors que leur feu est éteint, pantelans, recreus lassez, & comme defaillans. Je vous ay tantost conseillé les trois remedes de Senèque pour vous en garder: ie vous donne maintenant

Æschyle in celui que l'Océan donnoit à Prométhée, attaché sur la roche, chez *Æschyle*,

ὄργης νοσέσσης εἶσιν ἰατρὸι λόγοι.

Pour les femmes, il se faut souuenir du proverbe que la peste vient par les F. *ut Venus enervat vires sic copia Bacchi*, par la debilité qu'elle donne aux esprits. Je n'en diray davantage, de peur de me rendre ce sexe ennemy, & ne voudrois à leur preiudice donner le conseil d'Antiphylon, rapporté par Hippocrate: qui conseilloit

Pour l'usage des femmes

Resolution estrange d'Antiphylon.

de se faire chastrer, pour éviter la goutte: ie diray seulement qu'il faut que soit *sobria Venus*: car elle tient le premier lieu entre les choses lesquelles Hippocrate tient dommageables, *modum si excefferint*. Bref il se faut conduire si accortement avec cet ennemy ruzé, se tenir si couuert, se prendre garde tellement de ses surprises, qu'on ne luy donne la moindre prise du monde: ayant assez de moyens de nous la donner inévitables, sans que volontairement nous nous perdions dedans ceux, desquels nous

nous pouvons garder, & ce pour la precaution des choses exterieures & non naturelles.

DE LA PRESERVATION

qui regarde le corps.

CHAPITRE XXXII.

NOUS auons monstre aux chapitres precedens, comme il se faut prendre garde, des causes de la peste, donné les moyens de les corriger, prescrit quelques remedes generaux, qui resistent à leur malignité: il faut traiter maintenant de ceux, qui fortifient le corps, & qui l'en rendent moins susceptible. Parce qu'estant exposé aux iniures de tous endroits, il faut une grande conduite pour l'en preseruer: & parce que les corps impurs luy laissent plus de prise, pour auoir desjà quelques dispositions à la corruption: il faut au premier soupçon du mauuais air, se purger conuenablement, par l'aduis de vostre medecin, meslant tousiours avec les medicamens purgatifs quelque chose de cordial. I'excepte les grands antidotes, car comme Galien remarque au liu. de *Tberiaca ad Pesonem*, ils empeschent les purgatifs, & rendent la purgation sans effet. Je laisse les formes de ces purgations exprez, pour ne grossir ce discours de choses non necessaires: si c'est en forme liquide, on peut mesler en la dé-

Preseruation du corps

Purgation

Observation en la purgation pour la peste de Galien.

K iij

Petafite. coction quelques racines de petafite, ou ange-
Angelique. lique, ou de royne des prez : rapeure d'yuoire,
Raine des corne de cerf, ou rhinocerot : ou y dissoudre
prez quand & les laxatifs, vne ceuillerée d'eau impe-
Corne de riale, theriacale de nasse, ou de canelle. Si c'est en
cerf, d'yuo- forme solide, meller vn peu de magistere de
re, de rhino- perles, du bezoard, du diambre, ou bien de la
cerot. confection d'alkerme, ou d'hyacinthe. Si le
Eau de nasse corps est plethoric qu'il y aye de la repletion aux
fe imperiale veines, il faut aussi de bonne heure, tirer du
Theriacale sang : n'y ayant rien qui empesche tant la cor-
de canelle. ruption des humeurs, que l'euentilation qui
Magist. de s'en fait par la saignée modérée. Le corps ainsi
perles. préparé, il faut garder le regime prescript, &
Bezoard. vser des remedes suiuaus, qui resistent du tout
Diambre. au mauuais air. Premièrement il faut iournelle-
Conf d'alher ment, au matin, & au soir, parfumer son linge
Conf d'hya- & les accoustremens, de ce parfum.
cinte.
Saignée.

Parfum pour le linge.

Parfum
pour le linge
en paste ou
en poudre.

℞ Du ladanum pur.
 Du styrax.
 De la mousse de noyer lauée en eau de
 roses. A 3j
 Du myrrhe.
 Du fouchet odorant.
 Du bois de roses.
 Du liquidambar. 3j.

Incorporez ces choses en paste, avec huile
 de roses, & therebentine : ou les laissez en pou-
 dre, pour en ietter sur le feu, auquel vous ferez
 chauffer vostre linge, & vos accoustremens.

Vous ferez aussi preparer vn lingé en forme de mouchoir duquel vous frotterez la bouche, les temples, le nez & tout le visage, & en boucherez le nez & la bouche, quand vous ierez par la rue : principalement quand vous passerez deuant les maisons infectées, ou suspectes. Nous l'appellons sparadrap cordial.

*Mouchoir
preservatif.*

Mouchoir ou sparadrap cordial.

℞ Racines d'Iris commun. ℥ij

que vous coupperez par morceaux, & ferez bouillir avec vne liure d'eau de roses, deux onces de vin blanc, & demie once d'eau de vie, tant qu'elles viennent en pulte: que vous passerez par le tamis, puis y adiousterez

Poudre de diambre.

℥ij

Poudre d'aurone.

De racine d'asclepias.

A ʒiiij

Poudre d'iris de Florence.

Poudre d'angelique.

A ʒij

Vous incorporerez toutes ces poudres avec la paste d'iris, & la décoction en laquelle elle a bouilly, & ietterez dedans des linges assez forts, mais desliez, que vous y ferez tremper, & pestir avec le bistortier de bois; tant qu'ils ayent pris de ce malgama tout ce qu'ils pourront recevoir, & les ayant tirez vous les étendrez, & rendrirez encor avec la spatule de bois, de la mesme pulte dessus, & dessous, & les laisserez ainsi secher à l'ombre, pour vous en seruir comme il est dit. Ce sparadrap n'a pas seulement

*Effet de ce
Sparadrap.*

K iiij

des enfants, il fait mourir & sortir les vers, mis parmy les hardes, il empesche toutes sortes de tines & corruptions.

Vinartificiel pour se laver auant que sortir du logis.

Vinaigre d'ail.

Baume du Perou pour se froter les conduits de l'air.

Essence de girofle ambre.

Extraction d'angelique. Malagme contrahier. Essence de saffran.

Huile de soleil.

Sucre de camfre. Theriaque. Mithridat.

Il faut sortant du liect, laver les mains, la bouche, les yeux, les temples, avec du vin d'espagne, auquel on aura fait tremper de la ruë, de l'angelique, & de la lysimachie: quelques vns se seruent au lieu de ce vin, du vinaigre d'ail, mais il se faut garder d'en mettre à l'œil. Auant que sortir du logis, il se faut froter les tēples, le dedās du nez, les leures, les paumes des mains les carpes où battēt les arteres, mesme le cœur, avec de bon baulme du perou, qui par son adstriction, ferme l'entrée au mauuais air, par sa vertu balsamique, resiste à la corruption, & par son expiration spiritueuse, & odorante, resiouit le cœur, & les esprits: il faut prendre en sortant à la bouche, quelque morceau des oppiats sui-uants, ou deux gouttes d'essence de girofle, ou quelques grains d'ambre, ou de l'extraction d'angelique; ou du malagme fait de la racine de contra-hierua avec le sel de bezoard, ou de l'essence de fleurs de saffran, avec le suc de lysimachie, que nous appelons chaste-peste. L'huile du soleil, entre les specifics: ou beurre & sucre de camfre, sont sur tous les autres singuliers, & recongnus: non par analogie, comme les autres: mais par épreuues certaines, & signalées: au deffaut desquels on se peut seruir des ordinaires, comme du Theriaque, du mithridat, de l'oppiat de salomon, du diascordion, de l'electuaire dé ouo, de la confection d'hyacinthe, suiuant la description d'Auicenne

ou de Ioubert, de l'electuaire de la faculté de Vienne, de l'electuaire de l'Empereur Maximilian, de la poudre dosleuius, & de tous les autres qui courent les boutiques avec plus de reputation, les proportionnant aux naturelz de ceux qui s'en seruiron, détrempant ceux qui sont excessiuement chauds, avec quelque rafraischissant cordial, comme le jus des grenades, le suc de citron, eau d'ozeille, ou autres. Tous ces derniers remedes sont bons, & cordiaux: mais pour parler librement, ils sont trop generaux, & indefinis, pour en esperer grand ayde en la peste. Ils ne sont qu'analogiques, pour la conformité qu'elle peut auoir avec les autres venins. Car pour le theriaque qui est le plus puissant, & genereux de tous: il n'a esté institué que pour les venins des animaux, principalement des jôboles, c'est de ceux-là desquels il à tiré son nom, ἀπὸ τῶ θηρίων.

Reptilium quæ dente nocent ictūque ferarum. Nicand.

Les remedes desquels generalement Nicander appellent θηρίων: à la difference de ceux qui guarissent les venins des vegetans, qu'ils appellent ἀλεξιφάρμακον, ce que les curieux obserueront en passant: Plinè mesme au 4. de son histoire souz la generale acception de ce nom, appelle vne certaine vigne *theriacæ*, d'autant que le vin qu'elle portoit estoit propre au venin des animaux. Le mithridat n'est non plus destiné que pour les poisons.

Effecit potu mithridates sepe veneno

Toxica ne possent, seua nocere sibi.

Le diascordium, le salomon, le de ouo, les

Opp. de salo.
Diascordium
Electua de
omo.
Conf. d'yac.
Elect de
vienne.

Alexis. de
l'empereur.
Maximil.
Poudre des
Lenius.

A quoy est
destiné le
theriaq.

Observation.
Plin. 4. hist.

La propriété
du mithrid.

cataposes de Ruffus, ont outre ce, quelque vertu resistente à la putrefaction: mais seulement par qualitez élémentaires, chaudes & seches, qui laissent tousiours vne intemperature, ou au moins vn empyreume aux esprits & aux humeurs. Outre que le grand embarras & confusion des drogues, qui entrent en ces compositions, chargent infiniment l'estomach, & le terrassent chacun de son costé.

Cause de l'incommodité des grands antidotes.

Frigida pugnabant calidis humentia siccis.

Leurs facultez contraires se détruisent les vnes les autres, ainſi que les soldats engendrez des dents du serpent de Cadmus. Les anciens ayant fait comme en vn embrasement vniuersel, auquel on iette de l'eau de tous endroits: auſſi pour faire cette composition vniuerselle, ils ont fait vn ramas de tout ce qui de pres, ou de loin, auoit quelque propriété contraire aux venins: & croy que ſi on preparoit le ſel des viperes comme il faut, que l'on fiſt de meſme l'extraction de squille; & meſlant quelque antiloi-mique formel, il feroit vn remede beaucoup plus ſpecificque, & déterminé pour la peste. Car c'eſt en ces deux drogues que j'attribue toute la vertu du theriaque: & puis que la peste pouſſe ſa malignité dans la ſubſtance ſpiritueuſe, laquelle elle attaque comme à prix fait: il faut la combattre par remedes ſpiritueux, qui ayent les meſmes conditions pour luy reſiſter, qu'elle a pour les infecter. C'eſt dedans les natures ſpiritueuſes, qu'il les faut chercher. Pour la curation, c'eſt autre choſe, d'autant que les esprits par conſecution, infectent les humeurs: & faut

Sel de viperes.

Extraction de squille.

Remedes preſeruatifs differens des curatifs.

avoir lors égard à l'un, & à l'autre. Les anciens aussi sans en dire la cause, ont bien connu que les remedes preferuatifs, doiuent estre differens des curatifs. Les secondes qu'ils attaquent sont les solides: parce que l'humidité radicale, ou baume de la vie, y est collé: il leur faut donc pourvoir comme aux spiritueuses, & chercher leurs remedes dans les plus fortes compactions de la nature: gardant toujours l'analogie du remede au mal. Cecy semblera peut-estre paradoxe, à ceux qui cherchent seulement la cure dans les contraires: & qui ne reconnoissent que les qualitez, & les humeurs: mais tres-veritable à ceux, que la curiosité porte plus auant, en la recherche des causes. Or comme l'homme est le plus parfait des viuans, que la peste est le mal le plus spécifique de son espece, & que sa malignité est releuée par dessus toutes les autres: aussi faut-il chercher les remedes, dedans les plus parfaites, puissantes, & solides productions de la nature. Or comme les viuans animaux sont plus parfaits, & puissans, que les vegetaus, c'est là où il les faut trouuer tout ainsi que dedans l'or seul, on trouue les semences de l'or.

Les parties solides sont attaquées en la peste.

D'où il faut tirer des remedes de la peste.

Tunc aliunde putes, ne tu primordia, in auro

Anguvel.

Semina sunt auri, quamuis abstrusa recedant

Longius, & multo nobis querenda labore.

C'est chose estrange, que le peu de curiosité des hommes, nous aye iusques icy priuez de remedes si necessaires. Je ne scay si la nature à dessein nous les veut cacher, pour auoir toujours en main de quoy nous remettre en de-
voir: ou si elle est manque & defectueuse en

Les remedes de la peste sont aussi bien aux mineaux qu'aux vegetaus.

*Objection.**Solution.**Sçavoir si
les minéraux
ont vie.**Comparaison
des plantes
& des mine-
raux.*

cette part : tant y à que les minéraux estant les plus solides productions, nous conuient aussi bien que les vegetans, à les y rechercher. Et parce qu'il semble que ie me contrarie ; d'autant que les minéraux n'ont point de rang entre les choses viuantes, & partant qu'ils sont beaucoup plus éloignez de nostre nature que les vegetans, qui ont quelque sorte de vie plus approchant de nous, contre ce que nous auons dit, qu'il faut qu'il y aye de l'analogie du viuant au viuant. Je diray que les effets de la vie ; ne sont gueres moins remarquables en eux, qu'aux autres. Ce qui à obligé beaucoup de grâds hommes, de leur attribuer la vie vegetatiue côme aux plantes. Vous en pouuez voir les raisons qu'en donne Cardan ; que Scaliger ennemy de cette opinion, ne fait qu'esquiuier au lieu d'y respondre solidement. Mais cela n'est de mon sùiet, & ne veux pas pour cela déroger à la creance commune : mais ie diray qu'ils sont récompensés d'ailleurs ; par vne solidité de substance, par vne forte compaction, par des esprits puissants, desquels toute leur nature est plaine : qui agissent bien d'une autre façon que les vegetans ; lesquels perdant par l'auulsion, ou exsiccation, leur faculté vegetatiue, ne peuuent plus rien, que par leurs qualités élémentaires, ou matérielles, du tout inferieures à celles des minéraux. L'analogie qu'ils ont avec nous se perd par leur mort, qui arriue lors qu'ils sont separez de leurs racines ; ou l'esprit des minéraux demeure collé dans leur substance, fixe à leurs principes, & auons bien grande peine, quelque tourment

que nous leur puissions donner par le feu, de l'en séparer. Ils ont leur sel si purificatif, & de-terlis, qu'ils nettoient le corps, iusques l'estamine comme on dit. Vn malheur est que le sprit visceral de la terre ou chaleur hypogeenne ne les pouuant exactement cuire empeschée par l'humidité crüe de sa nature, leur laisse beaucoup d'impuretes ennemies & contraires à la nostre qu'il faut digérer, & corriger, par vne chaleur empruntée. Mais c'est asses sur ce suiet, ie ne fais qu'ouurer le chemin, d'autres l'aplaniront. Je diray seulement que la peine de ceux qui travaillent à l'œuure, seroit beaucoup mieux employée, à la recherche des spécifiques dans ces fossiles, pour les maladies, que le peu de pouuoir des vegetans, à laissé iusque icy incurables. Ce n'est pas que ie n'approuue & n'estime grandement les remedes qu'ils nous fournissent, car nous y en trouuons tous les iours d'admirables & incongnus aux anciens: Mais la medecine seroit beaucoup plus riche, si elle s'estoit renduë aussi familiere ceux des mine-
*Correction
necessaire
aux mine-
raux.*
*Auis aux
spagiriques*

Preseruatifs pour les pàuures.

Ceux qui n'auront la commodité de recou-uer à cause de leur pauureté les preseruatifs que nous auons décripts cy deuant, se pourront ser-uir aussi vtilement de ceux-cy.

℥ De la greine de geneure.

De la graine de chardon benist.

De la racine d'angelique.

A 3f

*Preseruatif
facile en
poudre.*

Saffran.

3j

Myrrhe.

3f

Puluerisez le tout, & meslez avec vne once & demie de sucre rouge, prenez de cette poudre trois fois le iour, le poids d'un escu, quand la malignité est grande, & vn peu de vin blanc apres : sinon ce sera assez le soir & le matin ou bien

℞ Du sel de thanaisie.

De la poudre de racine de scordium.

Du gyrosle.

De la graine & écorce de citron. A 3iij

Autre pre-
seruatif en
oppiat.

Citronnat
& codignac
preservatif

Nicand.

Le coignier
appoyé des
pays des
Grecs en
Grece.
Effets du
coing.

Plutarque.

Puluerisez le tout & incorporez avec du miel écumé, adioustant du suc de citron vne bonne quantité, faites oppiat : duquel vous prendrez deux fois le iour, la grosseur d'une auellaine. On peut faire aussi du citronnat, & codignac preservatif, d'autant que ces deux fruits ont vne vertu puissante, non seulement contre la peste, mais contre toute sorte de venins. C'est pourquoy Nicander versé en cette matiere entre tous les anciens ordonnoit pour toutes sortes de poisons la décoction de semence de coing avec le poulliot : & que les Grecs furent curieux de faire venir le coignier de la ville de Cytone pays des Gettes en Grece pour ce suiet & outre il a cela particulier de laisser & en la bouche, & en l'estomach vne vapeur & odeur agreable. Aussi Plutarque in *symposis* rapporte que Solon auoit commandé, que les nouuelles mariées auant que de coucher avec leurs maris, en mangeassent.

Cydonia namque

Grata ore & stomacho cum sint sicque halitus illis

Fit suavis, blandus manat & ore vapor.

Vous pourrez voir ses proprieté dedans Plin. chap. 12. & 17.
ne au l. 15. Pour le citron; Athenée est témoin sans reproche, comme il est singulier & par sa substance, & par son odeur, & par ses qualités, contre toute sortes de venins: & mesme contre le mauuais air. Oppius dit que sa vertu est si grande qu'il fait mourir les vers, & autres insectes, & que mis avec les hardes empesche qu'ils ne pourrissent. C'est pourquoy Homere & Neuius appelloient ces hardes citronnés *citrosas vestes*, du temps de Theophraste, & de Pline, si nous croyons Athenée on ne les mangeoit pas, mais on les gardoit comme vn thresor precieux, l'histoire est commune en la recommandation du citron, dedans le mesme des deux larrons desquels l'vn fut sauué par son moyen bien qu'exposé aux animaux plus veneneux: parce que les vers de Pontanus les décriuent élégamment, ie les rapporteray.

Mala nitent virides primum referentia frondes,

Hinc rutilant, fuluorque micant matura metallo,

Flore nouo semper, semper quòque fructibus aucta.

Vous ferez donc du citronnat ou du cotignac pour la peste duquel vous desirerez en cette façon.

Hachez vos coings ou citrons par quartiers, sans les peller, & les faites bouillir avec parties égales d'eau de scabieuse, de lysimachie, de poulliot, & de vin blanc: puis les pilez, & passés par le tamis, auxquels vous adiousterez du sucre blanc & fin, à proportion de la quantité de

Plin. chap.

12. & 17.

Louanges
du citron

Athenée

Oppius.

Athen.

lib. 3.

Histoire

Pont. lib.

1. de hortis

Hesperid.

Description

d'un citron-

nat preser-

uatif excet-

lent.

pulpe que vous aurez, & les ferez bien peu bouillir, puis y adiousterez la poudre suiuite, les incorporant peu apres.

℞ Racines de gentiane.
Racines d'alclepias.
Racines d'imperatoire. A zij
Fleurs de romarin.
Fleurs de muguet. A pij
Graine de chardon benist. zij
Safran. 3j

*Addition à
ladite com-
position pour
les riches.*

Faites poudre de tout cela, & les meslez exactement avec la pulpe, y adioustant quinze ou vingts gouttes d'aigre de vitriol : lesdites poudres sont pour liure & demie de paste. Pour les riches vous mettrez sur la mesme quantité

poudre de perles.
Poudre de bezoard.
Ambre gris. A 3j
Musc.
Feuilles d'or. num. iiij

*Citron arti-
ficiel pour la
peste excel-
lent.*

Estant bien meslé, vous en emplirez des boëtes, & en prendrez demie once le matin. On peut aussi prendre vn gros citron, que l'on ouurira, & en épraindre la moitié du suc, puis au lieu, on l'emplira de poudre de cloud, de bois d'aloë, de macis, de santal citrin, de safran, & de camfre : puis le faut re fermer, & percer en plusieurs endroits, le frotter avec baume du perou, & le laisser vn peu trempier en vin blanc : & le secher par apres : ie le prefere ainsi preparé à toutes les pommes odorantes,

*Letheriaque
de pompee.*

que l'on scauroit inuenter, pour porter à la main & sentir. Le theriaque de pompee, ou de mithridat, est

dat, est aufsi fingulier pour les patures, composé de la noix, de la figue, de la ruë; & du sel, quoy qu'en veullent dire quelques scrupuleux de ce temps, car la propriété de tous ses ingrediens est de combattre la peste, & resister à sa putrefaction. L'antiquité d'un commun consentement l'a recommandé. Je ne sçay s'ils se fondent sur ce que quelques auteurs disent, que l'usage frequent de la figue cause la lepre. *Opinion erronée de quelques uns.* Au contraire elle est singuliere aux maladies spiritueuses, & pulmoniques, c'est Galien au liu. 11. de la faculté des alimens, où il dit, qu'entre tous les fruits oreaux, & d'automne la figue a moins de mauuais suc: c'est pourquoy Caton prist la peine d'en porter de Carthage à Rome, qu'il presenta aux senateurs en plain senat. *Gal. pro. priété de la figue. Caton.* Platon au 8. de legibus appelloit aufsi les figues *generosos fructus*. Pour la ruë, sa faculté est si constamment tenue de tous les auteurs resister aux venins, que ce seroit abuser du temps de le prouuer. *Propriété de la ruë Dioscoride.* Dioscoride au 3. liure dit qu'elle oste la force des plus malins, qu'elle épointe le poison des serpents, l'interprete de Nicander l'ex-tolle encor dauantage. C'estoit pourquoy, si nous croyôs Iosephe les Iuifs en Macheron par tradition de leurs peres, en auoient curieusement conserué vne plante, sçachant sa vertu infinie, & estoit tellement accrûe depuis le temps d'Herode qui l'auoit plantée, qu'elle surpassoit en hauteur le plus grand figuier de Iudée. *Hist. dans Iosephe. liu 8.* Theophraste chez Athenée dit que les Eracleotes ne trouuerent autre moyen de se garantir des venins de Clearchus leur tyran que par la *louange de la ruë chez Athenée.*

L

Les proprie-
tez de la
noix.
Lib. 1.

Nux à no-
cendo.

Ouide de
nuce.

Refutation
de cette opi-
nion.

ruë qu'ils mangerent auant que sortir du logis.
Or pour la noix l'appellation que les anciens
luy ont donnée, témoigne sa vertu toute diui-
ne, l'appellant *inglans quasi glans Iouis*, aussi
Dioscoride la tient souveraine non seulement
pour resister aux venins: mais aussi pour chasser
les vers de l'interieur, & guarir les defcédations
du cuir exterieurement: & nous voyons que de
son huile, tirée selon l'art, nous guarissons les
gangrænes, les charbons, & les fistules. Ceux
donc n'ont bien connu sa vertu qui disent qu'elle
vient à *nocendo* dont vous avez chez Ouide

Me sata ne ledam (quoniam sata ledere dicor)

Imus in extremo margine fundus habet.

Ce qui ne se doit entendre, que des semen-
ces lesquelles le grand ombre que fait le noyer
étouffe, son air mesme leur estant contraire: j'ay
expliqué les trois ingrediens de ce theriaque,
pour faire voir que c'est sans cause que l'auteur
d'un petit liure, qui a couru au commencement
de la peste le reprouue. Je sçay qu'elle seroit
meilleure si nous auions les noix pontiques &
la ruë & figues orientales, comme auoit Mithri-
dates.

DES PRESERVATIFS DE LA
seconde espece.

CHAPITRE XXXIII.



Il y a vne autre sorte de preserva-
tifs, que i'appelle accidentels: à la
différence de ceux qui le sont par
leur nature : parce que ceux-cy
n'ont aucune vertu formelle, con-
tre la peste, ny qualité bezoardique pour forti-
fier le cœur, mais seulement par leur onctuosité *Preservatifs*
oppilatiue, empeschent que l'infection pesti- *accidentels.*
lente n'entre au corps : ou par transpiration, ou
respiration. Ceux qui l'empeschent par la respi-
ration, ont avec cette oppilation quelque chose
de cordial, que ceux qui l'empeschent par la
transpiration n'ont pas: & comme il n'y a que
ces deux moyens, par lesquels nous gagnons la
peste, aussi n'y a-t-il que ces deux voyes & en-
trées, qu'il faut garder. Ceux-cy pour dire vray,
ne sont si genereux que les autres: mais encor
sont-ils grandement vtils, & leur effet est plus
sensible & apparent. Toute leur vertu consiste
à boucher les auenuës du cœur, empeschant que
le venin ne se saisisse de ses passages; & par
les pores, & par les spiracles, & éuents de l'air.
Ainsi que nous voyons les charlatans, pour pi- *Artifices des*
per la creance du monde, se munir l'interieur de *charlatans.*
choses grasses, & onctueuses, auant que prendre

L ij

*Autre ar-
nise.*

*Sueton.
d'Agrippi.*

*Beurre affi-
né.*

Huile d'œuf.

*Baume de the-
reb.*

*Huile de pi-
gnon.*

de pistach.

D'amand.

amer. de

ben. muscat.

sang d'hyp.

Extrait de

galbanum.

Essenc. de

gyrof.

Baume vin

perou.

Extrait de

styrax.

Extrait d'af.

Huile scorp.

Sucre de

camp.

leur arsenic: afin que les parties, ne ressentent la vertu delectaire, & corrosive de ce poison: où bien se laver les mains, de quelque liqueur limoneuse, & stupefactive, avant que d'y verser leur plôb, par le moyen de laquelle, il coule sans s'arrester, ny imprimer sa chaleur. C'est de cette sorte de preservatifs, que Suetone rapporte qu'Agrippine mere de Neron se servoit: de sorte que jamais il n'osa l'essayer par poison, parce qu'il sçauoit dit le mesme, qu'elle estoit toujours munie. Ils se trouuent dans la nature des balsamiques, souphres, bitumes, larmes, & gommes: du nombre desquels nous tenons comme les plus communs, le beurre affiné au soleil, avec l'eau de vie, l'huile d'œuf, le baume de therebentine, les huiles de pignons, pistaches, amandes ameres, de ben, muscatelin, le sang d'hypericon: mais les plus singuliers sont l'extrait de galbanum, l'essence de gyrosfle, les baumes roux, & blancs du perou, l'extrait de styrax & d'asse odorante, tiré avec urine de bouc, l'huile de scorpion de l'antidotaire florentin, & par sur tous le sucre ou beurre de camfre. De toutes ces choses vous en pouuez prendre quelques gouttes interieurement avec eau cordiale, ou vin d'Espagne à ieun, ou vous en frotter seulement tous les conduits de l'air, les emonctoires, & tous les lieux où se font les diuisions des grandes veines, & des arteres. Il en faut aussi frotter les temples, les narines, & les léures, le cœur & le foye, le fonds des mains, & la plante des pieds: i'entends quand l'air est extrémement corrompu, car c'est assez en vne peste com-

mune, se frotter les temples, le cœur, & les emonctoires. Nous faisons à mesme fin des parfums gras, & fuligineux vniuersels, pour tout le corps, afin que leur vapeur entre dedans les pores, & s'en faisisse, auant que le mauuais air les occupe. Chose fort commune en leuant, & qui leur succede. I'ay veu à Paris pendant la peste de 1596. vn medecin Iuif, grand naturaliste, & chymiste, qui traualloit à l'œuvre avec le docteur Cayer, en l'abbaye saint Martin, qui faisoit vn parfum, duquel ils receuoient tous deux la vapeur, chaque iour le matin, & le soir, en l'hypocauste, nuds par tout le corps: & en aspiroient mesme la fumée, & apres sans crainte ils conuersoient avec toute sorte de malades, & sans danger. Ce parfum leur rendoit la peau fort noire, le docteur Cayer quelque temps apres m'en donna la recepte que voicy.

Parfum vniuersel.

*Parfum
vniuersel
d'un Iuif.*

℥ De la fuliginosité de raifine.

Styrax liquide. A ℥ij

Galbanum. ℥ iij

Ladanum. ℥ j

Charbon de saule. ℥ iij

Détrempez toutes ces choses avec vrine de bouc, puis y adioustez

Fiente de paon sechée. ℥ j

Chaux viue. ℥ j

Meslez, & pestrissez toutes ces choses exactement ensemble, y iettant quelques gouttes d'eau de vie, & les poudrant de poudre de terre

L iij

figilée, tant qu'ils acquierent consistance de
 paste : que vous ferez secher moyennement,
 pour en former des pastils de telle grandeur, &
 poids, que vous delirerez, pour en recevoir la
 vapeur en l'estuue, ou en lieu auquel l'air n'en-
 tre aucunement. Le commun peuple en Sicile se
 frotte tout le corps à mesme deffain avec la mi-
 ne, ou le plomb, pource qu'il bouche & desse-
 che le cuir, les autres font des ablutions de tout
 le corps : mais parce que l'humidité iointe à la
 chaleur, relasche & attendrit, ie n'en serois d'ad-
 uis, si les lessiues n'estoient astringentes, & des-
 sechantes : & afin qu'il ne manque en ce traité
 aucune sorte d'ayde, i'en donneray vne des-
 cription.

La mine de
 plomb

Lexique pour
 la peste.

℥ Feuilles de cypres.
 Feuilles de pin.
 Feuilles de cedre.
 Feuilles de faulge. A pij
 Bojs de geneure rapé.
 Bois de santal rouge & citrin. A 3j
 Fleurs de geneft.
 Fleurs de soulcie. A pj

Faites bouïllir ces choses avec vin blanc, &
 eau, pour en faire vne ablution : ou bien les re-
 duisez en poudre, & faites passer le vin & l'eau
 plusieurs fois par dessus, en la chauffe, pour en
 faire lessiue. Les autres sans tant de peine se la-
 uent d'eau salée & d'vrine.

PRESERVATIFS SPECIFIQUES.

CHAPITRE XXXIV.

LES moins curieux se pourroient contenter des antidotes, & autres preservatifs que nous auons rapportez cy deuant: mais il faut passer plus outre, & decouvrir ce que la nature tient de plus secret pour ce mal, sans crainte d'encourir la punition du libertin d'Appius, pour auoir diuulgé les loix. Je ne veux charger le papier de remedes vulgaires, ils se trouuent *ad fastidium & nauseam* chez les auteurs: ceux qui suiuent sont rares. Premieremēt l'huile ou comme disent les spagiriens, le sucre de camfre est singulier, d'autant que par sa vertu spiritueuse, il se ioint soudain aux esprits: par sa subtilité il penetre: par sa secheresse, il corrige la pourriture: par sa vertu balsamique, il purifie: par sa qualité ignée, il consomme: & par son froid, il tempere. Beaucoup s'étonneront comme ie luy attribue des qualitez, & des effets si contraires: mais s'ils considerent sa nature etherogene, & hermaphrodite, ils cesseront leur étonnement. Ceux qui l'ont banny des compositions cordiales, & adulteré les descriptions des anciens, n'en connoissent pas la force. Il faut donc prendre trois gouttes de cette essence,

Remedes specifiques pour la peste

Vertus de l'huile de camfre.

L iij,

*Sel de l'urine**Autres spécifiques.**Baume de sang de cerf**Baume de sang d'homme**Mumie de vie.**Le sel des vipères.**Nicander*

avec vne cuillerée de syrop de limons. Le sel de l'urine d'un enfant dedans le premier septenaire, bien sain, & bien composé, avec le sel de contra-hieruas parties égales ; incorporés avec huile d'écorce de citron, & en prendre six grains. Le baume de sang de cerf, digéré au bain avec son cœur, ou le baume de sang d'homme, ayant santé parfaite, dedans le troisième septenaire, que Paracelse appelle mumie de vie, sont deux spécifiques excellents. Car comme le sel, & le baume commun, ont vertu de conseruer toutes choses & les preseruer de corruption : ainsi les sels, & les baumes tirez des viuans, conseruent les principes de la vie, & les deffendent de putrefaction. Le sel des vipères n'a gueres moindre effet : parce que ce reptile est merueilleusement spiritueux, au rapport de Nicander

*Ignescens exstinguitur**Feruensque libidinis est.**Force des sels.*

Ce sel auroit plus d'efficace au theriaque, que les trochisques mal apprestés : car il faut dire verité, que la cuisine de Geber est plus delicate, les cuisiniers plus friands, que ceux de Mesué. Nous auons l'experience de la force de ces sels à la lepre, maladie autant spécifique à l'homme, & aussi contagieuse, que nulle autre. Nous liquefions par leur ayde, les corps les plus solides de la nature, & par eux mesmes nous fixons & coagulons les esprits, & les substances les plus subtiles, qui puissent estre. Meslant donc les bezaartics, (pour determiner leur action) avec quelques uns de ces sels, vous auez

vn specific assure, tant alexitaire, que diaphoretic. Les anciens ont bien connu, que les vegetans ne nous fournissent pas de quoy suffisamment guarir, & nous garder de la peste: ils l'ont cherché dans les animaux, entre lesquels ils font estat du crapaut, les autres disent les reines, ou grenouilles, comme Cardan: mais l'équivoque est au nom, qui se prend souvent l'un pour l'autre: comme nous remarquons chez Nicander, & Elian, qui disent que si quelqu'un regarde fixement, & long temps vne reine, elle bouffit le visage, & rend tout le teint blefme, & passe, ce qui appartient seulement au crapaut, comme aussi de causer le iaunisse. Ils prennent de cet animal veneneux, la pierre qui se trouue en la teste, principalement aux vieils, qu'ils appellent crapaudine, & la donnent en poudre avec du vin blanc, & quelque eau cordiale. Les autres appliquent l'animal entier, & viuant sur le bubon pestilent, & tiennent que par quelque vertu occulte, il tire à soy le venin, qui le fait en fin creuer. Cardan veut que l'on les applique tant & si souvent que la peste creue, & dit qu'en la peste de 1451. aucun n'en guarit que par ce moyen: mais l'alexitaire que nous tirons de cet animal est vn peu plus laborieux. *Preparation du crapaut.* Il faut prendre vn vieil crapaut, viuant, & l'agiter long temps dedans vn vaisseau plombe, auquel il y aura vn peu de son, avec vn baston de coudre franche, pour luy faire ietter sa baue, & son vrine (ausquelles consiste son plus grand venin) & continuer de le battre, iusques à ce qu'il meure, l'oster, & le lauer avec eau de

*Remed. trou-
ué en la na-
ture du cra-
paut.*

*Nicand.
Elian.*

*Vertu de la
pierre cra-
pauline.*

Cardan.

*Preparation
du crapaut
pour le ren-
dre specifiqu.
à la peste.*

faulge & décoction de fouchet, puis le mettre dedans vn vaisseau neuf, bien couuert, & luté avec vn peu d'origan, au feu dereuerbere, tant que la calcination en soit faite: il faut garder soigneusement cette poudre, de laquelle on prendra le poids de demy escu, avec dix grains de bezoard, & six grains de germe d'œuf secché. Ce remede est approuué: mais ie le trouue plus propre pour la curation, que pour la precaution, & le reseruerois au fort du mal, parce qu'il a vne grande vertu diaphoretique. Les autres le mellēt

*Autre fa-
gon d'en
user.*

avec la poudre de larmier de cerf, & de racine de gentiane, & la prennent avec deux cueillérées d'esprit de vin: sur le bubon ils l'appliquent de cette sorte: ils en prennent le poids de deux escus, & l'incorporent avec vn oignon cuit sous les braises, & vn morceau de theriaque, & pilant tout ensemble, en font vn cataplasme, adioustant de la fiente de poulle, & de la lie d'huile, & tiennent que ce cataplasme infailiblement fait meurir & percer l'abscez. La corne de

*Remede pour
percer le bu-
bon.*

*La corne de
ceraſte.*

ceraſte reduitte en colle, comme nous faisons la corne de cerf, & dissoute avec l'eau de rousée de may, est trouué aussi très-singulier. L'huile que

*L'huile de
Macrob.*

les hermetiques appellent de macrobe: l'extraction de cœur de bouc confit en son sang. La

*L'extraction
de cœur
de bouc.*

mumie recente le secret du sang, ou baume des baumes de Paracelse, avec l'huile du soleil, est

*Le secret du
sang.*

le secret des secrets pour la peste: la bellette aussi nous fournit vn specific excellent pour ce mal,

*L'huile de
soleil.*

mais il faut retenir quelque chose à dire, c'est assez de cette sorte de remedes, lesquels quand ie

La bellette.

prefere aux vegetans, ce n'est pour prejudicier à

leurs facultez, ils ont leur prix, & leur mise, mais chacun pour ce qu'il vaut nous les trouuerons en leur lieu.

*PRESERVATIFS TIREZ DES
mineraux.*

CHAPITRE XXXV.

BIEN qu'il semble que les mineraux comme les plus éloignez de nostre nature, n'ayent aucune conuenance avec nous : que la plus grande partie d'iceux nous soient •contraires : si est-ce que le manque des autres remedes, a tellement sollicité la curiosité des modernes, qu'ils ont fouillé la terre iusques à son centre, percé ses entrailles, & n'ont laissé aucune partie de son corps, qu'ils n'ayent mutilée, pour trouuer dedans l'interieur, ce qui manquoit en la superficie. Cette curiosité a si heureusement succédé : leur industrie nous les a tellement appriuoisez, & rendu leur nature si familiere à la nostre, que nous y trouuons des remedes asseurez, pour toutes nos infirmités, & spécialement celles, qui sont teste, aux plus genereux des vegetans. Entre tous l'or, comme la perfection de la nature minerale, analogue au soleil, & à l'homme, spiritueux, & solide, contient & recele des vertus admirables : mais la fermeté de sa

*L'or est
vertus.*

*Les Arabes
inveneurs
des remed.*

*Lemnius
Lemnius.*

compaction, ne nous permettant le resoudre
iusques à ses principes, nous luy dérobons sa
teinture, nous luy oïtons sa chaux, & luy faisons
souffrir tous les tourmens du feu, pour auoir son
huile. Ce metal, ou plustost prince de la nature
metallique, est totalement destiné au cœur,
comme au soleil du corps: aussi les Arabes,
ausquels principalement nous deuons l'inuen-
tion des remedes les plus rares, s'en seruoient
en tous leurs bezaartiques, & remedes cor-
diaux: & toute l'antiquité à leur imitation, l'a
fait entrer en toutes les compositions à cet effet,
mais sans autre preparation que du marteau, le
rendant en feuille, qui n'est que l'ombre de cel-
le que nous cherchons: car pour les mineraux
qui ne les reduit en liqueur, ne fait rien (i'entends
liqueur actuelle, ou potentielle) car on sçait
bien que les sels, les enchres, sont liqueurs con-
cretes, qui se reduisent quand on veut: si donc
l'or sans aucune preparation que du pillon, ou
du maillet, suiuant le témoignage de Leuius
Lemnius assez versé aux secrets de la nature, a de
si grands effets en la guarison des maladies les
plus desesperées, comme la lepre, la phtisie, &
autres, combien dauantage estant reduit en li-
queur, desempestre des liens qui retenoient sa
vertu folaire prisonniere, & rendu tout spiri-
tueux, fera-t'il des effets admirables? soit que
nous l'y reduisions par l'eau philosophique, faite
des sels volatilles sulphurez & mercuriaux: soit
par l'aigre de miel, ou le vinaigre radical, tant
y a qu'il nous fournit deux excellens remedes,
pour la precaution, & guarison de ce mal, fa

liqueur, son essence, que les chymistes appellent le souphre de vie, & sa teinture : le premier, *Ce que l'on tire de l'or* plus propre pour la cure, d'autant qu'il est diaphoretic : & le second, pour la precaution : Ces *Es par quel moyen.* preparations estant de longue haleine, comme magistres de l'art, ne peuvent trouver lieu en la briefueté de ce discours : il faut donc prendre huit grains de l'un ou de l'autre pour la preservation, & doubler la dose pour la curation, & la dissoudre avec de l'eau alkalisée de chelidoine, ou de sanguinaire : remede certainement admirable. Ils ont trouué encor dedans la nature de l'antimoine, vn remede genereux, mais *De l'antimoine.* plus suspect. Il n'y a nul doute, que ce mineral n'aye des vertus admirables, pour la purification du corps : mais à raison de son souphre arsenical, il a de la malignité, laquelle il est necessaire de corriger exactement, autrement ie le déconseille. Car ie ne suis pas de ceux qui s'attachent, & s'obligent aux passions chymériques de la chymie, *nullius addictus iurare in verba magistri.* Je prends par tout où ie trouue le bon, & l'estime pour ce qu'il vaut, sans l'encherir, ny le faire valoir outre sa mesure. Ils disent donc, comme il a la vertu de dissoudre, & purifier l'or le plus noble, & puissant des metaux, aussi peut-il purifier le plus noble des viuans. Quelques vns se laissant emporter à cette persuasion, ont pris au commencement de ce mal *Effets de l'antimoine.* seulement son cristal, sans aucune autre preparation avec succez, ayant fait vider la matiere pourrie, & disposée au bubon, par vomissemens, deiections & vrines : mais ie ne l'approuue nul-

Voyez Bohe-
sumus 21.

lement de cette sorte, pour y auoir encor beau-
coup de malignité en ce verre, ennemie de la
substance spiritueuse, encor que Mathecole, au-
teur de foy, témoigne qu'en la peste de Bo-
heme, l'an 1562. & 63. ils ne trouuerent aucun
remede plus excellēt que quatre ou cinq grains
de ce verre. Je n'approuue non plus la pierre ma-
gnésie ou stibieuse, dont Buccius rapporte que
Colf celebre chymique de son temps, faisoit des
miracles en la peste,

Iis pueri credant, qui nondum ere lauantur.

Magnes op-
palli.
Crocus me-
sallinus.

Mais pour rendre ce metallic en vſage, il en
faut tirer les esprits, & le ſel, lesquels pour eſtre
ſulphurez, tiennent les premiers rangs, entre
les fixes, & les volatiles: mais ils purgent pour
cette raiſon, plus par le vomifſement, que par
les ſueurs: c'eſt cette magnésie opalline de la-
quelle ils font le ſafran des metaux, laquelle ne
me ſemble encor aſſez pouſſée, y ayant encor
quelque malignité: & afin que vous ne ſoyez
priuez de l'eſſet de ce remede, auquel on defere
tant, ie vous en donne la preparation derniere
& parfaite.

Preparation
accomplie &
parfaite de
l'antimoine.

Preparation de l'antimoine. Prenez la quan-
tité que vous en voudrez, & le faites ſublimer,
apres la faſion ordinaire avec les ſels, qui eſt
iuſques où va la preparation commune, cueillez
en la fleur, puis la faites infuſer en ſuffiſante
quantité d'aigre de miel, avec ſucce candy, ſa-
fran, & ambre gris, dedans vne cornüe forte, ſur
le feu de charbon, vn iour entier, ſans le bran-
ler: puis rompez la cornüe, & ſi cette fleur n'a
conſommé tout cet aigre, remettez-le encor au

feu, tant qu'elle aye empraint toute l'humidité, cassez la seconde cornüe, & mettez ce sel dedans vn autre vaisseau, avec cinq ou six petits morceaux de pierre de ponce, & versez de l'eau de fontaine par sur tout, la retirant par inclination, & contipuant cette ablution cinq ou six fois, à la derniere desquelles vous osterez la ponce, qui emportera toute l'aigreur, faites éuaporer le reste, vous aurez vn sel spiritueux, duquel vous donnerez sans aucune crainte, six grains avec vne cueillerée d'eau theriacale à la premiere connoissance que vous aurez du mal. Par cette preparation le souphre de l'antimoine, qui estoit arsenical, est rendu mercurial, & diaphoretique. I'ay appris que deux doctes hommes de ce temps, versez en toutes les parties de la medecine hermetique, trauaillent de present, à trouuer dans le Mercure, vn specific pour ce mal : mais il est difficile, de faire prendre vn visage assuré à ce changeant, arrester ce Protée, qui est né avec la mobilité : on se peut seruir du diaphoretique, qu'ils appellēt *Mercurius philosophicus*, avec la chaux d'or & l'ambre gris. Le souphre estant le principe masculin de la nature metallique, & le premier agent de tous les mineraux, a aussi de grandes vertus : il est balsamic, par consequent purifiant & confortant : il est spiritueux, & acide, purgeant par ces deux facultez les esprits, les redant plus purs, & resiste à la putrefaction : c'est pourquoy il fait mourir les vers, guarist les morsures des scorpions, fait tomber la lepre, guarist les vlcères des pommens & toutes les defecations du cuir, il chas-

*Du Mercur.**Mercurius
philosophie.
Du souphre.*

*Nicand.
Plin.*

se, & fait mourir tous les insectes, & bestions, qui naissent de putrefaction. Nous nous pouvons donc servir de toutes les parties de ce principe metallic, de sa fleur, de son aigre, de son lait, & de son baume, avec heureux succez: n'y ayant à mon aduis aucun remede en la nature des mineraux, qui luy soit à comparer pour ce mal: & croy que pour ce sujet les anciens l'ont appelé *θεῖον* divin, ayant mille vertus toutes divines: c'est pourquoy ie conseille en toutes choses où l'on se sert d'aigre de citron, ou d'orange, en temps de peste: que vous serviez d'aigre de souphre, son acidité estant beaucoup plus spiritueuse, son lait, & son baume sont alexitairés certains de ce mal. Le sel de pierre & le vitriol ont presque les mêmes vertus, principalement si on l'empraint de l'esprit aigre de souphre. Tant de doctes chymiques en ont décrit les vertus, que ce seroit leur faire tort d'y vouloir adiouter. La pierre d'azur, la marcasite & l'aymant sont creus y avoir aussi de grandes, & singulieres proprietés. La premiere parce que se trouvant dans les mines d'or, & par l'extérieure signature, en la couleur, toute celeste, resjouyt & fortifie le cœur, purifiant admirablement les esprits. C'est pourquoy tous les anciens en ont usé aux affections melancoliques, lors que les vapeurs nebuleuses de cet humeur nous infectent. Il en faut tirer le sel fort soigneusement, & en prendre dix grains pour la cure, six grains pour la suspicion, la marcasite plaine, & turgide d'un souphre doré, extrêmement diaphoretic, & disculsif, peut beaucoup pour discuter

*Le sel de
pierre &
vitriol.*

*La pierre
d'azur,
la marcasite
l'aymant.*

cuter

cuter l'air infecté, & le pousser par sueur, soit que l'on se serve de son sel interieurement, ou que sans aucune preparation on l'applique aux emonctoires, en la sorte qui ensuit. Ils prennent trois gros morceaux de marcasite que l'on fait rougir au feu, puis éteindre en vin blanc, de sorte qu'ils gardent encor vne partie de leur chaleur, & les enucloppent ainsi chaudes dedans des linges trempés au vin de cette extinction, aux emonctoires, & faut boire deux onces du vin de la décoction, avec autant d'eau de viorne, puis font fort couvrir les malades, qui suent avec cet ayde si copieusement, qu'ils fondent presque en eau, & par ce moyen poussent & iettent tout le mal dehors: mais ce remede est plus pour la guarison, que pour la precaution. Pour l'aymant, on deffere tant de vertu au maïsle qu'ils appellent *lapis herculeus* ou *sideritis*, qu'ils tiennent qu'il est capable par sa vertu attractive appliqué sur l'emonctoire, y attirer tout le venin, & y former le bubon. Ils en disent autant de la pierre Thracienne, de laquelle nous parlerons avec les pierres. Nos chymistes nous preschent de l'arsenic, pour la peste, auxquels *credat iudeus apella non ego*, ie ne laisse ainsi baigner ma creance. Iesçay que son huile fait des miracles exterieurement pour les chancres, les gangrenes, & autres maladies exterieures les plus deplorées, mais nous ne le pouons chasser tellement, qu'il ne garde quelque chose de sa vertu corrosiue, pris interieurement, si nous ne le voulons depouiller du tout de sa force. La terre recelle encor mil autres choses vti-

*La pierre
Thracien.*

L'aymant.

*La pierre
Thracien.*

L'arsenic.

M

les à ce mal: mais nous nous contenterons de celles-cy qui sont les plus fameuses.

DES REMEDES QUI SE

tirent des pierres.

CHAPITRE XXXVI.



Bon droit Pline disoit que tout ce qui est en la nature est pour le service de l'homme, puis que iusques dedans les pierres, nous trouuons du secours à nos infirmités, par des proprietés occultes, & inexplicables. On sçait quelle vertu l'antiquité a creu estre en la pierre thracienne, pour les venins: les vertus admirables de laquelle Nicander a expliqué en ces vers,

Si lapis vratur candenti Thracius igne,

Et post madefiat aqua flagrabit totus at idem

Mox oleo affuso penitus restinguitur: adfert

Thracius hunc ad nos pastor de flumine nomen

Cui pontus.

Pierre thracienne.

L'electre myrrhin ou porcelain.

Dioscoride a bien connu cette pierre, mais pour auoir ignoré ses vertus ne luy donne aucune propriété. Cette pierre ardante éteinte dans le suc de lysimachie, puis puluerisée & calcinée, guarit assurément la peste, si nous croyons ce que les Cabalistes enseignent. L'electre myrrhin, que l'on croit estre nostre porcelaine au

rapport de Cardan a des vertus insignes, & pour tous les poisons, & particulièrement pour la peste. La pierre Achates, laquelle portée garde les sortileges, les poisons, les fascinations, & tout mauuais air. La pierre de pazar, que nous appellons d'un mot corrompu bezoard, a toutes les vertus, que nous sçaurions desirer pour ce mal, cordiale, desiccative, & diaphoretique. Nous auons ja fait les loüanges de la marcasite, & de l'aymant au rang des mineraux, parce qu'en effet ce sont pierres minerales. Celle que nous appellons par excellence cardiaque, pour représenter exactement la figure du cœur, & luy auoir destiné sa vertu, est excellente pour le mesme effet: mais rien n'approche des proprietiez du saphir oriental, de la topaze, & du hyacinthe, pierres vrayement cordiales, & spiritueuses, & destinées par speciale prerogative à resister au venin pestilent. Pour le saphir, outre que porté en periapte, il a la vertu de le chasser: Les Arabestiennent qu'elle ne peust outrepasser le lieu que l'on aura designé de sa pointe, & le cercle que l'on en aura fait, qu'appliqué quelque temps sur le bubon, le pressant de sa pointe, il le fait creuer. On sçait quelle estime ils font du hyacinthe, combien par sa vertu solaire, il a de pouuoir sur le cœur: ce qui nous a donné suiet de repeter son antidote en cette derniere peste: & en refaire la composition par deux fois qui à la verité est excellente. Mais i'eusse desiré que le temps eust permis de faire la preparation exacte de ces pierres, les reduire en leurs sels, ils eussent rendu cette confection beaucoup plus

La pierre
Achates.

Pierre de
pazar.

La marcas.
L'aymant.

Pierre car-
diaque.

Saphir oriē-
tal.

Merveilles
du saphir
selon les
Arabes.

La topaze.

puissante. Mais la nécessité du mal pressant, on les a fait à l'ordinaire. La topaze est tellement recommandée, par Auenzoar, & ceux de sa secte, qu'il ne croit pas que l'homme qui la porte, puisse estre pris de la peste: mais ie croy qu'il nous baille son opinion pour toute garantie: les promesses si vniuerselles & absolues me font

Carboncle.

Rubis.

Grenat.

toujours suspectes. Le carboncle, que quelques vns confondent avec le rubis, les autres avec le grenat, mais ignoramment qu'ils appellent autrement escabourcle, pour la viuacité de son feu a vne propriété spécifique pour le charbon, duquel on tient qu'il esteint l'ardeur, & la douleur, le touchant seulement. L'emeraude par

L'emeraude.

sa couleur resiouyt les esprits, par sa siccité résiste à la corruption, par son adstriction fortifie le cœur, & par sa propriété formelle guarit la peste. Mais la vertu des perles obscurcist toutes

Les perles.

les autres, desquelles la couleur celeste, témoigne les vertus diuines: ie les mets à bon droit entre les pierres, puis qu'ils ont leur concretion comme elles, ie parle des lucides que nous appellons gemmes, encores qu'elles se trouuent dedans les conches, qui sont animaux à coque, ordinaires en l'Océan indique, si nous croyons Iuba, & Americus Vesputius, picquans comme le herisson. Auicenne & Serapion, leur

Auicenne.

Serapion.

Il agit de

perles.

donnent vne vertu bezaartique, insigne pour le cœur, nous en tirons le magistère avec le suc de citron, ou quelque autre esprit acide, qui est encor plus singulier que la chaux. La terre sigillée, encor qu'elle ne passe pas en concretion lapideuse, trouuera neanmoins icy sa place entre

La terre sigillée.

les pierres, comme la plus excellente pour la peste de toutes les autres : sur les proprieté de laquelle tant de doctes hommes ont écrit, que leur recommandation seule seroit suffisante à la faire estimer. Tous les Arabes conformément leur donnent la préférence à toutes les autres, par l'expérience qu'ils en ont eu en toutes les pestes de leur pays. Pour rendre toutes ces pierres à leur perfection, il faut en tirer les sels, & les dissoudre par des dissolvans convenables, afin que l'impureté de leur terre, qui fait vne partie de leur concretion, corrigée, il ne reste rien que leur eau spiritueuse. Je ne parle point des remèdes superstitieux, que nos lapidaires & les cabalistes disent y valloir pour n'y auoir beaucoup de croyance. Ils tiennent que si vous grauez sur vn iaspe verd, lors que le soleil est en gemini, le troisième de la lune, la figure d'un serpent en rond, mordant sa queue, & que vous portiez cette figure sur le cœur, vous ne pouuez prendre la peste. J'ay leu dans Herodote en quelque endroit, que les Roys de Perse, auoient en singuliere recommandation, ces figures, & les gardoient en leur cabinet royal. Je laisse à chacun la liberté d'en iuger, comme de les éprouuer. Ce sont formes mathématiques, & métaphysiques abstraites, lesquelles si nous croyons les Platoniciens, influent leurs vertus sur les caractères, disposez par vne figure analogue à leur influence, de sorte que comme la forme naturelle s'unist à la matière disposée, ainsi cette forme mathématique s'unist à la figure, luy imprimant la vertu de l'astre, qui luy rapporte. Mais

M iij

*Preparation
de ces pierres
en sels.*


*Comme se
font les Kara-
Eres.*

*Les hommes
doctes qui
ont écrit des
pierr.*

ce n'est mon suiet & ne veux entrer maintenant plus auant en cette matiere: sur laquelle les deux plus celebres sectes du monde, se trouuent antagonistes. Si vous voulez contenter vostre esprit de la connoissance plus exacte des proprieté de ces pierres, vous le pourrez avec plaisir & vtilité chez Ianus Lancinus excellent lapidaire, & braue philosophe, Rabbi Abben-tibon au chap. i. de son liure sous le titre de Roachachen. Cardan, Isidore, Lemnius, & des recens, Franciscus Ruerus & Marbodée François aux liures qu'ils ont faits de la nature des pierres: avec les scholies d'Alard d'Amstredan, & de Puterius Villius aussi: & le liure françois de Iean de Mandeuille de la vertu & couleur des pierres, liure veritablement fort vtile.

DES REMEDES TIREZ des vegetans.

CHAPITRE XXXVII.

 EST icy le dernier cabinet de la nature, mais pourtant le plus riche & le mieux fourny : auquel elle a mis en reserve, tout ce qu'elle a pé-
lé nous pouuoir seruir, pour nous conseruer, & defendre d'une si rude ennemie. C'est celuy qui nous est le plus accessible. C'est dans les vegetans, que la fécondité des reme-
des se trouue, qui se prostituent à nostre con-
noissance, & s'efforcent à l'enüy de nous seruir,
en voicy vne legion des plus communs, l'ange-
lique, la gentiane, l'imperatoire, le diptame,
la petasite, la carline, la cardiaque, la tormen-
tile, la campane, la reinette, l'asclæpas, le ze-
doar, le scordiun, la scabieuse, le mordiable, le
chardon benit, la melisse : Ceux-cy sont plus ra-
res ; la schorzonere, la contrahierue, & le tabac,
la squille, l'ail : des larmes, & gommes, la myr-
rhe, l'aloë, l'asse, le styrax, le galban, le musc,
l'ambre-gris, & tous les aromats. Des fruits,
le citron, le limon, l'orange, la poncire, les
palmes, les grenades & tous les fruits aigres. Des
bois. La canelle, les fantaux, celuy de roses, d'a-
loes, de geneure, bref toute la superficie de la

M iij

terre, est chargée de tels remedes, ausquels par les mellanges differents qu'ils en ont fait, les anciens ont fait prédre mille formes: d'oppiats, electuaires, condits, poudres, tablettes, pillules, epithemes, periaptes, parfums, eclegmes, syrops, iuleps, & autant que l'art les a peu diuersifier, que l'on peut tirer de ses officines, comme d'un magazin & lieu de reserue pour nous en seruir aux occurences. Mais il seroit à desirer que sans s'amuser à ces compositions si laborieuses, on eust tiré les essences, & les selz des plus singuliers, comme du contra-hieruas du tabac, du saffran, de la myrrhe, du camphre, de la squille, de l'ail, de la rue. Les sel de l'angelique, du bezoard, l'huile de l'écorce de citron, & d'orange, l'extraction du galega, ou ruta capraria, tant recommandée des anciens. L'eau de la fleur d'orengé alkalisée, celle du chameleon blanc, d'asclepias: dissoluant les sels dans les eaux, & y adioustant les extractions conuenables: nous aurions des remedes vtils, & agreables, d'une distribution prompte; à raison des esprits: & puissants par les selz: qui sont les deux conditions necessaires aux remedes cordiaux soient alexitaires, ou alexipharmques. Au lieu que ces compositions sont trez desagrees, & de fascheux goust & mesmes qu'il en faut prendre quantité. Les autres estat spiritueux se portét facilement, & comme plaisants sont attirés auidemét des parties, qui en ont besoin, & ausquelles ils sont destinez qui les recoiuet, ainsi qu'une place assiegée & reduite à l'extremité reçoit avec toute sorte d'allegresse son secours. Je ne puis

laisser cette plante tant recommandée es anciens; sans luy donner icy le lieu qu'elle merite, nos herboristes l'appellent *aster atticus*, que quelques vne ont cru estre nostre muguet, toutesfois: il me semble que la description qu'en fait le poëte ne luy rapporte, ils l'appellent pour ce suiet *bubonium*. Virgile.

*Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricola, facilis quærentibus herba,
Námque imo ingentem tollit de cespite sylvam,
Aureus ipse, sed in foliis (quæ plurima circum
Funduntur) viola subluet purpura nigra,
Aster in ore sapor.*

Je ne m'amuseray à former des compositiós de ces choses, c'est assez que i'en donne la matiere, & neanmoins voicy deux paradigmes, qui pourront estre à l'égal de tous les autres, l'un pour le dehors, l'autre pour le dedans: le premier s'appelle par excellence *λοιμόφυγον*, chafse-peste: & l'autre *ἀντίλοιμον*, contre-peste: voicy les descriptions.

λοιμόφυγον Baume.

℥ Huile de scorpion tirée spagyrique-
ment. ℥ss.

Extraction de nicotiane.

Extraction d'ail. A ʒj

Essence de gyrosfle.

Essence de myrrhe. A ʒij

Huile de fleur de safran. ʒj

Succe de camfre. ʒj

Meslez toutes ces choses dans vn vaisseau

sur les cendres chaudes, & incorporés dix grains de musc, & autant d'ambre gris dissous avec huile muscatelin, puis y adioultez demie once de baume du perou, laissez-les fermenter vn iour entier, faisant tousiours tenir la chaleur en estat, & le remüant souuent avec vn baston de laurier: vous aurez vn baume excellent, que vous ferez encor digerer quelques iours au bain duquel vous vous frotterez le cœur, les temples, les carpes, & tous les endroits où vous sentez les battemens des arteres.

Specific αντιλοιμον.

℞ Sel de bezoard Oriental. ʒi
 Sel de bezoard Occidental. ʒi
 Sel de contra-hieruas. ʒi
 Magistère de perles. ʒvj
 Extractiō de terre sigillée infusée en vinaigre d'ail. ʒi
 Essence de myrrhe. ʒij
 Ambre gris.
 Musc dissout en baume blanc. A 20.G
 Meslez toutes ces choses avec
 Conserue de racines de petasites bouillie en vin blanc.
 Confection d'hyacinthe. A ʒij
 Saccre cuit en eau de scabieuse & jus de citron. A ʒij
 Incorporez le tout avec syrop, de conseruation de schorzonere, & six feuilles d'or, si vous n'avez sa teinture, dedans vn mortier de marbre, puis les mettez dedans vn vaisseau de

verre fort bien bouché au bain, & laissez le tout digerer deux iours entiers entretenant la chaleur du bain, puis le conseruez soigneusement comme remede qui n'a son pareil.

*DES EPITHEMES ET
periaptes preseruatifs.*

CHAPITRE XXXVIII.



N dit que pour auoir la raison du mal, il faut l'attaquer en son giste, & que pour l'empescher de venir, il faut defendre les parties qui luy donnent plus libre entrée. C'est pourquoy on a tant destiné de remedes pour le cœur, parce que c'est luy qui est le plus exposé, & contre lequel la malignité pestilente fait la plus rude charge. On ne se contente pas de luy fournir des munitions interieures, mais on le rempare par l'exterieur, de toutes sortes de defences: par les amulettes, epithemes, periaptes, qui s'appliquent, ou se portent à mesme fin: La matiere desquels, se peut tirer des remedes, que nous auons cy deuant rapportés, mais à fin de les auoir plus à main nous en donnerons quelques formes.

Epitheme preseruatif.

℥

Poudre de zedoar.

De bois d'aloë.

*Epitheme
solide.*

De Racine de liuesche.

Deracine de lisimachie. A 3j.

Musc.

Ambre gris.

Saffran. A X. gra.

Poudre de cœur de boucq.

Poudre d'os de cœur de cerf. A 3j.

Meslez ces poudres, & les épandez sur du cotton cardé, que vous piquerez entre deux taffetas cramoisis, en forme d'écusson que vous porterez sur le cœur.

Autre.

℥ Fleur de soulfphre. 3j.

Camfre.

Racine d'asclepias.

Racine d'angelique. A 3j.

Contra-hieruas. 3j.

Diambre. 3ij.

Trochisques de gallia. X. gr.

Puluerisez ce qui est à pulueriser, & le meslez, puis en poudrez de la foy cruë cardée, que vous estendrez, & ferez picquer avec le sparadrap cordial, que nous auons cy deuant décrit en forme d'écusson.

Autre.

Autre episteme.

℥ Selz de saphir.

De topaze.

D'émeraulde.

D'hyacinthe.

Du calciné d'or. A ʒj.

Sel de schorzonere.

De vipere. A ʒj.

Poudre de la confect. liberante. ʒij.

Meslez le tout & avec la laine de tonture ou rapeure d'escarlatta picquée entre deux fantaulz faites écussion pour le cœur.

DES PERIAPTES.

CHAPITRE XXXIX.

NOUS apelons periapte, tout ce qui suspendu, ou porté sur quelque partie, à effet: ou pour la conseruer, ou pour empescher le mal, ou pour le guarir, quelques vns mettent cette difference, que ce qui est porté ou suspendu, est dit periapte: ce qui est appliqué, ou attaché s'appelle amulette: mais cette difference n'est de grande importance. Nous en faisons de trois sortes: phycs ou naturels, metaphysiques ou supernaturels, qu'ils appellent magiques; & mathematiques ou constellés, qu'ils appellent consignés & figuratifs: dépendant de la vertu de l'influence, reçeüe en vne matiere analogue à l'astre dominant & configurée à la constellation. Les Romains deferoient beaucoup à ces choses, & estimoient grandement leur pouuoir. C'est pourquoy ils attachoient à la porte de leurs maisons, ou la teste d'un loup, ou la queue,

*Difference
per peria-
ptum & a-
muletum.*

*Superstition
des Romains*

& vne infinité d'autres choses, que les curieux pourront voir dans Plin, contre toutes sortes de venefices, charmes, & malheurs, & pour la mesme cause, pendoient au col de leurs enfans la figure d'un priapus, qu'ils pensoient auoir la vertu de destruire toutes sortes de fascinations, & forcelleries. Ceux-cy ne sont point de nostre consideration, nous demeurons dedans les naturels, & si la curiosité veut passer iusques aux mathematiques, on les peut essayer. Ceux dont nous nous seruons plus vtilement en la peste, sont: le saphir oriental, la topaze, le hyacinthe, l'escarboucle, la poudre de bellette, la pierre d'agate, la racine de scrophulaire, la despoüille d'un serpent, *pannus mulieris mensinata* dont vous auez ces vers que Columelle mesme rapporte à la peste des herbes.

Periaptés
simples.

*At si nulla valet medicina repellere pestem,
Dardania veniunt artes, nudatæque plantas
Fœmina, quæ iustitium demum operata inuenta
Legibus, obscæno manat pudibunda cruore.*

Propriété
étrange.

Mercure
porté sur le
cœur en pe-
riapte.

On luy dône aussi la vertu d'esteindre le feu: le camfre, & le safran, la pierre cordiale, & plusieurs autres, qui par vne antipathie oculte resistent à la peste naturellement: desquels ie fais beaucoup plus de compte, que des magiques, ny des karacteres desquels quelques recens promettent des merueilles pour ce mal. Marcilius Ficinus philosophe platonique & medecin excellent en la peste de Venise fit le premier porter sur le cœur, pour periapte des cascades, ou tuyaux pleins de mercure crud, & croit on avec succez. Ils prenoient aussi vne auellai-

ne rouge, percée d'un vers, qui s'y engendre ordinairement, & l'emploient par ce trou de mercure, puis le bouchoient, & étant enuelpée d'un fantal, la portoient au col, sur la region du cœur. Carpenfis, Fallope, Ingrasias, Heurnius, & quelques autres recens, induits par analogie, se sont voulu servir à mesme effet, de l'arsenic, du sublimé, de l'antimoine, realgar, & autres metalliques veneneux, & corrosifs: & tiennent que par l'ayde de ces remedes, Adrian V. I. fut preserué de la peste épouventable, qui vint lors de son pontificat. Quelques medecins du depuis, se sont laissez aller à cet erreur, par l'apparence de ces raisons, que le cœur s'accoustume par la familiarité qu'il contracte avec ces poisons, pour le voisinage, de porter avec moins d'incommodité, le venin pestilent. Les autres disent que le cœur cede au premier occupant, & que ce poison mineral occupant le premier cette forteresse du corps, le venin pestilent survenant, trouue la place prise: or parce que le premier n'a pas grande activité, le cœur s'en defend aisément, & ne luy est qu'une petite incommodité, pour en éviter une plus grande. Ils ne manquent d'exemple pour leur premiere raison, d'autant que l'accoustumance tyrannise étrangement la nature, la forçant de suivre ses habitudes *μεγα εὐθι ἐθος ἐκείνοις*. Apollonius Chius s'estant accoustumé peu à peu d'ysir de l'elébore depuis sans incommodité en prenoit des faisceaux tous entiers. Ceux qui s'accoustument aux medicamens purgatifs, en fin ne lestrouuent plus tels, parce que l'estomach ap-

Arsenic, sublimé en perle.

Opinion & raison de ceux qui admettent les periparties.

1.

2.

Consuetudo magna res est singularis.

raif.

prend à les digerer. La 3. raison est que toute action estant de contraire à contraire, & les contraires estans tousiours sous vn mesme genre, le cœur estant garny de ces matieres veneneuses, le venin agira plustost contre elles, que contre le cœur: parce qu'ils sont sous vn mesme genre, sçauoir sous le poison ou venin en general, & contraires d'une contrariété spécifique. Cette raison a quelque apparence mais la plus vray semblable est celle de Hurnius: que le cœur ressentant cette qualité veneneuse des choses appliqués, qui luy est ennemy se restreint & reserre pour s'en deffendre, & en cette action, fait que son systolé ou depresseion (par laquelle il repousse ce qui luy est nuisible) est plus forte que le diastolé, par laquelle il attire ce qui luy est necessaire, & en ce faisant il repousse plus aisément l'air pestilent. Neanmoins ces raisons, ie ne peux approuuer l'usage de ces applications veneneuses, & corrosiues, pour le peu d'effet qui s'y trouue & les incommoditez que i'en ay remarquez, Il faut donc faire voir les raisons de les reietter, & répondre à celles qui les veulent établir. A la premiere ie dis que veritablement la coustume a vne grande puissance, puis que mesme elle passe du corps à l'esprit *consuetudine oculorum assuescunt animi*: mais cette accoustumance ne donne de l'habitude qu'à la chose, à laquelle elle est accoustumée: comme pour demeurer en nostre exemple, le mercure par continuation de le porter sur le cœur, l'accoustume à la fin à ne ressentir plus l'effet de sa malignité: mais qu'il luy donne vne habitude pour resister

aux

4. raison de Hurnius.

Raisons de l'opinion contraires.

Réponse aux raisons des premiers.
A la 1.

aux autres venins, nous le nions, & n'y a aucune raison, parce qu'ils ont leur vertu, & malignité differente de la sienne. A la seconde, de l'antipathie des venins les vns aux autres, nous en traiterons plus amplement en la question suivante: nous disons cependant, qu'un venin peut chasser l'autre, lors qu'ils sont sous un mesme genre, & contraires en especes: comme un venin qui l'est de toute sa substance, en peut chasser un qui sera de mesme: mais non pas en ceux qui sont de genre differens, comme un venin de sa substance, & un qui l'est seulement par l'exuperance de quelques vnes de ses qualitez. Or le venin pestilent est venin de substance, l'arsenic, le sublimé, le mercure, l'antimoine, sont seulement venins par leurs qualitez: d'où vient que par ablutions, & preparations nous leur faisons perdre ces qualitez veneneuses: & partant il n'y aura point d'action determinée des vns aux autres. A ce qu'ils disent, que le cœur cede au premier occupant, cela n'est vray: au contraire, il resiste & à l'un & à l'autre, autant qu'il peut: ne pouvant viure avec de si mauuais hostes, & conjure à sa ruine. A la quatrième ie dis que s'il y auoit quelque proportion entre la peste & l'arsenic, il y auroit quelque apparence à leur raison, d'autant que les actions se font des contraires: or il n'y a aucune contrariété entre l'arsenic & la peste, d'autant qu'ils ne sont sous un mesme genre: luy estant venin par sa forme, & l'autre par ses qualitez: estant de la nature des contraires, suivant les philosophes, qu'ils soient sous un mesme genre: c'est l'Aristote *contraria sunt*

N

Definition
des contrai-
res.

Ala 5.

Opinion de
l'auteur.

sub eodem genere posita maxime inter se distant.
L'arsenic (comme nous auons dit) est venin
par l'excès de sa chaleur & secheresse, qui le rend
corrosif : le mercure, par l'exuperance de son
humidité crüe, qui le rend putrefactif, & étouf-
fant. La peste est veneneuse & deletaire, non
par des qualitez, mais par sa forme, & par sa na-
ture : bref par toute sa substance, & par ainssi son
venin agira plustost au cœur, avec lequel il a
vne antipathie specifique, que ces poisons me-
talliques, desquels *tantum distat quantum humo-
polus*. A la derniere, laquelle veritablemēt a plus
d'apparence, elle fait pourtant du tout pour
nous, dautant que premierement elle recon-
noist que le cœur s'offence de ces qualitez me-
talliques, puis qu'il s'efforce d'en repousser la
malignité par le doublement de son systolé, qui
pourroit neanmoins accidentellement ayder à
repousser le venin de la peste, si l'action du
diastolé ne luy estoit necessaire, & s'il s'en pou-
uoit passer : mais il arriue tout le contraire de ce
qu'ils disent, dautant que comme nous voyons
en la respiration, laquelle ayāt contrainte pour
vn temps, & apres forcez de respirer, nous tirons
l'air avec vne si grande aspiration, que sa force
nous fait tousir, ainssi le cœur s'estant resserre
comme par force, pour se deffendre de ces expi-
rations metalliques, estant force de s'ouuir &
se dilater, attire le mauuais air, beaucoup plus
puissamment, qui penetre iusques à l'interieur
de ses ventricules. Je ne puis donc approuuer
cette coustume, & la tiens tres preiudiciable :
mais ie diray, que ces premiers auteurs ont esté

trompez par analogie, ayant veu appliquer le
 mercure pour amulette sur le cœur, ils ont creu
 que c'estoit à cause de sa qualité veneneuse, &
 de là sont passez à y appliquer ces autres plus
 actifs. Ce qui les a deceus. Car les anciens ont
 appliqué le mercure sur le cœur, non pour resis- *A quelle fin*
 ter à la peste en qualité de venin, non pour for- *l'application*
 tifier le cœur; car ce sont actions contraires à sa *du mercure*
 nature: mais pour par sa substance plombée, on- *sur le cœur.*
 ctueuse, oppilatiue, & obtundante, empescher
 du dedans l'effluence des esprits, & garder par
 dehors, l'entrée du mauuais air. C'est pourquoy
 nous l'amalgamons avec le plomb, quelques-
 fois avec l'argent, mais plus efficacement avec
 l'or, qui le retient tousiours, & l'empesche de
 penetrer au corps, le reduisant en plaque, qui
 couure toute la figure du cœur. Car quand mes-
 me leurs cassols auroient quelque vertu, ne tou-
 chant le cuir qu'en vn point, ou en ligne ils ne
 pourroient luy porter grand ayde, & afin que
 mon iugement soit fortifié par l'experience, ie
 vous diray auoir remarqué en plusieurs qui s'e- *Observation.*
 stoient laissez aller à l'erreur commun pendant
 cette peste que ces cassols leur ont donné de si
 grandes palpitations, & battemens de cœur:
 qu'ils en tomboient à toute heure en foiblesse,
 sans en iuger la cause, tant que les leur ayant
 fait oster, ces accidens les quitterent. Ce n'est
 pas que ie craigne tant ces metallics, & que ie les
 estime incorrigibles, nous sçauons les moyens
 de les ranger à la raison, principalement pour
 l'arsenic, que l'on tient le plus indomptable:
 nous pouuons appriuoiser tellement sa nature,

que non seulement par le dehors, mais aussi par le dedans nous en pouuons prendre, sans crainte d'incommodité, & pour obliger ceux qui le tiennent pour remede admirable en ce mal: *Preparation de l'arsenic.* voicy sa preparation que ie donne pour vous contenter. Prenez de l'arsenic la quantité que vous voudrez, que vous ferez sublimer seul, puis vous le ferez bouillir l'espace de deux heures, avec de fort bon vinaigre blanc, par ce moyen vous luy esterez sa noirceur, & fuliginosité maligne, & corrosiue: vous le ferez apres sublimer pour la seconde fois, avec écaille d'airain, qui retiendra la partie la plus crasse, & terrestre de son venin, puis pour la troisieme fois, vous le ferez sublimer avec le sel commun trois fois, vous tirerez le sel, par ablution, par apres & estat ainsi dulcifié, vous en ferez infuser, iusques à huit grains que vous pourrez prendre sans aucune crainte, il purge les humeurs benignement, que tous les autres purgatifs ne peuuent. La fin & perfection de sa preparation se reconnoist, quand le mellant avec d'autres metaux, il leur donne vne blancheur tres-parfaite, que le feu mesme ne leur peut oster, au lieu qu'estant crud & sans preparation, il les noircit & les gaste, d'une fumée infecte, que nous ne pouuons sentir ny l'œil receuoir sans grande incommodité. Nous deuons ces secrets à la curiosité des spagiri-ques, qui nous ont appriuoisez des natures si étranges & si ennemies de la nostre.

SI VN POISON OV VENIN
peut estre contre-poison de l'autre.

CHAPITRE XL

LE suiet des periaptes & castoles mercuriées & arfinicales, nous fait traiter cette question: laquelle ne sera cōme ie croy desagreable aux cutieux, pour la decision de laquelle parce qu'elle est merueilleusement controuersée & impliquée, ie presupposeray quelques maximes generales. La premiere qu'il y a en toutes les choses de la nature, outre les qualitez premieres, & materielles, des proprietés qu'ils appellent formelles, ou jdyosyncratiques: soit qu'elles viennent du resultat de la mixtion (comme veulent Galien & Aphodiseus) qu'ils appellent armonie, soit de la constellation, comme disent les Platoniques, qui attribuent toutes ces actions occultes aux autres, & aux démons qui les gouernent: soit (ce qui est plus veritable) de la forme substantielle, comme tiennent Aristote, & les modernes. Nous ne parlons en cette question, que de celles qui procedent de la forme, où pour mieux dire από της ὅλης οὐσίας de toute la substance & non des poisons qui le sont seulement par leurs simples qualitez. La seconde est, que chaque chose naturelle desire, & recherche la con-

N iij

seruation, par vne propension ou habitude essentielle: dautant qu'elle ressent de la force, & de la violence en sa dissolution. La troisieme, que ces actions formelles & dependantes de toute la substance, ont vn obiet determiné, contre lequel elles agissent, ou par similitude, ou par contrarieté; que nous auons appelé cy deuant, sympathie; ou antipathie. La quatrieme, qu'il y a quelques natures particulieres, lesquelles par leurs propriétés indiuiduelles resistent tellement aux venins, qu'elles n'en peuuent estre offencées, soit par nature: comme cette vieille de laquelle parle Sextus Empericus, qui prenoit trente dracmes de ciguë sans incommodité: ou de Lyfidés qui prenoit quatre dracmes d'opium sans mal: d'Athenagoras, que la piqueure des scorpions ne bleffoit. Les Marses, les Pilles, & tous ceux d'Ethiopie proche du fleuve Hydaspés, qui vivent des serpents: soit par art, & ayde: comme par le continuel vlage des alexitairés, ainsi que nous lisons d'Agripine, de Mithridates, dont vous auez ce plaisant epigramme en Martial.

Profecit poto Mithridates saepe veneno,

Toxica ne possent sana nocere sibi:

Sic tu cauisti cœnando tam male semper,

Ne posses vnquam (Cinna) perire fame.

Raisons de
ceux de la
negatiue.
1. rais.

Ces choses presupposées, il faut voir les raisons des deux parties: & premierement de ceux, qui tiennent la negatiue. Dont voicy la premiere: comme le bien, ioint avec le bien l'augmente, ainsi le mal avec le mal l'accroist. Le feu ioint avec le feu, augmente la chaleur: n'im-

porte si extensiuement, ou intensiuement : ou comme dit Aristote en quelque endroit de la physique vingt vogueurs tireront vn vaisseau, que dix ne pourroient pas remuer ; ainsi le poison ioint avec le poison, redoublera la malignité du poison. Le mesme Aristote au l. 8. de l'histoire des animaux, si vn serpent mange vn serpent, ou quelque autre animal veneneux de differente espece, comme si vn vipere mange vn scorpion, il rend son venin plus mortel : l'un donc n'estaint pas l'autre, mais le fortifie & l'entretient. Iamais vn semblable, ne destruit son semblable ; mais son contraire : or tous les venins sont semblables *in eo* qu'ils sont de letaires, & mortels, en quoy gist l'essence, & la nature du venin : parquoy ils ne se destruiront pas : comme nous voyons que le vipere mort du vipere, n'en est point offensé : le scorpion, du scorpion, & ainsi des autres : mais ils se rendent plus malins, par le redoublement de cette impression veneneuse. Cette opinion semble auoir de la vrai-semblance & de la raison. Mais auant que d'en iuger voyons celles de l'autre : ils disent que la plus grande partie des remedes desquels nous seruons contre les venins ; sont venins mesmes, ou tirés des natures veneneuses : que tous les alexipharmques vrayz sont demy poisons : c'est pourquoy les auteurs en deffendent l'usage trop frequent, & que l'on tient pour tres certain, que l'usage continuel d'iceux accourcist la vie, principalement du theriaque : ce que i'attribue plustost à la quantité d'opium, qui peu à peu estaint la chaleur naturelle.

N iiii

turelle, & l'expérience nous fait iournell
voir, qu'il y a des poisons qui sont cont
fons des autres, dequoy nous auons ce p
isane
epigrame d'Aufone.

Aufone.

Toxica zelotipo dedit vxor mecha marito,

Nec satis ad mortem credidit esse datum,

Discuit argenti lathalia pondera viui,

Cogeret ut celere vis geminata mortem,

Ergo inter sese dum pocula noxia certant,

Cessit lathalis noxa salutifera.

Prætinus, & vacuos alui petiere recessus,

Lubrica deiectus qua via nota cibus.

Quam pia cura deum? prodest crudelior vxor,

Et cum fata volunt bina venena iuuant.

Ainsi l'opium, & le vipere separément sont
deux poisons, ioints au theriaque, sont contre-
poisons: les cantharides ennemies de la vessie,
luy sont aussi remedes. Mirandulanus explique
le moyen, comme cela se peut faire, par vne si-
militude fort naïfue de la brebis; laquelle estât
reste d'estre deuorée d'un loup, s'échape par
la luytenuë d'un autre, pendant qu'ils se collet-
tent. La graisse du crocodil que l'on tient poison
tres present, guarist la morsure de la phalange: le
scorpion guarit la piqueure du scorpion: & si
nous voulons particularizer à la peste, on tient
que l'aconit (tres pernecieux poison) la gua-
rit. La ratte d'un crapaut empesche son venin:
bref comme vne lumiere plus grande obscurcit
la moindre, ainsi vn poison plus fort destruit le
moindre: d'autant que les actions se font, com-
me disent les philosophes à *proportionem maiorem
inequalitatis*. Or comme par la vertu du plus fort,

Mirandul.

*Propriété de
la graisse du
crocodil.*

la force du plus foible est rompuë: ainsi la vertu du plus fort, par la reaction du plus foible est diminuée: & en ce combat, nous échappons à l'un & à l'autre. Cette opinion est la plus vraye, & confirmée par l'experience: c'est pourquoy auant que répondre aux raisons contraires, ie l'expliqueray pour la rendre plus claire. Vn poison peut estre contre-poison à l'autre, par trois façons: la premiere, par la contrariété & antipathie qu'ils ont l'un à l'autre, ou par la similitude & sympathie, ou par la correction des accidens. Pour la contrariété, quand ils se rencontrent fort à fort, il faut pourtant que l'un vainque, & l'autre cede: ou qu'ils demeurent sans action, car s'ils demeurent également forts, il est impossible que l'un agisse au preiudice de l'autre: tout ainsi qu'il est impossible, de toute impossibilité, de rompre vne corde, qui seroit également forte par tout. Si donc l'un vainq, il chasse l'autre, & occupe sa force en cette action, & n'agist point cependant au corps. Par la similitude, lors qu'un venin est meslé avec d'autres remedes, qui sont contraires à celuy, qu'on aura receu: par la conuenance qu'il a avec ce premier, s'y porte aussi tost: & quand & luy, les qualitez des autres remedes, qui luy sont contraires: lesquelles sans ce vehicule ne le pourroient aborder. Il chasse donc, & force accidentellement l'autre; non par sa nature, parce qu'il luy est semblable: mais par la propriété alexitairre des autres remedes qu'il y conduit. Par la correction des accidens, qui est le dernier moyen, & propre seulement des venins, qui

Autre opinion plus vray semblable.

3. fortes par lesquelles le venin est vaincu à l'autre

1. forte.

3. forte.

ne le font que par l'excès de leurs qualités: lors que la chose n'est veneneuse de sa substance, ains par vne propriété formelle à puissance de forcer le venin, & neantmoins par l'excez de ses qualités est delectaire: lors corrigeant cette exuberance, adoucissant cet aigreur, elle est antidote du poison. Comme le sublimé en la verolle, l'alexitaire de cette infection est en la substance du sublimé, le delectaire est en ses qualités, savoir en sa chaleur caustique, & corrosive, laquelle corrigeant comme nous faisons par les selz, & par les ablutions, nous rendons ce poison, contre-poison du verolic. Je diray aussi que comme les poisons en general sont contraires à nostre nature: aussi qu'il y a de certains poisons, par vne propriété spécifique, contraires aux autres, lesquels déterminément ils vont attaquer, en quelque lieu qu'ils les trouuent. Cette explication rend la décision de cette question tres facile.

*Le sublimé
lauré antidote
de la verole.*

*Solution de
raisons con-
traires.
A la 1.*

*A l'autho-
rité d'Arist.*

A la 2.

Aux raisons opposites, qu'ils confirment par l'autorité d'Aristote. Nous disons que cet axiome est vray, quand les propriétés des choses vnies, sont semblables: mais quand elles sont différentes, au lieu de s'aider, elles s'empeschent. Comme pour demeurer dans l'exemple d'Aristote, si de vingt vogueurs, dix tirent à mont: & dix poussent à vals, ils sont d'égale force, au lieu de faire voguer le vaisseau, ils le fermeront, parce que tous agissent, mais différemment, & par contraires actions. A leur seconde maxime, vn semblable n'est iamais détruit par son semblable, il est vray: mais il faut que la similitude soit generique & spécifique;

C'est à dire semblable en tout, comme en l'ex-
 ple qu'ils ont amené du vipere, au vipere: mais
 elle n'est pas vraye aux choses qui n'ont qu'une
 similitude generique, comme de poison à poi-
 son; parce qu'outre ce genre vniuersel, ils peu-
 uent auoir des propriétés de leur espee, con-
 traire à celle d'un autre, comme nous auons
 des venins chauds, & des venins froids: ces dif-
 ferences spécifiques admettent tousiours de la
 contrariété, comme l'homme & le lion, sont
 semblables en qualité d'animal: mais contraires
 par l'humanité, & leoninité, qui est leur for-
 me, l'un par elle estant porté à la douceur, &
 l'autre à la ferocité. Le feu & l'eau sont sembla-
 bles en la nature commune de l'element, mais
 neanmoins par leur propre forme ils se destrui-
 sent. A la derniere autorité d'Aristote (duquel
 ie reuere extremement la doctrine) ie dis qu'il
 y a vne grande difference entre le venin des ani-
 maux, & des autres choses; parce que les venins
 des autres ont vne contrariété, & antipathie
 entre eux, & entre ceux des animaux: mais
 ceux des animaux, bien qu'ils ayent quelque
 sorte de contrariété, neanmoins ils ont aussi
 quelque conuenance, parce qu'ils sont tous
 joints avec vne chaleur viuante, & actuelle de
 l'animal: de là il arriue, que comme les autres
 venins se chassent par l'antipathie qui est entre
 eux: ainsi ceux des animaux, par cette similitu-
 de de nature, se conuertissent: & d'autant que
 la chose nourrie est augmentée & fortifiée, par
 ce qui la nourrist: il ne faut pas s'estonner, si un
 serpent nourry du venin d'un autre serpent

*A l'autho-
 rité d'Arist.*

*Difference
 entre le ve-
 nin des ani-
 maux & des
 autres cho-
 ses.*

*Questions
appartenan-
tes au traité
des venins.*

est plus mortel & pernicieux: & ainsi se doit entendre Aristote, sçavoir du venin des animaux seulement, ce que nous accordons: icy pourroient trouver lieu trois ou quatre belles questions: si le poison peut nourrir? si les choses nourries de poison sont veneneuses? si vne mesme chose peut estre nourriture, & poison? mais parce que ce traité est de la peste, & non des poisons, ce seroit extrauaguer.

DE LA NATURE DES AN- tidotes ou alexipharmques.

CHAPITRE XLI.



*Que c'est
qu'antidote.*

RIEN n'est si ordinaire au traité de la peste, & des autres venins, que le nom d'antidote, alexitaire, ou alexipharmque: soit pour la precaution, ou pour la guarison: & néanmoins ie ne voy point que leur nature soit suffisamment expliquée, ny distinctement entendue: les plus polis confondans mesmes leurs acceptions, & s'en seruans indifferemment. Le mot d'antidote plus general emporte en sa signification tout ce qui est donné ou pris, contre la vertu d'un autre: & pourtant précisément restreint aux choses veneneuses, les autres sont retenus plus court, & ne s'entendent que des remedes qui sont particulièrement destinez pour chasser les venins, ou poisons, de ce verbe

ἀλεξίω, qui signifie *arceo*, ou *auxilior*. Les alexi-
 pharmques donc sont destinez pour la guari-
 son, & les alexitaires pour la precaution, com-
 me si les vns estoient therapeutiques, & les au-
 tres prophylactiques: mais cela n'est encor tou-
 chant leur vraye difference, qui consiste en ce,
 que les alexipharmques sont destinez contre
 toutes sortes de venins en general, & les alexi-
 taires, contre ceux seulement qui viennent des
 piqueures, ou morsures des animaux veneneux,
 leur etymologie l'emporte ἀπὸ τῶ θηρίων.

D'où viens
le nom d'ale-

xipharma-

que.

Difference
d'alexitaire

& d'alexip-

Reptilium quæ dente nocent iellūque ferarum

Antidotos.

dit Nicander. Galien sans auoir égard à ces dif-
 ferences, les confond : & de cette confusion, en
 tire trois sortes. La premiere, de ceux qui le font
 par des qualités contraires, soient premieres, ou
 secondes. L'autre, par contrariété spécifique, ou
 antipathie formelle : & la troisième, par simili-
 tude de substance, ou idiosyncratique, par la-
 quelle ils l'attirent. Les Arabes adiouffent à ces
 trois, vne quatrième espece, qui est comme
 transcendente : de ceux qui par vne vertu ana-
 podicte, & inexplicable, vniuerselle, contrarie,
 & resiste à toutes sortes de venins, qu'ils appel-
 lent bezahard : & laquelle estant déterminée
 par sa forme à vn venin particulier, est appelée
 bezahard de ce venin. Comme le musc est dit
 par Auicenne, le bezahard de l'aconit, quel-
 ques vns ont voulu dire, que les bezahards des
 Arabes, estoient les alexipharmques des Grecs:
 mais ils se trompent parce que ce sont natures
 communes, qui n'ont aucune propriété deter-

3 sortes d'a-

lexis.

selon Gal.

Quatrième

espece des

Arabes.

Le musc.

*Le larmier
de cerf.*

Scribon.

*Propriété
admirable
du cerf con-
tre les ve-
nins.*

Lib 8 ch. 32

minée, mais vne generale, pour tout venin: cō-
me ontient le larmier de cerf, qui se fait de
l'excrement de son œil, au grand canthe ou an-
gle, d'une odeur forte, & nitreuse, qui quel-
ques fois aux vieux cerfs, & aux regions chau-
des, s'endurcit en pierre, comme en Aphrieque
Scribonius Largus dit, qu'en Sicile ou plus qu'en
lieu du monde les cerfs vieillissent, les chasseurs
sont extremement curieux de le rechercher cō-
me vn remede souverain à toutes sortes de poi-
sons, & ne faut pas s'estonner de cette proprie-
té, s'il est vray ce que Serenus dit que si quel-
qu'un se velt d'une peau de cerf, ou porte sa dēt
il ne peut estre offencé d'aucun venin, parce
que comme rapporte Plin il y a vne inimitié
iurée, & perpetuelle, entre le cerf, & les ani-
maux veneneux. Quelques vns mettent en ce
genre, l'esprit de la salive d'un homme rouffeu,
par le témoignage des anciens conformé par
Lucain.

*Lib. 9. bea
Luc.*

*Nam primum tacta designat membra saliva
Quæ cohibet virus, retinetque in vulnere pestem.*

Mais afin que personne ne prenne l'æquiuo-
que sur ce nom, ce n'est pas la pierre, que nous
appelons maintenant d'un mot corrompu be-
zoard. Car celle-cy que nous auons, & dont les
Portugais chantent des miracles, est vne pierre
particuliere, qu'ils appellent pafar, où pefard,
du mot de l'animal qui la porte, laquelle nous
vient maintenant en grande quantité, & des
Indes occidentales du Perou, & des Orientales:
de laquelle Ouiedo, Garcie, & Monardes ont
décrit les proprietéz iusques à la superstition.

Les deux premieres sortes, distinguées par Galien, ne sont les vrais alexitaires, d'autant qu'ils n'agissent que par qualitez manifestes, à la façon des autres alteratifs : mais les dernières, agissans par leurs formes energitiquement, & par des proprieté occultes, cachées aux sens, sont les vrais alexipharmques, desquels parce que nous ne pouuons pas limiter le pouuoir, il faut vser fort discrettement, & avec grande circonspection. Ils sont ceux-cy encor de deux sortes : simples, ou composez : les simples, comme la racine d'erynge, que l'on tient par son toucher tuer la salemandre : la coudre, la couleuvre : l'espingle de la pastenade marine, tuer l'homme : les composez, comme le theriaque, le mithridat, & autres : de ceux-là nous nous seruons exterieurement, ou interieurement : les exterieurs sont appelez comme nous auons dit cy deuant periaptes, ou amulettes, comme sont l'émeraude, la topaze, & autres qu'Albert le grand dit, deffendre ceux qui les portent de toutes sortes de venins, tant pestilens, qu'autres : les interieurs retiennent l'appellation commune, & sont leur effet, beaucoup plus certain par le dedans, que les autres par le dehors : comme la terre figillée, l'asclepias, le bezoard, & mil autres que nous auons cy deuant rapportez.

Il ne faut
vser tem-
rairement
des vrais
alexitaires.

Auue di-
rection des
alexis.

SI LES SAINS PEUVENT
user sans danger des antidotes.

CHAPITRE XLII.



ALIEN nous donne suiet de traiter cette question, qui dit que ces antidotes ou alexitairs, sont moyens entre les venins, & nostre nature: participans de l'un & de l'autre, qui donne occasion de les apprehender, & nous faire douter, si leur usage aux personnes saines, peut apporter de l'incommodité: & de verité ce doute est de consequence, car s'ils tiennent quelque chose de la nature du poison, comme il dit, il n'y a rien si certain qu'ils peuvent aussi bien nuire, qu'ayder. Je trouue diuersité d'opinions, sur ce fait, dans les auteurs: la grande partie des Arabes, bien qu'ils les recommandent extrêmement aux malades: les tiennent suspects aux sains, Galien & la plus grande partie des Grecs les approuuent. Voyés leurs raisons, la premiere desquelles est d'Auerroes. La qualité par laquelle les antidotes agissent contre les venins est veneneuse, ou approchante du venin: c'est pourquoy ce mot de *φάρμακον*, par tout, mesme dans les Iuriscōsultes est æquivoque pour le poison & pour le remede: ils ne peuvent donc qu'ils n'affectent le corps, en la façon des venins, n'y ayant rien en
vn corps

*Antidotes
vrayz moyēs
entre nous
& le poison.*

*Opinion des
Arabes.*

*Opinion des
Grecs.*

*Rais des
Arabes. 1.*

vn corps sain, contre lequel leur qualité veneneuse se puisse employer, il faut qu'ils agissent contre les principes de la vie, auxquels ils sont formellement contraires: d'autant, que tout ainsi que ὁμοιον ὁμοίῃς εὐπερὶσφοῖον dit Hippocrate, ainsi ἐναντίον ἐναντία πολέμιον καὶ κτείνον: donc les antidotes qui sont contraires au corps, par leurs qualitez veneneuses, au lieu de le fortifier, le destruisent. Auerroës en son liure de theriaca & au 5. de ses collections, montre qu'en l'alexipharmaque ou bezaartic, il y a vne qualité vtile au corps, & l'autre pernicieuse: vtile, lors que le corps est infecté de venin: pernicieuse, lors qu'il est sain en l'un il trouue vn ennemy qui l'attaque, en l'autre il employe sa force, contre luy mesme: aussi l'experience nous montre, que les Roys, les Princes, & les grands aux lieux où les poisons trottent (dequoy graces à Dieu nostre France n'est diffamée) estant contrains d'vser souuent d'antidotes, viuent peu: d'autant que ces qualitez de veneneuses, bien que corrigées, & refractées, peu à peu consomment l'humeur radicale, ou esteignent la chaleur naturelle: & entre les autres le theriaque, soit par la vertu narcotique de l'opium, soit par les trochisques des viperes, mal preparées. Vne autre raison, les vrayz antidotes ont la propriété de tirer le venin, il faut donc qu'ils ayent quelque similitude au venin; parce que toute attraction a pour principe la similitude: estans semblables, ils nous sont ennemis. Encor vne autre, bien que cette sorte de remede n'eust aucune qualité veneneuse, neanmoins ils sont

2. raison.

Auerroës

5. collect.

Ect du the.

laque aux

sains.

3. rais.

Auerroës

4. rais.

Q

Raison des
Grecs.

Porphyre
pour la re-
commanda-
tion des an-
tidotes.
Athenée

Solution aux
objections.

puissans, genereux, & d'une extrême activité, qu'ils appellent *ἀντιότονα* Hippocrate *μόχλινα*: or ces remedes sont ennemis des corps sains, parce qu'ils les violentent, & par ainfi ils leur sont nuisibles. Ceux du party contraire, comme Galien, Auicenne, & les modernes, combattent par l'experience, qui fait voir que ceux qui vsent ordinairement de ces remedes, sont preseruez de poisons, sans qu'ils en reçoivent incommodité notable, cōme nous auons dit de Mithridates, d'Agrippine, du seruiteur de Craterus, lequel au rapport de Porphyre estoit tellement trauaillé de lepre, que la chair ià pourrie quittoit les os, qui recouurist sa santé par les antidotes: & comme rapporte Athenée des suiets d'Archelaüs Roy de Pont, lesquels empescherent par leurs alexitairés, que iamais il ne les peut empoisonner, & disent que véritablement la qualité veneneuse qui entre en leur composition estant separée seroit nuisible aux sains: mais que par la force du mélange, par les qualitez correctiues des autres ingrediens, elle est tellement rabatuë qu'elle ne peut plus nuire, ains seulement sert de conduite, & de guide pour porter la vertu des autres bezôartes, & cardiaques, au cœur des sains pour le fortifier, & directement va attaquer le venin, à ceux qui sont ià inficiés. Nous en voyons tous les iours les preuues, c'est pourquoy ie tiens cette opinion la plus véritable & assurée. Pour répondre donc aux objections contraires, il faut considerer qu'il y a des alexitairés de diuerses sortes, comme nous auons dit, les vns par leurs seules

qualitez, les autres par vne faculté attractive: comme la chair du scorpion, le miel heraclian, la ratte du crapaut appliquée ou sur la piqueure, ou sur la morsure, ou pour le fer empoisonné.

Les autres par propriété de substance. Pour les deux premieres especes de contrariété, ou d'attraction, ils ne peuuent faire bien si le corps n'est actuellement infecté; & partant nullement propres aux sains. De ceux qui agissent par propriété en attirant le venin par vne antipathie, parce qu'ils sont aussi en partie veneneux, ie n'en conseillerois l'usage aux sains: d'autant que s'ils ne rencontrent vn objet veneneux, ils enuenniment: mais ceux qui agissent par vne vertu bezaartique, & cardiaque, en fortifiant le cœur, & purifiant les esprits, peuuent sans aucune incommodité estre donnez aux plus sains. A l'autorité de Galien nous disons qu'elle ne s'entend que de la premiere, & seconde espece, & non de la derniere, encor que suivant l'opinion d'Auerroës, nous pulsions conuaincre cette doctrine de Galien: d'autant que ce qui est moyen entre vne nature, & vne autre differente, est de mesme nature que les extremes, suivant l'axiome receu de tous les philosophes *medium & extremum sunt eiusdem generis*: l'extrême donc de l'alexitaire estant veneneux, il s'ensuiuroit qu'il le seroit aussi. On répond encor d'une autre façon à l'autorité de Galien, qu'il y a vn *medium* de composition ou mixtion, & vn autre d'operation: pour celuy de mixtion, l'alexitaire ne l'est pas entre le corps & le venin, mais il l'est seulement d'operation, parce qu'il faut quel-

*Distinction
fort conside-
rable.*

*A l'autho-
rité de Ga-
lien.*

Seconde fol.

ques effets partie semblables, & partie dissem-
blables de ces extrêmes. Toutes les autres rai-
sons se détruisent, par les distinctions que nous
auons données des alexitairs & ne se peuuent
entendre, que des deux premieres especes. Nous
À la dern. leur accordons aussi que tous soient de grande
actiuité comparatiuement, mais que pour ce, ils
soient incommodes aux sains, ny qu'ils les vio-
lentent, nous le nions: dautant que leur actiuité
n'est pas en l'excez des qualitez, mais en vne
Similitude vertu formelle, laquelle estant toute spiritueuse
fors à propos. agist presque insensiblement, car comme les ve-
nins formels nous tuent, quasi sans le sentir, &
insidieusement: ainsi les alexitairs formels,
nous preseruent, nous fortifient & deliurent de
ces poisons, comme insensiblement: ainsi que
nous voyons les essences des simples tirées de
leurs matieres, & reduës comme formelles, &
spiritueuses, en petite quantité, agir beaucoup
plus puissamment, & avec beaucoup moins
d'incommodité, que les drogues terrestres, &
materielles.

Fin de la premiere partie.



SECONDE

PARTIE DV TRAITE'

DE LA PESTE,

qui est de la cure.

DE LA CURE DE

la peste.

CHAPITRE PREMIER.

S I partant de preseruatifs recherchés curieusement en toutes les parties de la nature, si par vn soin si exact de nostre conseruation, nous ne pouuons éuiter la peste: soit ou pour la trop grande infection de l'air, ou pour la mauuaise disposition du corps, c'est lors qu'il faut combattre à outrance, employer toutes sortes de remedes & s'aider de tous moyens pour la vaincre, & la mettre à raison. C'est pourquoy nos anciens ont éuéré tous les secrets de la nature, ont feuil-

O iij

leté tous ses registres, ont porté leur curiosité jusques dans son centre, pour trouuer des armes propres à la combatre: & ne l'ont seulement arretée là, mais passant plus outre se sont seruis des remedes magiques anapodeictes & superstitieux.

*Columelle. At si nulla valet medicina repellere pestem
Dardania veniunt artes,*

Paul. Ioue. Comme nous lifons chez Paul Ioue, du tēps du Pape Adrian VI. quela peste qui estoit horrible, fut appaisée par les enchantemens & charmes d'un certain Demetrius, lequel nonobstāt la deffence du Pape, d'vser de ces remedes poussé du peuple, produit en la place publique, un taureau furieux, duquel il coupa les cornes, & ayant murmuré quelques vers à ses oreilles, il le rendit si adoucy & priué qu'avec un seul filet, il le pourmena par toutes les places publiques de la ville, & puis l'immola dedans l'amphiteatre. Ce qui fit du tout cesser la peste. *Suidas.* rapporte d'un certain Égyptien qu'il nomme Iachon Religieux, lequel avec des charmes moderait l'ardeur de la canicule; & guarissoit la peste en toute l'Égypte, & dit que les prestres d'Isis, lors que la peste les travailloit, ayant fait leurs sacrifices superstitieux dedans le temple de ce Iachon; allumoient des flambeaux au feu de son autel, & ayant disposé par les endroits plus celebres de leur ville du boys, y mettoient le feu avec ces flambeaux, & par ce moyen se deliuroiēt de la peste. Nous ne blasmons point les remedes Religieux, par les prieres & pieuses actions, mais ces magiques, illusoires, & su-

Superstitios.

pestitieuſes ſont abominables, & à deteſter. Les Romains bien qu'Ethniques nous ont donné l'exemple des premiers, comme nous liſons dans Sabellicus en cette peſte épouuſtable qui artina ſouſ le conſulat de Lucius Ebutius, & Publius Seruilius, qui auoit eſté preſagée par vn ciel de feu, & de ſang, qui auoit paru pluſieurs mois au parauant, ils ſe ietterent tous tellement à la deuotion, que l'hiſtoire rapporte *ſupplicatum eſt omnibus templis, matres paſſim ſtratae crinibus tem-* la verrebant caeleſtium warum veniam pacemque poſcentes, ces mots nous doiuent faire rougir, qui en pareilles aduerſités, pratiquons ſi peu ces remedes, mais nous les laiſſons aux theologiens pour paſſer à ceux qui ſont naturels & de noſtre conſideration. Et parce que la peſte diuiſe ſes forces enuoyant ſa chaleur peſtilente, & infecte au cœur, qui cauſe la fièvre: & la corruption putredinale aux humeurs, qui cauſe les bubons, il faut auſſi diuiſer noſtre ſecours, la moitié pour eſteindre la fièvre, & l'autre pour guarir le bubon. Dont auſſi-toſt que par les ſignes diagnostics, cy deuant rapportés, l'on a ſouſçon d'eſtre pris de la peſte, tout à l'inſtant il faut prendre vn antidote ſpecifique, qui mu- niſſe le cœur & le deffende: Car c'eſt le donjon qu'il faut principalement aſſeurer, la quantité ou le poids ſe preſcrira, en la deſcription particulière d'iceux; vne heure apres il faut tirer ſix ou ſept onces du ſang de la ſaphene du pied, plus, ſi le malade eſt pletoric, moins ſ'il eſt cacochyme: & plus confidemment ſi la peſte eſt putredinale, pluſtoſt que ſpiritueuſe: en laquelle

O iiii

le nous deuons pardonner au sang. Afin qu'en vn mot, nous vuidions le different de la saignée, si passionnément debatue par les auteurs. Mais il faut qu'elle se fasse du pied, pour les causes que nous en dirons cy apres, & deuant les vingt quatre heures de l'inuasion: car icelles passées, elle ne doit plus auoir lieu, qu'apres la suppuration du bubon. Si l'oppression, difficulté de respirer, rougeur de visage, scintillement des yeux l'accompagnent: elle sera encor plus necessaire, ayant premierement lauë le ventre d'un clystere emollient, s'il est sec & serré. Quelque temps apres la saignée (car il ne faut point de trêue avec vn tel ennemy) il faut reprendre vn autre antidote cordial, mais il faut que ce second soit aussi sudorifique, en quoy quelques vns se trompent sans y songer, donnant le sudorifique le premier: comme nous montrerons cy apres, afin que le venin qui a esté par la saignée tiré dans les humeurs, se puisse resoudre par transpiration. Car lors par tous moïens il faut prouoquer la sueur, en redoublât les doses, & continuant iusques à ce qu'elle sorte copieusement, & iusques là que tout autre moyen defaillant, quelques vns les font entrer en l'hypocauste, moderant le feu, & corrigeant son actiuité par la ionchée de plusieurs herbes odorantes & rafraischissantes. Les autres plus opportunément croient pouuoir exciter la sueur, enueloppant le malade dedans la peau d'un animal tout nouueau écorché, laquelle par l'analogie de sa chaleur tire à soy plus facilement le venin, & appliquent sur le cœur, le cœur du

*Clystere.**Antidote
sudorific.**Hypocauste
avec condi-
tion.**La peau
d'un animal
tout vif écor-
ché.*

mesme animal, qu'il tirent quasi tout viuant, & plain de chaleur, & d'esprit: qui à mon aduis n'est vn petit remede. A la fin de la sueur, & pendant la sueur mesme, s'il prenoit quelque debilité il faut nourrir le malade de quelque nourriture facile, & spiritueuse, comme de gelée, d'extraction & éprainte de chair, d'œufs frais, tousiours avec l'aigre de citron, & d'orange ou jus de grenade: puis il faut soigneusement prendre garde s'il ne paroist rien aux emonctoirs, ny en l'habitude du corps, car lors il faut retourner à la charge, recourir aux antidotes, appliquer des ventouses & cornets, principalement au dessous des emonctoirs, mais sur tout à celles des aisnes. Je diray vn remede pratiqué en leuant pour faire sortir le bubon, & le tirer en bas, qui est de faire mettre les deux iambes du malade, iusques aux genous, dedans vn grand bassin plain d'herbes attractiues, boüillies avec vin blanc, souphre & nitre: comme sont le ranunculus, le perficaria, l'anagalis, la lysimachie, iusques à l'elleanorine, que nous appellons pied de lyon: & frotter les iambes du haut en bas, ie ne sçache remede plus prompt, ny puissant pour décharger le cœur. Les Italiens se seruent d'un autre moyen, qui est de faire éuentrer vn bœuf, ou vn cheual tout viuant, & enfermer le malade dedans, pour le faire suer. Ils ont disent-ils des épreuues si certaines de ce remede, non seulement contre la peste, mais contre toutes sortes de venins, qu'ils le tiennent infailible, & fut pratiqué avec succez en la personne du Duc de Valentinois Borgia, nepueu comme on dit du

*Les aigres
avec toute
sorte de nour-
riture.*

*Ventouse,
cornets.*

*Remedes
pour dé-
charger le
cœur.*

*Remedes
des Italiens.*

*Succez de ce
remede en
Borgia Duc
de Valentin.*

Pape Alexandre, lequel ayant esté empoisonné par le change d'une bouteille, qu'il auoit destinée pour quelques Cardinaux, fut mis dedans le ventre d'un mullet, & recousu y demeura vint quatre heures, & guarir par ce moyen: or le Pape, & quelques autres, sur lesquels le sort tomba, moururent. Ceux qui pour l'horreur de cette charongne refuioient ce remede, se peuuent faire enuelopper d'un drap teint en écarlate bouilli en vin blanc, & eau de vie, avec scabieuse, lysimachië, *aster atticus*, saponaire, bardane, veronique, scordium; & suër là dedans. Les femmes qui enueloppent les enfans qui ont la rougeolle ou verolle dedans ces draps rouges, ont eu quelque instinct de ce remede: comme nous lisons de ce Roy de Nauarre, qui se fit enuelopper dedans un drap trempé en eau de vie, pour guarir sa paralysie. On peut à mesme dessein d'attirer le venin de dehors, faire de fortes ligatures, principalement aux iambes, & aux cuisses, car c'est toute la finesse de ce mal, de promptement & puissamment tirer du centre à la circonference. L'on tient aussi, & l'experience l'a fait reconnoistre, qu'il est tres propre d'appliquer au dessous des émonctoires de grands vesicatoires, qui soient vlcératifs, par lesquels la sanie ou serosité corrompue, & infectée decoule peu à peu, & cela supplée autant que le bubon. Cependant, il faut tousiours tenir le cœur muni par l'exterieur d'epithemes liquides & solides. Si par le mouuement de la nature, & l'aide de ces remedes, il paroist quelque tumeur aux émonctoires, alors il faut cesser les

*Remede pour
suer & tirer
le venin de
hors.*

*Hist de Rob.
Roy de Na-
uarr.*

Ligatures.

Vesicatoires.

Epithemes.

applications, sur les autres parties, & les continuer sur celle où la nature monstre se vouloir décharger, afin d'attirer & seconder son intention: & faut aussi lors, s'abstenir de remedes sudorifiques, pour ne la retirer de son dessein, par ces diaphoretiques, intempestifs. Car si la décharge ne se fait entierement, la nature n'est point soulagée: or les sudorifiques rarefiant, & dispersant l'humeur, empêchent qu'il ne s'en face vn synathrisme & collection, qui est empêcher l'indication vraie & legitime que nous donne le bubon paroissant. Au lieu de ceux-là, il faut appliquer premierement de grandes ventouses, & puis de moindres, pour acuminer la tumeur, vser d'attractifs puissans, & spécifiques, vser d'antidotes fortifiants, & expulsifs. Nous donnerons incontinent les formes distinctes de tous ces remedes, par ordre, & selon leur rang; pour éviter la confusion pendant que l'on pourroit au cœur, il faut aussi defendre les autres parties nobles, ou soit les officines des esprits, comme le cerueau, le foye, par remedes internes, & externes: pour les internes, on meslera les antidotes cephalics, & hepaticques, avec les cordiaux: exterieurement, par epithe-mes, frontaux, perfusions, embrocations de mesme sorte, y ayant tousiours égard à la malignité, & à la chaleur de la fièvre, qui se prettent la main, à la ruine de la vie. C'est pourquoy en cette fièvre pestilente, les antidotes & autres remedes desquels nous vsons, doiuent estre temperéz en chaleur: où en la precaution, nous vsons de tous indifferement, encor qu'ils

*Observation
pour la
fièvre.*

*Attractifs
pour le bu-
bon.*

*Il faut pour-
voir au cer-
veau & au
foye.*

*Considerati-
on qu'il faut
auoir.*

soient extrêmement chauds. C'est pourquoy beaucoup des anciens n'approuuoient l'usage du theriaque, & du mithridat en la cure du mal, qui le conseilloyent, & donnoient librement, & en grande quantité, en la precaution : au lieu desquels nous vsons plus asseurement de l'eau theriacale, eau celeste, & autres qui sont plus tempérées par le mellage des choses rafraichissantes, qui résistent neantmoins à la corruption.

La violence de la chaleur en la fièvre pestil.

Comme le jus de citron, l'ozeille, le vinaigre radical & autres. Car il faut considérer, que le feu de la fièvre pestilente est vn mont-gibel qui enflamme les esprits, & consomme par son ardeur les humeurs : pourquoy il faut tousiours vser de rafraichissemens. A cette fin les iuleps cordiaux sont nécessaires, y meslant tousiours

Iuleps.

Les choses douces nuisent à la peste.

les aigres, & acides, qui sont aussi utiles en ces maux, cōme les choses douces & sucrées, estāt facilēmēt inflammatoires sont nuisibles. Les extractions cordiales tiennent le mesme lieu, les distilz restaurans, les eaux spécifiques, doiuent auoir tousiours ces deux considerations. Les ali-

Les alexitaires simples.

mens solides, & liquides, doiuent tousiours estre attrempez des mesmes choses, y meslant les alexitaires simples, qui ont leur vertu en fortifiant, comme les perles, l'yuoire, le bezoard, la licorne, & les autres de cette nature. Il faut aussi gar-

Les lieux où le poux bat davantage

tir les parties auxquelles on remarque le mouvement des arteres, plus apparent, des mesmes remedes que le cœur : parce qu'il y a vne grande communication des vnes aux autres par la continuité du mouuement, & conformité de l'action. Quelques vns conseillent au commencement

du mal, les vomissemens & purgations violentes qu'ils procurent avec les fleurs d'antimoine, ou le safran des métaux, mais sans grande raison à mon auis, encor que de grands hommes se laissent emporter à cette opinion, & qu'ils en vantent le suecez, fondez comme il semble sur vn lieu de Galien, mais mal entendu comme nous monstrerons tantost. Nous les approuuons, principalement la purgation, mais lors que la malignité est vaincüe, & que nous n'auons plus à faire qu'aux humeurs, qui est ordinairement sur la fin de la suppuration du bubon. Voylà l'ordre en general, qu'il faut tenir en la cure de la peste, qu'il faut monstrer cy apres en détail.

*Refus de
ceux qui
conseillent
vomitoires
les purgatifs*

SI LA SUEUR DOIT
estre prouoquée à l'instant du mal.

CHAPITRE II.

Pour l'affir-
matione 1.
raison.

2. rais.

3. rais.

5. rais.

LA plus grande partie de ceux qui iusques icy ont traité de la peste tiennent l'affirmative, portez par les raisons suiuanes, que le venin pestilent estant en la substance spiritueuse, ne se peut tirer que par exhalation, ou vapeur: or il ny à que la sueur qui face cette euacuation, estant vn mouuement par l'exterieur: & partant qu'il faut incontinent la prouoquer, secondement l'indication principale que nous deuons auoir en cette cure, est de retirer promptement cet air infecté, & virulent en dehors: Or il n'y a nul autre moyen que par la sueur, parce que toutes les autres euacuations sont mouuements qui se font de dehors en dedans, & partant plustost nuisibles. Tiercement que les mesmes voyes par lesquelles le venin à esté porté au cœur s'ont les plus asseurées, pour les décharger: Or le venin se fourre principalemēt au corps, & au cœur, par la transpiration, & par la respiration: c'est donc par ces deux voyes qu'il luy faut faire rebrousser chemin, & halster le retour. Ce sont elles seules qui sont *συμπεροντα χείρα loca conferentia*: or la vraye guide de ces deux chemins est la sueur: c'est pourquoy

autant toute chose il la faut prouoquer, ils disent
 auant toutes choses ; parce que si vous permet-
 tez que ce venin infecte les humeurs & les par-
 ties, vous y venez tard : Ils adioustent pour
 derniere raison, que le venin estant en la sub-
 stance spiritueuse, il ne se peut euacuer par les
 purgatifs ny décharger par la saignée, demeu-
 rant plus long temps au corps il tuë : il faut donc
 le faire promptement sortir par la sueur, par ces
 raisons aussi tost que l'on se sent saisi ils forcent
 la sueur. Auant que de venir à la decision de
 cette question, il faut expliquer l'intention de
 l'autre partie, qui ne remet point en doute que
 la sueur principalement estant prouoquée par
 les sudorifiques cordiaux, ne soit tres vtile, &
 necessaire ; d'autant que par son moyen, l'air &
 la vapeur maligne de la peste, se conuertit en
 eau : ainsi que nous voyons les vents qui tempe-
 stent par l'air se resoudre & terminer par vn peu
 de pluye. Laquelle sort par apres par les spiracles
 des pores rarefiez : mais leur different est, si auât
 que d'auoir muny le cœur, & fortifié toutes les
 auenuës interieures, elle se doit prouoquer :
 dont ie pretends faire voir la negatiue fort clai-
 rement, par la nature mesme de la sueur, qui
 n'est autre chose que l'excretion de la serolité
 des humeurs contenus dedans les veines, par le
 cuir, qui se fait ou bien κατ' ὄσιν ou διὰ τὴν
 ἑλξίν, qui sont les deux differences, où de la
 sueur naturelle où de celle qui est prouoquée &
 contraire : l'une se faisant par l'expulsion qui est
 l'action de la nature ; & l'autre par l'attraction,
 violentée par la chaleur. La sueur donc ne peut

s. rais.

Pour la ne-
gatiue.

1. rais.

2. rais.

3. raison.

4. rais.

Cause des
eaux.

décharger que ce qui est contenu dedans les veines: & partant n'est pas vne euacuation conuenable: de la substance spiritueuse; en laquelle au commencement de ce mal gist toute la malignité. Secondement, le mouuement de la sueur se fait de l'interieur à l'exterieur, par l'attenuation de l'humour, comme enseigne Galien, & la rarefaction des pores (les delicats en nostre langue m'excuseront, il faut vser de ces termes vn peu rudes pour s'expliquer) or puis que le mouuement commence à l'interieur, la rarefaction y commencera aussi, qui n'est autre chose qu'une dilatation & ouuerture des pores, le cœur donc s'ouurira le premier, & par ainsi donnera plus libre entrée à ce venin, au lieu de le repousser. Plus la substance spiritueuse, en laquelle gist principalement la peste, est tellemēt vague, & errante par le corps, qu'elle n'endure pas facilement d'estre commandée: & pour ce suiet, Hippocrate les appelloit *ἐνδοκρινὰ ἰμπετὺς ἀσθένεια*. Ce qui seroit necessaire pour la pouoir reduire en eau ou en sueur. Nous voyons par experience que les vents courans ne font pas les fontaines ny les riuieres, mais bien ceux qui sont enfermez dedans les cauitez, & contrains dedans les voûtes obscures de la terre: ces esprits donc ayant leur plaine liberté au corps, esquiuent tousiours, & s'échappent eludant l'action de la chaleur. Ce qui les trompe, est qu'ils croient que par la chaleur ces esprits se conuertissent en eau, ou en sueur: mais tout au contraire (& en cela ils monstrent qu'ils ignorent les actions de la nature) l'eau & les humeurs

meurs se conuertissent bien, ou pour mieux dire se resoluent en esprit, ou en vapeur, par la chaleur qui les rarefie: dautant que leur substance est plus tenuë & déliée que de l'eau, ou de l'humeur: mais iamaïs l'air ne se conuertit en eau, que par condensation: pour donc faire resoudre cette substance spiritueuse infectée en sueur: il failliroit la condenser; qui est vne action du froid, & non de la chaleur. En vain donc ils essayent resoudre cet air corrompu en eau, & plus inutilement ils prouoquent la sueur à ce dessein au commencement, laquelle n'est conuenable, que lors que la malignité se communique aux humeurs, & leur iette son infection: ce qui ne se fait pas au premier instant de l'inuasion, non pas quelquesfois au second. Le principal point de la guarison de la peste consistant à donner le change, & à ietter la malignité des esprits, aux humeurs, sans luy donner loisir de se ranger au cœur. Ce que l'on fait aysément si dès ce premier instant, vous le munissez & exterieurement & interieurement, & puis apres commodément vous excitez les sueurs, & purifiez par les diaphoretiques ces humeurs infectées. Ne sert de dire que l'on peut faire l'un & l'autre par vn meisme remede, meslant les cardiaques avec les sudorifiques: parce qu'au commencement des maux, il ne faut confondre les indications: dautant que comme disent les philosophes *minimus error in principio, maximus fit in fine*. Parce que le sudorifique ouure & dilate le cœur, que nous voulons tenir fermé, resserrer, & fortifier par le cardiaque. C'est assez pour la confirmation de

P

*Abusivité
de la 1. opin.*

Objection

Solution des
rais. premie.

A la 1.

A la 2.

cette opinion : mais il faut répondre aux raisons aduersaires. A la premiere, nous disons que la vapeur pestilente se peut exhiler par transpiration insensible, que nous appellons ἀδυσλον διαπνóλω ou par expiration des fuliginositez, sans prouoquer la suëur : parce que comme cet air infecté, par sa tenuité, & subtilité est entré insensiblement au corps, il peut aussi s'éuaporer insensiblement. A la 2. nous accordons que le plus commode chemin de son retour, est celui par lequel il est entré : mais il ne peut le retrouver, ny retourner sans conduite, il faut que la plus subtile partie des humeurs infectez luy seruent de guide pour ce retour, ce qui se fait beaucoup plus facilement, quand les parties nobles sont fortifiées, par les simples bezaartiques.

SI L'ON DOIT SAIGNER en la peste.

CHAPITRE III.



ETTE question n'est moins importante en la cure de la peste que la precedente: aussi est elle debatue avec plus d'animosité. Tous les anciens & modernes, qui ne reconnoissent pour cause de la peste autre chose que la putrefaction, croyans que la saignée en diminueoit la cause, soit par l'éventilation, soit par l'évacuation, ou par le rafraichissement accidentel qu'elle cause; l'ont conseillée tous d'une voix. Les autres qui tiennent que son essence est en la substance spiritueuse, que c'est une qualité abstraite des humeurs, l'ont absolument condamnée. Et les autres moyenniers, & amiables compositeurs de ces deux extremités, l'ont approuvée, & reprouvée selon la diuersité de ses causes, & les différentes occurrences de ses accidens. Il faut donc suiuant ces derniers, saigner, & ne saigner pas: mais voyons les raisons des vns, & des autres. Les *ἀντιδοχοί* disent que la saignée est seulement destinée pour les maladies, qui ont leur cause dedans les veines, & aux humeurs. Or celle de la peste est aux esprits, & hors des veines: elle n'y fera donc conuenable. Secondement, que l'indication principale

Opinions différentes pour la saignée.

Raisons de la 1. opinion.
1. rais.

2. rais.

P ij

3. rais.

4. rais.

5. rais.

6. rais.

en la cure de la peste, est la conseruation des forces, & fortification des parties nobles. Or la saignée diminue les forces, & debilité les parties: & partant elle y sera nuisible. Tiercement, encor que le mauuais air se fust communiqué au sang, ce seroit au sang arterieux, contenu dedans les arteres: or la saignée n'éuacue que celui qui est contenu dedans les veines: parquoy elle sera inutilement pratiquée. Plus si elle y estoit propre ce seroit comme éuacuatrice, ou alteratrice: or en la peste l'éuacuation n'est requise, estant seulement deuë à la plethore, ou polyaimie: c'est à dire au sang pechant en quantité: non comme alteratrice, cette correction estant seulement pour les qualitez: or la contagion est vn vice de la substance, & partant en quelque qualité que ce soit elle ne sera conuenable. Dauantage la saignée ne se peut faire sans ébranler toute la masse du sang, & sans agiter les esprits par consecution: or tout mouuement qui ébranle sans décharger, est fascheux à nature: la saignée donc le fera. Plus la peste est ou simple: c'est à dire purement spiritueuse, ou composée qu'ils appellent putredinale: en la spiritueuse, nous auons monsté qu'elle ne vaut rien du tout, dautant qu'elle ne fait qu'agiter & debilité les esprits: en la putredinale aussi peu, dautant qu'elle empesche l'exiture du bubon, qui est la seule attente, & esperance que l'on a de la guarison, ayant cela de propre d'empescher les collections, & les synathrismes: & partant elle ne sera propre ny à l'une, ny à l'autre. Ceux-là ont pour autheurs de leur opinion, des

anciens, Chrysipus, Aristogenes, Apæmantès, & *Ceux qui ont*
 Strato, qui ne la reiettent pas seulement en la *reproché la*
 peste, mais à toutes les autres maladies. Ils la *saignée.*
 confirment encor par les experiences que l'on
 a veu presque en toutes les pestes, que ceux les-
 quels on a saignez sont morts: & l'auons remar-
 qué au commencement de cette derniere, encor
 qu'elle fust autant humorale que spiritueuse.
 Fallope a fait cette mesme obseruation de son *Fallope.*
 temps, qu'en la peste qui dura depuis 1524. ius-
 ques en 530. la plus grande partie de ceux qui
 furent saignez, moururent: & les autres récha-
 perent. Et de fait nous voyons aux autres mala-
 dies pestilentes auxquelles la saignée est *νεναιμο-*
νιστον le seul & vray remede, comme en la *pleuresie*
 pleuresie: neanmoins à raison de cette qualité *pestilente.*
 pestilente, nous l'y reconnoissons du tout con-
 traire, ainsi que Cardan & Salius ont fort bien
 remarqué. Ceux qui la recommandent disent
 que nous ne voyons point de pestes purement
 spiritueuses, principalement en ces climats, où
 les humiditez continuelles nous pourrissent:
 mais tousiours iointe avec putrefaction, causée
 des obstructions insignes, qui la rend plus con-
 tagieuse. Or en toute putrefaction, & obstruc-
 tion, la saignée peut profiter: ie ne dispute *Rais de la 2.*
 maintenant si c'est *primariū aut ex accidenti*, & *opi. 1. rais.*
 par consequent elle profitera en la peste. Secon-
 dement, en la peste necessairement la fièvre est *2. rais.*
 iointe, soit spiritueuse soit humorale: or la sai-
 gnée est conuenable à l'une & à l'autre: à l'une
 comme remede propre pour l'évacuation de
 l'humeur échauffé, à l'autre comme accidètaire

3. rai.

4. rai.

5. rai. par
l'exemp.Authorisé
de Gal.

3. opinion.

pour l'éuention, & rafraichissement? & partant: tiercement, les remedes qui tirent du centre à la circonference, sont tres-propres pour la peste: or la saignée fait ce mouuement, tirant des grandes veines interieures, par la fuite du vuide, & consecution de l'attraction, aux exterieures: & partant elle sera conuenable. Ce qui retire la malignité du cœur, & des parties internes, rafraichit les esprits, & les humeurs, oste la matiere de la fièvre: a toutes les indications requises, à la cure de la peste: or la saignée fait toutes ces choses: & partant elle sera le seul, & vray remede. Ils confirment par exemple, ainsi que nous voyons les tonneaux remplis d'un vin fumeux, tempester, bouillonner, iusques à ieter les fonds, si vous leur donnez tant soit peu d'air, les perçant & en tirant tant soit peu, vous leur ostez leur furie, & les rendez calmes: ainsi les humeurs boiillonans dans les veines, agitez de l'ardeur pestilente, s'accoissent, s'addoucissent si vous éuentez la veine, & en tirez un peu de sang: c'est donc la saignée qui appaise ce trouble, & qui les remet en deuoir. Aussi est-ce l'opinion de Galien au liure de la difference des fièvres, & des plus celebres medecins. Voylà les forces opposites des deux partis, il faut voir ce qu'en disent les arbitres. Il faut considerer, disent-ils, de quelle sorte, & de quelle nature est la peste: si elle est humorale qu'ils disent, en la putrefaction, il n'y a point de danger de saigner, car au lieu de debilter le corps par vne telle saignée, vous le fortifiez, en diminuant la cause de putrefaction, principalemēt si vous re-

connoissez de la plenitude au corps polyaimique ou cacochymique. Ils disent le mesme quand la putrefaction vient par les obstructions, car autrement la vertu des remedes alexitairés ne peut estre distribuée par le corps, & partant sans effet: ny la nature mesme, ne peut faire ses metaptofes, ses translations, diadoches, ny décharges sur les émonctoires: estant necessitée de les faire passer par le canal des veines. Lors que la peste est aux esprits, elle n'est pas si *Distinction* necessaire: pour les raisons cy deuant rapportées, neantmoins elle est accidentellement profitable: si elle se fait oportunément, non comme euacuatue, mais comme reuulsue; parce que les esprits estés necessairement joints avec les humeurs, par concomitance (comme ils disent) la saignée qui fait son mouuement en dehors, les tire loin du centre, & par ce moyen les esloigne du cœur: de façon qu'aussi en ce cas, la saignée peut auoir lieu: car encor que ces esprits vitaux (qui sont ceux que la peste infecte principalement) ne soient pas dans les veines, mais dans les arteres, si est-ce que les arteres, & les veines, ayant communication dedans le cœur; & par les anastomoses, & par la communication que l'esprit naturel à avec le vital, dedans ces deux cisternes de la vie, ils se déchargent l'un par l'autre, & par vne entresuite se donnent la main. La saignée donc faisant vne reuulsion des humeurs, & des esprits naturels par les veines; retire aussi les esprits vitaux, par confection. C'est la saignée qui attire le bubon en dehors, pourueu qu'elle soit oportunément fai-

P iij

te; c'est elle qui fait paroistre les pustules, comme nous voyons par experience, en la grande & petite verole, en laquelle si les eruptions sont tardiues, si la nature s'allentit en cette décharge; que ce venin se tienne reclus au centre, si nous saignons à l'instant le corps se rend couuert de ces ebullitions, l'exterieur se couure de ces pustules, qui est vn signe asseuré qu'elle fait son mouuement du dedans au dehors, mais il faut apporter toute sorte de consideration & estre fort circonspect en ce remede.

EN QUEL TEMPS DV MAL

de quelle veine la saignée se doit faire.

CHAPITRE III.



I la dispute de la saignée en la peste à trauaillé le jugement des medecins, & trauerse leurs resolutions, pour la diuersité des opinions contraires: l'occasion de la faire, ou le temps commode, & le choix des veines qu'il faut ouurir, ne leur à donné moindre peine: les vns disent qu'elle ne peut auoir lieu, que lors que la malignité est corrigée, que son venin est dompté, & que le cœur à terrassé son ennemy, n'ayant plus à faire qu'aux humeurs; ausquels elle à laissé quelque trempé de son infection, de sorte que selon cet aduis, elle ne se feroit pas en consideration de la peste, dont l'essence consiste en

*Opinions
differentes.
I. opinion.*

l'esprit infecté, mais pour le regard des humeurs contagiés, & pourris. Les autres disent, ^{2. opinion.} qu'elle se doit faire des le commencement, & qu'il se faut bien garder de la faire, apres le premier iour de l'inuasion : dautant que nous ne saignons pas pour l'éuacuation simplement, en la peste : mais pour la reuulsion. Ce n'est pas pour décharger l'air infecté, mais pour l'éloigner du cœur, par le moyen des esprits, ausquels il se loge : or toute reuulsion se doit faire à l'instant du premier mouuement, si on le peut reconnoistre, ce qui est tousiours au commencement du mal : il faut en la peste, comme aux autres maux, distinguer les deux termes du mouuement, celuy à *quo*, & celuy *ad quem* : si l'on permet que le mouuement s'acheue, & que l'air pestilent gaigne son dernier terme, où il se porte passionnement, l'affaire est faite. Il faut donc y mettre obstacle, par vne interception auxiliaire, qui luy fasse détourner son chemin, & l'emporte malgré luy, aux endroits du corps qui sont les moins dangereux, & destinez à recevoir les décharges du cœur, & des autres parties nobles. Pour moy ie trouue cette opinion la meilleure, que s'il faut saigner pour la peste, que ce soit du commencement, & non lors que la nature est empeschée, à former le bubon : ne pouuant souffrir pour lors, qu'avec toute sorte d'incommodité, aucune distraction. Il est bien vray que si ayant tenté cette décharge, & ne l'ayant peu, soit par les obstructions, soit par la plénitude, comme nous voyons que d'un vaisseau trop plain, il ne peut rien sortir : alors il faut suppléer

Opinion de l'auteur.

ce défaut, & saigner confidement: mais non sous l'indication de la peste, mais du bouchement ou de la plénitude. Il faut que le iugement donne la loy, & qu'il forme ses résolutions selon les occurrences, pour secourir la nature où elle a besoin d'aide, & luy laisser la bride quand elle fait ce qu'il faut.

Pour le
choix de la
veine.

1. opinion.

La considération de la veine n'est moins importante, sçavoir en quel lieu on la doit ouvrir: parce qu'encor que tout le corps soit communicable, néanmoins prenant le mal en son gîte, on en a bien meilleur compte. Les anciens ont apporté cette distinction pour la saignée, que si le bubon paroist au col, il faut saigner les veines du bras, & la cephalique, ou la mediane: si aux aisselles, la basilique: si aux aînes, il faut que ce soit des veines du pied: de la saphene, ou de celle du maleole. Mais sauf meilleur aduis, cette observation n'est considerable: d'autant que lors que le bubon paroist en quelque partie que ce soit, il se faut bien garder de la saignée, pour les raisons doctement remarquées, par Heurnius en son traité de la peste: parce qu'on retireroit l'action de la nature, & empescheroit son mouvement, defraudant l'expultrice: bref en disgregeant l'humeur infecté, que l'on a tant de peine de ramasser. Les autres avec quelque peu plus d'apparence, veulent que l'on saigne toujours de la basilique gauche, parce qu'elle rapporte plus au cœur: tant par la communion des vaisseaux, que pour le voisinage, conformément à la doctrine d'Hippocrate, qui veut que l'évacuation se face toujours *ex proximo*.

Il ne faut saigner hors du
bubon.

2. opinion.

ventre. Outre qu'en ouurant cette veine, le venin ne se pourmene point par le corps, comme il fait quand on ouvre les autres, parce qu'elle est presque au diametre du cœur. Encor que cette saignée se puisse deffendre, principalement quand il n'y a encor aucune apparence de bubon, neanmoins la plus profitable comme il semble est de la saphene du pied gauche, pour plusieurs considerations. La premiere, parce qu'elle tiré loin du cœur le venin. Secondement parce qu'elle aide la décharge des parties nobles sur les moins nobles. Tiercement, qu'elle conduit, & attire le bubon sur l'émonctoire le plus capable de le recevoir, qui est celuy de l'aïsne: car si aux tumeurs critiques, la mort arriue souvent, parce que la partie ou s'en fait la décharge, n'est pas capable de recevoir tout l'humeur peccant, comme Hippocrate remarque des parotides, lesquelles souvent pour cette cause *paraplectico modo necant*. Il sera bien plus à craindre aux tumeurs pestilentes au col, & aux aisselles: d'autant que cettuy-là n'est pas capable de recevoir, & que cettuy-cy est trop proche du cœur: comme estant quasi en mesme ligne, il s'y pourroit faire facilement vn recours de cet humeur pestilent, lequel par son actiuité

*Refutation
de ces opi-
nions.*

*3. opinion &
meilleure.*

Hippocrat.

*Raison de la
3. opinion.
Subtilité de
l'humeur pe-
stilent.*

Itque reditque viam toties.

Mais aux aïsnes, le lieu est decliné, plus reculé, & à l'escart, & aussi plus capable de recevoir, & de contenir: aussi nous voyons, que la plus grande partie de ceux auxquels les bubons viennent aux aïsnes, guarissent: & quand ils viennent aux autres émonctoires, la plus part

*Autre rais
de la mesme.*

meurent. La saignée donc, qui tire l'humeur & le mal en cette partie est la plus conuenable. Mais la dernière raison & la plus forte, est que nous ne saignons pas au commencement de la peste pour l'euacuation: mais pour la reuulsion. Or toute reuulsion selon les regles generales de la medecine, se doit faire à *distantiore parte*, κατ' ἴκιν. Il faut donc que ce soit de cette veine: si c'estoit pour faire euacuation, la raison du plus prochain ventre auroit lieu, mais elle n'est considerable en ce fait. Il faut donc saigner en la peste: mais du commencement, & des veines les plus éloignées, si les indications necessaires de la saignée s'y trouuent. Pour la quantité on la jugera par la constitution du malade,

Resolution.

SI LE VOMISSEMENT
est propre en la peste.

CHAPITRE V.



FIN de vuidier tout d'une suite toutes les difficultés qui se trouvent en la cure de la peste, nous traiterons cette question du vomissement : sur laquelle il faut premierement distinguer ; de celui qui est spontané, ou volontaire, qui se fait *αὐθιμάτως* ou de celui qui est forcé par les vomitoires, comme remèdes euacuatifs des humeurs nuisibles par haut : pour le premier, nous n'en parlons point parce que c'est un mouvement de la nature, auquel nous ne devons point toucher, si ce n'estoit qu'elle se dereglast par l'excez : car lors nous luy devons porter ayde, & la remettre à l'ordre ; parce que toutes les grandes, & immodérées euacuations sont plaines de peril, & debilitent grademēt la nature. Nous nous contenterons de parler de cestuy-là, quand nous traiterons de ses autres accidents : car c'est un de ses plus feaux, & qui plus ordinairement l'accompagne. Nous traitons icy du vomissement, en qualité de remède, sur lequel il faut faire encor vne autre distinction, de celui qui est particulier, & de celui qui est general. Le particulier qu'Hippocrate appelle *ἐμεῖς*

*Difference
du vomisse.*

*Autre dis-
tinction du
vomissement*

Vomissement
general ou
particulier.

Raison de
ceux qui
l'approuvent.

1. rais.

2. rais.

Hipp 3. de
dieta.

ἀντομάτως γινόμενος, est vn mouvement naturel de l'estomach, par lequel il se décharge des choses qui l'incommodent, par leur quantité, où qui le blessent par leur qualité. Le general est vn mouvement critic, où symptomatic, par lequel l'humeur vitieux des parties, ou des veines, est tiré, ou porté dedans l'estomach, & ietté dehors par la vertu de sa faculté excretrice, soit par le mouvement de la nature, ou par la force du remede. C'est de ce dernier que nous entendons parler, & que beaucoup de doctes medecins recommandent en la cure de la peste. Nous pouuons fortifier leur opinion, par les raisons suivantes: l'euacuation par le vomissement, a esté tellement recommandée par les anciens medecins, qu'Hippocrate en plusieurs endroits, l'appelle ὠφελιμώτατος tres utile, en vn autre endroit ἀλγυπότατος qui ne donne nulle peine, & se fait sans travail, au contraire de toutes les autres euacuations, qui percent l'estomach & les intestins de tranchées. Or ces deux conditions, sont celles que nous deuons rechercher aux remedes pour la peste: il luy sera donc conuenable: parce que comme dit le mesme Hippocrate, ce qui oste la cause du mal commodement, tost, & sans peine, citò
tutò & incunde ἀσφάλειαν σημαίνει, securitatem ostendit. Secondement le vomissement est vne décharge, laquelle mesme aux plus sains est conuenable, & que le mesme conseille trois fois le mois, ἕως τῆς μηνός: aux temperatures seches; bis: deux fois, elle ne peut donc apporter de foy incommodité aux pestés; d'auantage

tous les autres approuuent ce remede pour les venins, & principalement ceux que l'on reçoit en l'interieur, & est tenu le plus prompt, & singulier entre tous les autres; parce qu'il décharge & pousse dehors viftement le poison: Or la peste, est vn venin, ou poison tres present, que nous receuons en l'interieur: le vomissement donc y sera tres propre. Plus vne des plus pressantes indications que nous ayons en la peste, est d'empescher, que son venin ne raude par le corps, ne furette les parties, pour les infecter, & luy trouuer vn chemin le plus court, pour le faire sortir: or le vomissement nous donne cette commodité, l'estomach tenant la premiere region, & la bouche estant la porte la plus proche: & par ainsy tres conuenable. Et pour derniere raison les remedes qui apportent du soulagement, & de la décharge, sont tousiours les plus conuenables: & l'indication que l'on préd à *iunantibus, & ledentibus* à tousiours leué la paille à toutes les autres: Or nous voyons qu'apres le vomissement, les pestés se sentent merueilleusement soulagés: il ne faut donc point disputer ce remede, ce seroit faire comme ceux qui se bruslant bien serrement au feu, disputeroient de sa chaleur. Neanmoins la vray-semblance de ces raisons, nous ne pouuons auoir ce remede, pour plusieurs considerations. Je parle du vomissement general, prouoqué par les remedes: pour le particulier ou naturel, passe; parce que c'est vne décharge de la partie, encor qu'elle soit symptomatique, laquelle bien qu'elle ne soit point determinée à la peste, tousiours alle-

3. rais.

4.

5. Et derni.

Raisons de ceux qui le reprouuent.

ge-telle l'estomach. Pour l'autre, il n'y a raison de l'approuver, d'autant qu'il fait vn ébranlement vniuersel de tout le corps, y ayant cette différence entre l'un & l'autre, que le naturel, & particulier est facile & aisé: le forcé, & le general, tres-violent: dont nous voyons tous les iours les effets: par les ruptions de veines, les ruptures & descentes des intestins, les eiections forcées, & inuolontaires des excremens, la profusion de larmes, & autres violences des parties, que cette trop forte conculsion excite. Aussi jamais les anciens ne le prouuoient, qu'à ceux qui auoient de la facilité à vomir, *astate graciles, & ad vomendum pronos*, dit Hippocrate: encor avec tant de cautions, qu'elles font assurément iuger qu'un tel remede est d'importance, Secondement qu'en la contagion pestilente, le mal est aux esprits, qui ne se peut décharger par les humeurs: au contraire s'agite d'auantage, par le vomissement, iusques à l'incandescence: comme nous voyons en toutes les autres maladies contagieuses, que le venin ébranlé, & non déchargé, redouble sa malignité, & se rend plus actif. *Commotà camarinà crabro excitatur*. L'agitation par le vomissement, subtilisant les esprits, & aiguifiant le venin, le rendra tout de mesme plus pernicieux. Outre le vomissement est particulièrement destiné pour les humeurs peccans, ou leurs superfluités, qui sont hors des veines: or la peste ne réside point là: car ce ne peut estre que la bile, ou la pituité, ou la melancolie, qui sont excremens de la masse du sang: elle se giste dedans les esprits, seulement,

Autre rais

3. raison.

nient, ou dedans la plus pure partie du sang, lequel iamaïs nous ne tirons par vomissement : la iuste punition que fit faire cet Empereur, de celui qui se vantoit d'en enseigner le moyen rendra sa memoire celebre à iamaïs : le vomissement donc ne vaillira rien à la peste. Il en faut demeurer là. Car encor que les spagiriques nous vantent les merueilles de leur safran des metaux, de leur magnesie saturnienne, de leur sel d'antimoine, & de leurs autres vehemens vomitoires, par lesquels ils assurent la guarison : Il les croira qui voudra. Il faut donc répondre aux raisons opposites, & les expliquer. À la premiere nous reconnoissons avec eux, l'vtilité du vomissement, en beaucoup de maux, & accusons la negligence de nostre siecle, d'auoir comme banny de la medecine, ce remède puissant, pratiqué avec tant d'heureux succez, par le passé, des plus grands maistres de l'art : mais aux maladies seules, où il est propre, & non à toutes indifferemment, lors qu'on peut par cette voye, emporter la cause du mal : car lors *ἡ νόσος ἐν πόρῳ φέρσιν, confert & facile ferunt,* mais non en la peste, auquel il est contraire. À la seconde, nous leur accordons du conseil mesme d'Hippocrate, que pour precaution on peut vomir quelquesfois le mois, mais ceux seulement qui ont l'estomach remply, & ausquels il nage de pituité. Car lors pour la décharge de cette partie, il est conuenable : mais cettuy-là est vn vomissement particulier, comme aussi il est vtile à ceux qui l'ont surchargé, *ἀπὸ συνίαντων βδελύκων*, d'un mélange de toutes vian-

*L'inuenteur
d'un remede
qui faisoit
sortir le sang
& sa punisio*

*Réponse aux
raisons oppo-*

sites.

À la 1.

À la 2.

des. A la troisième, nous accordons qu'il soit tres-salutaire aux poisons, qui sont pris par la bouche, & sejournerent dedans l'estomach: parce que comme dit Galien au liure de *art. confit.* il est plus à propos, de faire sortir le poison par où il est entré, que par vn autre endroit: mais à la peste, encor que le venin intoxique le dedans par le dehors: d'autant qu'il n'est point materiel, qu'il se joint avec l'air, qui n'a rien à démêler avec l'estomach, mais avec le poulmon: la décharge de l'estomach ne luy peut profiter, parce qu'il entre par les pores, & non par le chemin des autres poisons: & bien plus, nous pouons dire qu'aux poisons mesmes, qui sont pris par la bouche, le vomissement general n'est pas propre, mais seulement le particulier, pour la décharge du poison qui y est contenu. C'est pourquoy ils attachent beaucoup de conditions, à ce vomissement: la premiere, que les vomitoires soient doux, sans ébranler les autres parties, & Scrib. Larg. Scribonius Largus autheur fort celebre veut qu'on le prouoque seulement avec la plume, ou avec le *l. rum vomitorium*. Secondement qu'ils soient emplastics, ou pour mieux dire onctueux, & neanmoins incisifs, que l'on y mette tousiours quelque chose qui resiste au venin, & que l'on prouoque la décharge lentement, & peu à peu. Au dernier nous disons que l'indication qui se prend à *inuuantibus & ledentibus* est tres-assurée, quand le soulagement vient d'une cause apparente, mais bien souuent est *insidatatio*, quia sit sine signis, comme en ce fait, auquel encor qu'il semble, que les malades soient sou-

A la 3.

Conditions
requises au
vomissement

Scrib. Larg.

A la derni.

lagez par le vomissement, si est-ce qu'aussi tost, les nausées, les subuersions d'estomach, & les inquietudes recommencent : qui montrent, que ce soulagement est trompeur, & qu'il n'a aucun pouuoir d'aider en ce mal, aussi n'est-il prouoqué que par la vapeur veneneuse, & maligne qui point l'orifice de l'estomach, & le force à cette excretion.

SI LA PURGATION EST
propre en la cure de la peste.

CHAPITRE VI.

LA mesme difficulté que nous auôs vuidée pour le vomissement, se presente pour la purgation : laquelle pourtant il y a beaucoup plus d'apparence d'admettre en la cure de la peste : tant parce qu'elle nous est plus familiere, que parce qu'elle n'ébranle tellement le corps que le vomissement. Car nous voyons peu de pestes spiritueuses, elles sont toutes composées, humorales, ou putrides, desquelles la cure ne se peut esperer que par l'éuacuation. Tous les antidotes, alexitaires, alexipharmaques, peuuent bien combattre, & corriger la malignité, mais pour la vraye cure, laquelle selon Galien se fait par l'emport de la cause, la purgation est necessaire. Tout ainsi, que nous tenons les remedes anodins estre les meilleurs,

Q ij

3. fortes d'a
nodyns.

Raisons pour
l'affirmative

1. rais.

2.

3.

non qui adoucissent la douleur, non ceux qui charment le ressentiment, ny qui épouvent seulement la force ; mais ceux qui ostent la douleur, en ostent la cause tout ensemble: de mesme ceux qui corrigent la malignité, ceux qui fortifient le cœur, font bien quelque chose : mais ceux qui emportent la cause, font tout. Or parce que la malignité & la corruption sont tellement iointes en la peste, & par vne vnion si intrinseque, qu'il est mal-aysé de les pouuoir separer, les remedes qui purgeront l'humeur, emporteront aussi la malignité, parce que c'est vn accident attaché à ce sujet. Ainsi que bien plus facilement, nous osons la noirceur d'une carte en la brulant ou consommant, qu'en la luyant ; parce que qui détruit le tout, ruyne toutes les parties. Cette opinion est dauantage fortifiée, par les raisons suivantes, le remede est necessaire pour la cure du mal, qui oste la cause, emporte la matiere, & tout ce qui la foment, & l'entretient: or la purgation fait tout cela en la peste, & partant elle y sera necessaire. Le seminaire, & le foyer de la peste, (ie parle de la contagieuse & putride) est en la corruption consommée des humeurs: i'entends ce mot de corruption, aux termes de la medecine, & non de la physiologie, chez laquelle les choses entierelement corrompues ne sont plus ; d'autant que la corruption de l'un, est la generation de l'autre: or la purgation emporte toutes ces humeurs, elle sera donc tresvile. Tiercement en la peste, il se trouue ordinairement de grandes obstructions dedans les veines, & des oppilations aux

parties, qui empeschent que ces humeurs pourris, & contagieus, qui font la matiere des bubons, & des autres exitures, ne puissent estre portez sur les émonctoires. Or les purgations conuenables emportent les bouchemens, rendent les passages libres: & partant tres profitable. Les témoignages, & les experiences des auteurs les plus celebres, donnent encor poids à cette opinion: entre autres Galien, qui au 10. du methode chap. 7. dit que tous ceux qui se purgerent au commencement de la peste, furent tous sauuez. Et de fait, il n'y a point de qualitez nuës au corps: s'imaginer vne qualité maligne sans corps, c'est vne chimere: tout ce qui est au corps, est en quelque suiet, & ne peut subsister autrement: c'est pourquoy les philosophes définissent les accidens par la substance: aussi les medecins expriment les maladies, par leurs causes, & leur matiere, & les guarissent assurément en les éuacuant. Pour empescher la chaleur, il faut oster le bois. Or tels sont les humeurs, en consideration des qualitez pestilentes & contagieuses: purgeant donc les humeurs vous osterz aussi toutes ces mauuaises qualitez. Ce seroit faire autrement des accidens separez en la medecine, plus absurdément que des formes abstraites en la physique, & reuenir aux idées, de s'imaginer que quelque malignité peut subsister, sans vn suiet: estant necessaire qu'elle y soit, & qu'elle en dépende, & en son estre, & en sa conseruation. Ces chimeres sont dés long temps bannies de l'une, comme de l'autre. Il faut donc venir aux remedes, lesquels

Galien.

Autre rais.

Q iij

Raisons de
l'opinion
contraire.
1. rais.

Autre rais.

regardent l'un & l'autre, *in concreto* ; comme ils disent que sont les purgations. C'est ce que l'on peut dire pour l'établissement de cette opinion, & pour faire valloir la purgation en la peste, qui feroit effet : aux esprits encor indifferens, si ceux du party opposé, ne les auoient preoccupez, par des raisons qu'ils prétendent inuincibles : desquelles voicy la suite. Le premier point de leur soustien est, que la purgation est seulement deuë à la cacochymie : or l'essence ny la cause de la peste, n'est point là : car elle n'auroit autre chose, que l'humeur intemperé, ou pour le plus l'humeur corrompu : la malignité de sa nature, ne s'arreste en si peu de suiet : c'est trop peu pour elle, que la corruption, telle & si complete qu'on la puisse imaginer : elle passe dedans les defauts de la forme, & de toute la substance : la purgation donc, qui n'est deuë qu'à l'humeur, ne la touche que de loin : & ne sert de dire, que la matiere pestilente, n'est qu'une cacochymie maligne, pour esquiuier par ce moyen, car cette malignité est formelle, & independante de l'humeur, elle a son siege en la substance spiritueuse, ou solide du corps. Si la purgation estoit propre à la peste, ce seroit ou parce que la nature affecteroit sa décharge par ce moyen, ou que le mouuement de la matiere pestilente, de luy mesme l'y porteroit, ou que l'inclination de la partie affectée, ou attaquée, le desireroit : mais nul de tous ces trois n'y vise : elle n'y peut donc trouuer lieu. Pour la nature, elle n'affecte d'autre voye de sa décharge, que celle par laquelle elle a esté chargée, qui est la respiration, & la

transpiration, par lesquels deux moyens seuls, elle entre au corps : il faut donc que par eux seuls, elle cherche sa décharge, & en sorte. Pour le mouvement de sa matiere, estant toute spiritueuse, tenuë, & legere, elle ne prendra iamaïs le bas, elle se feroit tort, de prendre les lieux de rebut, & suiure le train des excremens sordides, & puants des plus basses, & viles offices du corps. Pour l'inclination de la partie affectée, le cœur a ses spiracles, & éuentails ordinaires, par lesquels comme il reçoit ce qui le conserue, il repousse aussi ce qui l'incommode: ce sont les arteres, épanduës à ce dessein par toute l'habitude du corps: la purgation donc, qui n'est que pour les grosses ordures, pour l'égout des humeurs, pour la décharge des excremens, ne peut estre employée vtilement à la purification des esprits. Mais dauantage, la purgation a son *Autre rai.* mouuement tout contraire à l'indication principale de la peste, puis qu'elle tire de la circonference au centre, & l'indication de la peste, est de tirer du centre à la circonference. Il faut promptement décharger l'interieur, & nous le surchargeons des immondices, que la purgation luy reporte de l'exterieur. Mais plus, les purgatifs agitent toutes les parties, & debilitent étrangement la nature, & comme disent nos auteurs, *intantum agunt in quantum vim nature inferunt*: or l'un & l'autre de ces effets, est du tout ruineux en la peste, en laquelle le principal point est, d'entretenir, conseruer, & fortifier. Car ou les purgatifs seront forts & violens, ou doux, & benins: s'ils sont doux, ils effleurent

Q iiij

7.

On ne meurt
jamais en la
declinaison.

7.

seulement le mal, lequel elude le remede, duquel il ne laisse de receuoir quelque atteinte, qui l'empire par apres : dautant que *materia commota, peior est quiesca*. S'ils sont forts, & violens, ils mettent tout en desordre, troublent l'œconomie du corps. C'est pourquoy les anciens les appelloient *παράνοια νοσούντων μόχλινα*. D'auantage s'ils peuuent auoir lieu, c'est au commencement, ou à l'augmentation du mal, d'autant qu'Hippocrate dit, *si quid mouendum in principio moue*: en l'estat, ny en la declinaison n'en estant plus besoin; parce qu'en l'un, *quiescendum est*, év *τη ακμῇ*; en l'autre, la guarison est assurée: & comme nous tenons aux écoles, *nusquam moritur in morbi declinatione*. Il faut donc que ce soit en ces deux premier temps: or elle ne vaut au commencement, parce que les humeurs ne sont pas encor infectez, ny affectez, ains seulement les esprits: en l'augmentation encor moins, dautant que lors, la nature est attentive à pousser le bubon, laquelle ne veut estre aucunement distraite, comme nous voyons en la verolle, & aux autres maladies contagieuses, ausquelles si lors que le bubon ou les autres éruptions paroissent, nous sommes si temeraires de purger, nous perdons tout: encor plus en la peste, en laquelle la nature ne renouë jamais ses mouuemens, & ne rallie ses forces, quand on les a vne fois separées. Nous voyons mesmes qu'aux moindres fièvres, iointes à quelque inflammation interieure, il nous est deffendu de purger, par expresse constitution de l'art; parce que la purgation tire peu de la partie enflam-

mée, & y apporte beaucoup : bien moins en la peste, où l'inflammation est vniuerselle en l'intérieur, où les esprits brûlent, & les humeurs tarissent & les parties se fondent. Mille autres raisons font escorte à cette opinion, à laquelle comme à la plus pertinente, ie m'arreste. Il faut donc répondre aux raisons aduersaires : A la premiere, ie dis, que ceux de cette opinion errent en fait, d'autant qu'ils presuppotent vne vnion indissoluble entre la malignité & l'humour, les faisant dependre l'un de l'autre, & en leur estre, & en leur conseruation : ce qui est faux, d'autant qu'ils ont leurs essences distinctes, & formellement differentes. Ils auront donc leurs indications diuerses : la cacochymie à laquelle la purgation est deuë, ne s'estendant qu'au vice des qualitez, & à quelques vnes de la matiere : mais la malignité de la peste, attaque la forme, bat en ruine les principes essentiels, & les plus solides fondemens de la vie : il luy faut donc resister par des remedes formels, & spécifiques. Je sçay qu'aux maux ordinaires, qui sont comme nous auôs dit, causés de l'exuperance des qualitez, ou de plenitude des humeurs, la cure legitime est l'alteration ou l'euacuation : Tout de mesme cette matiere spiritueuse infectée, doit estre alterée, où euacuée : mais comment? par des remedes analoguez, & proportionnez, qui soient spiritueux, & qui les dissipent par l'expiration ou transpiration, & non par ces purgatifs, qui ne tirent que le marc, & la lie des humeurs. A l'autre par laquelle ils disent, que bien qu'ils different formellement, nean-

*Solution des
raisons oppo-
sées.*

Ala 2.

moins estans alliez & vnīs en vne mesme matiere, en tirant cette matiere, on tire la malignité comme partie d'icelle: on leur nie, dautant que la malignité n'y est pas comme en son suiet propre, mais accidentellement, & comme par propagation: ainsi que la lumiere du soleil, est au soleil comme à son propre suiet, & par tout, icy bas par irradiatiō, ou par propagatiō. & pour s'éclipser à nous, il ne la pert pas; aussi elle est en la substance spiritueuse, comme en la matiere, & propre suiet, à laquelle la purgation ne peut donner d'atteinte: ainsi que nous la voyōs demeurer dedans la laine d'un drap, dedans le tissu d'une toille en un suiet emprunté; lavez le drap, l'air s'enfuit, & peut infecter à la premiere rencontre, encor que le drap soit bruslé, rompu, ou consommé. L'exemple qu'ils donnent de la noirceur en la carte n'est semblable, dautant que cette couleur n'a son existence que par la substance du papier, & que la substance destruite les accidents perissent: mais la malignité pestilente n'est attachée à l'humeur, estant comme nous auons dit indépendante, & faisant chacun son fait à part. A leur autre raison: nous leur accordons que la curation legitime procede par l'enleuement de la cause. C'est Galien en mil endroits: mais que ces purgatifs enleuent la cause de la peste, on leur nie: dautant que la cause, son essence, & ses effets formelz, sont aux esprits. Je dis formelz, afin qu'on ne m'obiette pas le bubon, & les autres exitures, qui ne sont que symptomes æquiuoques, par la puissance qu'elle prend sur les humeurs: elle se

Réponse à
leur exēple.

Ala 3.

plaist bien, & se delecte en leur pourriture, & en leur corruption: mais qu'ils soient son propre suiet, nous auons tant monstre, & si clairement le contraire, en la premiere partie, que ce seroit perdre tēps de s'y arrester. A l'autre des obstructions, lesquelles ils disent empescher la décharge du bubon aux emonctoirs, qui sont ostez par le moyen de la purgation, nous disons, que la purgation n'oste les obstructions: ce n'est à quoy elle est destinée, cela est deu aux aperitifs, & deterifs, que nous appellons *εμφορικά*, *εμμητικά*, lesquels ne sont mesmes bien conuenables en la peste, estant vn de nos premiers desseins de tenir toutes les auenües du corps bouchées. A l'autorité de Galien, nous disons qu'elle se doit entendre de la purgation prophylactique laquelle nous cōseillons: ce qui se peut aysement juger, par le lieu mesme de Galien, ceux lesquels s'estoient auparauāt purgées par le ventre, ou par le vomissement, ou autrement desseché leurs corps, réchapoient. Ce mot (*d'antea*) au parauant, emporte la precaution, car lors du mal l'exsiccation (comme en toute sorte de fiēure) est deffenduē. Parce qu'ordinairement ceux-là meurent, que la peste surprend chargées d'humeurs pourris, & corrompus. On peut aussi retraindre ce lieu de Galien à la peste purement humorale, & putredinale, de laquelle la cure consiste seulement en l'éuacuation, & la desiccation: d'autant que celle qui est purement spiritueuse, l'impurité, la corruption, ou la netteté, & purification des corps, est indifferente: elle prend aussi bien

A la 4.

A la 5. de Galien.

Autre réponse.

Galien vi.
des differen.
des fièvres.

les sains, que les malades : les forts, que les foibles : les jeunes, que les vieux : C'est le mesme Galien au chap. vj. de la difference des fièvres *tam euchyima quam cacochyima populatur corpora* : elle fait la guerre à outrance, & sans election, ny acception. Aussi jamais les anciens medecins n'ont attaqué cette beste, par les purgatifs. Hippocrate ne la iamais entreprise, qu'avec les alteratifs : & nous voyons encor dedans Actuarius, auteur celebre au 5. de sa methode, l'electuaire solennel duquel il vsoit en cette grande peste d'Athenes, qui le combla d'honneur, & luy acquit entierement l'affection des cytoiens : à leur autre raison, qu'il ny a point de qualités nuës au corps, que toutes sont en quelque suiet : il est vray. Aussi nous ne disons pas, que cette malignité soit vne simple qualité : nous disons & l'avons monstre par viues raisons, au premier traité, que ce sont substâces spiritueuses, tenues, & deliées, que les anciens ont appelé fort proprement *μιάσματα ἀπὸ κρῖσις καὶ ἀναθυμιάσεις* qui ont & leurs substances, & leurs qualitez iointes : nous ne faisons non plus des formes abstraites, nous les laissons aux platoniciens avec leurs idées : Mais nous scauons bien distinguer les substances spiritueuses, d'avec les corporelles : les formelles, d'avec les materielles : & ceux qui les confondent, mettent le desordre par tout, & meslent *ima summis*. Voila le premier party en déroute, ses forces defarmées, & de fait l'experience nous fait voir, que tous ceux qui se seruent des purgatifs intempestivement en la peste, se ruinent, & non seulement

Ala 6.

en la peste, mais en toutes les maladies contagieuses, spécifiques. Il faut donner sur les alexitaires, & antidotes, où en vain vous cherchez les remèdes : & pour ne manquer d'exemple, la verolle qui est la contagion la plus matérielle de toutes, ne reçoit guérison que par les alexitaires : purgés, & repurgés, vuidés toutes les boëtes des boutiques, vous effleurez le mal, vous rongez les ongles au lyon ; mais vous ne luy donnez point d'atteinte. C'est tousiours luy *simia, semper simia*, il faut venir au mercure ; ou à ces racines estrangeres, que la nature enuoye à nostre secours : ie diray plus que leur malignité agitée par la violence des purgatifs ; se dépite dauantage contre leur effort, il faut donc faire treuve en la peste à la purgation.

SI EN LA PESTE ON PEUT
mesler les alexitairs avec les purgatifs.

CHAPITRE VII.



E seroit vsurper vne tyrannie entre les doctes, de vouloir faire passer ses opinions en loy ; pour moy ie n'oblige personne à ma creance, & desire seulement, que les raisons frappent leur coup au jugement du lecteur. Comme en la question precedente, en laquelle nous auons exageré la purgation : sur la decision de laquelle, il se trouue quelques vns qui moderans les extremités des deux opinions, les veulent rendre amies, & leur faire à la façon des arbitres quitter chacun de leur droit. Ce seroit, disent-ils, trop peu faire de compte de la purgation, de la forclorre du tout d'auec les autres aides de la peste : comme ce seroit aussi trop releuer la condition des alexitairs, & antidotes, de croire que seuls, ils peussent tout en ce fait le plus important de la medecine, pour les accommoder, il les faut ioindre, & ainsi leur force vnice aura plus de pouuoir. Le purgatif purgera la matiere corrompue, (de laquelle qu'on face dépendre la malignité tant que l'on voudra) elle y aura tousiours quelque chose de meslé : & l'alexitaire, corrigera la malignité. Ainsi on fera vn medicament polycreste, qui accomplira toutes

Raison de
l'affirmative

1. rais

les indications nécessaires en ce mal, & pourra prendre le titre de ceux qu'Hierophyle appelloit τῶν θεῶν χεῖρας *deorum manus*. 2. La surcharge des remèdes est toujours fâcheuse à la nature, parce qu'ils rompent l'estomach, & en leur intermeze l'opportunité se passe, laquelle estant en toute autre maladie prompte, & passagere, χαῖρὲς ὅξυς *occasio volucris*, elle est précipitée en la peste: d'autant que les temps de ce mal se confondent, & se foulent l'un l'autre, tant elle est aiguë, & fait tost son cours. 3. Aussi est-ce vn axiome de la medecine, aussi bien que de la philosophie: *frustra sit per plura quod fieri potest per pauciora*, il est besoin de purger les mauuaises humeurs des pestez, il faut corriger leur malignité, par les alexitaires, & l'un & l'autre, se peut faire par vn mesme remede: pourquoy donc les diuisera-ton, pour donner deux peines au corps. Cette opinion tire à soy beaucoup des medecins anciens, & des recens: Massaria, Mercurial, Paulmier, & Heurnius: & neanmoins, si nous ne la moderons par quelque distinction, elle ne peult subsister. Car prenant les alexitaires en general, cette doctrine seroit de dangereuse consequence: principalement, pour les grands antidotes. Je sçay bien, que quelquesfois les diuerfes indications des maladies qui present également, nous font compliquer les remedes, pour agir *eadem operâ* à diuerfes fins: mais de ioindre deux remedes contraires, qui s'empeschent, & ruinent les effets l'un de l'autre, cela est contre l'art. On a bien douté, & doute-ton encor avec sujet, si (par exemple) en la

Hierophyle.
2. rais.

3. rais.

Autheurs
de cette opi-
nion.

Distinction
nécessaire.

Raisons con-
traires.

cure de verolle, on pouuoit se seruir de remedes purgatifs, & sudorifiques tout ensemble: encor que tous les deux soient vacuatifs: mais parce que l'un purge *εἰς* l'autre, *ἐξ*, les plus iudicieux les ont reprobuez; parce que la nature tirassée de deux diuers mouuemens, ne peut faire comme il faut l'un, ny l'autre: à plus forte raison, deux remedes qui d'eux mesmes sont contraires & en genre, & en espee, tous deux d'action puissante, ne se doiuent mesler. Or que les purgatifs & les alexitaires soient contraires & en leurs proprietéz, & en leurs actions, Galien le témoigne au liure de *theriaca ad Pisonem*. Si vous meslez du theriaque avec quelque médicament purgatif, il empesche son action, & c'est la vraye épreuue pour reconnoistre s'il est fidellement dispensé, non adulteré, ny sophistiqué: & de fait c'est abuser des remedes, car quel besoin est-il de donner la peine à la nature, (qui seule reduit les medicamens à effet) de s'employer à alterer yn humeur, corriger sa malignité, si l'éuacuatif le peut tirer sans toutes ces peines? qu'est il besoin de faire vne distraction de ses forces si mal à propos? Mais c'est tout le contraire: car purgez tant que vous voudrez, doublez, triplez les doses, prenez vos purgatifs dedans les vegetans, dedans les fossiles, vous n'aurez iamais assurement la raison d'une maladie specifiquement contagieuse, par ce moyen: d'autant que tout ce que peut faire le purgatif, est tirer l'humeur, & la cause de ces maux est aux parties les plus solides, & s'il faut ainsi dire aux premiers principes de la nature. Ceux qui se
sont

• sont opiniaftrez en cette opinion se sont trompez, & chargez de vergongne, l'art de confusion, & les pauvres malades de misere. Il faut donc à chaque mal son remede: sans confondre les indications, principalement si elles sont contraires. Galien a tant éclaircy ce point aux premiers liures du methode; qu'il n'y a plus lieu d'en douter. Ces raisons sont si pertinentes, qu'à leur prejudice l'autre opinion ne peut subsister: & neanmoins il faut essayer de les accommoder, ce qui se fera aysement par cette distinction. Nous disons dōc qu'il y a plusieurs sortes d'Antidotes, ou alexitaires, comme nous avons monstre cy deuant. Les vns simples, les autres composés: les vns, qui sont vrayment tels, par vne qualité formelle; & essentielle: les autres qui sont partie alexitaires, & partie venins: participant de l'un & de l'autre; que Galien disoit estre moyens, entre les poisons, & nostre nature: comme le theriaque, à cause de l'opium, & des viperes. Les autres accidentellement seulement, & les autres par vne attraction. Pour les seconds & les derniers, ils ne doiuent iamais estre meslez avec les purgatifs; les autres, parce qu'ils sont cordiaux, & bezaartiques, qui n'ont aucune proportion avec les venins, ains seulement vne vertu fortifiante, par vne propriété toute simple, que les Arabes appellent bezaards, le peuuent sans incommodité. Comme le larmier, l'os de cœur, & la corne de cerf, la terre sigillée, l'or, les perles. Tous ceux-là, s'y peuuent mesler sans danger, parce qu'ils n'ont aucune violence: r'animent, & rauient le cœur,

R

Absurditez
de cette
opinion.

Gal. au mes.

Distinction.

Differences
des alexisai.

*Solution des
raisons oppo-
sées.*

A la 1.

A la 2.

Similitude.

*A la der-
nière.*

& par leur ayde la nature fortifiée, fait mieux
apres son évacuation. Voilà par cette distin-
ction, le different composé. Il faut donc ré-
pondre aux raisons des premiers, ausquels nous
accordons, que les vertus vnies sont plus fortes,
lors qu'elles concourent à mesme effet: mais si
elles sont contraires, au lieu de l'advancer, elles
l'empeschent, & ruinent, & demeure suspendu
au milieu de cette contrariété, comme vn fer
entré deux calamites. A la seconde, il est vray
que la nature ne veut estre surchargée de reme-
des, mais ce n'est surcharge quand on les don-
ne opportunément, en diuerles fois, & temps,
selon les indications les plus vrgentes, & la for-
ce du malade: au contraire, vouloir tout en vn
coup, faire plusieurs actions contraires, au
corps, c'est le ruiner. Car si seulement les muta-
tions repentines, ou d'extrême à extrême, selon
Hippocrate, sont ennemies de la nature: ceux
qui luy veulent faire souffrir tout à la fois, en vn
mesme remede, deux puiffans contraires, l'ac-
cablent. La nature ne sera pas si chargée, en luy
donnant six fois du bezoard, que de luy donner
vne fois de l'antimoine. Ce n'est pas la repeti-
tion des remedes qui la harassent, quand ils sont
doux: mais c'est la confusion de leurs mélanges
ou la contrariété de leurs natures differentes.
Tout ainsi, que l'estomach digere facilement
vne seule viande, & est rompu ἀπὸ σαρτίων πικρῶν
ὀδύπων, de nos pots pourris, & de la farcisseure
des viandes, que l'ingenieuse friandise nous in-
uente iournellement. A l'axiome commun,
qu'il ne faut iamais faire par plus, ce qu'on peut

faire par moins, nous donnons cette modification : si c'est aussi commodément *aque benè*, ce qui ne peut estre au fait dont il est question, pour les raisons que nous en auons déduites.

S' I L Y A V N R E M E D E
specifique pour la peste.

CHAPITRE VIII.

LA mesme difficulté en laquelle se trouuent reduits les mathématiciens, pour la quadrature de leur cercle : celle aussi où se voyent embarrassés les Chymistes, pour l'œuvre, & l'or factice : la mesme est aux medecins, pour le spécifique de la peste. Tout ainsi comme les deux premiers par raisons specieuses, & quasi demonstratiues, montrent que ces deux merueilles de la grandeur, & excellence de leur art, se peuuent faire, dont mesmes ils vantent quelques experiences; aussi pouuons nous dire, que la peste a son spécifique, & antipathique formel. Mais comme la difficulté des autres est de reduire en effet, ce que les raisons conuainquent qui peut estre : la mesme est à trouuer en la medecine ce secret, qui iusques à present s'est tenu caché. Est-ce que la nature ne veut pas, que nous entrons si auant en sa connoissance? est-ce que la curiosité des hommes, ne s'est pas voulu donner la peine de le rechercher? ou

Specific difficile à trouuer pour la peste.

R ij

Plin.

1. opinion.

2. opinion.

plustost, que Dieu par sa preuoyance aye voulu, que nous l'ignorions : s'estant voulu reseruer ce fleau, comme troisieme instrument de la iustice, pour nous faire sentir son courroux, quand nous l'auons grandement offensé. Mais quoy il a créé la nature toute pleine de remedes, il a mis dans la terre, la medecine à toutes nos infirmitéz : il y a constitué *πανταγεια* qu'ils disent, vne semence seconde d'aydes pour nos langueurs. Auroit-il fait exception pour la peste? basté pour celle qu'il enuoye d'en haut, qui part de sa seule volonté, sans aucune disposition des choses élémentaires : mais pour celle qui vient de nos corruptions, qui a ses semences dans les défections des choses inferieures, il n'est pas croyable qu'on n'y puisse trouuer ce remede ; principalement si la maxime de Plin est veritable qu'il n'y a aucun bien ny mal en la nature qui n'aye son contraire. Ceux qui croyent que la peste est en la putrefaction seulement, tiennent pour certain comme la putrefaction va par degrez, qu'ainsi vont les remedes : & comme elle est en vn degre transcendant, aussi que son specific se trouue aux choses transcendantes qui luy resistent. Comme donc elle est en l'humidité, & en la chaleur : que le remede transcendamment froid & sec, luy est specific, c'est à dire qui est tel au dessus, & par delà toutes les choses froides & seches. Ceux qui croient qu'elle vient des influences, trouuent plus de difficulté à l'assigner ; dautant que ce sont causes cachées, & anapodeictes, contre lesquelles la force des choses inferieures, se trouue courte,

& sans aucun pouuoir. Mais neanmoins, si nous *Raisons.*
 voulons exagerer les effets de ces corps celestes,
 nous trouuerons qu'ils ont les mesmes proprie-
 tez, pour nous donner le remede, qu'ils ont à
 nous donner le mal. Car tout ainsi qu'une mau-
 uaise constellation, en tel point du ciel, peut in-
 fluër en l'air, les semences de la peste: ainsi une
 autre contraire constellation, peut donner par
 une influence opposite, la vertu a un simple, a
 un fossile, a quelque une des productions de la
 terre, de la guarir. Ils nous donnent d'une mes-
 me main le poison, & l'antidote: ie ne parle
 point de ces formes mathematiques, qui sont
 receuës en des corps proportionnez à leurs in-
 fluences, par des approches superstitieuses, &
 figures artificielles: comme sont les seings, les
 ligatures, & les caracteres. Je laisse ces remedes
 aux Cabalistes. Je parle seulement des impres-
 sions, que les astres font naturellement par
 leurs constellations, par l'entremise de l'air,
 aux choses naturelles: comme le soleil, en la ge-
 neration de l'homme; la lune, au mouuement
 des eaux: si donc les corps celestes, ont pou-
 uoir de nous donner la peste, nous regardant
 d'un mauvais œil: changeant ce regard, en quel-
 que aspect plus beneuole, nous peuuent donner
 le remede. Mais retournans à ses causes naturel-
 les, & ordinaires, ie dis qu'il faut necessaire-
 ment, qu'elle aye un contraire. Je le monstre par
 l'axiome de philosophie, que *où il y a un contrai-*
re l'autre y doit estre necessairement. La peste donc *Axiome*
 qui est le contraire formel de la vie, trouuera *philosophie.*
 son contraire en quelque chose, qui formelle-

R iij

*Menaces de
Dieu.*

ment la conserue à son prejudice : autrement la nature seroit manque , & defectueuse. Il y en a donovn, mais la nature nous le cache, l'esprit de l'homme se perd en sa recherche , & le pensant trouuer partout, ne le trouue nulle part. C'est vn grand témoignage de l'imbecillité de nostre entendement, de demeurer en defaut, où nostre necessité est plus grande. Je sçay que Dieu menaçant son peuple, si vous ne m'écoutez, & ne marchez en crainte, sous l'obseruance de mes commandemens, ie vous enuoyeray des infections, & des pestilences, que les hommes ne pourront guarir. l'infere, il y en a donc qui peuuent estre guaries. Il continuë, ie vous donneray vn ciel de fer, & vne terre d'airain : c'est à dire, i'empeschera que le ciel par ses influences, ne donne vertu aux productions d'icy bas; & que la terre ne les reçoie, pour vous donner des remedes, qui puissent guarir ces infections: en vn mot ie suspendray les benedictions, que ie leur ay données, lors de leur creation, afin qu'ils ne seruent à empeschier par leurs vertus, l'execution de ma volonté. Ce passage implicitement me fait connoistre, d'où l'on peut tirer ce spécifique: mais c'est assez penetré; reuenons à la nature, & disons si vray semblablement il s'y peut trouuer. Auquel est-ce de ses magasins; est-ce dedans celuy des viuans? est-ce parmy les vegetans ? est-ce dans ses entrailles ? dans ses cachots, ou en son centre, qu'elle recelle ce bien ? c'est là où le iugement se perd : icy la réponse de ce philosophe seroit à propos, lequel portant quelque chose caché sous le manteau,

vn autre luy demandant que c'estoit : c'est à fin que tu ne le sçaches pas, dit-il, que ie le cache. Nature aussi nous le cache, afin que nous ne le sçachions pas. Mais néanmoins il faut emprunter la lanterne de Cleanthe, il faut que nous y voyons, si ce n'est clairement: au moins comme au trauers de la nuë, *per transennam & quasi conuoluta peristromata*. Je diray ce que i'en puis sçauoir, & laisseray l'eschelle aux autres. Le spécifique de la peste est de deux sortes, l'un regarde le cœur, l'autre regarde le venin pestilent. Le premier, par sa faculté bezaartique; le second, par sa contrariété antipatique. Le premier, se peut trouuer seulement dedans les viuans : & l'autre, dedans les fossiles. Le premier, par similitude : le second, par contrariété: rapportans aux deux contraires indications, de conseruer, & de détruire. Nous conseruons la force du cœur, par vn spécifique semblable, nous ruinons la peste, par vn alexitaire formel, antipatic, & contraire. Passerons-nous plus outre; ie dis que dans la nature de l'homme, ou bien du plus parfait apres luy, & le plus folaire des animaux, est le vray spécifique, roboratif : & dedans le plus parfait des minéraux, l'alexitaire, formel, curatif. Comme les autres approchent plus, ou moins de la perfection de ceux-cy : plus ou moins aussi participent-ils leurs vertus, & proprietéz. Je ne reiette la puissance des vegetans, mais parce qu'ils sont entre les deux extrêmes, & par ainsi participans à l'une, & l'autre nature, ils n'ont vne contrariété assez puissante, pour vaincre ce mal. Les compositions & antidotes les plus fa-

R iiii

Opinion tres probable du spécifique de la peste.

Deux spécimens.

Où se doit trouuer le spécifique pour le cœur.

Où se doit
trouver ce-
luy contre la
peste.

meux, le monstrent assez : qui empruntent leur principale vertu des viuans, comme le theriaque, le sel de scorpion, son huile, & autres. Je sçay que ie m'attire sur les bras, toutes les forces de ceux, qui ont deuant moy traité ce sujet, que chacun d'eux donnera vne nazarde à cette décision, que l'on y punctilera des incompatibilitez, & des repugnances. Mais ie me tiendray en la démarche des pyrrhonistes, ἐπεχω, & s'il y a quelqu'un, à qui le cœur en die, il me trouuera tousiours prest d'entrer en lice, & à me retracter s'il m'emporte par la raison, à laquelle ie me rangeray tousiours.

SI LES VIOLENTS PUR-
gatifs sont les meilleurs en la peste.

CHAPITRE IX.

I reste encor deux points à exage-
rer sur la purgation, ce que ie fais
seulement pour contenter ceux
qui l'admettent en la cure de la
peste : car pour moy i'en ay dit *Raisons de la*
mon aduis : si les violents purgatifs sont les plus *1. opinion.*
conuenables, & s'ils se doiuent dōner dès le cō-
mencement du mal. Pour le premier, il semble
que la nature de la peste, en fasse elle mesme la
decision ; dautant qu'estant violente, & extre-
me en toutes sortes, si l'axiome d'Hippocrate
garde sa reputation, *qu'aux extremes maux il faut*
des extremes remedes, il n'y à point de doute, que
les remedes les plus violens ne soient les meil-
leurs, aussi les anciens se seruoient de l'ellebo-
re, de l'euphorbe, & des compositions colo-
chyntées, ou diagrediées, entre lesquelles ils fōt
étrangement estat du triphera persica, en la *Triphera.*
quelle Agricola a substitué le jus de citron, pour *Agricola.*
le suc de morelle afin de la rendre plus deter-
minée. Vous voyez dedans Gentilis autheur *Gentilis.*
recommandable les raisons de cette opinion.
Fallope a vanté les effets signalez de l'euphor- *Fallope.*
be, qu'il donnoit en pillules avec parties égales
de safran & de mastich : & nos chymistes, à leur

Mercur de vie.
Crocus metallorum.
Metalline estoilée.
Magn. satu
Merc. philo
Sel d'arsen.
1. raison.

imitation nous extollent leur mercure de vie, leur crocus metallorum, leur metalline estoilée, leur magnésie saturnine, leur mercure philosophic, leur sel d'arsenic, & autres tels démons hypogéens, qu'ils ont par le tourment du feu rangez à nostre seruice. Leurs raisons sont parce que la purgation qui est receüe en la peste, n'est pour les plus subtils humeurs, d'autant que facilement ils se purifient par insensible transpiration, & par les sueurs; mais c'est le marc, & la partie la plus terrestre d'iceux, qu'il faut tirer: c'est cette partie, en laquelle s'attache cette putrefaction, & corruption consommée: c'est pourquoy nous voyons les éruptions qui s'éfont, d'une matiere crasse, amurqueuse, & fardide: comme les clouds, les anthraxs, & les charbons. Il faut donc des purgatifs puissans, qu'ils appellent *Απαραισθητικά* eradicatifs. Secondement, qu'il ne faut point ébranler en ce mal, sans purger: parce que toute sorte de venin agité, vient plus furieux, & malin: il faut donc pour éviter cet inconuenient, purger viuement, Tiercement quand ces deux indications se trouuent aux maladies: la grandeur du mal, & la forte disposition du malade, on peut vser confidément de remèdes puissans: or la grandeur du mal se trouue en la peste, & la force du malade; parce que c'est au commencement du mal que l'on purge, & auant que les forces soient debilitées: & partant les forts seront plus propres que les foibles. Il faut qu'ils nettoient iusques à l'estamine, tout ou rié, parce qu'un peu de reste, vne estincelle retenue, peut renflammer

tout. Cette opinion est plausible à l'abbord, *Opinion contraire.*
 mais à la considérer avec iugement, elle se trou-
 uera de dangereuse consequence, & condam-
 nable par l'arrest d'Hippocrate, qui dit *extrema*
vacuationes periculosa. La nature se plaist dans
 la moderation, les extremités luy déplaisent, &
 quand elle est forcée d'y aller, c'est par degrez
ἡσυχῶ πρὸς ἡμῶν *lento pede*: or si la violence est pe-
 rilleuse en quelque maladie, c'est en la peste: *Raison.*
 parce qu'elle est avec elle en-prise, comme avec
 le plus rude & plus fort aduersaire qu'elle aye,
 qui luy fait employer tous ses esprits, toute sa
 vigueur, & toute sa force, & ne luy laisse rien de
 relai: de sorte, que de l'empescher encor par la
 violente secousse d'un médicament trop actif,
 distraire ses forces en des actions si intempesti-
 ues, ce seroit donner à son ennemy ville ga-
 gnée. Les moindres purgatifs la forcent, l'in-
 quietent, & la debilitent. Les violens donc la
 ruineront tout à fait. Plus cette sorte de purga-
 tifs violens, sont tousiours ioints avec vne ex-
 trême chaleur: or en la fièvre pestilente, tout
 brusle dedans le corps, les esprits s'enflamment,
 les humeurs boüillent, les parties rostissent: il
 est donc tres-dommageable, de mettre encor
 du feu au fourneau. D'auantage toute hyperca-
 tharse debilité la chaleur, & dissipe les esprits;
 d'où nous voyons arriuer les faillances, & les
 syncopes: il faut donc en la peste, en laquelle
 les substances spiritueuses sont principalement
 affectées, se bien garder de ces remedes. Quand
 tous les humeurs seroient tirez du corps, la peste
 ne laisseroit d'auoir son siege dedans les esprits, *Autre rai-
7. raisons.*
Rais. 5.
6.

*Medicamens
aliments.*

*Syrop de
fleurs de
pesche.*

*Solution aux
raisons op-
posées.
A la 1.*

à quoy faire donc tant travailler le corps, par des violences si inutiles, qui tirent tout fors que le mal. Ces raisons n'ont point de repartie, qui fait que si j'estois en condition de choisir, ie me rangerois à ce party. Aussi est-il favorisé de tous les plus judicieux, disans qu'e la peste, nō pour la guarir, (car ce remede ne peut atteindre iusques là) mais pour remede auxiliaire, déchargeant le corps de ses excremens, ou de la superfluité des humeurs peccans, qui empeschent la distribution, & la transpiration, bouchant les pores interieurs, & exterieurs, l'usage des remedes doux & benins, qu'Homere appelle ἡπιὰ φάρμακα est beaucoup plus tolerable, que des violens; que pour ce sujet ils appellent ταχέως ἀναταράσσοντες, turbulens, ceux-là ayant quelque familiarité avec la nature, & ceux-cy la maniant à la fourche. Ce sont ceux lesquels nous appellons *medicamenta alimentosa*, estans moyens entre la nourriture & le remede. Comme sont le syrop de roses, la casse, les tamarins, la manne, & plusieurs autres: encor que quelques vns reprouent la casse, pour sa trop grande humidité. Je loue entre autres le syrop de fleurs de pesché, pour les causes que nous en dirons cy apres, nous en prescrivons quelques formes à la fin de ce chapitre, pour ne donner la peine de les aller chercher ailleurs. Ceux-là sont bien les plus assurez mais il faut répondre aux raisons des autres, & interpreter l'axiome d'Hippocrate, qui en soy est tres-veritable: mais mal appliqué en ce sujet. Il faut aux maladies extrêmes, des remedes extrêmes. Il est vray, pourueu que les remedes

soient propres, & conuenables au mal, & indiqués par les indications legitimes, & methodiques. Comme la peste est vn mal extrême en la substance spiritueuse, il faut donc des remedes extrêmement spiritueux. La consequence est tres-bonne; parce qu'il faut qu'il y aye vne proportion du remede, au mal: cette analogie ne se trouue aux purgatifs, parce qu'ils sont seulement destinez pour les maladies humorales: A la peste, qui est vne maladie spiritueuse, leur consequence ne tient. Aux experiences des chymistes, ie fais la réponse des Iuriconsultes. *sine legenihil volo tale.* A leur raison, ie dis que l'infection de la peste, en tant que peste, n'est point en la lie, ny au marc, mais aux esprits, & par concomitance en la plus subtile partie des humeurs, qui s'éuaporent facilement, par le cuir, qui se jaspât de maculles, & punitiles, sans corps, sans élévation, témoigne la tennité de la substance infectée, a raison desquelles les auteurs appellent souvent la fièvre pestilente, maculeuse: pour les anthraxes, & charbons, ce sont effets de l'adustion; lesquels ne sont pas accidens essentiels de la peste vraye, mais de la peste composée, & humorale, qu'ils appellent bubonienne. Aussi souvent il arriue, qu'aux pestes les plus malignes, ils ne paroissent pas, & le corps se trouue seulement marqueté de ces taches: & s'ils le faisoient en consideration de l'humeur, qui cause le charbon, ou le bubon, ils tomberoient en vne plus lourde faute: car pour lors il ne faut purger de quelque sorte que ce soit, donc toutes sortes de remedes, qui purgēt

Ala 2.

Ala 3.

*A l'autre
rais.*

sont intempestifs : détournant (comme nous
avons dit) la nature de son action, & retirant
l'humeur au dedans, que par la force de son ex-
cretrice, elle pouffoit en dehors. A la seconde,
il est tres-vray que la matiere ébranlée, & non
purgée, s'irrite, & s'empire par le mouuement:
mais à quoy faire mouuoir, lors que la nature a
besoin de repos pour ses actions, & supposé
qu'elle en eust besoin, il y a bien différence de
purger conuenablement l'humeur appresté, &
disposé : ou d'arracher violemment le crud.
Dont s'il faut purger, ce sera avec iugement, &
circonspection. Les remedes moderez n'ébran-
lent pas seulement, ils purgent ce qu'ils ébran-
lent : où les violens, agitent toute la nature, &
souuent l'experience nous fait voir que la dé-
charge ne répond à l'ébranlement. Tout veut
sortir par le branle qu'on luy donne, & rien ne
sort : comme aux vaisseaux trop plains. A la
troisième, nous accordons que quand la gran-
deur de la maladie, & la force du malade re-
quierent vn remede propre, il n'y a danger: mais
que ces deux indications se trouuent en la peste,
& pour la purgation, nous le nions: la grandeur
de la maladiey est bien, mais la force n'est pas
au malade, ny le remede en la purgation: & si
cet axiome ne s'entend chez les auteurs, que
pour la saignée. A leur replique, qu'au commen-
cement du mal, les malades sont encor forts,
nous disons que la peste n'a point ses temps pré-
fixs, & determinez, comme les autres maladies:
ou bien ce sont des instans imperceptibles, pour
la vraye : parce que dès le commencement, elle

*Aux autres
raisons.*

est en sa vigueur, c'est à dire, elle agit puissamment les esprits, & le cœur, si ce n'est apparemment, c'est insidieusement. Dont les faillances, les maux de cœur, les vomissemens, nous sont des témoignages assurez. A leur dernière nous disons, que souvent de bien petits restes, font de grandes recidiues, mais que les purgatifs laissent le mal tout entier, parce qu'ils n'ont pas le pouvoir de le tirer: purgez tant que vous voudrez l'humeur, la malignité toujours demeure, qui est l'essence de la peste.

A la dern.

SI LES PURGATIFS SE
doivent donner au commencement.

CHAPITRE X.

LE principal point de la medecine est l'opportunité, & sur tout aux maladies aiguës, auxquelles *his non licet impunè peccare*, d'autant que l'occasion y est précipitée.

χαιρὲς

Temporibus medicina valet, data tempore præsunt,

Et data non apto tempore vana nocent.

On demande donc, en quel temps de la peste la purgation est opportune. Je ne veux faire icy d'une hypothese, & question particuliere, une these generale; refondant cette vieille question, tant courageusement disputée entre les medecins, s'il faut attendre pour purger, la co-

*L'opportuni-
té principal
point de la
medecine.*

ction des humeurs : en laquelle Hippocrate fa-
 uorise également les deux partis , disant pour
 l'un : *coctā medicari oportet non cruda , nisi materia*
turgeat , & pour l'autre , *in principio si quid mouen-*
dum moue. Je me restrains au fait particulier de la
 peste ; tousiours sous cette protestation , que ces
 questions ne puissent preiudicier à mon opi-
 nion. Sçauoir si au commencement elle est con-
 uenable , où en quelque autre temps. Les vns,
 1. *opinion.* veulent que ce soit au commencement , auant
 que le corps soit affoibly , & que le cœur soit plus
 infecté , & fondent leur raison , sur ce qu'aux ma-
 ladies aiguës , quand la purgation est nécessaire ,
 il faut purger dès le commencement. C'est la
 1. *raison.* décision cy dessus alleguée d'Hippocrate aux
 aphorismes : Or la peste est vne maladie tres ai-
 guë : & par consequent il faut y purger au com-
 mencement. Secondement , s'il y auoit suiet de
 differer la purgation en la peste , ce seroit pour
 attendre la coction des humeurs ; or telle co-
 2. ction ne se peut esperer , tant pour la rebellion ,
 pour la nature ferine , laquelle , comme ces sau-
 uagines *quæ numquam cicurari possunt* , qu'aussi
 pour la matiere etherogene : & partāt il faut dès
 le commencement purger. Tiercement si la
 3. coction se pouuoit obtenir en la peste , lors la
 purgation ne seroit plus nécessaire ; d'autant que
 le pepasme (comme nous disons) est vne alte-
 ration , qui finit la pourriture : la pourriture fi-
 nie est la guarison de la peste : & partant en vain
 la purgation , si ce n'estoit pour emporter les
 ballieures quand la maison est nettoyée. Il faut
 donc purger dès le commencement , où point
 du

du tout. Les autres disent, que au commence-^{2. opinion.}ment de la peste la purgation est intempestiue, & ne se fait jamais qu'avec violence : au contraire, que la nature s'estant recongneüe, la secretrice ayant separé le bon du mauuais, les signes de la coction paroissans, qu'alors elle doit auoir lieu : comme nous ne pouuons arracher *Raisons.* vn fruit crud de l'arbre, sans hazarder la branche, lequel estant meur facilement, & à la moindre secousse tombe d'en haut, cuit par le soleil, & ayant atteint sa maturité: que pendant que la nature doit estre ententiue; & s'employer à resister aux premieres impressions du venin, la distraire par vn mouuement forcé, à des actions contraintes; c'est perdre le malade, & mal mesnager sa force. Que si nous la repro-^{Suite de rai.}uons à la moindre des inflammations interieures, en leur commencement: à plus forte raison en la peste, en laquelle l'inflammation, la conflagration, & embrasement est vniuersel. Le purgatif n'est jamais permis au commencement des maladies aiguës, *nisi materia turgeat*, comme veut Hippocrate : or au commencement de la peste, il n'y a nul orgasme de l'humeur, d'autant qu'il n'y a que les esprits affectés: & partant elle ne sera conuenable. Cette raison en pro-^{Autre rai.}duit vn autre: au commencement de la peste, les esprits sont seulement affectés, à quel propos donc agiter les humeurs par purgations intempestiues: qu'au commencement elle ne soit aux humeurs, les vrines, que les pestés rendent bel-^{Autre rai.}les, & loüables, le couainquent. Mais plus, telles purgations empeschent, que la nature

S

n'expulſe le venin, & au lieu de le pouſſer qu'il le attire au dedans : tous leſquels inconueniẽs cette purgation intempeſtiue, & hors ſaiſon apporte : il vaut donc mieux attendre, que la nature aye vaincu, ou pour le moins repouſſé la malignité, & ſi pendant le combat, il s'eſt échappé quelque mauuais air, & infecté, dans les humeurs, commodément aprez on le peut purger. Pour moy ie m'accorderois plus facilement à cet aduiſ, qu'à l'autre : & qui fait autrement, erre au methode. Aux raiſons du premier party on dit, que l'axiome d'Hippocrate s'entẽd des maladies ſimplement aiguës, & non des peſtilentes : ou bien de celles, auſquelles il y a neceſſité de purger. N'eſtant cette maxime que conditionnelle, & hypothetique, *ſi quid mouendum*. Il ne faut pas purger à toutes dit le ſens ; mais à celles où il eſt neceſſaire : il faut que ce ſoit au commencement : Or en la peſte, il ne le faut pas, & partant cet axiome ne conclud rien. Mais outre, il y a vne condition jointe, *ſi materia turgat*, ce qui n'eſt pas en la peſte, comme nous auons dit cy deuant. A la ſeconde, nous diſons que la coction parſois ne ſe peut attendre en la peſte ; en la conſideration de la malignité ; mais bien en la conſideration de l'humeur, auquel elle eſt attachée. Ou bien qu'il y a deux ſortes de coctions : vne parfaite, laquelle eſt vne conuerſion entiere d'une ſubſtance alterée, ou corrompue, en eſtat parfait, par le pepaſme : & celle-là, eſt à deſirer ſeulement, car elle ne s'y fait iamais : l'autre, qui eſt imparfaite : eſt vne reduction de la ſubſtance en vn eſtat plus loüable, &

*Solution des
raisons oppo-
ſées.*

*Autre ſo-
lution.*

A la 2.

*2. ſortes de
coction.*

naturel: & celle-cy, est de l'appartenance de la peste. A la troisieme, nous nions leur consequence, parce que comme nous auons dit, la coction n'est jamais parfaite en la peste. C'est pourquoy il reste tousiours quelque chose qui demande estre purgé.

LES PURGATIFS DES-
quels plus commodement on se peut
seruir à la peste.

CHAPITRE XI.

POUR m'acquiter de ma promesse, & fournir tousiours quelque chose à vostre secours: ie rapporteray quelques purgatifs, desquels avec moindre incommodité, que de tous les autres, on se peut seruir: aux conditions que dessus. Premièrement le syrop de suc de roses, que Fracastor esleue estrangement, & de fait la rose en sa faculté purgatiue, a quelque chose de cordial: & par son odeur, recrée les esprits: par son adstruction, empesche leur dissolution. C'est pourquoy les anciens l'appeloient *ἄμυα θεῶν* souffle ou expir des dieux, & Anacreon en sa louange disoit.

*Rosa flos, odorque diuinum,
Hominum rosa est voluptas,
Decus illa gratiarum,
Rosa suauium diones,*

Syrop de ro.

Anacreon.

*Louange de
la rose.*

S ij

Quid plura? nonne multis

Medicina certa morbus!

Huius senecta suavem,

Servat iuuentæ odorem.

L'auteur des Geoponiques dit, que les dieux ont arrosé ces roses de leur nectar, & rapporte que l'amour se ioüant de ses ailles, avec les autres dieux, il épancha le vaisseau du nectar, qui coulant sur la rose l'enbauma, & luy donna toutes ses vertus. Tant y a que nous la reconnoissons purgative, cordiale, & spiritueuse, & sans le secours de laquelle, la medecine seroit sterile.

*Syrop de
fleurs de
pescher.*

Le syrop de fleurs de pescher m'y semble aussi singulier, à cause de sa qualité aérée, & spiritueuse, laquelle jointe avec son amertume, est contraire à toute sorte de corruption, & résiste grandement à la pourriture; qui sont les deux qualités, que nous désirons aux purgatifs pour la peste, qu'aussi (comme ont remarqué fort bien les anciens) son fruit représente la figure du cœur, comme la feuille celle de la langue: si les signatures externes doivent estre en consideration en la medecine, il aura vne vertu cordiale.

*Plutarque.
pescher dédié
à leurs dieux
par les Egy-
ptiens.*

C'est Plutarque qui dit que pour ce sujet les Egyptiens l'auoient dédié au couple de leurs dieux, Isis & Osiris *quod eius fructus cordis, folium lingua speciem referret.* Aussi comme par vne prerogative par sur tous les arbres, il nous donne le premier la fleur, qui est la plus aérée de toutes: & Columelle en la recommandation disoit

Columelle.

Pomis cum barbara Persis

Miserat (vt fama est) patrijs armata venenis.

At nunc expositi paruo discrimine lecti.

Ambrosios prabent succos, oblit a nocendi.

Nous voyons aussi que le syrop de l'infusion de ses fleurs, que la poudre de ses feuilles, chassent les vers du corps, & les tuent : qui montre combien ils ont de puissance contre les corruptions interieures. Les tamarins sont aussi tres-propres, qui sont dattes qui viennent d'Inde, quelques vns les appellent *ὄξυφοίνικας* à raison de leur acidité : du suc desquels les Arabes & les Indiens, se seruent au lieu de vinaigre, d'une substance benigne, de leur temperature froids & secs : d'autant plus singuliers, de ce que leur vertu purgatiue est iointe à vne grande acidité, qui resiste à la putrefaction, corrigeant l'inflammation des parties, adoucit l'ardeur, & étaint l'alteration, & par ses deux qualitez froides, & seches, combatent les deux qualitez putredinales, qui sont la chaleur, & l'humidité. Le rheubarbe encor que par sa chaleur, & sa secheresse, il soit vn peu fumeux : neanmoins corrigé, & nourry, dedans les eaux rafraischantes, trouue vne place honorable entre les purgatifs de la peste. Par sa secheresse il resiste à la corruption, par sa vertu diuretique, il purge les impuritez des humeurs par les vrines, mais pour mieux faire, il faut tirer sa teinture, qui est exempte de l'incommodité qu'on luy attribue : sa qualité cordiale, & balsamique paroist en ce, qu'il fait sortir les vers, & dissipe leur seminaire. La casse, ou silique égyptienne, est estimée par les vns, & reprouuée par les autres. Ceux qui la reprouuent, disent qu'elle a trop d'humidité, qu'elle augmente les causes de la putrefaction, qu'elle est glueuse, & qu'elle

Le rheubar.

La casse.

S iij

s'attache facilement au fond de l'estomach, qu'elle relasche les parties, & autres inconueniens qu'ils alleguent: mais ce sont legeres incommoditez, lesquelles on peut aysement corriger, & neanmoins ie prefererois la detrempe, ou infusion, à sa substance. Quelques vns estiment fort les myrabolans, parce qu'ils fortifient la chaleur naturelle, & sont cordiaux: mais les autres les blasment, à raison de leur grande adstriction. Il n'y a point de doute, que par leurs qualitez, ils n'y soient du tout propres, parce qu'ils sont froids, & secs, & partant resistans aux causes de la putrefaction: qui m'a fait cent fois étonner, pourquoy beaucoup s'en seruent pour ayder leur impuissance, & se rendre plus vaillans aux femmes: si ce n'est que par leur adstriction ils empeschent l'effluence, & la dissolution des esprits, & retiennent la profusion d'une drogue si chere à la nature. Il seroit donc à propos, si nous nous en seruons, de les macerer ou dedans de l'eau de lait, ou les faire tremper en l'huile d'amandes douces. L'aloë porte aussi son prix, estant cordial, fortifiant, & resistant à toute sorte de corruption: mais parce qu'en la violence de la fièvre pestilente, sa chaleur me semble vn peu suspecte, ie le renuoye pour la precaution. Le syrop de pommes laxatif, qui se fait avec les sucz depurés des herbes cordiales, l'infusion du rhemes, est aussi fort conuenable: d'autant qu'il purge les humeurs adustes, & atrabilaires, de la nature desquels les humeurs pestilens approchent: on se peut aussi commodément seruir du senné. La pierre d'azul m'est

L'aloë.

Le syrop de
pommes.La pierre
d'azul.

plus suspecte en purgatif, laquelle encor qu'elle aye beaucoup de conditions recommandables pour la peste, & qu'Auicenne au liure des remedes du cœur, Trallianus, Aëtius, & Actuarius en disent des merueilles, qu'elle purifie le sang du cœur : neanmoins parce qu'elle est grandement cōturbatiue, qu'elle cause des vomissemens, ie crains de l'approuuer : si ce n'est avec la preparation d'Actuarius, qui le puluerise, & le laue iusques à cinquante fois, les autres disent cinq cens, avec eau de roses, de buglosse, & de pourpié. La manne, ou miel aérien, retenant quelque chose de la qualité balsamique du miel, par laquelle il conserue toutes choses, les preseruat de putrefaction, est du nombre des purgatifs conuenables ; mais d'autant qu'il est en yne substance tenuë, & aérée, facilement ils s'enflamme, & reçoit l'intemperature dominante au corps. C'est pourquoy, non seulement en la fièvre pestilente, mais aussi en toutes les fièvres ardantes, nous la tenons suspecte outre que ce remede facilement s'adultere, & n'en voyons gueres de pure. Pour l'agarictous indifferemment l'approuuent, & le mettent entre les purgatifs cardiaques. Dioscoride tient, que c'est vn singulier antidote contre les venins, & propre à toutes les maladies interieures, que Mesué restraint à celles qui consistent en l'obstruction. C'est pourquoy Democritus l'appelloit vne medecine familiale, à cause de la conuenance qu'il a à toutes les parties : chaud au premier degré, & sec au second, d'vne substance aérée, & terrestre, subtilisée, retenant pourtant quelque

Preparation de l'azul selon Actuarius.

L'agaric.

Dioscoride.

*sa prépara-
tion.*

chose de l'eau. Ruffus le recommande à ceux
lesquels ont des rots aigres, qui prouient
de la debilité de l'estomach, aussi les anciens
l'ont tenu pour fortificatif d'iceluy, & ne
moins nous voyons par l'expérience, qu'il luy
est quelque peu nuisible, s'il n'est corrigé avec
les choses incisives, ainsi que monstre Galien:
& à cette fin nous le trochiscions, afin que la fer-
mētation luy fasse perdre sa legereté, qui le fait
nager sur l'estomach, & causer par ce moyen le
vomissement. J'approuue beaucoup plus les
simples purgatifs, que les composez, qui char-
gent, & broüillent l'estomach, par la diuersité
de leurs ingrediens. De tous ceux-là donc, on
choisira ceux lesquels seront plus propres à l'hu-
meur peccant du malade, sous la consideration
de sa temperature, à laquelle aussi il faut auoir
égard, afin de ne faillir, en choses où le moi-
ndre erreur est si preiudiciable, les infusans en
eaux, ou liqueurs conuenables, qui ayent tou-
siours leur visée au cœur, comme à celuy qu'il
faut le plus secourir, meslant par tout les aigres,
& esprits acides, des choses qui resistent à la
corruption: comme de citron, d'orange, de
grenade, de vinette, de vitriol, & de souphre,
selon l'exigence: & afin que tout d'une main
vous ayez les remedes, ie vous en mets icy
quelques formes, destinées à chacun des hu-
meurs.

Purgatif en la peste pour l'humour bilieux.

℞ aquarum buglossi, acetosellæ, & portulacæ, q.

quantum satis : infunde rhei electi $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. pulpe tamari-
 indorum pinguium, $\mathfrak{z}\mathfrak{x}$. santal. cit. $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. in expres- Purgat pour
 sione post leuemebullitionem, dissolue syrupi violacei pesta- la bile en sa
 ex infusionibus, $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. acidi citri optimè depurati, &
 filtrati $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. fiat dosis sumenda cum regimine.

Purgatif pour l'humeur pituiteux.

\mathcal{L} aquarum scabiosæ, & calendulæ. A. quantum Pour la pi-
 satis, incoq; fol. sennæ $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. agarici trochiscati $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. tra- mié.
 getæ communis $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. in colla. infunde cathol. dup. $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$.
 in express. diss. syrupi ros. solut. $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. acidi sulphuris
 gutt. $\mathfrak{v}\mathfrak{j}$. fiat dosis sumenda ut decet.

Purgatif pour l'humeur melancolic.

\mathcal{L} aquarum melissæ, & cardui benedicti, A. Pour la mel.
 quantum satis, incoque fol. sen. $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. myrabol. in sero
 lactis infus. $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. epithimi $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. fiat decoctio cum corre-
 ctivis, in colla. infunde cassiæ traiectione cum succo
 buglossi depurati $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. in expressione leui, dissol. syrupi
 de pomis saporis $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. acidi vitrioli guttas $\mathfrak{i}\mathfrak{i}\mathfrak{j}$. fiat dosis
 sumenda cum regimine.

Purgatif pour les serosités du sang.

\mathcal{L} rad. chameleontis, petasites & ulmaria A. Pour la sera.
 $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. florum ros. pallid. genistæ & calendulæ. A. p. j. se-
 minis cardui benedicti $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. bulliant in aqua gentiane
 sufficienti quantitate : incoque fol. sennæ mund. $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$.
 feniculi $\mathfrak{z}\mathfrak{i}$. in colla. infunde manna $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. in express.
 dissolue syrupi ex infusionibus florum persici $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$. acidi

granat. ʒj. fiat dosiſ ſumenda more ſolito.

Ceux qui ne pourront prendre en potion, feront tirer des extractions ſelon la nature de leur mal, & l'humeur qui les domine, pour prendre en forme ſolide, ou bien les reduiſant en poudre, les ietteront en ſuccre diſſoult en quelque liqueur conuenable, pour en faire tablettes, ou electuaires ſecs ; chacun ſuiuant ſon inclination ſans qu'il ſoit beſoin de ſ'arreſter à en preſcrire les formes, c'eſt donc aſſez pour les purgatifs.

DESCRIPTIONS ET FORMULES
des antidotes cordiaux qu'il faut
prendre auſſi-toſt qu'on ſe ſent frappé
de la peſte.

CHAPITRE XII.

Antidotes
cordiaux
qu'il faut
prendre les
premiers.



AVANT vuidé toutes les difficultez, qui ſe peuuent preſenter ſur les deux grands remedes, deſquels l'vſage eſt ſi debatü, & controuers en la peſte ; il faut maintenant venir à l'ordre des autres, deſquels nous auons dit qu'il ſe faut ſeruir, entre leſquels tiennent le premier lieu, les antidotes purement cordiaux comme ſont ceux-cy.

✓ Extraction de terre ſigilée avec ſuc de ſcabieuſe. ʒj.

Sel de chelydoine.

Sel d'asclepias.

A ʒi.

Sel de contrahieruas

ʒvj.

Poudre de fleur d'aster atticus.

ʒij.

faites tremper ces choses dedans l'eau d'angelique & de gentiane, vn iour entier, au bain, iusques à ce qu'elles ayent consommé, & beu toute l'humidité : puis les incorporés peu à peu avec

Conferue de citron ou citronnat décrit cy deuant.

Conferue de fleurs d'œillels.

A ʒij.

Adioustez ambre gris.

ʒj.

Saffran.

ʒi.

Feüilles d'or.

num. vj.

avec quantité suffisante de sucre cuit, en eau d'oxytriphylon, ces choses ainsi incorporées, soyent laissez fermenter au bain, le vaisseau estant bien bouché, quelques jours : vous aurez vn opiat ou antidote excellent, duquel vous prendrez trois fois le jour, demie once, lors que vous vous sentirez frappé.

La base principale de cet antidote, est la terre sigilée, & le contra-hieruas plains d'une vertu alexitaire, sans aucune exuperance de qualités ; pour le contra-hieruas, les Espagnols sont superstitieux, en la description de ses merueilles, & croyent qu'il n'y a remede qui aille à l'égal de luy. Les Indiens en admirent les effets, & tous ceux qui traittent en leur pays, le rapportent si certain pour la peste, qu'ils asseurent que de ceux qui en vrent il n'en meurt aucun. Pour la terre sigilée, le témoignage de l'antiquité met sa vertu au dessus de toute autre confirmé

*Thucydide.**Virtu de
la terre s.
gilee.*

par Thucydide, qui écrit, que tous ceux qui s'en
seruirent en la peste de Grece ; furent tous sau-
uez. C'est pourquoy les Turcs honorent cette
terre, en la tirant de son terrier, le sixième de
May, de tant de ceremonies, qu'elles sembleroient
ridicules, si Belon & les autres histo-
riens des choses du leuant, ne nous le témoi-
gnoient assurement. Galien, Auicenne, &
tous les auteurs de reputation le confirment.
Mais cette terre s'adultere souuent, à quoy il
faut songneusement prendre garde, les autres
drogues de cette composition, fortifient leurs
vertus, & les rendent plus propres en leur action.

Autre antidote à mesme fin.

℥	Poudre de lycorne ou rhinocerot.	℥i
	Sel de saphir.	
	Sel d'emeraude.	
	Sel de hyacinthe.	A 3ij.
	Sel d'angelique.	
	Sel de thanailie.	A 3℥.
	Poudre de larmier de cerf.	3i.
	Magistere de Perles.	3ij.
	Sel de vipere ou theriacal.	3℥.

meslez toutes ces choses, & les faites tremper
dedans le jus de citron, & eau de nasse, tant
qu'ils ayent consommé le suc, puis les incorpo-
rez avec conserue de roses muscades, & confe-
ction d'alkermes, de chacun vn once & demie,
sucre cuit en eau de scabieuse, & bien écumé
deux onces : mettez le tout dedans vn vaisseau
bien bouché, fermenter au baing, pendant

vingt quatre heures, puis le retirerez, & garderez loigneusement, en prenant demie once trois fois le jour avec syrop de grenades. La baze de cet antidote, sont les pierres, entre-autres le saphir, duquel Albert le grand fait tant d'estat, en son liure des pierres que luy seul peut guarir le charbon, & contre l'opinion de tous ces autres naturalistes, qui veulent qu'ayant touché vn bubon, il y laisse sa vertu, comme la mouche à miel l'éguillon en sa piqueure & le perd pour les autres, tient qu'il la conserue entiere, pour les autres où on l'appliquera. Cardan dit que tout ainsi que la main par le toucher de la remore, se stupefie, ainsi que la peste, ou le charbon, par l'application du saphir, perd sa malignité. Pour l'éméraude, Rhafis Auenzoar & Serapion, luy attribuent vne si grande vertu contre la peste, & les venins qu'ils disent que les animaux veneneux, ne peuuent porter la splendeur de son vert. Marfilius Ficinus tient, que la tenant dans la bouche, elle empesche de prendre la peste; si vous desirez voir ses autres propriétés, vous lirez avec contentement l'épistre d'Aloisius Mandella à Fracastor, suscrite des vertus de l'éméraude. Le hyacinthe n'a moindres vertus, si nous croyons les Arabes, lesquels sont suivis en ce point de tous les recens. Neanmoins Aui-cenne veut, que sa vertu soit augmentée, ou pour mieux dire excitée, par le meflange de quelques drogues chaudes, parce que cette pierre est merueilleusement froide, & seche: c'est pourquoy Marcilius Ficinus dit, qu'elle profite plus tenuë dans la bouche, pour exciter par la

Albe. mag.

Cardan.

L'éméraude.

Marf. Fic.

Hyacinthe.

chaleur d'icelle la froideur : que porté au col, les autres drogues augmentent leur vertu, la rendant plus déterminée en la peste, & toutes jointes ensemble, principalement aiguillée par les sels, font vne composition inestimable. Je pourrois icy rapporter le diascordium de Fracastor, l'électuaire de ouo, l'oppiat de Salomon, l'électuaire de la faculté de Vienne, celle de l'Empereur Maximilian, & plusieurs autres : mais parce qu'ils se trouuent aux dispensaires, communs ie n'en veux charger ce discours. Ces remedes, à cause de la rareté des drogues, & de la difficulté de la dispensation sont chers, il faut que les pauvres trouuent aussi bien icy des remedes que les autres. Ceux qui suivent sont destinez pour eux.

Antidote pour les pauvres au commencement de la peste.

℥ Racines d'angelique.
Racines de zedoar,
& de gentiane trempées en vinaigre
d'ail, puis sechées & puluerisées. A ʒss.
Terre sigillée. ʒij.
Poudre du liberant. ʒiij.

Incorporez le tout avec vne once de cōserue de fleurs de soucy, & autant de celle de fleur de saffran : adioustez aigre de souphre, ʒss. faites oppiat, duquel vous prendrez trois dragmes, trois fois le iour avec jus de citron.

Autre encor pour les pauvres.

℞ Graine de citron.
Graine de chardon benit.
Graine de ruë.
Poudre de genéure. A ʒij
Racine de lysimachie
Racine d'asclepias. A ʒj
Myrrhe. ʒj
Soufre vif infusé puis seché en vin blac.
Camfre. ʒi.
Safran. ʒj

puluerisez toutes ces choses exactement, puis les incorporez avec oxymel scquillitic, & eau theriacale, faites opiat avec quantité suffisante de sucre, duquel vous prendrez comme il est dit avec syrop de grenades.

Ces remedes sont singuliers, pour prendre comme nous auons dit aussi-tost l'inuasion du mal; mais ceux qui suiuent sont plus spécifiques & font tous autres effets.

*ANTIDOTES SPECIFI-
ques, au commencement de la peste.*

CHAPITRE XIII.

*Antidotes
specifiques.*



℞ E la teinture d'or tirée avec le vi-
naigre radical de soucy. 3 j.
Extraction de schorzonaire.
Extraction de cōtra-hieruas. A 3℥.
Sel de viperes ou theriacal. 3ij.
Poudre de la pierre crapaudine. 3℥.
Teinture de saffran. 3j.
Magistère de perles.
Magistère d'opales. A 3℥.
meslez toutes ces choses avec jus de racin de
reine des prez, puis y adioustez.
Essence de camfre vne dragme. 3j.
Conferue de ros solis. 3j.
meslez le tout avec syrop de fleurs de peches, fai-
tes antidote, duquel vous prendrez la moitié
moins que des autres.

Autre specific.

*Autre an-
ti-pest.*

℞ Vngros limon entier, que vous ferez
bouïllir avec vinaigre d'ail, & eau theriacale,
tant qu'il soit tout mol, puis vous le pillerez,
& passerez par le tamis, avec ce qui restera de
suc de l'ebullition, y adioustant,

Poudre

Poudre de bellette calcinée. \mathfrak{zj} .
 Poudre de cœur de cigoigne aussi calcinée. \mathfrak{zij} .
 Poudre de larmier de cerf. \mathfrak{zj} .
 Sel de bezoard.
 Sel de la despoüille de serpent. A \mathfrak{z} .
 Ambre gris.
 Musc. A XG.
 Saffran. \mathfrak{zj} .

faites oppiat avec sucre cuit en eau de melisse, duquel vous prédrez la mesme dose que dessus.

La base du premier antidote, est la teinture *Base du premier antidote.* d'or, & le sel de viperes, desquels nous auons expliqué suffisamment les vertus, en la premiere partie: & partant nous n'en dirons icy rien d'auantage. La base du second est la bellette, le larmier de cerf, & le cœur de cigoigne. Pour la cigoigne, Pelagonius, Vegece, Gesner, en l'histoire des oyseaux disent, que son sang, & son cœur, sont si singuliers contre toutes sortes de venins, mais particulièrement de la peste, qu'elle ne preserue pas seulement de celle des hommes, mais aussi de celle des animaux: si nous croyons Angelus Blondus en son traité des chiens, & de la chasse. Pour le larmier, nous en auons ja dit quelque chose, cette concretion ne se trouue aux cerfs, qu'apres qu'ils ont passé cent ans: Fumanellus, Amatus, Heurnius, & la plus part des recens luy attribuent vne vertu sudorifique estrange. Mais sur tous Scaliger fort versé en la doctrine des Arabes, en dit des merueilles: aussi estoit-ce leur vray bezaard. Pour la bellette, elle a vne propriété pour la peste, aussi

T

*Preparation
de la bellette.*

specificque comme elle a contre le basilic. Sa preparation est: prenez vne bellette que vous agiteriez avec des verges tant qu'elle soit en furie, Puis jettez-la dedans vn vaisseau plain de vin bouillant, avec du scordium, de la veronique, de la ruë, & du saffran: vous boucherez aussi tost le vaisseau, & le mettrez au fourneau tant que l'humidité soit consommée, & en fin vous la ferez calciner au feu de reuerbere: sur cette chaux vous ferez passer de l'eau de petasite, tant de fois qu'elle en aye tiré toute la vertu, & ferez évaporer apres cette eau, pour en auoir le sel: duquel vous mettrez la quantité qui est requise en cette description. Mais c'est assez de cette sorte d'antidotes, qu'il faut prendre dès le commencement du mal, pour fortifier le cœur, afin qu'il deffende courageusement l'entrée au venin. Il faut maintenant descrire quelque forme de ceux que nous appellons sudorifiques cordiaux, lesquels se doiuent seulement prendre au second instant du mal, pour le faire resouldre en sueur: ou vuider par transpiration.

ANTIDOTES CORDIAUX sudorifiques.

CHAPITRE XIV.



Onfection de hyacinthe.

Confection d'alkermes.

A 3j

*Antidotes
sudorifiques.*

Extraction de racines de petasite.

Extraction de bois de chyne.

Extraction de racine de tormétille.

Extraction de racines de reinette. A 3f

Sel d'absynthe.

Sel de thanaisie.

A 3ij

Bezoard du Perou.

3f

Incorporez toutes ces choses puis les fermentés avec eau theriacale & de bardane, puis adioustez syrop de suc d'ozeille & sucre cuit en eau de chardon benist avec jus de citron, faites oppiat duquel vous prendrez demie once ou six dragmes dissoutes en eau d'angelique.

Autre antidote sudorifique.

Sel theriacal ou de mithridat.

Sel de guaias tiré avec eau d'ozeille.

A 3j

Autre sudorifique excellent.

Poudre de contra-hieruas.

3f

Or diaphoretic.

3ij

Poudre de larmier de cerf.

Corne de cerasse.

T ij

Corne de lycorne ou rhinocerot, de
chacun 3^l

Fiente de cigoigne lauée en vin blanc,
puis sechée. 3^{ij}

Aigre de soufre. xx. gouttes.

Toutes ces choses exactement puluerisées
soient meslées avec sucre cuit en eau d'vmaria
& bien peu d'eau de canelle, faites oppiat que
vous laisserez fermenter deux iours entiers au
bain, puis vous en prendrez la mesme quantité
que du premier dissoute avec deux ou trois
ceuillerées d'eau imperiale pour exciter la sueur
apres auoir vsé des premiers cordiaux.

Le dernier sudorifique est excellent & ge-
neroux entre tous les autres pour les drogues
puissantes qui y entrent. La base du premier sont
les sels d'absynthe & de thanaisie lesquels ont
vne grande vertu: car si au rapport de tous le sel
commun par ses qualitez resistentes à la corrup-
tion fait de si grands effets, celuy tiré des simples
qui ont outre cette substance salée vne pro-
priété contre ce mal en fera beaucoup d'auan-
tage: si voulez voir des raisons pertinentes de la
vertu du sel en ce mal, lisez ce qu'en a écrit Bru-
dus medecin portugais au 3. liure de *vi&us ratio-
ne in febris*: & de fait il s'en trouue beaucoup
qui avec heureux succès ne se seruent en la peste
quo du garum ou de la murie qui est la detrempe
salée des poisons avec laquelle ils excitent vne
sueur si copieuse qu'elle les garantit du peril
du mal. J'ay veu aussi vn des vteils officiers de la
santé en cette ville & le plus hasardeux qui a ser-
uy depuis quarante cinq ans sans auoir pris au-

un mal & pour tout remede se sert du vin & du sel. On m'en a dit le mesme d'un chirurgien de la santé en la ville de Londres où la peste fut si furieuse il y a quelques ans. Pour la recommandation de la thanaisie, Ioannes Crato qui a seruy quatre Empereurs consecutifs en qualité de premier medecin en rapporte des merueilles & dit que les Alemands & Hongres se guarissent assésurément par le moyen du suc de cette herbe qu'ils font cuire avec de la biere & du vinaigre : & de fait son amertume extrême témoigne vne grande vertu contre la corruption. Pour l'absynthe tous en general l'y tiennent excellente. J'ay connu vn Alemand à Paris qui conuerloit & seruoit les malades en la rue des vignes au faux-bourg saint Marceau auquel ils auoient esté releguez pour ne pouuoir, à cause de la multitude, estre receus en l'hostel Dieu, lequel pour tout preseruatif ne prenoit que de la poudre de ce simple dissoute dedans sa propre vrine : & cependant il voyoit tous les iours plus de cinq cens malades. J'ay du depuis remarqué cette recepte dedans le traité de la peste de Ioannes Vochs de Cologne. C'est pourquoy Palladius prend tant de peine à nous donner la description de son vin d'absynthe duquel tirant le sel on rend vn sudorific excellent en la peste. Si vous voulez voir dauantage ses vertus, lisez Auenzoar, Ruffus & Areteus trois des plus celebres medecins & plus vieux praticiens de l'antiquité. La baze du second est le sel theriacal & l'or diaphoretic, deux excellens sudorifiques en la peste. Entre tous les autres ce metal

T iij

Deux natures
en l'or.

pour l'uniformité de sa substance, presque indissoluble, reconnoît néanmoins deux natures, vne spirituelle ou formelle, qu'ils appellent autrement astrale, & volatile: & l'autre corporelle, élémentaire, & fixe: lesquelles bien que vous separiez, elles ne perdent pourtant iamais rien de leurs vertus: c'est Augurelle

Augurelle.

Vni enim nil deperit auro.

Nous laissons maintenant cette partie formelle, & folaire, nous contentans du sel, qui se tire de sa materielle: car ie ne parle point de cet or diaphoretic, auquel faussement les chymiques imposent ce nom, qui n'est qu'une preparation de mercure, *chymia ludibrium*. Je parle de l'or vray, vrayment diaphoretic, sur lequel afin qu'on n'impose par vne substitution charlatanesque, j'en donneray la description, tirée des plus excellens chymiques de ce temps.

Preparation
de l'or diaphoretic.

Preparation de l'or diaphoretic. Prenez la quantité d'or obryse, c'est à dire au plus haut karat, & le plus pur que vous voudrez, que vous ferez dissoudre en eau des philosophes, qui se fait avec les sels sulphurez, & mercuriaux volatiles: & faut soigneusement prendre garde en cette dissolution, d'autant que si vous donnez le feu, tant soit peu plus qu'il ne faut, les esprits sortent si impetueusement, qu'ils rompent tout: comme il arriva dernièrement en cette ville, à un qui ne sçauoit pas encor cette conduite. L'or par cette eau se dissout en chaux, principalement si on la fait degoutter dans de l'eau (j'explique clairement) & n'est besoin d'huile de resolution de sel (qu'ils appellent premier & principal

vegetant) pour cet effet : ce n'est que pour rendre cette fixation plus laborieuse, & moins entendue. Il faut laver par apres diligemment cette chaux, & la secher à l'ombre : estant seche, il la faut faire sublimer, & repeter tant de fois cette sublimation, qu'elle n'eleue plus rien: gardez cette poudre sublimée, qui est vn sudorific ou diaphoretic bezoartic. Il se tire d'une autre fa-
*Autre pre-
paration.*
 çon avec la pierre de ponce, au vaisseau de fixation, au feu de reuerbere, ou bien avec l'huile de geneure bien depuré; mais c'est éuenter les secrets de la chymie, nous nous contenterons d'en auoir dit cecy. Pour le sel theriacal, c'est toute la vertu du theriaque, empreinte en ce
Sel theriac.
 peu de poudre exaltée par le feu, & purifiée par la dépouille de tout ce qu'il y a d'excrementeux, & terrestre en cette grande, & vaste composition : lequel se dissout, & s'épand facilement dans les substances spiritueuses du corps, à cause de la vertu aérée qu'elle acquiert en cette
*Observation
pour les sudorifiques.*
 preparation. Il faut remarquer en passant que les remedes sudorifiques, se doiuent plustost prendre en forme liquide que solide, & plustost chauds que froids, afin d'ayder leur distribution. C'est pourquoy il faut dissoudre ces opiats quand on les prend, avec quelque eau conuenable, comme sont les precedentes. Que si vous en desirez auoir vne bezaartique, theriacale, & sudorifique tout ensemble, la description de celle qui suit vous contentera, laquelle est singuliere, & a toutes ces proprietéz.

EAV CARDIAQVE ET SV-
dorifique pour la peste.

CHAPITRE XV.

Eau sudori-
fique car-
diaque.



Acines de petasite.

Degentiane.

D'angelique.

D'imperatoire.

De liuesche.

A 3j

Racines d'Iris de Florence.

Souchet odorant.

Bois de chync.

A 3vj

Feuilles de rainette.

De rebus.

D'asclepias.

A mij

Fleurs de rommarin.

D'after atticus.

D'hypericum.

De lysimachie.

A pij

Semences de chardon benist.

De geneure.

De soucy.

De citron.

A 3c.

Faites tremper toutes ces choses en vin blanc, & eau imperiale, deux iours au bain: puis y adioustés deux onces de theriaque, quatre onces de jus de citron, vne once de myrrhe, & deux dragmes de safran: faites distiler toutes ces choses au sable, & les tirés tant qu'il sera pos-

fible; puis faites secher, & calciner le marc, & empraignez l'eau de son sel, la faisant transcoler plusieurs fois, gardez cette eau, qui est excellente pour exciter la sueur, & pousser par transpiration, les qualitez malignes de la peste, & des autres venins. L'eau theriacale de la description de Bauderon, l'eau imperiale, l'eau de teste de cerf, l'elixir de Fiorauanti, la magistrale de chelidoine de Chalmeteus, l'eau celeste de Bartapalia, l'eau sulphurée de Rulandus, & le claret de Bodestemius, grands naturalistes, & spagiriens, ont les mesmes effets: mais plus généraux, & non si determinez à la peste, & de plus longue & difficile dispensation. D'en rapporter icy les descriptions, ce seroit grossir ce liure inutilement: elles se peuuent voir aux Autographes. On pourra obiecter, que tous ces remedes sont extrêmement chauds, contre l'aduis que nous auons donné au chapitre general de la cure, qu'il faut vser des plus temperez, & moins chauds, en la fièvre pestilente: A quoy nous disons, que ces remedes ne se donnent pas directement pour la fièvre, mais pour la malignité, qui la cause en suite: & outre nous les donnons, en temps que la fièvre n'est pas encor formée, comme sur la fin des vint-quatre heures, que les humeurs n'ont point encor senty le feu, au moins apparemment: & plus, que quelquesfois mesme il est necessaire aux maladies les plus chaudes, pour vne fois, ou deux seulement, sans les continuër, de donner des remedes, qui ayent quelque chaleur, s'ils ont avec une vertu purgatiue, ou dilcusiue; comme en

Eaux comparables.

Obiection.

Solution.

la fièvre ardante, nous purgeons avec le rhu-
barbe, qui est chaud; d'autant qu'avec sa chaleur,
il purge l'humeur bilieux, qui l'entretient, & la
fièvre aussi. Nous donnons aussi des sudorifi-
ques, encor qu'ils soient chauds: afin de pousser
par la sueur, les humeurs enflammés que nous
ne pouvons par les alteratifs tempérer: & pour
revenir à nostre eau sudorifique, ie dis qu'elle
n'est si chaude qu'on la croiroit, parce qu'elle
est tempérée par le jus de citron, qui y entre en
bonne quantité.

DES ANTIDOTES COR- diaux expulsifs.

CHAPITRE XVI.



IL y a maladie, où l'ordre des re-
medes soit requis, c'est en la peste:
parce que les moindres fautes sont
irreparables, pour sa violence, & sa
celerité. Il ne les faut donc pas con-
fondre, & en user preposterement. Nous auons
desjà décrit deux sortes d'antidotes, les cor-
diaux simples, desquels on se doit servir les pre-
miers: & les cordiaux sudorifiques, qui les doi-
uent suivre incontinent. Reste la troisiéme sorte
que nous appellons expulsifs, lesquels sont plus
temperez, comme estans en vne substance plus
ferme, solide, & moins subtile, qui ne se doi-
uent donner, que lors que les humeurs sont en

mouement, que l'on void apparence d'éruptions, ou du bubon. Car lors les autres qui sont plus spiritueux, & subtils, atténuant la matiere, empêcheroient sa collection, qui se doit faire par synathryse, & ramas. Les auteurs manquent à cette distinction, les confondent, & en usent indifferemment; aussi en void-on peu de succez.

*En quel sepe
du mal les
expulsifs con
uient.*

Antidote cordial expulsif.

℞ Poudre de l'électuaire liberant.

De diambre.

De diamargaritum froid. A ʒf.

Emplez de ces poudres deux grenades aigres, ou aigredouces: puis les faites bouillir avec deux parties d'eau de surelle, & vne tierce partie de vin blanc, iusques à ce que les grains ayent laissé l'écorce, que vous ietterez: puis passerez toute la substance avec la décoction, iettant aussi les grains; vous adiousterez à la traiection

*Antidote
expulsif.*

Poudre de terre sigilée. ʒij

Poudre de la premiere poussee du cerf. ʒf

Poudre de fragmens de saphir.

D'emerlude.

De topaze.

reduites en sel par lexiue conuenable. A ʒf

Incorporez toutes ces choses avec conserues de racines de buglosse, & de scabieuse: faites oppiat, duquel vous prendrez demie once, soir & matin, dissoute en jus de citron bezoartizé.

La base de cet antidote qui est la grenade,

*La base de
cet antidote.*

*Virtu de la
grenade.*

est recommandée de tous en la peste : on pour-
roit dire qu'estant adstringente, elle sembleroit
contraire à l'effet que nous desirons de ce reme-
de. Mais elle a vne vertu particulièrement attra-
ctiue de la malignité de la peste : c'est pourquoy
Droëtus apres Hollerius la recommandent ex-
trêmement, appliquée sur le bubon au com-
mencement, & en l'estat d'iceluy : & disent que
c'est vn miracle, comme par son application le
bubon grossit si promptement. Houlier dit
qu'il les faut faire bouillir avec le fort vinaigre,
iusques à la pourriture auant que l'appliquer.

Autre cordial expulsif.

*Cordial ex-
pulsif.*

℞ De la conserue de scordium.

De la conserue d'oxytriphylum autre-
ment alleluya. A ʒj

Conserue de citron faite avec son suc.
ʒij.

Teinture de corail.

Magistere de perles. A ʒj

Poudre d'yuoire. ʒj

Extraction de macis faite avec eau de
soucy. ʒij

Feuilles d'argent. nu. iiij

incorporez ces choses, & les malaxés avec jus
d'orange, & sucre rosat, faites oppiat duquel
vous prendrez comme du precedent.

*Base de cet
antidote.*

La base de cette opiate est le scordium, & le
macis, recommandé de tous les auteurs pour
la peste, & pour toutes les pourritures. L'hystoi-
re rapporte par Galien au premier liure des ans

antidotes en fait foy, qu'aprez vne deffaite, & *vertus du*
 beaucoup de morts demeurez sur le champ, *scordium.*
 ceux qui se trouuerét de hazard sur le scordium, *Histoire d'as*
 ne se trouuerent pourris, & les autres tous pu- *Galien.*
 ants, & principalement on trouua les parties
 toutes saines, lesquelles touchoient cette her-
 be. Les modernes en vantent vne autre expé-
 rience, que tirant du sang de la veine qui regar-
 de le plus prez le bubon, puis faisant vne inci-
 sion en la main proche du petit doigt, & y appli-
 quant du scordium pillé, il tire là toute la ma-
 lignité. Ils en disent autant de l'herbe que nous
 appellons alliaria: ce qui a donné sujet à Fraca-
 stor d'instituer sa composition qu'il appelle *Autre ex-*
perience.
Diascordium
de Fracast.
diascordium, si vous voulez voir dauantage de
 ses proprietéz lisez *Ioannes Aukvotzius* medecin
 & professeur de vienne. Pour le macis Fracastor
 l'estolle étrangement au liure 3. de Contag. &
 conseille d'en tenir tousiours en la bouche, n'y
 ayant rien qui repousse tant le mauuais air.

Il semble que ces deux antidotes ne peuuent
 pas répondre à l'effet que nous en désirons; qui
 est d'expulser le venin du cœur: ce qui se doit
 faire par vne reseration des pores, & neanmois
 la plus grande partie de leurs ingrediens, ont
 quelque adstriction, & stipticité. Nous disons *Solution.*
 qu'il est necessaire qu'ils en ayent quelque peu,
 afin de r'allier, & retenir les esprits, & la cha-
 leur naturelle en son centre, laquelle est disper-
 sée, & desunie par le venin: & si vous ne retenez
 ce secours proche du cœur, sa faculté expultrice
 manquant d'aide, ne peut faire poussée qui vail-
 le; la constriction interieure fait l'expulsion ex-

*Et auuement
peristaltic.*

terieure : comme la superieure , fait l'inferieure , & au contraire , ce que nous voyons au mouuement peristaltic. Ainsi les legers adstrictifs retenant la fuitte de la chaleur , & la r'alliant vers le cœur , fortifient ses actions , & font qu'il repousse avec plus d'effort son ennemy. Vn air retenu fort avec plus de violence ayant la liberté , parce que *virtus unita fortior est dispersa*.

Encor que j'aye reduit ces remedes en forme & consistance d'oppiat , on peut neanmoins les dispenser en poudre , en tablettes , en pillules , selon le desir des malades : mais parce qu'ils ne sont sans quelque facheux goust , pour ceux qui abhorrent les remedes , ie les ay reduits en cette forme , afin que plus facilement ils les peussent aualer en forme solide , couuerts , ou enuolopez , & outre afin que la fermentation qui est aux remedes , ce que le leuain est au pain , s'en fist mieux.

FORMES DE CLYSTERES
en la peste.

CHAPITRE XVII.

NOVS auons dit au methode de la cure generale de la peste, qu'il estoit besoin si le ventre estoit serré, de donner quelques clysteres doux, auant la saignée; parce que ce remede ouure le ventre doucement, sans ébranler les autres regions du corps, encore qu'il n'y en aye aucune qui n'en recoiue de l'vtilité: & auons vne tres-grande obligation à l'ibis, ou cicoigne Egyptienne, de nous auoir appris vn remede si profitable, qui sert à toutes les parties, sans nuire à aucunes, on s'en peut seruir à la peste, plus asseurement, que de tous autres purgatifs, pourueu que l'on les donne loin du repas, & qu'ils soient doux, tels que sont ceux qui suiuent.

Clysteres.

Effets des clysteres.

Clysteres pour la peste.

℞ Vne liure de décoction de poulet, ou de veau, avec laquelle vous ferez bouillir des fleurs de violes, buglosse, tapfus, borrache, foulce, & mille-pertuis de chacun vne poignée: semence de chardon benist, & de coriandre, de chacun deux dragmes: & dedans cette décoction coullée, faites dissoudre deux onces de miel rosat, & vne once de sucre.

1. Clystere.

Autre clystere.

*Autre cly-
stere.*

Si l'ardeur de la fièvre estoit grande & qu'il y aye de l'inflammation, vous le ferez de cette sorte.

℞ demion de clair de lait bien depuré, avec lequel vous ferez bouillir du plantain, des laitues, buglosse, & guimauve, de chacun vne poignée, des semences froides vn peu conuassées vne once, puis y faites dissoudre apres l'auoir coulée miel de buglosse deux onces, casse fraichement mondée demie once, faites clystere.

Quelques fois par la malignité de l'humeur, & la debilité de la nature, les intestins se relâchent de telle sorte, que leur faculté retentrice perd ferre, & leur execution cause qu'ils ne peuvent rien retenir, lors il est bon d'en donner de cette sorte.

*Clystere en
la debilité
des intestins.*

℞ eau de roses, & d'absynthe de chacun cinq onces, vin vermeil trois onces, avec lesquels vous ferez bouillir de la racine de tormetile demie once, feuilles de chardon benist, aigremoine, & fleurs de roses rouges, de chacun vne poignée: puis y faites dissoudre estant coulé, deux onces de miel rosat bien écumé, faites clystere, que vous pourrez repeter, si l'accident continuë. Cet ayde est le plus facile & moins à craindre de tous les purgatifs, en la peste. Ce n'en sont icy que des exemples, suiuant les occurrences on les peut diuersifier, & suiuant la prudence de ceux qui ont la conduite des malades.

Des

DES EPITHÈMES.

CHAPITRE XVIII.



En'est assez de munir le cœur , & les autres parties nobles , avec les antidotes interieurs ; il faut aussi les remparer exterieurement par applications , suspensions , & épithèmes , qui conseruent les forces , & resistent vaillamment à celles de leur ennemy. Cela se fait commodément par l'application des épithèmes , qui sont remedes appliqués sur lescdites parties , en forme solide , ou liquide , que particularisant au cœur , nous appelons cordiaux , au foye , hepaticques : à la ratte , splenitiques : à la teste , cephaliques : mais plus particulièrement encor de la partie où on les assiet , fronteaux. Encor que pour le present , nous n'vzions de ces remedes que comme alteratifs , pour corriger les intemperatures de ces parties , comme aux fièvres ardantes ou hecétiques : ou bien pour resister aux qualités veneneuses , & infectes , comme en la pestilente ; si est-ce que les anciens s'en seruoient aussi en qualité de purgatifs , qu'ils appelloient *μαλάγματα* ou *ἐπιθήματα καθάρια* épithèmes purgatifs , tels que vous les trouuez décrits dedas Aëtius , en son troisiéme liure. Paulus Aegineta a eu vne opinió particuliere (ie croy que c'est en son septiéme liure) que ces remedes

A quelle fin les epithemes

Epithemes purgatifs.

Opinion de P. Aeginet.

V.

Opinion
d'Actuar.

ne se deuoient appliquer qu'aux regions du milieu du corps. Actuarius au cinquième de son methode ne reconnoit que les épithemes solides, & dit que les anciens n'en vsoient point d'autres, & qu'ils les rendoient tellement secs, à celle fin qu'ils ne peussent empescher les pores, ny s'y attacher par quelque lenteur ou glutinosité de sorte qu'ils estoient contraints de les retenir sur les parties, avec des bandages. Nous nous seruons maintenant avec succès des liquides & plus souuent que des secs: voicy quelques formes des vns & des autres.

Epitheme liquide pour le cœur.

1. epitheme
liquide.

℞ Aquæ theriacalis. A ʒij
Aquæ imperialis. ʒij.
Aquæ diuinæ. ʒij.
Acetirofacei. ʒij
Confectionis de hyacintho. ʒij
Succi citri. ʒij

Observation
pour l'écay-
lasse.

Faites épitheme, auquel vous ferez tremper vne compresse de linge, ou du santal, de la grandeur du cœur: que vous appliquerez tiede, & repeterez vne heure durant, quatre fois le iour, loin du repas. Quelques vns preferent l'écaylasse au linge, comme ayant quelque propriété à cause de sa graine, à fortifier le cœur, mais parce qu'il entre en sa teinture, de l'arsenic, ou du sublimé, que nous auons reproué cy deuant, ie n'en fuis d'aduis: ie le laisse pour ceux qui l'approuuent.

Autre epitheme cordial.

2. epitheme.

℞ Eau de teste de cerf.

Eau de nasses. A ʒij

Vin blanc. ʒiij

Eau de roses. ʒij

Poudre diambre. ʒij

Sel de veronique. ʒj

Faites epitheme, pour appliquer sur le cœur, en la mesme sorte de l'autre. Le sel de veronique est mis pour pointe en cette recepte laquelle augmente sa vertu cordiale, d'autant que cette herbe a cela de singulier, au rapport de tous les simplistes. Vous pouuez voir dans Matheole vn effet admirable en la cure d'un Roy de France (ainsi qu'il dit) que cette herbe (que luy enseigna vn de ses veneurs) luy fit en vne maladie tres-facheuse; & pour sa vertu contre la peste, Tragus liu. 1. de son histoire des plantes, & Leonicerus.

Effet de la veronique.

Epitheme solide.

℞ Vn citron entier, que vous ferez bouillir avec vinaigre de foucy, & eau de melisse, puis le pillez, & y adioustez.

1. epitheme solide.

Confection d'alkermes. ʒij

Poudre d'aymant. ʒj

Essence d'écorce d'orange. vj. gout.

Incorporez toutes ces choses avec vin blanc, faites paste: laquelle vous étendrez sur du cuir délié, pour l'appliquer sur le cœur. L'aymant est

V ij

Vertus de l'aymant & ses noms. en cet epitheme comme l'ame qui viuifie toute la composition, que l'on appelle *magnes à magno*, parce que ses effets sont grands : ou comme veut Nicander d'un nommé Magnus, qui premier trouua cette pierre au mont Ida : ou bien Lucrece (duquel ietiens l'opinion plus vray-semblable) de la region magnesiennne, où il se trouue en grande quantité, proche de la Macedoine. Les autres l'ont appellé *lapis herculeus*, par analogie de la force d'Hercules avec cette pierre, d'autant qu'il domptoit les monstres les plus forts, & la vertu de cette pierre guarist les maux les plus incurables. Mais pour bien faire il en failloit auoir le sel. Il s'en trouue vne sorte qu'ils appellent *creague*, duquel frottant la pointe d'un poignard, ou d'un couteau, on ne sent point de douleur de son coup. Cardant témoigne en auoir veu vne pierre entre les mains de Laurentius Guaschus celebre empirique : & puis dire en auoir veu, & plusieurs comme moy, vne de la sorte à Vuolphang de Lippe, empirique Alemand, qui faisoit admirer les coups qu'il se donnoit au trauers des cuisses & du corps : & neanmoins ne sentoit point de mal, par le benefice de cette pierre : & me dit plus, que trempant vn fil dedans la décoction de cette pierre, quelque temps, & l'appliquant vne heure sur la partie qu'on vouloit amputer, elle ne sentoit point la douleur du rasoir. Il faut qu'il y aye vne grande vertu narcotique en cette pierre, ce que ie dis par occasion, tant pour la recommandation de cette pierre, que pour decouurir les artifices de ces charlatans, qui pipent le

*Magnes
Creague.*

monde visiblement. Ce sel d'aymant par sa vertu nitre-sulphurée écarte le venin & retient les esprits, comme la pierre appliquée sur la veine ouverte retient le sang.

Sel d'aymant.

Autre epitheme solide.

℞ Poudre de cœur de cerf avec son os préparé comme dessus.
 Conferue de soucy.
 Conferue de scorzonere.
 Conferue de buglossé.
 Theriaque.
 Camfre.

2. epitheme solide.

A 3iij

3j

3j

Incorporez toutes ces choses avec du suc de citron, & d'orange, & vn peu d'eau rose musquée, faites epitheme, que vous appliquerez sur le cœur. La force de cettuy-cy est en la poudre de cœur de cerf, & en la scorzonere, laquelle emporte le dessus de toutes les plantes destinées à la peste. Mercatus medecin du Pape Gregoire XIII a fait vn traité particulier de ses loüanges, & la renduë celebre par toute l'Italie, & s'en seruent maintenant par tout avec succez du suc de ses feuilles ou de sa racine ou de leur eau distillée.

La force de cet epitheme en la scorzonere.
 Mercatus.

Toute l'antiquité a creu que le iaspe verd porté sur le cœur, & le couurant en toute sa grandeur, empeschoit toute sorte de mauuais air de l'attaquer. La hyacinthe, l'agate, la topaze, ont cette mesme propriété. La betoine si nous croyons Sextus Empiricus pillée, & appliquée avec la scabieuse fait le mesme effet. Quel-

Epithemes particuliers.

V iij

ques autres appliquent sur le cœur aussi tost qu'on est pris, vne bellette (de laquelle nous auons cy deuant décrit la propriété) fendue viuant. l'approuue bien autant cettuy-cy de Ranzouius.

Epitheme de Ranzouius.

Prenez vn vieil pigeon blanc s'il s'en peut trouuer, faites le nourrir avec de la graine de chardon benist, & du fenugrec, puis le fendez par le milieu & le farcissez avec de bon theriaque dissout avec du jus d'ail, & l'appliquez tout chaud sur le cœur. Il en faut auoir deux ou trois, & les appliquer l'un apres l'autre. Car c'est vne regle à obseruer pour les epithemes qu'il les faut continuër long temps, & en tenir presque tousiours les parties garnies en la peste, ce qui ne se fait pas aux autres maux. Il faut aussi prendre garde de les leuer lors que la sueur vient, & les r'appliquer quand elle est passée, & le malade bien essuyé, principalement pour les solides: on pourroit dire que les derniers seroient plus conuenablement appliquez sur le bubon, que sur le cœur, d'autant que leur faculté attraitrice est là mieux employée, que sur le cœur qui ne faut que fortifier. Je répons qu'on ne peut donner plus grande force au cœur, qu'en retirant l'air pestilent, qui l'infecte. Ce qui se fait par les epithemes attractifs, où l'attraitiue est iointe avec la faculté cardiaque, & se donnent la main pour le soulager: & neanmoins il faut auoir de la consideration à les appliquer, car lors qu'il y a la moindre apparence de bubon, il les faut cesser sur le cœur, & les appliquer sur le bubon, afin de ne faire deux diuerses attractions. Mais

Obiection.

Solution.

auparavant il les faut tousiours tenir sur le cœur,
pour en retirer le mal ou au moins l'en éloigner.

SI LES EPITHÈMES SONT
propres en la peste.

CHAPITRE XIX.



ETTE question éclaircira vn doute, auquel beaucoup de doctes medecins ont demeuré iusques à present, si les epithemes sont propres à toutes les maladies contagieuses & pestilentes ? nous sommes fondez pour l'affirmatiue, en autorité, en raison, & en vsage, & neanmoins nous auons des contredisans, voicy leurs raisons. La premiere est tirée d'un lieu de Galien mal entendu, du liure de la difference des fièvres, & d'un autre d'Aëtius, du liure cinquième chap. 77. comme nous expliquerons tantost. Tout mouuement (disent-ils) qui se fait du dehors au dedans est contraire en la cure de la peste: or les epithemes, & autres applications sur le cœur, renuoyent en dedans: & partant ils seront contraires. Ils prouuent leur assomption, par la qualité des matieres dont on les compose, pour les pierres, disent-ils, comme le iaspe, & les autres, il n'y a point de difficulté; d'autant qu'elles sont froides & seches, & que telles qualitez bouchent, & repoussent (comme il est vray). Pour les autres, ils le montrent. La

*1. opinion &
ses raisons.*
I.

•V iiii

matiere des epithemes sont les eaux rafraichissantes, & les poudres : dont ceux-là repoussent, & ceux-cy resserrent : & partant nullement convenables. Ce qui fait reconnoître la verité de cette conclusion, est que ceux mesmes qui les appliquent, les deffendent lors des sueurs, ou lors que les exanthemes, & autres éruptions commencent à paroître, de peur du renuoy, qu'ils font au cœur. Il faut donc qu'ils soient repulsifs. Secondement on les applique ou pour rafraichir, ou pour fortifier le cœur : si pour le premier, c'est corrompre l'indication principale, & essentielle de la peste ; qui est de tirer le venin dehors : ce qui ne se peut faire que par chaleur, & ébullition, comme nous voyons que l'écume ne sort que par la force du feu : que le vin ne se purifie, & ne iette sa lie la plus subtile, qu'en fumant & bouillonnant. D'apporter du rafraichissement en cette ébullition, c'est la faire faillir, & l'arrester : & par consequent s'opposer à la guarison : comme si on iettoit de l'eau froide, dedans vn pot qui bout : ou bien comme qui ietteroit de l'eau sur le chapiteau de l'alambic, pour condenser les esprits, & empêcher leur sortie. Si pour fortifier ; c'est inutilement, d'autant qu'on ne peut qu'en luy portant quelque qualité cardiaque, par les arteres, par lesquelles l'expulsion se fait de la fuliginosité infectée, laquelle rencontrant cette vertu, qui va trouver le cœur, luy fait changer de route, & la ramene au lieu d'où elle part si elle est la plus forte : si elle est la plus foible, l'infection luy fait rebrousser chemin, & la repousse au cuir. Il

Autre rai.

faut donc ou qu'elle n'y aille pas, ou qu'elle reporte la malignité, qui est beaucoup plus nuisible au cœur, que cette qualité ne luy est profitable. Plus si les epithemes auoient lieu en ce mal, ce seroit au commencement, ou en l'augmentation: or au commencement ils sont inutiles; parce que la malignité infectante & febrile n'est pas encor imprimée au cœur, ny la chaleur si excessiue, qu'elle aye besoin d'un tel rafraichissement: en l'augmentation on les deffend, d'autant qu'en ce temps, le cœur par le redoublement de son systolé, pousse avec toute sa force, les fuliginositez pourries au dehors, & les humeurs corrompus & infectez, sur les émonctoires, lesquels ils retiendroient en condensant les parties, par lesquelles elles se peuuent exhaler. Aëtius au lieu preallegué, fait un dénombrement des inconueniens qui peuuent arriuer quand on les applique au commencement de ces fièvres, & en leur augmentation. Ce sont ses mots, en ces temps, le mal balanceant encor avec la nature, & la chaleur assiegeant les parties nobles, telles applications dissipent la force, & repoussant la chaleur à l'interieur, apportent de grandes incommoditez; parce que ce feu repoussé en dedans se renforce d'une ardeur redoublée. Dauantage toute application extérieure, actuelle, & somatique, bouche *ex contactu*: or en la fièvre pestilente, comme en toutes sortes de putrides, il y a beaucoup plus de nécessité de repousser les fuliginositez veneneuses, & pourries, que de tirer du rafraichissement. C'est pourquoy nous remarquons en ces

*Le systolé
plus viste en
la peste que
le diastolé.*

fièvres, le systolé beaucoup plus viste & concité que le diastolé, laquelle poussée est empeschée par les applications : & partant ils redoubleront la fièvre, & augmenteroient le mal. Ne fert d'esquiver & de dire, que tous epithemes ne bouchent pas, mais ceux seulement qui sont pour ce dessein : comme ceux que l'on fait aux fièvres fudorifiques, telle qu'estoit cette contagieuse que l'on nommoit Britannique, du tems de nos peres, à laquelle ils estoient necessaires, pour empescher l'exolution entiere ; puis que la simple crasse, restante de la sueur mal nettoyée, qui n'est qu'une petite vapeur condensée, peut empescher la transpiration. Galien mesme reprouve-t-il pas telles applications sur la poitrine, quand ce ne seroit que pour les incommoditez qu'ils peuvent apporter au poumon, & autres ennuyeuses à rapporter.

*6. rais de
Galien.*

*Opinion con-
traire & ses
raisons.*

1.

Nous rendons à dessein ce party plus fort luy fournissant des armes plus qu'il n'en esperoit, afin que la victoire en soit plus glorieuse : que nous croyons emporter par les raisons suivantes, qu'en la fièvre pestilente comme en toutes les autres malignes, le cœur est affecté de fumées infectes, & pourries, & iamais la fièvre n'est, qu'il ne soit touché de chaleur ; parce que c'est son sujet propre : il faut donc luy pourvoir, & par rafraichissements destinez à cette chaleur, & par alexitaires, de sorte que la propre substance ne s'enflamme, que les humeurs contenus ne s'assèchent, ou que les esprits n'étouffent : & Galien mesme rendant raison pourquoy aux pays chauds, aux constitutions

tions seches, les fièvres putrides tournent ordinairement en hectiques. (C'est ce me semble au chap. 12. de la difference d'icelles) dit, que c'est pour autant, qu'on leur a retenu la boisson de l'eau, & que l'on ne leur a appliqué aucun remede rafraichissant ny sur la poitrine, ny aux hypochondres : qui sont les deux hypocauftes, & fourneaux du corps : & cecy pour les simples fièvres. Pour les putrides, au dixième du methode si l'humeur est pourry (dit-il, parlant de ces fièvres) alors il se faut abstenir de l'eau, & d'autres boissons rafraichissantes : & se faut contenter des remedes refrigerans, qui s'appliquent dehors sur les hypochondres, ou sur la poitrine, là où on iuge que la chaleur fait son plus grand effort. Que si aux fièvres simples, où il n'y a que de la chaleur; si aux putredinales, où il n'y a que de la corruption, & quelques vapeurs qui agitent le cœur, les epithemes sont necessaires; combien davantage aux fièvres pestilentes, auxquelles & la chaleur, & la pourriture, & la venenosité l'attaquent? Nous disons donc, qu'ils sont conuenables, & pour empescher la malignité d'entrer, pour temperer la chaleur putredinale, pour fortifier la substance du cœur, & réiouyr les esprits, selon les diuers temps, & occurrences du mal. Car si l'air pestilent, ennemy de la nature, trouue bien passage par les pores, pour aller infecter le cœur: la qualité bezaartique & cordiale, qui s'y porte d'elle mesme, par vne similitude de substance, ou qui est attirée par vne propension & conformité de nature, qu'elle a avec elle, n'ira-

2. rais.

*Propriété
étrange du
napellus.*

*Solution aux
raisons de la
1. opinion.
Ala 1.*

Ala 2.

telle pas? si nous voyons par experience que tenant deux feuilles de napellus enfermées dans la main sans leur laisser de l'air, nous causer insensiblement des palpitations de cœur, & des faillances: si appliquant du saffran sur le cœur en trop grande quantité, il fait les mesmes accidens: pourquoy veulent-ils dénier cette puissance aux cardiaques appliqués, d'agir interieurement? le mercure appliqué, excite & donne le branle à toutes les humeurs du corps, & aux parties: pourquoy non les autres choses plus spiritueuses, & qui ont autant de vertus? Ce seroit faire acceptation, de l'accorder aux vns, & dénier aux autres: mais voyons si leurs raisons sont inexpugnables. Aux autoritez de Galien & d'Aëtius, nous disons qu'ils les prennent mal, car ny l'un, ny l'autre ne blâment les epithemes: au contraire ils les ordonnent, les commandent, & les louent: & n'y a aucun des auteurs que j'aye leu, qui les estime d'auantage, & qui en face de plus différentes sortes, qu'Aëtius au liure 3. mais ils accusent les fautes de ceux, qui intempestiuelement les appliquent, comme il arriua à celuy dont parle Galien, qui pour en auoir mal à propos appliqué de trop rafraichissans à vn hemoptoïque, luy causa vne toux vehemente, & difficulté de respirer, pour toute sa vie. A ce qu'ils disent que les epithemes repoussent en dedans, nous leur disons, qu'ils argumentent de l'espece au genre, qui ne conclud iamais necessairement; d'autant que nous leur accordons, qu'il y en a quelques vns adstringens comme ceux que nous auons

dit pour les fièvres sudorifiques : mais il y en a beaucoup d'autres , qui ne le font pas : nous défendons ceux-là , quand la nature pousse en dehors , & que le bubon ou quelques autres éruptions paroissent : que si ils repartent , pour tous : d'autant que c'est vne regle générale du methode , que tous ceux qui s'appliquent sur les parties nobles doiuent estre adstringens : Nous repliquons que la regle est vraye , quand il n'y a point d'indication particuliere qui y déroge , car lors elle ne peut subsister. Mais bien d'auantage , nous disons que c'est mal pris cette regle , qui veut seulement qu'en tous lesdits epithemes pour les parties nobles , il y aye quelque chose meslée d'astringent , pour fortifier leur parenchyme. Il y a bien difference d'estre adstringent , & d'y auoir quelque chose meslé d'astringent ; d'autant que la specification , & dénomination ne se fait pas de la plus petite partie , *semper à maiori parte*. Que les epithemes simplement rafraichissans repoussent , ou resserrent , nous leur nions : y en ayant grand nombre entre eux qui sont aperitifs , comme la surelle , le pourpié , & les semences froides. Cela est bon pour le froid actuel , mais non pas pour le froid formel , de qualité , ou de puissance. Au second , nous disons que nous les appliquons , & pour rafraichir , & pour fortifier ; quelques fois séparément , quelques fois coniointement : or que le rafraichissement empesche l'action de l'expultrice du cœur , nous le nions : au contraire nous disons , qu'il la fortifie. Il pourroit estre vray comme nous venons de dire , du rafraichisse-

Objection.

Solution.

A l'autre rais.

A l'autre rais.

ment actuel, si on les appliquoit froids : comme quand vous versez de l'eau froide dedans de l'eau qui bout, vous faites cesser l'ebullition, aussi nous nous donnons bien de garde d'appliquer rien de froid en cet estat sur le cœur : mais il faut des choses qui sont rafraichissantes energitiquement, parce que fortifiant le cœur, elles aydent sa poussée ; d'autant que les actions de la faculté naturelle, comme est l'expultrice, se font par la temperature de la partie : or les rafraichissans pathetiques remettent le cœur en sa temperature, corrigeant la chaleur ignée qui l'enflamme, & le consomme, & par ainsi le remettent en sa force, pour continuer avec plus de courage son action : ainsi que qui donneroit du rafraichissement à vn ennemy las de combattre, luy redoubleroit la vigueur pour se r'attacher au combat plus furieusement. Ainsi les pyriflones, & forgers, voyans l'ardeur & l'action de leur feu s'allentir, iettent quelques gouttes d'eau dessus, pour le r'animer, & pousser sa chaleur avec plus de vigueur. A ce qu'ils disent, que cette qualité que nous pretendons fortifier le cœur faisant rencontre de l'infection la rapporte au cœur, nous leur nions : d'autant que la diuersité de la fin, & contrariété des termes du mouuement l'empeschent : chaque mouuement estant contraire, le cœur attire à soy la qualité cordiale, & bezaartique de l'epitheme, par similitude & conuenance de sa substance, & pousse dehors l'infection, par vne antipathie, & contrariété : quand bien ce seroit par mesmes vaisseaux, sans se mesler, ny con-

*A l'autre
raison.*

fondre. Nous voyons ce ménage de la nature, en beaucoup d'autres actions du corps, que par vn mesme chemin, & en mesme temps, il se fait deux contraires mouuemens de choses différentes, sans se mesler, ny confondre. Comme le sang & le chyle, par les veines mesaraïques: le pus & le sang, par les arteres, en la décharge des empyiques par les vrines: ou selon les autres, par l'azygos. Cela se peut mesme faire hors du corps, par la propension de chaque chose: mettez dedans vne plume vuidée, & percée aux deux bouts, en l'vn de la paille: en l'autre, vne aiguille: mettez de l'ambre du costé du fer, & l'aymant du costé de la paille, par vne inclination particuliere dedans ce mesme canal, en mesme temps, la paille se portera à l'ambre, & le fer à l'aymant. A la raison suyuant, nous donnons qu'aux fièvres pestilentes, nous nous ser-
*A leur rai-
suyuant.*
uons d'epithemes au commencement, en la vigueur, & en la declinaison, selon l'occurrence du mal: au commencement, pour munir le cœur, de peur que le mauuais air ne trouue vne si facile entrée, & ceux-là sont cordiaux, & adstringens. En l'estat, & en la vigueur, afin que la vehemence de son ardeur, ne rotisse le cœur, & enflamme les esprits; & ceux-là sont rafraichissans, & cordiaux: & en la declinaison, pour ayder à consommer les reliques de la corruption, & corriger l'empyreume du feu passé, & ceux-là sont temperans, & disculsifs. Nous leur
A la fin d'eux.
nions aussi que tempestiuement appliquez, & avec les considerations methodiques, ils empeschent le systolé des arteres, & la trāspiration

des fuliginositez : nous leur accordons bien, que la crasse restante de la sueur, bouche les pores, parce qu'elle est onctueuse, & qu'elle se recuit dedans les interstices de la peau, mais non l'application des epithemes, lesquels sont renouuelez souuent, & tousiours humides, relaschant la peau, au lieu de la resserrer. A la raison qu'ils apportent d'Aëtius, nous disons qu'ils tronquent le passage, & appliquent aux fièvres pestilentes, ce qu'il n'entend que des simples, auxquelles il les recommande : plustost en l'estat du mal, & à la fin, qu'au commencement, & à l'augmentation : mais parce qu'aux pestilentes, le mal est incontinent en sa vigueur ; & qu'outre l'ardeur, il y a vne qualité pestilente, qu'il faut incessamment combattre, on en peut vser commodément en tout ce temps. Aussi quand il les reprouue en ces temps-là, aux autres fièvres, c'est sous l'exception de celles, où il y a de la venosité. Pour Galien il les recommande extrêmement : mais il aduise des fautes qui s'y peuvent commettre, appliquant des choses trop froides sur la poitrine, laquelle estant toute offeuse, & membraneuse, en reçoit grande incommodité. Nous demeurerons donc en nostre possession, & iouyrans de l'vsufruit des epithemes, puis que nos parties n'ont pas de meilleurs titres, pour nous en debouter.

*A la rais.
de Aëtius.*

A Galien.

De

DES EPITHEMES HEPATICS.

CHAPITRE XX.



PARCE que le foye est l'officine de l'esprit naturel, & des humeurs, auxquels l'air pestilent s'attaque aussi: que c'est luy qui regit l'economie du corps, & son premier maistre d'hostel: que les humeurs dépendent de sa disposition, il faut aussi l'asseurer des premiers, & luy donner moyen de se deffendre; *Actions du foye.* parce qu'il est lasche de luy-mesme, qu'il ne va pas resolument à la charge comme le cœur, & qu'il ne seroit pas pour tenir long temps sans secours: qu'il n'a aucun éuent propre pour sa décharge, ny spiracles ouuerts pour ietter ses fuliginositez, il nous en faut icy mettre quelques formes qui le gardent exterieurement.

Epitheme hepatic.

i. epitheme hepatic.

℞ Bois d'aloë.

Santal citrin.

Santal rouge.

Bois de roses tous subtilement pulue-

risez. A 3j

Poudre de roses muscades. 3f

Poudre de diarhodon. 3ij

X

Faites dissoudre ces poudres en eau d'endive, d'aigremoine, & de roses, y adjoûtant un peu de vinaigre rosat, faites epitheme, que vous appliquerez avec un linge, sur le foye, gardant les mesmes conditions, que vous faites pour ceux du cœur. En ceux-cy nous joignons plus librement quelques adstringens, à raison que son parenchyme est plus lâche & poreux; afin que le sang s'épande par tout, car il n'a point de cavité comme le cœur, où l'élaboration de ses esprits se puisse faire.

Autre epitheme hepatic.

2. epitheme
hepatic.

℞ Poudre de triasantali simple.
Poudre d'aromatic rosat de Gabriel.

A 3j

Poudre de foye de cheureuil préparé.

℞ij

Corail rouge & blanc préparé. A 9j

faites dissoudre ces choses avec eau de roses blanches, d'absynthe, & un peu de vin blanc, faites epitheme à mesme fin.

Epitheme solide pour le mesme.

1. epitheme
solide hepatic.

℞ Conserve de roses.

Conserve de fleurs de cichorée. A 3j

Poudre de corne de cerf.

De santal citrin.

De diamargaritum froid. A 3f

Huile d'écorce d'orange. v. goutt.

incorporez toutes ces choses avec suc d'endive.

faites epitheme solide, que vous estendrez sur du cuir délié, & l'appliquerez sur le foye apres les liquides.

Autre solide pour le mesme.

2. epitheme

℥ Vne pomme de coing ou de grenade *solide hepat.*
cuitte avec parties égales d'eau de ci-
chorée & de roses.

Conserue de fleurs de violes.

Conserue de fleurs de borrache. A ʒiij

Poudre de chypre. ʒf

incorporez le tout avec suc d'empatoire, ou de penthaphylon, & l'appliquez comme dessus.

Encor qu'il semble que le foye ne doive estre en grande consideration en la peste, parce qu'il est seulement pour les humeurs; neanmoins ayant vne puissance subdeleguée du cœur, sur tout le corps: luy fournissant la matiere de l'es-
prit vital, entretenant toutes les parties en de-
voir, par son œconomie, leur distribuant avec
proportion ce qui leur est necessaire, & pour la
vie, & pour la conseruation; il a grand besoin
d'estre tenu en estat, & pour témoigner sa puis-
sance sur tout le corps, quelques vns tiennent
que pour changer toute son habitude, il ne faut
que changer la temperature du foye, parce que
le sang qui le nourrit retient tousiours le cara-
ctere d'iceluy: c'est pourquoy on doit auoir vn
grand égard aux remedes qu'on y applique, de
peur qu'il n'en arriue autant qu'au medecin At-
talus, ainsi que nous voyons dans Galien au 13.
du methode lequel mit Theagenes philosophe

*Puissance
du foye sur le
corps.*

*Gal. 13. du
methode.*

X ij

cynique en hazard de la vie, pour auoir appliqué trop de remedes relaxans sur son foye, & les auoir continuez trop long temps, c'est ce dont l'aduise en passant les ieunes.

DES EPITHEMES CEPHALICS ou fronceaux.

CHAPITRE XXI.



A teste tant à raison de sa situation, estant comme le chapiteau de l'alembic; que pour la dépendance & communication de l'esprit animal avec le vital: est souvent touchée en la peste de sa malignité, qui se fait paroistre par les bubons, qu'elle iette quand elle est aydée, sur son émonctoire: mais outre ces éruptions qui sont les propres caracteres de sa malignité, elle est trauaillée d'autres accidens par delà les autres parties, comme sont les douleurs intolerables, les delires, phrenesies, assopissemens lethargiques, veilles, & autres tels tourmens. C'est pourquoy aussi elle desire ses remedes particuliers, en l'usage desquels il faut apporter grande discretion, pour n'alterer la temperature de cette partie si necessaire, de laquelle dépendent les actions igemoniques, & superieures, des plus nobles facultez: & d'autant qu'en ses cellules anterieures, apres la preparation receuë dedans le choroide, l'esprit vital

Accidens de la peste en la teste.

vient animal, c'est à dire de terrestre, se rend tout celeste, & diuin: ce sont aussi ces parties principalement qui requierent nostre ayde. C'est pour la décharge des fuliginositez qui s'y engendrent, que comme l'Euripe, le cerueau garde ses flux & reflux perpetuels, il faut donc prendre garde que nos remedes intempestifs, ou contraires, n'empeschent cette lithurgie. Car encor que la constitution & siege du cerueau, desirent des remedes assez puissans & penetrans, estant renclos dans vne compaction osseuse, enueloppé de membranes dures, & denses: neanmoins il se faut bien garder d'y appliquer des choses violentes, ny excessiues en chaleur, d'autant que par leur ferueur ils fondent, & colloquent les humeurs, ainsi que le soleil: aussi se faut-il prendre garde de froids; parce qu'ils nuisent grandement à la substance, selon le témoignage d'Hippocrate, & resserrent trop les pores, qui cause vne expression violente de ses humeurs, ainsi que l'aquilon en comprimant cause les defluxions, ils empeschent aussi la transpiration, & augmentent par ce moyen la douleur, laquelle parce que c'est son plus ordinaire symptome, il faut aussi combattre plus soigneusement: pour les autres, nous en traiterons avec les accidens ordinaires en la peste, nous appellons ces applications exterieures, fronteaux, parce que nous les appliquons sur cette partie, mais il faut principalement que les remedes donnent sur les temples, d'autant que ce sont les endroits par lesquels les esprits, & les humeurs, par les veines sphagitides, & les arte-

*Les vais-
seaux qui
portent au
cerueau.*

res carotides, montent dans le cerveau. Ces fronteaux sont liquides, & solides. Les liquides, s'appellent proprement perfusions, voicy quelques formes des vns & des autres.

Fronteaux
pour la dou-
leur de teste.

Fronteau liquide pour la douleur de teste en la peste.

℞ Eau de roses.

Eau de betoine.

Eau de violes

A ʒij

faites bouillir fleurs de nenuphar.

De pauot blanc.

& d'anthos.

A pj

coullez & agitez avec ces eaux, le blanc d'un œuf tout frais, poudre de diamargaritum ʒj. trempez des linges dedans & les appliquez tie- des sur le front, les renouvelant souvent.

Autre forme de fronteau.

2. fronteau.

℞ Mucilage de semence de psyllium.

De semence de pauot blanc.

tirez-en forme d'émulsion avec eau de plantain.

A ʒij

adioustez

suc de betoine.

Suc de lactuë depurez.

A ʒj

Poudre de gemmis.

ʒj

trempez des linges dedans ces choses, & les appliquez sur le front tiedement, ainsi qu'il est dit, les embrocations, irrigations, stillicides, ser- uent à mesme fin.

Fronteaux solides en la peste.

Front solides

Lors que les douleurs sont iointes avec inflammation, & violentes, il se faut bien garder d'appliquer à la teste des fronteaux faits avec quantité de conserues, comme c'est la coustume par tout : & mesme d'onguens, s'ils ne sont nouveaux faits bien layez, & de choses rafraichissantes, d'autant que le sucre s'enflamme facilement, & échauffe dauantage, que les choses froides qu'il conserue, ne rafraichissent. Le mesme est pour les huïles, & les graïsses, parce qu'au lieu de rafraichir, elles augmentēt la chaleur, pour faire donc des fronteaux conuenables en ces accidens voicy les formes.

Il se faut
garder d'huï-
les & de
conserues.

℥ Farine d'orge cuïtte en oxycrat ou eau de laictuë. ʒij

Autre
fronteau.

Poudre de violes odorantes.

Poudre de roses.

A ʒij

Semence de laictuë.

Semence de courge pillée.

A ʒi

incorporez le tout, & le faites chauffer avec du laict de femme, & le reduisez en pulte pour faire des fronteaux.

Quelques vns se seruent vtilement de cettuy-cy aux grandes douleurs.

℥ La mie d'un pain demy blanc, bien leuë, tout chaud, que vous tremperez dedans parties égales de laict tout nouveau-trait, & d'eau de roses blanches, avec lesquels on aura dissout

Fronteaux ex-
cellens.

X iij

trois grains d'opium , & quatre de saffran , & deux grains de stîrax , néanmoins ie n'approu- uerois aux fièvres pestilentes l'opium sur la teste ; car sa vertu narcotique debilité la chaleur naturelle , & assopist par trop les sens ; de sorte qu'il laisse la bride à la malignité , qui fourrage à son aise toutes ses officines , ne trou- uant aucune résistance , & ne le conseillerois qu'aux extremitéz , & grandes veilles , & quand on en viendroit là , ie ferois dissoudre plus libre- ment quelques gouttes de son essence , ou de son extraction , comme le laudanum , où l'o- pium est plus éuaporé , & le corrigerois avec de la teinture de saffran.

Autre fronteau excellent.

*Dernier
fronteau.*

℞ moële de cerf lauée plusieurs fois en eau de violettes. ℥j

Semence de iusquiame qui fleurit blanc contuse & reduite en mucilage avec eau de roses. ℥ij

Poudre de diamargaritum froid. ℥f

Poudre de pain bien leué trempé en lait de femme. ℥ij

faites paste de tout cela , pour en faire des fron- teaux , on tient que le *morsus diaboli* , l'aurone pillez avec le blanc d'un œuf , & appliquez est aussi un singulier anodin pour la teste , une ob- servation en l'application des fronteaux d'An- tylus , fort vieil & célèbre medecin qu'aux phre- netiques il ne faut iamais les appliquer au som- met ny derriere , mais aux temples & sinciput ,

*Observation
pour les fron-
teaux.*

veu que toutes les choses excessiue-
ment froides, nuisent grandement aux nerfs, qui ont leur
origine en cette partie.

DES IVLEPS CORDIAUX.

CHAPITRE XXII.

PARCE qu'en la fièvre pestilente,
la chaleur putredinale exaltée en
son plus haut degré, enflamme la
partie spiritueuse, consomme l'hu-
morale, & rostit la solide: que la
soif, & la secheresse creuassent toutes les parties,
que les exhalations sulphurées de la pourriture,
noircissent la langue, & la bouche de leurs fu-
mées, bref que tout y est de feu.

*Ils bruslent dans le corps & leur bouche affectée Ovide.
D'une chaude vapeur humant à gueule bée:
Un air gros de venin les brusle & les recuit,
Comme en esté le bled que le soleil rostit,
Laisant la soif par tout si viuement emprise
Qu'ils ne la peuuent voir qu'avec leur vie éteinte.*

Il faut donc aduiser promptement, à de si
fâcheux accidens, ietter du froid en toutes les
officines, temperer ces ardeurs, humecter cette
aridité, & rendre ce corps en vne constitution
plus douce. Ce qui se fait par l'usage des iuleps
rafraichissans, lesquels outre leur vtilité, sont
agréables au goust, & de facile distribution: &
parce que cette chaleur n'est pas simplement

ignée, mais putredinale, il faut qu'ils ayent toutes les deux qualitez, pour les combattre, joignant les acides, aux rafraichissans. Les sucres, & choses douces alterent, & échauffent. Si nous pouvons recourir les sucres il failliroit s'abstenir des syrops, en voicy des formes.

Iulep cordial en la peste.

Iulep cordial.

℞ Eau de nasse ou fleur d'orange.
De violes odorantes.
De buglosse. A ʒvj
Aigre de citron.
Suc de gades philtre. A ʒij
Sucre candy. ʒj

faites iulep pour en boire à la soif.

Autre iulep.

℞ Eau de teste de cerf.
Eau d'oxytriphylum. A ʒvj
dissoluez Suc de grenades. ʒiiij
Aigre de vitriol. x. goutt.
Sucre rosat. ʒj
faites iulep.

Autre iulep en décoction.

Autre iul. ℞ Racines de petite oseille. ʒj
Racines de rainette. ʒi
Surelle d'Angleterre.
Du trefeuil aceteux. A pj
Graine de chardon benist.

Graine de citron. A ʒiij

Rapeure d'yuoire & de corne de cerf.

A ʒi

faites bouillir ces choses en eau de borrache & en vne liure de la décoction, dissoluez eau de roses trois onces, aigre de souphre x. gouttes, sucre cuit en eau de scabieuse ʒj. faites iulep à mesme fin.

Autre iulep en décoction.

℥ Racines de vlmaria.

De buglosse.

De tormentile.

De carline.

Fleurs de violes.

Buglosse.

Borrache.

De muguet.

Et d'orange.

A ʒj

A pj

faites bouillir ces choses en eau d'endiue, & en douze onces de cette décoction, faites dissoudre suc d'oxiacanthe, ou berberis ʒij. sucre cuit en eau de pourpié deux onces: faites iulep. Le *potus diuinus*, le iulep Alexandrin sont tres singuliers. Ils cōposent en Turquie, pour le grand Seigneur, vne certaine sorte de bochet qu'ils appellent *tranuech*, qui est tres-singulier pour la soif, & pour les chaleurs, & est si agreable, qu'il surpasse toutes les boissons les plus delicieuses. La curiosité loüable du feu Roy Henry le grand, luy en fit desirer la description, & en fit faire plusieurs fois, mais qui n'approchoit de

Iulep en décoction.

Boisson du grand Turc
excellente.

*Poudres ex-
cellentes.*

la faueur de celuy que l'on luy auoit enuoyé en bouteilles du pays. Il ne faut point épargner les iuleps en la peste, pour les raisons que nous auons dites, car il faut tremper les parties, noyer la fièvre, & temperer l'ardeur, c'est pourquoy il en faut boire de grands traits, si vous vulez y dissoudre du sel de bezoard, de terre sigilée, de magistère de perles, ou du calciné d'or, vous les ferez spécifiques.

DES PARFUMS CURATIFS.

CHAPITRE XXIII.

*Etymologie
des parfums*



E m'étonne comme la medecine est si pauvre de ces remedes, veu les utilitez qu'ils peuuent apporter, principalement aux affections de la substance spiritueuse. Car non seulement ils sont utiles aux corps, mais à l'esprit. C'est pourquoy les anciens les ont appellez *thymiamata* quasi θυμιαματα *animi medicamenta*, & faut que ie laisse passer cette conception librement comme il est possible que ces vaporaires, & thymiames, tiennent si peu de credit parmy nous, lesquels sont en si grand estime aux peuples, ausquels la medecine est en splendeur, & en sa pureté. Car si l'experience nous fait voir tous les iours, que par l'odeur, la vapeur, & le flair on nous empoisonne, témoin ce poison dont se seruoit depuis peu en Italie Franciscus Ordelaphus, le

quel au rapport de Nicolaus Florentinus, em-
poisonnoit tous ceux qui estoient dans la chā-
bre en iettant vne bien petite quantité dedans
le feu, pourquoy par ce mesme moyen, ne nous
en preſeruerons-nous? la plus grande partie de
nos remedes pour estre materiels, ne paſſent
point la cuisine, & s'y arreſtent: & s'ils pouſſent
quelques vapeurs plus loing, c'est à l'ayde des
eſprits, & de la chaleur. Mais les vaporaires,
portent leurs vertus entieres aux plus reculéz
endroits du corps, & penetrent iuſques dans le
ſecret de la nature. Quel remede pour exemple
pourra tirer ſi promptement, & en ſi grande
quantité par la bouche, la pituite du cerueau,
comme feront deux ou trois halénées de tabac?
n'auons-nous pas depuis peu trouué le moyen
de guarir la verolle par les parfums? ne fondons
nous pas les tophes, les exoſtoſes, & tumeurs
ſchyrreufes, par les meſmes? ce que nous n'oſe-
rions eſperer, par toutes autres ſortes de reme-
des. Que ſi nous croyons Iosephe, les parfums
meſmes ont puissance ſur les demons, mais il
ſemble que nous ſoyons attachés de clouds ada-
mantins aux humeurs, que nous n'oſerions ſor-
tir de leurs remedes, & cependant nous laiſſons
les deux autres principales ſubſtances du corps,
dépouuées d'ayde, qui ſe peuuent ſeulement
rencontrer, dans les ſubſtances aérées, dont
les ſubtiles eſſuences penetrent iuſques au cen-
tre, & en debuſquent le mal. Mais c'eſt aſſez
d'auoir en paſſant ouuert le chemin, à ces reme-
des en la deſcription des prophylactics, nous en
auons décrit quelques formes, mais ceux qui

Poiſon d'Or-
delaphus de
pouuoir ad-
mirable.

font pour la curation sont differens, que voicy

1. *parfum.*

Parfum pour la peste.

℞ Eau d'ange.

Eau de nasse.

Eau de roses.

A 3ij

meslez Poudre d'écorce d'orange seche.

Poudre de violettes.

A 3j.

faites bouillir dedans vne cassole & en receuez la vapeur, ou bien y trempez vn floccon de soye creuë, & l'aspirez.

Autre parfum.

2. *parfum.*

℞ Eau diuine.

Eau de damas.

Eau de violes odorantes.

A 3iij

meslez Poudre de gyrosfle.

De santal citrin.

Roses muscades.

A 3j

Ambre gris.

vj. g.

faites tout bouillir dedans vn vaisseau propre pour y appliquer vn entonnoir, qui porte la vapeur où il vous plaira.

Ces parfums sont indifferens pour toutes sortes de maux, qui affectent le cœur, parce qu'ils le fortifient, & resiouyssent les esprits, mais les suiuaus sont determinez, & specifiques pour la peste.

*Parfum spécifique pour la peste.**Parfum spécifique.*

℞ Poudre de bellette préparée comme dessus.

Poudre de l'armier de cerf.

Poudre de la pierre Achates.

Poudre de racines de lysimachie.

Poudre de rue. A ʒj

incorporez toutes ces choses bien tamisées avec huile de ben muscatelin, & d'écorce de citron, adioustez ambre gris vj. grains, alipte musquée ʒj. myrrhe & benioin de chacun trois dragmes, paistrifiez le tout ensemble, faites paste : de laquelle vous formerez des pastils, dont vous receurez la vapeur par le nez, la bouche, & tous les conduits du corps, mesmes vous la ferez recevoir au linge, qui vous servira & au liect, & à la table.

Autre parfum spécifique.

℞ Baume du Perou. ʒc

Essence de girofle.

Huile d'écorce de citron. A ʒj

Poudre de chypre.

Poudre d'Iris. A ʒij

Affe douce. ʒj

Ladanum. ʒc

paistrifiez toutes ces choses avec de la gomme tragagant dissoute en eau de roses, ou de muguet, faites paste : de laquelle vous formerez des pastils pour le parfum.

Autre parf.

En traittant du regime des malades nous donnerons des formules de cassiolettes de chambre d'une autre sorte, nous nous contenterons de celles-cy pour le present.

DISTILEZ ANALEPTIQUES & restaurans pour la peste.

CHAPITRE XXIV.

Perte d'appetit en la peste.

EN ce mal les forces sont tellement abatuës, vne si grande consternation & defaut de courage, langueur des parties, tenuité des esprits, tout est en tel desordre, que la nature oublie mesme ses actions les plus necessaires, elle quitte le manger, elle neglige les remedes. Il luy faut donc trouver vne nourriture medicamenteuse, les remedes dans l'aliment, & l'aliment dans les remedes. L'anorexie & perte d'appetit est si grande, qu'on ne les peut sustenter que par vne nourriture déguisée: à cette fin nous faisons des distillez restaurans, & analeptiques, qui combattent le mal en nourrissant, comme les Parthes qui vainquent en fuyant: en voicy deux descriptions.

Distillé analeptique

Distillé restaurans.

Prenez vn vieil chappon, trois perdrix, deux panneaux blancs, que vous hacherez par morceaux,

eaux, les ayans éuentrez, puis les faites bouillir en suffisante quantité d'eau au bain avec vn peu de vin blanc; dedans vn vaisseau fort, y adioustant

Racines de tormentile.

Angelique.

Rainette.

Carline.

Gentiane.

Lyfimachie.

Asclepias.

Ozeille domestique & sauuage. A $\frac{3}{j}$ feuilles d'oxytriphylum, surelle d'Angleterre, scabieuse, chardon benist, buglosse, borrache, foucy, agripaume ou cardiaque, muguet, de chacun vne poignée: fleurs de violettes, de roses, de romarin, d'œillets, & de foucy, de chacun deux poignées: corne de cerf, d'ivoire, & de rhinocerot, rapées, de chacun vne once: fragmens de porcelaine vraye, corne de bizance, de chacun dix dragmes: faites le tout bouillir iusques à vne parfaite elixation des chairs, puis coulez le tout, & l'exprimez, (nottez qu'il faut grande quantité d'eau) & laissez refroidir pour en separer la graisse s'il y en a: car il faut estre soigneux en hachant la viande, de la degreaisser; puis mettez le bouillon dans l'alembic de grandeur conuenable, y adioustant de la poudre de gemmis, de diamargaritum, du liberant, & de l'aromatic de Gabriel, de chacun deux dragmes: confect. d'alkermes, & de hyacinthe, de chacun vne once: conserue de fleurs de scabieuse, chair & écorce de citron, d'orange, & de vio-

Y

les, de chacun deux onces : jus de citron, de gaudres, & de grenades, de chacun trois onces : vne liure de mie de pain blanc, meslez & mouuez toutes ces choses, avec vn baston de bois, dans l'alembic : puis le couurez exactement, & le laissez fermenter trois iours entiers au bain, remuant vostre vaisseau assez souuent : puis la maceration faite suffisamment, mettez le chapiteau sur l'alembic, & les faites distiller aux cendres, & en tirez toute l'eau : la premiere distillée, à cause du vin blanc, tiendra quelque chose de l'esprit du vin, mais la derniere retiendra la propriété, & la vertu de tout ce qui y entre, que vous garderez soigneusement, parce que c'est le plus excellent que l'on puisse faire. Il en faut prendre trois fois le iour, deux onces. Apres que vous en aurez tiré toute l'eau, il faut mettre le residu dedans vn vaisseau de terre de pot, fort assez, pour endurer le feu, que vous couurirez d'un chapiteau, & luy donnerez vn plus grand feu, pour en tirer l'essence. Le chapiteau aura son rafraichissoir pour empescher que les esprits ne s'enfuyent, lesquels retenus, & condensez se reduiront en vne substance, celeste & ætherée, de laquelle si vous prenez vne ceuillerée, auiuée d'un peu de sel de bezoard, vous pouuez asseurer d'auoir vn specific singulier, pour la peste. En ayant tiré ces deux substances, vous restera le marc lequel vous ferez calciner à perfection, & ferez passer vne partie de l'eau premierement distillée, plusieurs fois par dessus, tousiours la cohobant, tant qu'elle soit empreinte de toute sa vertu, puis la ferez ex-

haler, & vous laissera vn sel, que nous pouuons dire veritablement bezaartic, antiloimique, & viuifiant, il faut de la conduite au feu, pour tirer ces trois elemens separément, sans les confondre, mais aussi ce sont trois pieces qui n'ont leurs pareilles.

Autre restaurant.

℞ Eau distillée de chappon, de teurtres, & de faifans deux lb. eau de rosée trois liures, eau de roses vne liure & demie, faites macerer dedans ces eaux, la chair de trois tortuës, pillée dedans le mortier de marbre, vne liure de pulpe de chair de veau, puis leur donnez vn bouillon, & les passez, apres la colature dedans cette éprainte, mettez infuser conserue de schorzonere, conserue d'œillets, conserue d'after atticus, conserue de citron, de chacun vne once: terre sigillée, semence de perles conquassées, contrahieruas, de chacun demie once: bezoard du Perou six dragmes: fleurs d'orange, & de grenade, de chacun deux poignées: apres l'infusion suffisante, mettez le chapiteau à l'alembic, & le faites distiler au bain, mettant au bec de l'alembic, vn nouët plain d'ambre gris, musc, bois de roses, & safran; gardez cette eau qui est merueilleusement spiritueuse, & roboratiue.

Autre restaurant.

Y ij

DES AUTRES PARTIES DV
corps qu'il faut deffendre.

CHAPITRE XXV.



E n'est assez d'avoir pourueu au cœur, & aux autres parties nobles, tant pour l'interieur, que l'exterieur: il faut aussi par les endroits qu'il peut recevoir du mal; luy donner du remede: ce sont les aueuës, & les chemins les plus courts, qui y conduisent: ie dis les arteres, lesquelles par la continuité qu'elles ont avec luy, comme encreës dans sa propre substance, s'épandent de l'interieur, par toutes les parties exterieures, & s'aboutissent au cuir. Comme par leur moyen il a sa décharge, aussi reçoit-il les iniures externes, leur mouvement different pousse, ou tire quelque air incessamment, qui luy est agreable, ou nuisible. Par elles le mauuais air, & infect, s'en empare: par elles aussi, il en est repoussé, or comme leur mouvement est plus grand, & paroist dauantage en quelques endroits qu'aux autres; aussi par ceux-là les charges & les décharges en sont plus faciles. C'est aux carpes des mains, aux temples, à la plante des pieds, & en l'epigastre vers les iliaques. En ces lieux, leurs mouuemens sont plus expliquez, & leurs battemens plus sensibles. Il faut donc sur ces endroits, appliquer des reme-

des, dont la vertu promptement sera portée au cœur, & receüe avec toute sorte de contentement. Ce que nous faisons mesmes aux simples fièvres, pour la seule consideration de la chaleur: en voicy quelques formes.

Epicarpes ou brassars en la peste.

Epicarpes.

- ℞ De la lysimachie entiere.
De l'aster atticus dit pestifuga.
De l'ocimum,
Du ruta pratensis.

A m j

pillez ces herbes avec eau theriacale, poudre de diambre, camfre, & safran, de chacun vn peu: & les enuolopez entre deux linges, pour les appliquer aux deux poignets des mains, tiedement, & les changer deux fois le iour.

Autre epicarpe.

Autre epi

- ℞ Des gouffes d'ail bouillies avec vinaigre squillitic. ʒj
Racines d'angelique cuitte en vin blanc. ʒi
Theriaque vraye. ʒiij
Poudre de gentiane. ʒij
Huile d'écorce de citron, ʒj

incorporez ces choses avec suc de scabieuse, faites pulte, pour appliquer aufdites parties, les renouvelant aussi deux fois le iour.

Y iij

Epitarfe pour les pieds.

Epitarfe.*

℥

Veronique.

Sordium.

Scabieuse.

Morsus diaboli

A mij

Poudre de petasite.

D'imperatoire.

D'asclepias.

A 3ij

Confect. d'hyacinthe.

3j

incorporez toutes ces choses avec huile de
scorpions de la grande description, ou avec
baume du Perou, faites vn placentum pour ap-
pliquer en la plante des pieds.

Autre en forme de liniment.

℥

Bagno de fiore qu'ils appellent en Por-
tugal, & nous vnguent de nasse
ou de fleurs d'orange.

3j

Baume du Perou.

3ij

Moële de cerf.

3ij

Sucre de camfre.

3j

meslez toutes ces choses & en faites vnguent
pour le mesme effet.

Autre vnguent.

Autre lini.

℥

Huile de styrax.

3fi

Liquidambar dissout en huile musca-
telin.

3iij

Teinture de saffran.

3j

Extraction de theriaque ou sel theriacal.

3j

incorporez tout cela avec huile de ben, & quelques grains d'ambre gris, faites vnguent: y adjoustant pour le corps, vn peu de cire blanche, duquel vous pourrez frotter non seulement les carpes, & tarles, mais aussi les temples, le nez, & toutes les parties, où le battement des arteres paroist dauantage.

CURE DV BUBON
pestilent.

CHAPITRE XXVI.

NOus auons dit cy deuant, qu'encor que le bubon ne fust de l'essence de la fièvre pestilente, si est-ce que ce luy estoit vn accident presque inseparable, ie dis de la peste putride, & contagieuse: de sorte que le vulgaire, qui ne iuge les choses que par le sens; croit que c'est veritablement la peste, & que la fièvre n'est que par accident, & epigenematique: i'en trouue mesme entre les doctes beaucoup, qui ont branlé de ce costé; parce que quelques fois il est prodrome, & deuance la fièvre, & quelques fois elle marche deuant: c'est pourquoy ils ont appellé cette fièvre dénomiatuement bubonienne. Je laisse cette dispute, à la fin de ce chapitre, où nous en dirons nostre aduis; pour parler icy seulement

*Le bubon par
la peste.*

Y iij

Ordre en la
cure du bu-
bon.
1. considera.

de l'ordre qu'il faut tenir en la cure: pour laquelle nous ne trouuons point d'ayde chez les anciens, parce que de leur temps, la peste ne se terminoit en bubon, ou bien qu'ils le confondoient avec le charbon, ou qu'ils l'ont ignoré. Lors donc que nous voyons par la force de la nature, & par l'ayde des remedes, que le cœur a resisté à la premiere charge de ce venin, qui se reconnoist, & repousse son ennemy, le contrainquant de se retirer aux émonctoires, & loin de la forteresse: il luy faut prester la main, l'y attirer aussi, & l'y retenir par toutes sortes de moyens. Il faut faire trefue avec les repërçusifs, & se garder de toutes sortes de remedes qui disgregent, ou discutent. Il faut donc aussi tost prendre vne double prise de l'antidot expulsif, que nous auôs décrit cy deuant, & n'vser plus du diaphoretic, ou sudorifique: parce qu'au lieu d'amasser la matiere, il l'épand, & neanmoins ie vois que tous les auteurs les confondent, au grand prejudice des malades. Il faut aussi continuer à fortifier l'expultrice du cœur, par les epithemes roborans, & aucunement adstringens, non discutifs, de peur du mesme inconuenient. Bref il faut bander son industrie pour attirer promptement sur la partie, rendre la collection capable, & ayder le mouuement de la nature, se souuenant tousiours de ce proverbe, *ni dum potes, nondum voles*, parce que l'occasion est chauue. La seconde consideration est, qu'il faut tousiours mesler tant aux attractifs, que suppuratifs de cette tumeur, quelques drogues cordiales, & specifiques, qui amoindrissent la force du ve-

vin, & en rendent la suppuration plus facile. Il faut donc aux premieres apparences du bubon, faire quelques legeres frictions sur la partie, avec de l'écarlatte, ou feuilles de figuier, chauffées, puis y appliquer des ventouses, du pain bis tout chaud fort leué, trempé en eau de vie: la fomentier avec les emolliens cardiaques, bouillis en eau, & huile de scorpions, ou de grenouilles: le gros leuain pillé avec le theriaque appliqué, est aussi vn singulier remede pour dilater les parties, ouurir les glandes, étendre la peau, & attirer l'humeur, puis il faut appliquer les remedes malactifs, & attractifs, non putrefactifs, & cependant continuër à vser interieurement des antidotes expulsifs, & corroborans, eaux, & iuleps cordiaux: epithemes, & toute autre sorte de remedes, qui aydent le mouuement. Et dautant que lors de la suppuration les douleurs sont extrêmes, tout est en excez au corps, il faut aussi auoir soin de les adoucir par anodins conuenables, & qui n'empeschent l'action de la nature, ny des remedes: car autrement il arriueroit, que la vehemente douleur destruiroit la chaleur naturelle de la partie, sans laquelle rien ne se peut faire. Hippocrate nous enseigne generalement,

*Anodins
au bubon.*

quels doiuent estre ces anodins à sçauoir temperément chauds ῥ θερμα δέρμα μαλάσσει ἀνώδυνον parce que les narcotiques & stupefactifs, empescheroient le pepasme. Ayant par la continuation de ces remedes, disposé la matiere à l'éuacuation, eleué & circonscrit la tumeur, il faut y faire ouuerture, pour donner sortie à la matiere contenüe, avec la lancette, ou

*L'ouuerture
du bubon.*

avec le cautere, potentiel, ou actuel. L'actuel a toujours esté preferé des anciens, aux tumeurs malignes, mesme avec cette superstition, que ce fust avec vn bouton d'or, d'autant que la chaleur actuelle du feu, corrige dauantage la pourriture, & l'or conserue la partie par l'analogie de sa substance. Mais il faut croire, que c'estoit à raison que les anciens n'auoient pas l'usage des cauterres potentiels que nous auons maintenant, qui sont presque sans douleur: ceux dont ils se seruoient, estans composez de drogues corrosiues, & brullantes, plus douloureuses, & d'une douleur plus continuë beaucoup que le feu; & outre, que la crainte & l'horreur de ce feu actuel, intimide tellement les malades, qu'ils se resoluent plus librement à la mort, qu'à ce remede. C'est pourquoy à ceux aussi qui craignent la lancette, nous sommes contraincts de nous seruir du potentiel, lequel nous appliquons en la partie la plus decliue de la tumeur, éloignant les vaisseaux autant que la situation, & le lieu, nous le permet: le faisant penetrer le plus auant que nous pouuons, pour aller chercher l'humour iusques à son centre, appliquant lors de l'ouuerture, vn anodyn spécifique, pour empêcher la douleur, & l'inflammation des parties voisines, & maintenir celle qui est ouuerte, en quelque sorte de temperature.

*Observation
sur l'ouuer-
ture du bon.
I.*

Sur cette ouuerture. Il faut faire quelques observations. La premiere, de n'attendre pas la maturité parfaite de l'abscez, parce que sous cette attente, la matiere pourroit retourner en dedans, ce qui arriue souuent par vne palyndre.

me pernicieuse, *erispelas* dit Hippocrate *foris intus conuerti malum*. Il faut ouurir ces tumeurs, ainsi que toutes les autres malignes, comme on dit sur le verd, & supputer plustost apres l'ouuerture, parce que l'orgasme de la malignité est si grande, qu'elle ne peut demeurer en arrest, elle est *αἰνυλός in perpetuo motu* qui seroit vne faute signalée pour les autres tumeurs.

La seconde est, Sçauoir s'il vaut mieux puis *2. obseruat.* que l'on n'attend point la suppuration parfaite de la matiere, faire plusieurs ouuertures en forme de scarifications profondes, par lesquelles l'humeur attiré par la douleur, se déchargeroit plustost, & en plus grande quantité. Nous disons que les scarifications peuvent auoir lieu, quand le bubon ne se veut former, que la nature n'en ramasse la matiere, comme il faut: ou bien quand il a paru, & qu'il disparoist, parce que l'esperance est lors perduë du pepasme, & le retour de l'humeur dangereux: mais lors que la tumeur est circonscripte, qu'il y a de la matiere amassée, vne seule ouuerture profonde, & capable, est à preferer.

La troisieme, est que sur le point du pepasme ou suppuration, il faut dormir le moins qu'on *3. obseruat.* pourra, iusques à tant que la matiere aye yssuë, & que l'ouuerture soit faite, parce que le dormir retient les humeurs au centre, empesche toute fluxion, (excepté la sueur) & fait que la nature n'aduance rien. Mais lors que la tumeur est ouuerte, on peut dormir tant que l'on veut, parce que rien ne remet tant les parties nobles en estat, ny reuiuifie les esprits, que le dormir,

Arist.

qui sont encor tout pantelans & recreus du travail precedent, & se fortifient pendant ce repos; la chaleur n'estant plus employée aux actions animales, lesquelles alors chomment & cessent ἐστὶ γὰρ ἀεσμός ἀιαντικὸς τῶ πρώτῳ vinculum primi sensorij se ioignent avec les actions naturelles, & que leur force redoublée paracheue mieux la suppuration.

Opinion de quelques vns pour bander & tenter le bubon.

Quelques vns, pour ayder la sortie de la matiere, bandent la tumeur, d'un bandage expulsiif, & la tentent d'une tente canulée, pour auoir yssue continuëment, & afin que la pestilence, & malignité s'éuapore tousiours par le sospirail qu'elle mesme s'est fait. J'approuuerois ce moyen, lors que l'ouuerture est faite, la tumeur estant meure, & la suppuration parfaite. Mais si elle a esté ouuerte encore creüe, il ne seroit à propos: tant pour la douleur de la durté de la tente, que parce qu'il empescheroit la perfection du pepasme, d'autant que la chaleur, les esprits, & l'humeur ayant cet éuent continuel, la coction ne se peut bien faire, estant besoin que la matiere sejourne pour la cuire: & la faut quelques fois retenir par des emplastics, afin que la partie qui est faite, ayde à faire l'autre: mais ie serois d'aduis, qu'on les pensast plus souuent que les tumeurs ordinaires. Que si par tant de remedes externes, & internes, on ne peut aduancer la tumeur, & la rendre suppurable, comme nous voyons aux pestes chordées, dures, & longues, qui ne suppurent iamais, ou bien rarement: il faut, plustost que laisser rentrer cet ennemy au dedans, qui y porteroit assésurement

la mort; faire autour de la tumeur, des scarifications profondes, appliquer des sangsues, des cornets, des ventouses, des animaux vivans: bref toutes sortes de remedes, qui par vne vertu metasyneritique, tirent du dedans au dehors. Il s'est veu dernièrement aux champs, au village d'Allouille (qui a esté affligé extraordinairement de ce mal) de pauvres pestez destituez de tout secours, emportez de la vehemence de la douleur, s'estre donné courageusement du cousteau dedans leur peste, toute dure, creüe, & sans pepasme: lesquels par la grande quantité du sang infecté, & pourry, qui en est sorty, sont guaris, & y portent encor de cette heure vn vlcere courant. En ce cas mesme toutes choses manquantes, on peut sans crainte, saigner des veines du pied, laver les iambes avec des decoctions attractives, appliquer de grands vesicatoires proche des aissnes, & au dessous, qui ont aussi à quelques vns supléé au bubon, & succédé: bref, employer toute sorte d'ayde à faire sortir cet ennemy intestin de son fort. La tumeur estant ouuerte, n'a presque besoin d'autre traitement que les tumeurs ordinaires, sinon qu'il faut toujours mesler quelque chose de cordial aux emplastres, & la tenir ouuerte le plus long temps qu'on peut, pendant lequel est bon de fois à autre, prendre de l'oppiat expulsif, le plus temperé, & lors que la tumeur commence à ne plus ietter, ou bien peu, il faut purger convenablement, & mesme faire tirer du sang, puis vser par apres quelques iours de l'oppiat diaphoretic, afin de décharger, ou dissiper les fu-

*Histoire nouvelle
de la peste
arrivée.*

lignolitez malignes, qui pourroient rester interieurement dans les vaisseaux, & exterieurement en l'habitude du corps, par la sueur: puis laisser reftermer l'ulcere, & porter quelque temps apres vn emplastre, composé de parties égales de marcalite, & de paracelse, afin de raffermir les glandes, & resserer leurs pores, qui ont esté étendus, & disjoints. J'aduiferay en passant, ceux qui sont contraincts de conuerser avec les malades, de tenir tousiours leurs bubons courans, ie parle de ceux qui ont eu la peste, & ne permettre qu'ils se rebouchent pendant ce temps, parce que ce leur est vn preseruatif asseuré, & ne s'est veu que la peste aye repris celuy, à qui elle court, encor qu'elle reprenne assez souuent pour la seconde fois, & s'est dernièrement veu dedans l'hostel-Dieu de cette ville, des religieuses qui auoient eu la peste, six semaines apres, auoir esté reprises de fièvres malignes, & pestilentes, toutesfois sans bubon. Pour l'entretenir il faut les tenter avec tente d'éponge preparée, ou d'hermodactes, ou de lierre. C'est l'ordre, & le methode qu'il faut tenir en la cure du bubon, en laquelle tous les remedes necessaires ainsi que nous les auons designez suiuent chacun en son rang.

SI LE BUBON PESTILENT
est critique ou symptomatique.

CHAPITRE XVII.



E passeray cette question legere-
ment, tant parce que nous en auons
dit quelque chose en la physiolo-
gie de la peste, que parce qu'elle
n'est beaucoup importante à sa cu-
re. Les vns le tiennent critique, & les autres
symptomatique. Pour moy, ie croy qu'il par-
ticippe de l'un & de l'autre, selon le diuers temps
qu'il paroist. Il n'est du tout critic, parce qu'il
ne guarist assurement, qu'il anticipe souuent
le temps de la crise, & qu'il paroist quelques
fois, auant que la fièvre soit formée, de laquel-
le on pretend qu'il soit la crise: aussi n'est-il du
tout symptomatique, d'autant que c'est le moyen
le plus certain de sa guarison: & pour ouurir le
bouton, & parler ingenuement, ie me trouue
fort embarrassé dans cette resolution, pour la di-
uersité de sa nature. Le bubon precede la fièvre,
suruiuent à la fièvre, & succede à la fièvre: il est
donc quelques fois comme cause, quelques fois
comme signe, & quelques fois comme effet.
Cause, quand la malignité n'est que putredina-
le, laquelle auant que de gagner le cœur, & for-
mer la fièvre, est releguée en ces lieux de dé-
charge, tant par la force de l'expultrice, que l'op-

*Diuerfes
opinions.*

Le bubon
critic &
symptomatique
diversément
considéré.

portunité du lieu pour le remparer. Comme
ligne, lors que la putrefaction est pestilente, la-
quelle infectant de premier abord le cœur, ex-
cite la fièvre, & communiquant cette infection
aux humeurs en pousse par mesme moyen quel-
que partie sur les émonctoires. Effet, lors que
la nature s'estant recomuë, & repris ses forces,
elle fait vne apotheose, & décharge. entiere sur
ces glandes, faisant vn ramas de toute l'impuri-
té, qui estoit épanduë par le corps, dont elle fait
vn synathrisme, & collection en cette partie.
Comme effet, ie le dis critique, comme ligne ie
le dis symptomatique, que si l'on obiecte, que le
bubon suruenant, n'emporte pas la fièvre, ce
qu'il deuroit faire s'il estoit critique, ie réponds
que nous ne voyons point de peste mourir, à
qui le bubon soit venu en suppuration parfaite,
que si il suppure imparfaitement, ou point du
tout, il n'empesche pas pour auoir paru, qu'on
ne meure; car lors la crise est imparfaite, il se
peut faire mesme, selon la diuersité des foyers,
quand il y en a plusieurs, que les vns suppurans,
& les autres non, on ne laisse de mourir; pource
que *frustra fit coctio in parte si cæterarum partium
excrementa remaneant cruda* & en cela, il n'y a rien
extraordinaire, ny qui empesche qu'il ne soit cri-
tique, parce qu'aux autres maladies, qui ont leur
crise par la sueur, ou par les vrines, ou par l'hæ-
morrhagie, ou par les abscez, si les évacuations
ne sont parfaites, & fortables, ils ne laissent de
mourir, ou de demeurer long temps malades,
& pour cela, ils ne laissent d'estre mouuemens
critiques; ainsi le bubon pestilent ne suppure
parfaite.

parfaitement, si la suppuration ne répond à la cause, si la décharge n'est suffisante, si le pus n'est louable, si les autres tumeurs faillent à suppurer, & que la mort s'en ensuive, il ne laisse pourtant d'être critique, mais non d'écarter: c'est ce qu'Hippocrate appelle *νεκρωτικὴ ἢ νεκρωτική*. On peut répondre autrement, que les bubons sont critiques vrais, & parfaits de la cause putredinale, mais non de la pestilente: laquelle ne reçoit point de coction, ains s'éuapore, & se dissipe, ou cause la mort.

REMEDES EMOLLIENS ET
attractifs en la peste.

CHAPITRE XXVIII.

24



Acines de lis.

Oignons cuits sous les braises.

A ʒj

pillez-les adjoustant ammoniac
dissout en vin blanc &
coulé.

Theriaque.

A ʒiij

Deux jaunes d'œufs.

Axonge de pourceau maslé lauée en
eau de vie autant qu'il faut.

malaxe toutes ces choses ensemble, faites cata-
plafme, pour appliquer sur le bubon, que vous
renouelerez souvent.

Z

Autre émollient & attractif fort

Autre cataplasme.

℞ De la fiente de pouille blanche.
Fiente de pigeon. A ʒiij
incorporez avec Du leuain fort ʒiij
Racines de lysimachie cuite en huile.
ʒij
Pied de ruche. ʒj
Miel commun. ʒiij
Le iaune de deux œufs.

faites cataplasme lequel a vne grande vertu d'attirer.

Autre plus doux.

Autre plus doux.

℞ Racines & feuilles d'ozeille.
De scabieuse.
D'after atticus autrement dit bubonium. A ʒj
faites bouillir en beurre frais & vin blanc, & y adjoustez
Pulte de racines de bouillon blanc cuite en vinaigre.
Mucilage de semence de lin. A ʒiij
Mithridat. ʒiij
meslez toutes ces choses ensemble & faites cataplasme pour le bubon.

Autre attractif.

Autre attractif.

℞ Des gouffes d'ail.

De l'oignon rouge cuit sous les cen-
dres. A ʒij

Theriaque. ʒi

Bdellium.

Sauon noir.

Ammoniac dissout en eau de vie.

A ʒij

Poudre d'aymant. ʒij

Saffran. ʒi

Axonge ʒij. incorporez tout, & faites cataplasme.

On fait grand estat de la petite consoulde, qu'ils appellent margueriettes: de l'inguinalis, ou bubonium: de la lysimachie, ou salicaria: de lippuris, du narcisse, du basilic, de l'elaborine, & du ranunculus, pilez coniointement, ou separément appliquez sur le mal, & en boire la decoction: dont les derniers sont capables d'ou-
vrir la tumeur. On se sert aussi quelques fois des caustiques, comme sont la chaux viue, l'orpin, les cantharides, l'huile d'antimoine, d'arsenic, & de mercure, encor que ie n'approuue ces remedes, comme trop violens; neanmoins si l'extremite forçoit d'en vser, en voicy des exemplaires.

Attractif caustique.

℞ Huile de bois de frefne.

Huile de tartre tirée per descensum.

A ʒij

Chaux lauée vne seule fois. ʒi

Sel de gemme.

℞ ʒi
ij

Sauon noir.

3vj

Huile rancide

3f

incorporez toutes ces choses avec de la poudre de biscuit, nourry en esprit de vin, faites cataplasme.

Cataplasmes plus propres sur le bubon que les emplâstres.

Je conseille plustost sur la tumeur les cataplasmes, que les emplâstres : dautant qu'ils sont moins douloureux, leur consistance n'est si forte, & qu'on les leue sans incommoder le malade, pourueu qu'on les renouuele souuent. Que si on n'auoit la commodité de faire ees cataplasmes, on se pourroit feruir des emplâstres vsuels, fortifiez des gommes attirantes, comme le diachylum magnum, rubrum, cum gummis, adjoustant mesme l'elemy, la therebentine, & la poix de Bourgongne. Fracastor recommande entre toutes les applications, la racine de bubonium pillée avec suc de scabieuse, & theriaque.

3. de morb. contag.

Remedes anodins pour le bubon.

Anodins pour le bubon.

Par la vehemente attraction que font les remedes, & par la nature maligne de l'humeur, dont la serosité acre, & piquante poind les aponeuroses des muscles; la partie reçoit de grandes douleurs, que la suppuration augmente, *περί τὰς γενέσας τῆς πυρῆς οἱ πόνοι συμβαίνει* lors, il faut auoir recours aux anodins, quand principalement l'ouuerture est faite par les caustiques, ce qui se fera par les fomentations, & les linimens.

Fomentation anodyne.

Fomentation

℞ Feuilles & fleurs de bouillon blanc,
Mille-pertuis,
Guymauue.
Chamomille. A pj
Graine de lin,
De psillium tirée en mucilage, en lait.

A zij. y adjoustant vn peu de saffran, faites
décoction en suffisante quantité d'eau, pour en
trouer les parties douloureuses tiedement.

Autre fomentation anodyne.

Autre.

℞ Fleurs de sureau,
Roses blanches.
Fleurs de guymauues. A pij
faites bouillir en bouillon de volaille farcie
d'orge & de fleurs de nenuphar: coulez le tout
& y adjoustez vn iaune d'œuf dissout faites fo-
mentation.

Linimens anodins.

℞ Graisse de cerf. Linimens
Graisse de poule lauée plusieurs fois en anodyn,
eau de violette, A 3j
Huile d'œuf.
Huile de fleur de saffran. A zij
Malagme de semence de pavot blanc,
3iij
méllez toutes ces choses & faites liniment,
Z iij

Autre liniment.

Autre.

℥ Huile de semence de courges tirée
par expresseion.

Huile d'amandes douces tirée de mes-
me. A ʒj

Huile de camfre.

Huile d'écorce de citron. A ʒj

Saffran. x gra.

incorporez le tout & faites liniment. Je ne rap-
porteray aucunes formes des linimens narcoti-
ques pour les causes que nous auons dites cy de-
uant.

DES REMEDES EMPIRIQUES
& superstitieux.

CHAPITRE XXII.



L'EMPIRIE & la superstition sont
sœurs, qui se tiennent par la
main, & l'une ne va iamais sans
l'autre, principalement aux ma-
ladies desquelles comme la cause
est occulte, aussi la guarison est difficile: com-
me en celle-cy; la curiosité des hommes n'ayant
rien laissé à experimenter. Je ne parle point des
caracteres, impresions magiques, ny figures
astrologiques, personne ne s'y abusera iamais
sous ma creance. Ces puissances abstraites, ex-

*Remedes su-
perstitieux.*

torquées de la nature, ne m'ont iamais touché: néanmoins si l'on m'oblige à contenter la curiosité de ceux qui les estiment, ie diray que l'antiquité a creu, que si dedans vn iaspe vierge, c'est à dire où il n'y a point de rouge, le soleil estant aulion, trois iours dedans le decours de la lune, on imprime la figure d'Hercule étouffant vn lyon, & que l'on porte cette figure sur le bubon, on le fera creuer. Cettuy-cy est encor plus superstitieux, tiré du cabinet des Roys de Perse. *Kavafes mashematie.*
 Imprimez dedans vne pierre hæmatite, la figure d'un homme à genoux, enuironné d'un serpent, de sorte que de sa main dextre il en tienne la teste, & de la gauche la queue, puis faites mettre cette pierre en anneau, & au lieu de teint, faites mettre dessous, vn morceau de feuille de serpentaïre, portez cet anneau au doigt appellé medecin, de la main gauche, il guarist, & preserue de la peste, & de toute sorte de venins. *Autre des Roys de Perse.*

Ceux encor sont tolerables ausquels la nature a quelque pouuoir, comme les suiuan, le iaspe, le crapaut ou reine buissonniere appliquée sur le bubon, & renouvelée souuent: car on la void bouffir, & enfler à mesure que le bubon diminue. *Autres moins superstitieux*

La bellette viuante, comme nous auons dit appliquée, & tenuë sur le mal fait le mesme.

Le milan fendu, & farcy de theriaque, comme nous auons dit du pigeon.

L'excrement de l'homme roufseau, & le sel tiré de son sang.

L'asse douce, tirée avec vrine de bouc.

Le linge gasté d'une fille en ses premieres

Z iiij

purgations. Le saphir oriental, tourné autour du bubon, & appliqué sur sa pointe.

Le scorpion pilé avec l'herbe dite salicaria.

L'aconit pilé avec la lysimachie.

La corne de ceraste trempée en eau de pluye,

La pierre Achates graüée d'un basilic couronné.

*Autre extrêmement
superstieux*

Les auteurs anciens sont si plains de ces remèdes, que le grand nombre nous en dégoutte, & n'y ay pas grande assurance: neanmoins sous la foy de l'antiquité, à laquelle il faut tousiours deferer quelque chose, on les peut essayer. Le plus superstitieux de tous à ce qu'il me semble est celuy rapporté par Bartapalia dont se seruoit vn charlatan Thudisque. Il prenoit vn ceuf, qu'il faisoit cuire avec l'urine du malade, en vn pot neuf, tant qu'il fust dur, puis le tiroit, & passoit vne aiguille de cuiure au trauers, en disant quelques mots, & en mesme temps que l'aiguille passoit de l'autre costé, en mesme temps le bubon se perçoit, & en guarissoit vne infinité, iusques à ce qu'il fut chassé par le magistrat, à raison d'autres forcelleries qu'il exerceoit.

DE LA CURE DV
Charbon.

CHAPITRE XXX.

LES anciens medecins ont bien mieux connu le charbon que le bubon, & y ont apporté beaucoup de remedes de toutes sortes, iusques à passer aux superstitieux. Pour les internes, & generaux; parce qu'il participe à la mesme malignité de la peste, les alexitairés seront semblables: desquels il faut fortifier continuellement le cœur, & les autres parties nobles, par l'interieur; & par le dehors munir toutes celles qui leur peuuent porter de l'ayde. Quelques fois il deuançe le bubon, quelques fois il le suit, & ne le void-on gueres seul, mais tousiours accompagné, parce que l'humeur aigre, & malin qui le cause, ne peut pas s'arrester en vn lieu, comme celuy du bubon. C'est pourquoy aussi nous en voyons beaucoup plus grand nombre que de bubons. Ce sont symptomes de compagnie, il est donc necessaire de remarquer en la cure, que comme la matiere est plus bruslée, plus aigre, & rongeante que celle du bubon; parce qu'elle a ces trois conditions de l'atre bile *ῥῆ δριμύ, ῥῆ οξύδες ῥῆ διασφόλυνον*, il faut aussi que ses remedes soient vn peu plus temperés en leurs qua-

Cure generale du charbon.

Difference entre le bubon & le charbon.

Serenus.

litez premieres, Quintus Serenus a décrit en dix ou douze vers toute sa cure que voicy.

*Hanc veteres quondam variis populæ medelis,
Tertia namque Titi simul ac centesima Liui
Charta docet, ferro talem condente dolorem
Excitum, aut poto raparum semine pulsum.*

& pour les remedes appliquez, & exterieurs.

Dulcaridum, laicemque cumini semine iunges,

*Atque finum paviter paphia compone columba,
Hinc line duratas partes, & clausa venena
Præterea triti reserant adoperata lupini,
Nonnullus calcem vinam dissolvit aceto,
Fumantemque niuem papulis apponit acerbis.
Est qui gallinæ perducit stercore corpus,
Allia vel pipere parçè commissa linantur,
Pythagora cognata leui condita cumino,
Proderit, & madida fermentum polline turgens.*

Cure particulière.

Voilà en peu de mots les secrets de l'antiquité pour le charbon: il les faut reduire en art, & ranger sous le methode. Premièrement il faut éloigner sa matiere du cœur le plus qu'il sera possible, dautant que plus il le iette loin de luy, plus grande est l'esperance de guarir. Il se faut aussi bien donner de garde qu'il ne rentre, parce que c'est le chemin de la mort. Nous auons cy deuant discoursu de sa nature, de sa forme, de sa matiere, & de ses effets: ie diray seulement qu'il emporte le dessus du bubon pour la douleur; qui est souuent excessiue, & force les malades de se decouvrir contre leur dessein; parce que sa petitesse, en son commencement qui n'excede quelques fois la grâdeur d'un grain de

mil, nous surprendroit, par la similitude qu'en ce temps il a avec les grandes taches de pourpre. On le reconnoit donc par l'œil, quand il s'éleve: mais les plats, seulement par l'ardeur, par le prurit, & inflammation de la partie voisine, & néanmoins il faut bien se garder des anodyns qui repoussent, & rafraichissent trop la partie, car sans doute on le feroit rentrer, ou on l'auorteroit. Il faut au lieu fomentier la partie avec décoction de bouillon blanc, faite en eau simple, ou en lait nouveau tiré: j'entends lors qu'il n'est encore vlcéré, puis appliquer des cataplasmes émolliens, & aucunement attractifs sans excez de chaleur, pour aggrandir & dilater la tumeur; parce que suivant la doctrine d'Hippocrate, les tumeurs, & exitures larges sont les moins douloureuses: puis il faut ayder sa suppuration, telle qu'elle se peut esperer en ces tumeurs, par des malactifs, plustost que des putrefactifs; dautant que la pourriture y vient assez tost, & quelques fois la mortification: adjoustans à tous ces remedes les choses cordiales, & qui par vne propriété spécifique resistent à la malignité pestilente, lesquels ayant continué quelque temps, il faut aduancer l'escharre, la bien former, & procurer sa cheute, en tirer la chair pourrie, ou bruslée par l'ardeur de ce feu æthnean. Car il faut remarquer, que le charbon ne vient iamais en vne suppuration parfaite, comme les autres tumeurs sanguines; encor qu'il participe leur nature: mais parce que son sang est bruslé, & atrabilaire, la chaleur naturelle debilitée, mesme par la malignité qui y est

Aux aph.

Le charbon ne vient iamais en parfaite suppuration.

*La cure si-
male du char-
bon.*

iointe, n'y peut faire vn bon pepasme. C'est pourquoy la chair se pourrit aux enuiron, & celle qui reçoit la plus forte impression de l'ardeur, fait escharre: laquelle nous voyons quelques fois demesurément grande. Cependant il faut deffendre le voisiné, & conseruer sa temperature, de peur que cette pourriture ne chemine, & que l'vne & l'autre ne tombe en mortification. Il faut pour le mesme suiet vser d'anodyns, pour adoucir la douleur qui y est extrême. Que si la debilité de la partie est si grande, qu'elle ne puisse pousser son escharre, & s'en décharger: il la faut decerner avec le bystori, & si la corruption gaignoit, y mettre le feu promptement: si la nature de la partie le peut permettre, car comme nous auons dit, il se iette sur toutes, aussi bien aux nerueuses, que charneuses, les remedes, comme nous les auons indiquez, suiuet d'ordre.

REMEDES EXTERIEURS pour le charbon.

CHAPITRE XXXI.

Fomentation.

℞ **F**EVILLES de molaine. *Fomentation*
 Feuilles de scabieuse.
 Feuilles de guymauues. A mij
 faites bouillir en eau de rainette
 ou de sureau : faites décoction
 pour étuver les parties voisines.

Autre fomentation.

℞ Décoction de poulet ou de veau. *Autre.*
 faites bouillir avec Lyfimachie.
 Fleurs de mille-pertuis.
 Fleurs de violes. A pij
 Saffran. ʒj
 faites décoction pour fomentier toutes les dites
 parties.

Autre fomentation.

℞ Spermiole qui est le germe des gre-
 nouilles. ʒj *Autre.*
 Jaune d'œuf batu long temps en vn
 mortier de plomb.

faites dissoudre en eau de fleur de thapsus pour
en étuver tiedement les parties aux extrêmes
douleurs, & laisser des linges trempés dessus.
Il faut observer que le moins qu'on peut char-
ger les charbons de remèdes gommeux & em-
plastiques c'est le meilleur afin que la partie puisse
avoir quelque éventilation, ce qui n'est pas aux
tumeurs ordinaires auxquelles nous avançons
la suppuration empêchant les éventilations
par les emplâstiques. Cela est bon pour celles où il
n'y a point de malignité.

Cataplasme.

Cataplasme pour le charbon.

- ℞ De la fuxelle feuille & racine.
De la molaine.
Du seneçon.
De la scabieuse. A mj
Oignons de lis. ʒ ij

faites bouillir avec axonge de porc & vn peu de
vin blanc : passez le tout, & y adjoutez deux
onces de miel commun & deux jaunes d'œuf
avec vn peu de mithridat : faites cataplasme
pour appliquer sur le charbon.

Autre cataplasme.

Autre.

- ℞ De l'herbe dite falicaria ou soucy d'eau.
Du petit aëizoon.
Des mauues.
Des guimaues.
De l'inguinalis ou bubonium. A mj

faites le tout bouillir en eau de poulet, & y ad-

joustez farine de lin deux onces, huile d'œuf demie once, theriaque vne dragme: incorporez tout ensemble les meslant exactement faites cataplasme.

L'oignon cuit avec le theriaque & l'axonge de poule y ayde comme au bubon.

*Applica-
tions fort
singulieres.*

L'anagalis qu'on appelle mourron & scabieuse cuits avec huile de lis & appliquez sur le mal.

Fiente de bœuf les autres disent d'homme avec le marc de la cotyle fœtide pilée, & racines de lis, le tout cuit avec huile de lin.

Les figues & raisins cuits & passez en vinaigre adjoustant poudre de cantharide & miel.

Il faut remarquer que par l'ardeur vehemente les remedes que l'on applique sont incontinent dessechez: c'est pourquoy il les faut souvent changer.

Lors que la tumeur est circonscripte la matiere aucunement digerée, & que la pointe du charbon paroist ou noire ou liuide il faut ayder l'escharre si la nature ne le fait assez tost par escharotiques; parce que le plustost qu'il peut auoir air c'est le meilleur: car la douleur s'apaise ou en diminue beaucoup: c'est pourquoy la plus grande partie sans attendre l'effet des remedes font des scarifications punctuelles, les autres decernantes, & circulaires, selon qu'ils prennent indication de la figure du charbon: si on aime mieux la procurer par les remedes ceux cy pourront seruir.

*Escharotic pour le charbon.**Escharoti-
ques.*

℥ Huile de sel. ℥ss
 Guy de cheſne ou de poirrier bouilly
 en vinaigre ſquillitic & paſſé par
 le tamis. ℥j

Opoponax diſſout en vinaigre de ſureau.

℥ij Vitriol calciné. ℥jss

incorporez ces choſes avec ſuc de p^{ntain}: fai-
 tes emplaſtre eſcharotique pour appliquer ſur
 la p^{ointe} du charbon.

*Autre.**Autre eſcharotic.*

℥ Extraction de graine de ſeneué. ℥ss
 Alum calciné. ℥ij

Aigre de vitriol. vj. goutt.

Eſſence de cire. ℥j

incorporez ces choſes avec du gros leuain & de
 la fiente de poulle: faites cataplaſme duquel
 vous appliquerez ſur la p^{ointe} de la tumeur.

Si la nature ne fait rien à l'ayde de ces reme-
 des, il ne faut plus eſperer d'ayde d'elle. C'eſt
 pourquoy il faut que le fer trauaille, la lancette,
 ou le caùtere, & n'attendre pas vne corruption
 entière. Et faut en l'operation contourner en
 rond la lancette, ou le byſtori, pour decerner ce
 qui doit tomber, & ſi on reconnoit quelque in-
 ſenſibilité aux parties voiſines, témoignée par
 la noirceur, ou liuidité, il faut ſcarifier profon-
 dement: appliquer des ſangſuës, leſquelles or-
 dinairement

динаirement ne veulent tirer vn sang si corrompu, apposer des linges, & plumaceaux trempes dedans l'eau de vie, theriaque, aigre de souphre: quelquesfois mesmes iusques à l'ægyptiac dissout en eau theriacale, & esprit de vin: appliquer des animaux d'une chaleur vigoureuse, tous vians; sur les parties, pour conseruer leur chaleur naturelle, & empescher la mortification.

Le charbon ayant éuent & l'escharre tombé la douleur cesse d'ordinaire & les autres accidens & lors on a plus de loisir de procurer la separation de la chair cuite & aduste, emporter la morte, ce qui se fera par les remedes suiuaus.

Pour faire tomber la chair morte.

Pour la chair morte.

℞ Racines d'asclepias.

Racines de serpenaire.

faites bouillir en vin blanc, & beurre frais avec du miel, & vn iaune d'œuf, faites pulte pour appliquer à cette fin.

Autre plus facile.

℞ Racines de sceau de Salomon.

Oignons de lis.

A 3j

faites bouillir en huile & eau, puis adjoustez

Huile d'œuf.

Basilic.

A 3iij

faites cataplasme pour le mesme suiet.

Aa

Autre separans.

Autre.

℞ Poudre de papier ou charte bruslée.

℥j

Farine de bled.

Farine de lin.

A ℥j

incorporez tout avec huile d'oliue, & le faites
bouillir, vous aurez vn cataplasme singulier,
pour empescher la mortification, & faire tom-
ber la chair morte.

Autre excellent.

℞ Poudre de graine de panets sauages. ℥i
incoporez avec graisse de poulle & safran: fai-
tes cataplasme.

Ce feroit perdre temps de décrire les mon-
dificatifs, incarnatifs, & cicatrisans, ces reme-
des sont *lippiis & tonsoribus nota*. Ie te diray pour-
tant que celui de Nicotiane, & d'Oleuius, sont
singuliers entre les autres pour mondifier: &
l'emplastre de chaux preparée, pour cicatrifer,
pour polir, & applanir la cicatrice: l'huile de
fleurs de boüillon blanc, ou celle de fresne, tirée
per descensum: l'essence de myrrhe tirée à froid,
& les hiebles pillées avec miel, frottant les par-
ties de l'une de ces choses, & appliquant par
dessus vne plaque d'yoire, & parce que ces deux
remedes precedens ne se trouuent dedans les
dispensaires ordinaires, ie t'en donneray les
descriptions.

Mondificatif de Nicotiane.

℞ Suc de nicotiane depuré. ℞j
 Therebentine lauée. ℞iiij
 Baume d'hypericon. ℞viiij
 Tres-bon vin blanc. ℞℥

*Mondifica-
 tif de peste.*

Il faut faire digerer ces choses au bain, huit
 iours entiers, puis les faire boüillir iusques à la
 consumption du vin, & apres y adioufter

De la colophone.

De la cire.

A ℞iiij

De la mommie.

De l'ambre ou karabe.

A ℞ij

De l'encens.

Du mastic.

A ℞j℥

faites derechef tout fondre au feu, & incorporer
 en vnguent. Ce mondificatif est tiré de celuy
 que l'on appelle vnguent du Roy d'Angleterre,
 & excellent en la peste, & au charbon pour
 mondifier & incarner.

Poudre mondificatiue de resine d'Ostenius.

*Poudre d'Of-
 lenius.*

℞ Refine la quantité que vous voudrez,
 que vous ferez fondre à la chandelle, de sorte
 que les gouttes en tombent dedans vn vaisseau
 plain d'eau distillée de mille-pertuis, puis la ra-
 massiez, & la puluerisez y adjoustant

Cendre d'écreuices preparée.

Poudre d'aristoloche.

A ℞j℥

Succin ou karabe.

℞j

De la mousse de nouyer.

℞℥
 A a ij

Benjoin.

℥ij

pulverisez toutes ces choses & les mesleze le remede est excellent.

Vnguent de chaux pour cicatrifer.

*Emplastre
de chaux.*

℥

Chaux éteinte.

℥iiij

Huifle.

℔j

Cire blanche.

℥iiij

Il faut lauer dix iours durant la chaux, avec de l'eau de fontaine, & à chaque fois la laisser rasseoir, & en tirer l'eau avec l'éponge, & pour la derniere fois la faut lauer avec de l'eau de roses, & la laisser secher; & lors que l'huifle & la cire seront ostez de dessus le feu, & qui commenceront à s'épaissir, il faut peu à peu incorporer la chaux, avec poudre de cristall, & de cocque d'œuf, parties égales, & reduire le tout en consistance d'vnguent, lequel non seulement est propre pour cicatrifer, mais aussi est tres-singulier pour les brusleures.

*Remedes
piviques
pour le char-
bon.*

Outre les remedes qui ont vne cause manifeste pour la cure du charbon, il y en a d'autres que l'experience a fait reconnoistre, & desquels nous auons pour garant la foy de l'antiquité, telle est l'écarboucle, qu'ils appellent pour ce sujet carboncle, le sang de bouc, l'electre, la porcelaine, l'aeizoon, la verrucaire, le cynoglossum, la consolide, le saphir, le troglodite, l'œuf d'Austruche, & vne infinité d'autres que ie laisse à dessein, pour n'en nuyser le lecteur.

Des anodyns pour le charbon.

Anodyn.

- ℞ Huile de mommie.
Huile de camfre. A ʒi
Huile d'œuf. ʒi

agitez le tout dedans vn mortier de plomb avec
vn pilon de plomb : faites vnguent pour en
frotter les parties douloureuses,

Autre anodyn.

Autre

- ℞ Huile de fleurs de iusquiame.
Huile de fleurs de taspus. A ʒi
Eau distillée de pain chaud. ʒi
Mucilage de semence de psillium.
ʒij

meslez toutes ces choses, faites liniment pour la
doulour.

Aa iij

DES ACCIDENS QUI SUIVENT
la fièvre pestilente.

CHAPITRE XXXII.



ETTE mauuaise dame a vne grande suite : plusieurs accidens fascheux l'accompagnent , lesquels ne vallent mieux qu'elle , la douleur de teste , foiblesse , faillance

Accidens de la peste.

de cœur , vomissemens , inquietudes , cours de ventre , hæmoptoides , veilles , delires , lethargie , soif , inappetence , ausquels tous il faut apporter soulagement.

Douleur de teste.

Pour la douleur de teste qui est le plus ordinaire , nous auons cy deuant rapporté plusieurs formes de perfusions cephaliques , & fronteaux , desquels on se pourra seruir , suiuant les indications generales , & les causes de cette douleur , ausquelles elle est plus exposée , que toutes les autres parties , & ne faut negliger ce symptome suiuant l'aduis que nous en donne Aretæus , au liure de *diurnis affectibus* , *exiguos dolores capitis*

Aretæus.

ne spernito : dautant que comme explique Themison , la teste est sans chair , toute nerueuse ou membraneuse , d'une peau dure , qui a ses expirations difficilement , & qui reçoit les vapeurs de toutes les cheminées du corps , ses douleurs sont capables de passer en plus fascheux accidens : c'est pourquoy Hippocrate disoit aux coaques

κεφαλῆς πόνος σιώβνος μετ' ὀξείας πυρετῆς καὶ
 ἄλλας σημεῖς τῶν δυσκόλων θανάσιμον : or cōme
 en la fièvre pestilente la cause & la nature du mal,
 sont très violés : aussi les douleurs sont souuēt in-
 supportables, & affligent toute la teste, mais plus
 souuent les temples, & le front ; parce que les
 anathymiasēs s'ēleuent par ces endroits, & la
 substance du cerueau y est plus tendre. Nous
 auons dit qu'il faut éuiter tousiours les narcoti-
 ques en ces douleurs, mais quelques fois il arri-
 ue qu'elles sont si vehementes & difficiles, que
 nous sommes contraints d'y venir, principale-
 ment si elle abat les forces, parce que ce seroit
 vne cruauté extrême, de laisser vne partie si no-
 ble, & si necessaire, sous la tyrannie d'un si rude
 ennemy. Il vaut donc mieux assopir le senti-
 ment, que de la laisser bourreler par des excez
 de douleur. Il faut pourtant faire choix des nar-
 cotiques qui soient les moins actifs, & qui n'ayēt
 vne si grande repugnāce avec les parties solidēs :
 que si les forces ne s'abatent, que la douleur soit
 supportable, il faut se tenir dedans les remedēs
 moderez, car ce seroit trop flatter la nature, au
 moindre ressentiment de douleur, employer ce
 secours importun. Il est plus à propos d'vser de
 plus legers remedēs & pratiquez, d'appliquer
 des ventouses, des sanglues, des cornets, & au-
 tres qui ostent la douleur, & la cause tout en-
 semble, que ne font pas ceux qui induisent l'a-
 naestisie aux parties.

*Les faillances & foiblesses de cœur, sont aussi
 fort importunes, & ordinaires en la peste, com-
 me propres symptomes, & pāsions du cœur,*

Aa iiij

*Quand il est
 permis d'v-
 ser des nar-
 cotiques.
 Les faillan-
 ces.*

excitez de la vapeur infecte, qui agite la substance, & ses esprits: laquelle selon qu'elle est grande ou moindre, cause les lypothymies, & lypopsychies, qui ne sont que simples faillances, ou poussent iusques à la syncope, qui est la proche voisine de la mort. En l'une & en l'autre ayant vne interception entiere de toutes les actions de la vie, demeurant seulement au syncope vne puissance de ses actions, retenue aux substances les plus intimes du cœur, la vie donc reste pendue en ce filet, & peut-on dire veritablement qu'alors

Omnia sunt hominis tenui pendentia filo

elle arrive en la peste, de toutes les trois causes: sçavoir de la vapeur maligne, cōme nous auons dit, de la trop grande constriction du cœur, & aussi de sa dilatation, il se cōtraint extraordinairement, pour repousser le mauuais air: il se dilate trop, pour enuoyer promptement du secours en toutes les parties, & de là il arrive qu'il ne donne plus de lieu aux esprits se dilatant excēsiuement il ne retient plus rien & manque luy-mesme de ce qui luy est necessaire. Nous auons des exemples de cette syncope par dilatation en ceux qui y tombent d'une trop grande ioye, d'où souuent ils meurent comme il arriva à Diagoras. Il faut promptement secourir en cet accident, d'autant que comme dit le poëte au quatrième deuxième du second des aphorismes, apres Hippocrate,

Serenus.

*Lapsus ubi est animi vehemens crebërque nec huius
Causa mali certa est, cito atque inopina manet mors,
Les eaux restaurantes, cardiaques, les epi-*

themes, iusques à l'esprit de vin, sont en vſage, & tout ce que nous auons cy deuant rapporté de ſpiritueux, afin de promptement porter ſon ſecours, parce que *periculum eſt in mora*. Pour les lypothymies ce ſont legeres faillances avec debilité de toutes les forces, mais les ſens demeurent, & ne ſont accompagnés de ſueurs froides: auſſi facilement ils ſe remettent, & ne ſont de durée comme les ſyncopes: néanmoins il y faut auſſi pouruoir, parce qu'elles ſ'y changeroient. Il faut donner vn peu de pain trempé dedans du vin, & de l'eau de roſes: frotter les temples, le nés, les carpes, des meſmes choſes: & vſer auſſi des choſes cordiales dedans & dehors.

Les inquietudes ſont inſeparables de toutes les fièvres malignes, & ſpiritueuſes: mais principalement de la peſtilente, laquelle ſeule reſſent toutes ces eſpeces, que nous remarquons dans Hippoc. au nombre de huit ἄσση, ἀλλυσιμὸς, ἀπορία, εἰρηάζμος, ἀδαιμονία, βλασῆσιμὸς, μέτεορις μὸς, toutes contenues ſous ce genre que nous appellons dysphorie, ou inquietude. Mais elle paſſe encor plus auant, & va au ſuprême iusques à l'hypodyſphorie, qui eſt l'eſtat le plus calamiteux que les malades reconnoiſſent, lors qu'ils ſont en telle extremité, qu'ils ne peuuent pas expliquer par leurs actions inquietes, l'effet de leur inquietude. Ainſi que ceux qui endurent toutes les cauſes de douleur, n'en peuuent témoigner la perception: toutes les deux cauſes de telles inquietudes ſont en la peſte, la qualité maligne des vapeurs qui poignent l'eſtomach, d'où viennent les nauſées, & les enuies conti-

L'inquietude

Les eſpeces
d'inquietude

nuelles de vomir, & l'aggrauation, ou plustost impuissance de toutes les facultez, qu'ils appellent proprement *ἔκλυσις* ou *ἀδυναμία*. Ces accidens reçoivent peu de remedes directs, mais en ostant ou diminuant leur cause, ils diminuent aussi, c'est pourquoy nous fortifions l'orifice de l'estomach, & interieurement, & exterieurement, dedans, avec le suc de grenade, miue de coing, poudre de perles, poudre de bezoard: & par le dehors, appliquant anterieurement, & posterieurement, des escussions avec des conserues de roses, de buglosse, d'œillels, avec les poudres de triasantali, de diarrhodon, & autres: avec des compresses trempées en vin eau de roses, eau d'absynthe, & sel theriacal. Pour l'autre tous les remedes bezaartics, alexitaires, & cardiaques sont vtils, qui releuent & estayent les fondemens de la vie, fortifient les facultez, & les déchargent des impuritez, qui les aggrauent.

*Veilles.
Delires.*

Les veilles, & les delires se suiuent, comme la mere, & la fille en ce mal, pour les exhalations ferines qui s'eleuent de ce montgibel, ou brasier æthnean, qui ruine la temperature du cerueau, brouille l'imagination, & infecte les vapeurs benignes & les douces expirations, de sorte qu'avec toute peine & presque iamais.

Soluitur in somnos oculisue aut pectore noctem

Accipit.

C'est vne étrange misere, quand le cerueau qui a esté entre autres choses donné pour temperer les ardeurs du cœur, reçoit par le cœur mesme l'embrasement, & que ses esprits s'allu-

ment au feu de son souphre. Ces deux accidens *Pausanias.*
estant selon le témoignage de Paul Aegineta, *Autel dédié*
τὸ ἐγκράλις συμφλεγμονοῦντες cerebri con- *au sommeil.*
flammati. Les veilles ruinent les forces, & la *Effets du*
douleur corrompt la temperature; c'est pour- *veilles.*
quoy les pauvres pesteux auroient besoin de faire
comme Pausanias rapporte des Trazæniens, vn
autel au sommeil, parce qu'il n'y a rien qui les
consomme comme la veille: aussi Hippocrate
l'appelloit ἀγρυπνίη βορὴν *vigilia edax*, & le
poëte

Attenuant iuuenum vigilat a corpora noctes.

de là les conuulsions & les phrenesies: & ne
consomme pas seulement les corps, mais les es-
prits lesquels pendant le sommeil ainsi que dit *Auerroes.*
Auerroës au 2. de ses collections comme de
bons soldats recreus du combat reuiennent à
leurs signes, & reprennent nouveau courage
pour retourner à la charge. Je ne peux laisser
passer vn beau trait d'Apollonius Thyaneus,
chez Philostrate 2. liure chap. 14. parlant à *Philostrate.*
Phraotes Roy des Indes à la recommandation
du sommeil. Si l'esprit n'est tranquille, l'œil ne
peut se clorre au sommeil, c'est pourquoy les
hommes furieux ne le peuuent trouuer, des-
quels les imaginations sont continuëment agi-
tées, & cependant dedans la confusion des es-
peces differentes, s'embarassent en des obiets
fâcheux, comme ces serpens veillans de l'anti-
quité. Homere exprimoit fort significatiue-
ment l'incommodité des veilles, par l'utilité &
le contentement du dormir, l'appellant tantost *Homere.*
μελίφρων emmielé, *νύκλυμος* plaisât, *ἀμείβοσιος*,

*Remedes em-
piriques.*

*Remedes
contre les
veilles.*

*Remarque
de l'antiqui-
té.*

ambrosien μαλακός, doux γλυκερός. Il faut donc essayer de le donner en telle nécessité, nous auons décrit quelques remedes avec ceux pour la douleur, qui y peuuent seruir, meslant tousiours quelque chose qui resiste à la malignité. Outre les remedes ordinaires, les empiriques font estat de ceux qui suivent, ils prennent des ieunes sangsués qu'ils puluerisent & meslent avec du castor, & les font distiler avec du vinaigre, donnant de cette eau distillée aux malades à ieun. Les autres recommandent le suc de mauues pris au poids de huit onces: les autres prennent la substance butyreuse qui nage sur le mesgue de lait, & l'ayant fait bouillir en oignent la teste. Les autres les frottent avec de l'huile de reines, & vn peu de camfre. Les vns se seruent de décoction d'écorce de mandragore, & ce pour les delires. Pour les veilles on se sert commodément de l'eau distillée de fleurs de saffran, en donnant quatre onces. Les autres distilent de l'ail avec de l'opium, & en font prendre deux ceuillerées avec vn peu de vin blanc. Les autres plus superstitieusement mettent sous la teste du malade la dent d'un chien noir. Les autres y mettent la dépouille d'un serpent. L'auteur des Geoponiques dit de l'autorité de Casius Dyonisius, que le vin d'A-neth, & le vin de Persil excite puissamment le dormir: Mais ces deux par leur chaleur seroient incommodes en la peste. On recommande aussi par vne vieille obseruation la peau de renard. A cette occasion à mon aduis les anciens faisoient leurs oreillers de ces peaux, comme

nous voyons dans Homere en plusieurs endroits, & dans Pindare au 4. pythy. l'interprete dit que pour ce suiet aussi on appelloit le sommeil *νόμος καὶ καὶ ἀνοίς*, dautant qu'on dormoit sur ces peaux. Le mesme se voit dans Aristophane. Les Danois, les Moschouites, & ceux de Suede pour ce suiet font doubler leurs bonnets de nuit de ces fourreures: mais ie m'écarte trop ie reuiens aux remedes, pour les veilles de nos pauvres pestez, entre lesquels les autres manquant d'effet, ie conseille d'vser du nepenthes ou laudanum, également anodyn, & hypnotique, fait avec les essences & les magisteres. Car celui dont nous vsons communément, n'est que l'opium évaporé, qui n'est par cette preparation suffisamment repurgé de son souphre nitreux, & partant toujours suspect en ce mal, auquel nous desirons conseruer la chaleur naturelle de ces parties, & afin que tu ne sois en peine d'aller chercher sa preparation ailleurs, en voicy quelques dispensations desquelles tu prendras celle qui te contentera le plus.

Descriptions du nepenthes ou laudanum.

Il faut premierement preparer l'opium, ce qui se fait de cette sorte. Prenez la quantité que vous voudrez d'opium de Thebes, que vous coupperez par petits morceaux, & les mettez sur vne assiete d'argent, ou plataine de fer, sans qu'ils se touchent, sur le feu de charbon pour faire évaporer son souphre vaporeux, & narcotic, & continuerez le feu, & à remuer les

morceaux, iusques à ce qu'il ne iette plus de vapeur, ny d'odeur, & se puisse pulueriser: puis mettez cette poudre dedans vn matras, avec du vinaigre blanc, & du suc de limons, (qui sont les meilleurs correctifs & non les choses excessiue-ment chaudes comme beaucoup croient) & les faites digerer au bain mediocrement chaud, iusques à ce que le suc en soit teint que vous verserez du vaisseau par inclination; & continuerez cette façon iusques à ce que l'eau n'en prenne plus aucun teint, ces teintures meslées fors que la derniere soient distillées au bain vaporeux, iusques à ce qu'il reste au fond l'essence de l'opium, d'une consistance de miel. Il pourra reuenir de quatre onces d'opium, deux onces, ou vne once & demie d'essence, qui est la base du laudanum duquel voicy la description.

*Description
du nepenthe*

℥ Effence d'opium dissoute au bain com-
me dessus. ℥ij

Effence de saffran extraite avec eau de
limons. ℥j

Magistere de perles.

De hyacinthes.

De coraux.

A 3j℥

Poudre de bezoard.

Poudre de lycorne ou rhinocerot.

Ambre gris.

A 3ij

il faut mesler toutes ces choses, & les incorporer, les remuant continuëment sur vn petit feu, & en former vne masse, de laquelle vous prendrez la grosseur d'un grain de poiure, tant pour les veilles, que pour les douleurs.

Les autres tirent l'essence de l'opium avec l'esprit du vin, empraint de la vertu de la poudre de diambre. Quelques vns font leur laudanum avec l'extraction de racines de iusquiame, qu'ils disent augmenter de beaucoup la vertu : mais c'est luy donner vne force non necessaire & superflue ayant assez de la sienne.

Autre preparation d'opium.

La soif & l'alteration en la peste, est bien vn

La soif.

accident aussi importun, mais non si dangereux que les autres, qui n'est autre chose qu'un ressentiment de secheresse, causée de la chaleur du cœur, du foye, & des poumons, aussi nous distinguons deux sortes de soif, l'une qui vient par la chaleur & inflammation des esprits, & l'autre par la chaleur des humeurs & des parties. La premiere se rapporte au poumon, & parties spiritueuses : & la seconde au foye, à l'estomach, aux reins, & aux autres : les pestes ont toutes les deux, qui les travaillent également. Hippocrate mieux que tout autre en cinq ou six paroles, a compris tous les remedes qu'on peut inventer pour toutes, ie croy que c'est aux epidemies ἀμικτον σωέχειν τὸ στέμα, σιῶν ἀνεμον σωὲ τῷ ποτῷ ψυχρὸν εἰσάγειν, fermer la bouche, se taire, respirer un air frais & boire de l'eau appaisent la soif. Tous ces remedes doiuent estre pratiqués, & parce qu'en la fièvre pestilente il y a des vapeurs pourries, meslées avec la secheresse, qui fait l'alteration, qui empeschent que l'eau simple ne la puisse appaiser, comme nous voyons aux hydropiques. Il est bon d'y mesler quelque esprit aigre, soit de citron, d'orange, de souphre, ou de vitriol, comme nous auons dit cy

Remedes pour la soif.

dessus au traité des iuleps. On fait des rafraichissoirs artificiels pour temperer la soif spiritueuse, la transposition d'eaux par robinets, & aqueducs, dans les chambres: les feuillades, les vmbrades, les ionchées d'arbres, & d'herbes rafraichissantes, comme nous auons dit traitant de la precaution: & parce qu'ordinairement la peste vient aux plus chauds iours de l'esté, où tout brulle; quelques vns se sont voulu servir d'eau de neige, & de glace à la façon des anciens Romains, dont vous auez dans Martial.

Eau rafraichie dans la neige.
Martial.

Non potare niuem sed aquam potare rigentem
De niue, comment a est ingeniosa sitis.

de sorte que ce qu'ils faisoient par volupté, nos malades le veulent faire par necessité: ce que ie n'approuue pourtant, pour les incommoditez distinctement expliquées par Hippocrate, aux aphorismes qu'apportent ces eaux neigeuses, & glacées, il se faut contenter des autres.

Des lethargies.

Les assopissemens lethargiques, y sont tres ordinaires & doiuent estre aussi grandement considerer, dautant que pendant le dormir cataphoric, & comateux, la chaleur est allentie, & ne fait effort ny resistance contre le mal, qui cependant rauage tout, & met le desordre dedans les officines de l'esprit animal. Il faut donc par toutes sortes de moyens les reueiller, par sachets, par frictions, par ventouses, par parfums, par errhines, par ligatures, & par toute autre ayde que les auteurs prescriuent. Horace enseigne vn plaisant moyen, par lequel vn medecin guarit Opimius, ce que tous ses remedes n'auoient peu, voicy ses vers,

Quondam

qui

Quondam grandi leibargo est oppressus, ut haeres
Iam circum loculos, & claves, laetus, quāvisque
Curreret, hunc medicus multum celer, atque fidelis
Excitat hoc pacto, mensam poni iubet, atque
Effundi saccos nummorum, accedere plures
Ad numerandum, hominem sic erigit; addit &
illud;

Ni tua custodis, avidus iam hac auferet haeres:
Men viuo? ut viuas igitur vigila.

Le castor dissout en eau de betoine, pour en
frotter les narines, & les temples est fort singu-
lier, vn peu de mithridat, ou de theriaque, dis-
sout en eau de vie.

Hæc potiora putant quam dulci morte perire.

Serenus.

dit Serenus.

encor qu'ils soient vn peu chauds, pour le moins
font-ils plus conuenables que la poëlle de fer
rouge de Paulus Aegineta. Les empiriques y
mettent leur cloud, & disent que la fumée des
cheueux d'homme bruslés les excite, Nonus en
appliquoit la poudre incorporée avec du vinai-
gre au front, & dit que par vne antipathie il les
réueille. C'est vne chose étrange, que ce mal
aye deux accidens si contraires en leur plus haut
degré, car il n'y a rien plus vray qu'au commen-
cement les pesteux sont enseuélis dans vn si pro-
fond assopissement, qu'il n'est possible presque
de les en retirer, & apres ils tombent quelques-
fois en des furies si étranges qu'ils passent route,

Phrenesie.

Neque audit curru habenas,

L'hæmoptoide & crachement de sang est aussi vn

Bb

Hæmoptoi-
de.

Quels doi-
uent estre les
remedes pour
l'hæmoptoide.

accident de la peste, mais non si ordinaire: que nous auons veu neanmoins fort frequent en cette derniere peste, & à ce que j'ay peu remarquer par vne obseruation curieuse, il arriue quand la nature veut pouffer le bubon aux aisles qui sont les émonctoires du cœur; & n'arriue si souuent quand il vient sur les autres endroits. Il ne faut temerairement l'arrester, parce qu'il se feroit vn recours de ce sang pourry, & pestilent au cœur, qui l'infecteroit. Je diray aussi que j'ay trouué tousiours cet accident fort dangereux, & en ay veu fort peu réchapper ausquels il soit arriué. Car comme l'hæmorrhagie ample & liberale en guarantit beaucoup, aussi l'hæmoptoide suruenante en fait beaucoup mourir: d'autant que sans décharge qui vaille, le sang infecté qui se deuroit ietter aux émonctoires, recourt dedans les parties pectorales, & pneumoniques: & gaste l'air que nous respirons pour le rafraichissement du cœur & soustien de la vie, tres-funeste palyndromie, qui apporte aussi tost l'oppression, la sterteur & en fin l'étouffement.

Cernis uti molli sanguis pulmone demissus

Ad stygias certo tramite ducat aquas.

Si est vray pour la simple, à plus forte raison pour la pestilente: & neanmoins si elle venoit en si grande quantité qu'il y eust suspicion d'une veine rompue, alors il faut ayder par les collettiques, & adstringens cordiaux, les plus tempez: comme est la teinture de corail, la pierre hæmatite, la terre sigilée, le magistère de perles, la corne de cerf, le spode, le carabé, les sangsues, & les autres de cette nature lesquels en for-

tifiant le cœur, & les esprits, ont vne vertu figi-
latiue, & outre discutent le sang caillé, empes-
chent la concretion & pourriture, & résistent à
la qualité pestilente, à laquelle en toutes sortes
de remedes, il faut tousiours auoir égard.

DU VOMISSEMENT COMME accident de la peste.

CHAPITRE XXXIII.

LES vomissemens entre tous les
autres accidens traittent mal les
pestez, leur rompent l'estomach
de subuersions, & de nausées,
sans aucune décharge, leur don-
nant des inquietudes de toutes les deux sortes,
par les humeurs, & les vapeurs malignes, & pe-
stilentes qui poignent l'orifice de l'estomach.
C'est ce que disoit Hippocrate parlant de ces
inquietudes vomitiues, *δύκνεται τὸ στέμα τῆς*
γαστροῦς ἀπὸ τῶν μίχθερων χύμας de sorte que
le vomissement qui soulage d'ordinaire par la
décharge des humeurs peccantes, & vitieuses,
ne fait que debilitier, agiter, troubler & rem-
plir la tette de vapeurs, parce qu'il ne vient pas
par la vertu excretrice de l'estomach, ny par sur-
charge qu'il aye, car bien souuent il n'y a rien
dedans: mais par la malignité, comme nous
auons dit qui poind, & mord ses fibres, distend
ses membranes, stimule ses orifices, le resserre,

Effets du
vomissement

Bb ij

& le subuertit avec tout effort, pour au bout du compte, ietter trois ou quatre gouttes d'eau éprainte de toute la cavité. C'est pourquoy au traité des remedes en general, ie n'ay peu estre de l'aduis de ceux qui le prouoquent, & s'en seruient pour remede. Cela est bon comme nous auons dit aux poisons que l'on prend par la bouche, qui sejourment dans l'estomach, avec les conditions requises, mais icy nullement. C'est pourquoy quand nous voyons le nausée continuer, les inquietudes augmenter, il faut defendre l'estomach de ces mauuaises vapeurs, & interieurement, & exterieurement, par les remedes qui suiuent, & deuons apporter beaucoup plus de soin, à empescher son mouuement qui est du tout symptomatic, qu'à le prouoquer,

Antiuomitoire.

Autre vomitoire.

℞ De la teinture de roses vermeilles.

De la teinture de corail. A ʒj

faites dissoudre avec trois ceuillerées de miue de coing & la prenez deux fois le iour deux heures auant le repas.

Antiuomitoire.

Autre.

℞ Poudre de pierre de bezoard.

Poudre de perles preparée.

Poudre de dent de cheual marin bien puluerisée. A ʒij

Essence de mastic. iij. goutt.

mezlez avec syrop d'épine vinette, & en prenez comme de l'autre.

Vous pouvez pour cet effet vous servir du sel theriacal, de la cremeur de tartre, mais ce que j'ay trouué de plus singulier, & d'effet plus certain, est l'essence de menthe, qu'ils appellent baume rouge, ou son eau distillée soigneusement, alkalisée de son sel. Pour le mesme sujet vous pouvez exterieurement appliquer sur l'estomac ou pultes, ou emplastres, sachets, ou écuillons astringens, & fortifiants, comme ceux-cy.

℞ Menthe seche.

Roses vermeilles.

Abfynthe Romaine.

Mastic.

Noix du Perou.

A ʒij

pulverisez, & avec du cotton piqué & linge faites sachets, que vous appliquerez chaudement tout secs sur l'estomac. Si vous les voulez humides, faites-les bouillir avec du vin vermeil, & de l'eau de roses vermeilles. Quelques vns prennent deux gouttes d'aigre de vitriol dans du bouillon : ou se frottent l'estomac avec de l'huile de Palme. Le fruit du rosier de chien, confit, est aussi tenu singulier, & mil autres remèdes, qui se trouvent dans les auteurs à choisir.

Je sçay bien que beaucoup ne quitteront pour ces raisons leur opinion, & s'opiniastrent au vomissement, pour quelques succez qu'ils croient en auoir veu, peut-estre à quelques vns, à qui le mal a pris, apres auoir fait de

Bb iij

Sachets pour
le vomisse-
ment.

l'excez, l'estomach estant surchargé, & en ce cas si le vomissement ne suiuit librement, on le pourroit prouoquer par ces vomitoires.

*Vomitoire.**Vomitoires.*

℞ Sel de vitriol. ʒi

faites dissoudre avec eau de scabieuse & oximel squillitic, faites vomitoire apres lequel faut prendre vn bouillon.

Autre.

℞ Sel d'asarum. ʒi

faites dissoudre en décoction de figues & de raues, faites vomitoire.

*Autre plus fort.**Vomitoires violens.**Herodote Vomitoire de Gesner.**Aux epid.*

Quelques chymiques qui attribuent aux vomitoires forts, la guarison de ce mal, font prendre comme nous auons dit du crocus metallorum, de Rulandus, de l'extrait d'ellebore blanc, des fleurs d'antimoine, & autres plus violens que nous laisserons aux Egyptiens, lesquels au rapport d'Herodote *in Enterpe*, sont accoustumez à vomir tous les mois. Celuy de Gesner seroit plus tolerable, qui se fait de la décoction de la racine d'eupatoire d'Anicenne, ou aquatic, ou de l'écorce moyenne de noyer. Mais ie me remets à l'ancre sacrée, apres auoir erré par toutes les mers: c'est à dire ie reuiens au conseil d'Hippocrate en l'histoire de la femme de

Theotimus laquelle il faisoit vomir avec le suc de grenades & le miel, & fut guarie de sa fièvre dit l'histoire.

DU FLUX DE SANG.

CHAPITRE XXXIV.



LE flux de sang arriue en la peste pour deux causes, ou pour l'exolution des parties, quand leurs facultez retentrices ne peuuent plus *causes du flux de sang* retenir, & lors tout est desespéré: *en la peste.*

ou parce que le sang aigre, & atrabilaire, ronge, ou fauce l'orifice des vaisseaux: ou par la tenuité exude au trauers des veines. Cettuy-cy n'est si dangereux, mais à l'un, & à l'autre il faut donner ordre incontinent, d'autant qu'on pourroit dire de luy ce qu'on disoit de cet ancien tyran,

Quod reliquum sanguinis urbi

Lucanus.

Hansit.

Le peu d'esprits qui restent au corps se perdent en cette éuacuation: encor que quelques-fois les deiections sanguines ayent succédé en vne polyaimie, & habitude pletorique, quand la nature est forte; neanmoins nous n'en voyons gueres que de symptomatiques, & ruiueuses; il est besoin en ce fait d'une grâde circonspection parce qu'il ne le faut pas arrester inconsiderément dès le commencement, car ce seroit retenir l'ennemy auquel comme disoit cet ancien

Bb iiij

capitaine il faut faire vn pont d'or: & d'ailleurs que ces voyes sont éloignées des principales places du corps, destinées de l'institution de nature, pour la décharge des excremens: ils ne peuuent en passant infecter que l'ordure, laquelle s'en va pelle mesle quand & luy par cet égout, & décharge par cette éuacuation les parties nobles. Mais aussi s'il passe regle, & qu'il soit immodéré il faut promptement l'arrester, non par remedes repercusifs, mais roboratifs, & qui ayent quelque legere adstriction iointe à vne vertu cordiale: entre lesquels sont souuerains la teinture de corail, la teinture d'or, le magistere de perles, l'extraction de sanguinaire, le sel d'hématite, le sel d'opale, l'essence de mastice: ceux-cy sont plus communs: la miue de coïn, le parfum de racine de salisifis fauuages, la décoction de racine de cornoüiller, le iuleprofat, & alexandrin; le iaspe, & l'aymant, & la pierre sanguinaire pendue au col: & si toutes ces choses n'estoient suffisantes, le sel de sang, ou son huile, que les Hermetiques appellent mommie recente, de laquelle nous auons desia parlé cy deuant, l'arretera: & faut cependant vser de nourriture analeptique, & restaurante, y meslant tousiours les poudres cordiales, lesquelles sont pour l'vn & l'autre effet. Que si ce sang corrompu passant par les intestins, donnoit des douleurs, & destorsions, il faut aussi tost les appaiser par iniections, & clysteres faits avec décoction de volaille, tapfus, aigremoine, roses, & y dissoudre sucre rosat, iaune d'œufs, & miel d'aigremoine: ou avec le lait nouveau tiré, au

Ce qu'il faut
observer au
flux de sang.

quel on aura fait éteindre plusieurs fois vn lingot d'or, ou vn morceau de marbre rougi, il n'est besoin de passer plus auant dans ces remedes.

DU REGIME DES PESTEZ.

CHAPITRE XXXV.



Q E n'est assez de combattre le mal par remedes, il faut fortifier la nature par regime : dautant qu'elle est en continuelle prise avec luy, & qu'ayant à se garder, & deffendre d'un tel ennemy, elle a besoin de toute sorte de secours, de rafraichissemens, & d'escorte : il faut donc, que nous facions coucurrer toutes choses à son ayde ; l'air, les alimens, les mouuemens, le dormir, le boire, & tout ce qui est subsidiaire à la vie. Pour le lieu, il faut mettre le malade en vne chambre plustost grande, que petite pour auoir plus d'air, & euitier l'étouffement d'un air contrainct, & qui ne s'échauffe si tost ; dautant qu'en l'air le cœur trouue vn grand remede. Si l'infection en vient, il faut plustost qu'elle soit basse, que haute : si la corruption vient de la terre, il la faut plustost haute, que basse : il y faut tenir quelques fenestres libres, qui ne donnent point à plomb sur le malade, car il ne demande que du rafraichissement. Mais il faut choisir le vent, & les tenir perpetuellement fermez aux austraux & libitins, qui

Lieu commode pour les pestez.

soufflent du midy : qu'ils appellent pour leur
touffeur & humidité putredinaux.

Papinius.

Imbrisero Lybia sudauerit austro.

Ovide.

& ailleurs,

Nubibus assiduis pluuiâque madescit ab austro

c'est pourquoy les Grecs l'ont appelé notus
pour son humidité vent fascheux & mortel.

Virgile.

Arboribus, satisque notus peccorâque sinister.

Il faut donc bien se garder de donner entrée
à ce vent à la chambre du malade : mais tout li-
bre accez à son antagoniste, sçauoir au boreal,
aux etesies, & à l'aquilonien : s'ils ne souffloient
trop violément : car ce vent estant sec & froid,
il pourroit empescher, ou retarder la sortie
des éruptions, & resister au mouuement de la
nature. C'est pourquoy en passant i'aduiferay de
ne placer iamais le liét des malades au droit du
vent, ny d'une fenestre, il faut que l'air ne vien-
ne sur eux de droit fil, mais par lignes reflexes
& courbes. Comme donc l'austre est putrefactif,
l'autre est purificatif & resiouyst non seulement
les hommes, mais les animaux. C'est Aristote
au viij. de l'histoire des animaux qui dit, que
les cailles qui sont oyseaux venteux, & qui cher-
chent toujours l'air fauorable, ne volent gue-
res, ny ne s'attroupent que de ce vent ; & parce
que d'ordinaire la peste prend pendant les
grandes chaleurs ; ce vent par sa violence ne
peut faire grand mal, qui en vn autre temps au-
roit ses incommoditez.

Situation
des maisons
des pestes.

Les maisons auxquelles on relegue les pestes,
doiuent estre en croupe, si les lieux en don-
nent la commodité, proche du bois, s'il se peut,

ouuertes au nort, ou norddest, fermées au sud, d'autant qu'en ces lieux decliues, les vapeurs corrompues ne peuuent durer long temps, ny l'air s'y corrompre facilement : parce que plus que les autres ils sont battus des vents. De là nous voyons souuent, que les pauvres lesquels sont deiettez de leurs maisons, en plain air, ou entre quatre aiz, guarissent plus souuét, que ceux que l'on cuit dans la chaleur des chambres tapissées.

Outre l'air naturel il en faut faire vn artificiel en la chambre des malades par les herbades feuillades, ionchées, & prendre leur matiere dedans les arbres & herbes odorantes & rafraichissantes. Il faut aussi s'il y a moyen que le liét du malade soit opposé au feu, parce que le feu tire tousiours à soy l'air, pour son entretien; outre que toute chaleur est attractiue, ὅτι θερμὸν ἐλκεῖν & ce, pour les pauvres. Pour les riches, qui se peuuent faire vn air tel qu'il leur plaist, il faut garnir tous les endroits de leur chambre de cassolettes, qui ne soient cariuariques, ny qui chargent la teste : mais dont la vapeur douce, resiouysse les esprits. Pour ce l'eau d'ange, l'eau de nasses, l'eau de roses, l'eau de damas, l'imperiale, la diuine, la celeste, meslez avec vn peu de vinaigre rosat, & iettez sur des marbres, & pierres ardantes, (non sur le fer à cause de sa graueolence sulphurée) sont vaporeires tres-propres : vous auez vn grand nombre de ces parfums, décrits en la premiere partie, entre lesquels vous choisirez les plus propres, tant pour les cassolettes, qu'autres parfums de

*Moyen de
rafraichir
l'air.*

*Situation du
liét du ma-
lade.*

Vaporeires.

chambre. Vous pouvez mesmes remplir des coussinets, ou accoudoirs, qui seruent au malade, de fleurs de violettes, ou roses parfumées de poudre de violettes, d'Iris, de chypre, de santal, & autres telles choses spiritueuses douces, desquelles les dames sont assez curieuses en leur plus grande santé, & se peuuent trouuer dans Anthoine Chamet, au traité qu'il a fait de l'ornement. D'en prescrire les formes, ce ne seroit iamais fait. Il faut aussi parfumer tout le linge qui sert au malade, principalement les chemises, les coiffes, & les mouchoirs: nous en auons fait cy deuant quelques descriptions. Pour les pauvres, il les faut faire passer par sus la flamme de genéure, du laurier, & du stirax. Si l'ardeur estoit si grande, & les esprits tellement échauffez, qu'ils ne ressentissent l'effet de cet air, il failloit avec des plumails, ou éventails, pousser cet air ainsi purifié, vers le malade, car le mouuement le subtilise & le fait comme entrer à force dans le poumon. Les fontaines artificielles d'eaux odorantes, avec vn peu de vinaigre rosat, est aussi fort propre en la châtre des pestes, car ce coulement & gazoüillis d'eau, rafraichist l'air, & prouoque le dormir.

Le viure.

Pour la nourriture il faut chercher la plus subtile, & spiritueuse, qui tarde moins à digerer, & soit de prompte distribution: car la chaleur a assez d'affaires ailleurs, sans la retenir si long temps à la cuisine, tels sont les consommés, les eaux de chair, les coullis, les gelées, les panades, les épraintes, les œufs frais, cuits, ou altérés avec les herbes propres, & résistantes à la

pourriture, comme la surelle l'oxytriphylum, la buglosse, borrache, foucy, pimpinelle, scabieuse, pourpié, laictuë, & autres de telle sorte: se contentant des sucs, & iettant le marc. Il faut aussi assaisonner tout ce que vous donnerez au malade, avec aigre de citron, d'orange, de grenade, d'aigre de gadres, d'oxyacanthé, de verjus, ou d'un bien peu de vinaigre de roses, ou de framboise. Faut manger peu, & souvent, & loin des heures du redoublement, & du temps que l'on est pensé. Nous auons décrit vn distillé restaurant, qui contient tout ce que l'on peut desirer pour ce suiet, vous vous en pouuez seruir, ou en faire de moins somptueux. Pour le moins dedans les bouillons, & consommez ordinaires, il faut tousiours dissoudre des perles, ou du bezoard, ou de la licorne: pour les pauvres, ce sera assez de la premiere boutture de cerf, ou de la terre sigilée. Pour le choix des viandes: les poullets, les perdrix, les teurtres, les lapins, les griues, les phaisans, alloüettes, ou autres oyseaux de campagne, ou de montagne, ou bocagers sont les plus propres. Toutes les viandes grossieres, melancoliques, marines, & aquatiques, sont à éuiter. Les salades de citron, d'orange, avec eau roses, & peu de sucre sont propres aussi. Les capres, fleurs de genest, & de violes doubles, passées au sel, & vinaigre sont bonnes. Les fruits acides, ou aigredoux: comme les cerises, gadres, groiselles, gouël, agriotes, framboises, tousiours avec eau roses & bien peu de sucre, pour la raison que nous auons dite cy deuant. C'est pourquoy nous approuuons

Heures du
manger.

plus les fruits sechs, que confits, les raisins de damas, prunes de brignoles, parce qu'ils ont vne petite acidité cuits en eau de roses, jus de citron, & peu de sucre, sont aussi bons, & nourrissans. Si vous n'avez de ces fruits que confits, il les faut déconfire en l'eau-tiede, qui emporte vne partie de leur sucre: c'est ce qui me fait preferer les pastes aux confitures entieres, parce qu'il n'y a pas tant de sucre. Pour les autres fruits cruds, vous pouuez faire trancher des pommes de rainette, & de court-pendu, fauas, & autres qui ont vne nitrosité aigrette, avec vn peu de sucre, eau rose, & jus de citron, & les faire cuire. Les prunes de damas, & les abricots de mesme, bref porter toute leur nourriture, aux choses qui facilement se digerent, & soient auement rafraichissantes & cordiales.

De leur pain

Pour leur pain, il doit estre bien cuit, & bien leué, & fort leger: quelques vns l'anisent, & y meslent de la poudre d'yuioire, & corne de cerf: mais i'ay tousiours creu, selon le conseil d'Hippocrate que l'eau, & le pain, estant les deux principes de la nourriture, doiuent estre les plus simples, & moins meslangés qu'il est possible. C'est pourquoy, ie n'approuue en la santé ceux qui font poistrir leur pain au lait, pour le rendre comme ils disent plus agreable & plus nourrissant. C'est reuenir à la coustume des Athletes anciens, condamnée par toutes les escolles, qui pour donner plus de force à leurs membres, faisoient cuire leurs viandes dans le vin; la matiere de leur pain doit estre de trois tiers de bled pur, & d'vn quart de segle: par ce moyen le pain s'en

fait plus leger, & passe plustost, que s'il estoit de fourment pur, lequel est plus pesant & seche plustost.

Pour la boisson les auteurs ne sont bien d'accord, Rhasis, Fracastor, & les autres conseillent l'eau, & disent que c'est la meilleure boisson que les pestez peuvent boire, parce qu'elle corrige par l'une & l'autre de ses qualitez l'ardeur de la fièvre pestilente: & neanmoins estant par la plenitude de son humidité & pesanteur fort facile à corrompre aux maladies putrides, & à croupir dedans les hypochondres, ainsi qu'enseigne Hippocrate aux liures de *victus ratione in acutis*, & Galien au commentaire, ie ne l'approuverois si elle n'estoit corrigée, nous remarquons aussi où il y a de la putréfaction, qu'elle n'appaise point la soif: comme aux accèz des fièvres intermittentes, & aux hydropisies, auxquelles *quod plus sunt pota plus sitiuntur aqua*. Les autres passent de cette extremité à l'autre, & disent que le vin est la meilleure boisson des pestez, d'autant qu'il est spiritueux, d'une prompte & facile distribution, qu'il fortifie les parties nobles, & qu'il ayde les facultez concoctrices & excretrices de toutes les autres, ce qui est tres requis en la peste. De là est venu la regle que quelques chirurgiens obseruent pour les bubons veneneux, lesquels s'ils voyent que nature pousse lentement & à peine, ils font boire à leurs malades quantité de bon vin, puis leur font faire quelque exercice violent, & par ce moyen forcent la nature à l'excretion. Mais cette boisson m'est fort suspecte, en une fièvre

Du boire.

Rhasis.

Fracastor.

Effets de

l'eau.

ardante, en vne agitation vniuerselle, & inflammation des humeurs. Ce n'est pas que ie le desapprouue tout à fait, mais ie desirerois que les malades fissent comme les Locrois lesquels defendirent à leurs citoyens au rapport d'Ælian à peine de la vie, qu'aucun n'eust à boire du vin sans le consentement du medecin: c'est à dire qu'ils y apportassent vne consideration pour le regler & temperer selon la necessité de la nature, & conseruation des forces. Car d'estre superstitieux iusques là, comme estoient Priscianus & Arculanus de ne leur permettre pas seulement d'en prendre la vapeur, ny mesme du vinaigre parce qu'il est fait de vin, c'est estre trop cruel. Cela seroit bon en Turquie où la religion & la loy le deffendent, il faut endurer vne legere incommodité pour vn plus grand bien. Car il n'est pas possible comme disoit cet ancien *ut quod inuat etiam aliqua ex parte non noceat*, on peut donc boire vn peu de vin clair et delicat si les forces sont debiles, & le detremper d'eau, en laquelle on aura fait bouillir ou de la racine d'ozeille, ou de l'yuoire, ou de la corne de cerf. Ce bouchet est singulier en la peste. Prenez eau commune prise au saut d'vn moulin deux pots, faites luy donner vn bouillon avec vne crouste de pain, puis faites-la couller cinq ou six fois, dans la chauffe, sur de la poudre de canelle, coriandre preparée, yuoire, corne de cerf, bezoard, apres l'auoir ainsi passée plusieurs fois, faites-y dissoudre du jus de citron, & de grenades purifiés, de chacun deux onces, sucre écumé, & clarifié trois onces: faites bouchet, duquel les malades

Lib. 1. de art. hist.

Deffence en Turquie de boire du vin.

Bouchet en la peste.

malades pourront boire à toutes heures, sans prendre tant de peine, il ne faut que dissoudre le jus de deux citrons avec de l'eau bouillie, & y mêler vn peu d'eau de canelle, & de sucre. Le iulep rosart, & Alexandrin, sont aussi bonnes boiffons dedans lesquelles on peut faire tremper auant la cuisson & le suc de l'andouiller de cerf, de la lycorne, ou des langues de serpent, ou au defaut de ces choses vne poignée de fleurs de buglosse, borrache, ou de la pimpinelle, ou y épraindre le suc d'vne orange.

Pour le dormir, il le faut prendre de sorte, qu'il repare les forces, & qu'il n'appesantisse point le cerueau. Au commencement du mal on est ordinairement endormy, il faut pour lors s'en empêcher, & s'exciter par tous moyens, car c'est quand il faut résister à l'effort du venin, le dormir excessif est en ce temps fort préjudiciable: comme aussi, lors que le mouuement de la nature se fait en dehors, en la sortie des bubons, ou autres éruptions; car il empesche les actions, & retient la chaleur engourdie. Aux malades il n'y a point d'heure prefixe pour dormir, d'autant que la matiere somnifere n'est à leur commandement, & comme on dit il faut dormir quand on peut, car pour peu qu'on dorme naturellement, & sans ayde, cela profite beaucoup d'auantage que quand il est prouoqué: parce que *ce* cettuy-cy est plain d'inquietudes, & de peine: & cettuy-là est agreable, & paisible: & en faut venir tousiours à la décision d'Hippocrate, que le dormir qui appaise la douleur, & repare les forces, est tousiours bon: comme celuy qui les

Du dormir.

*Différence
du dormir
naturel &
forcé.*

Cc

debilite, & augmente le mal, mauvais : & pour-
tant quel que soit le repos, il vaut mieux dormir
que ne dormir point du tout *κακίον ἐν ὕπνῳ*
Aux coag *μὴ κατεῦθαι μῆτε ἡμέρας μῆτε νύκτας*. C'est
vne chose déplorable & plaine de calamité de
ne dormir ny nuit ny iour.

Nec fessos sopor irrigat artus.

Nous auons donné cy deuant des remedes
pour le prouoquer quand il manque, pour l'em-
pêcher quand il excède, car d'ordinaire les
pestez font en l'une, ou en l'autre extremité. Il
faut s'il y a moyen, dormir la nuit : & veiller le
iour : c'est vne regle de l'institution de la natu-
re, les tenebres, & l'obscurité aidantes à siller
les yeux de l'esprit, comme elles font ceux du
corps : & cette loy doit estre generale, si ce n'e-
stoit pour les peuples sous la ligne, lesquels ont
la moitié de l'année de iour & l'autre moitié de
nuit sans vicissitude iournaliere.

Des passions *In Phædone* Pour les mouuemens de l'esprit, & passions de
l'ame, il les faut ranger à la raison : il faut que le
cheval blanc de Platon emporte tousiours le
noir, prendre de la resolution en son mal, espe-
rer sa santé, se resigner à Dieu, se confier aux
medecins, auoir creance aux remedes, se don-
ner de la tranquillité en l'esprit, s'oster l'appre-
hension, ne s'impatienter, & attendre l'effet des
remedes sous la benediction de celuy, qui leur a
donné la vertu, qui nous preste la vie, nous la
laisse tant qu'il luy plaist, & la retire aussi quand
il veut. C'est luy qui a créé la medecine de la ter-
re, qui donne force aux herbes, qui en conduit
les actions, qui en suspend les effets, bref qui par

sa preuoyance inscrutable, nous donne la vie ou la mort, comme il le iuge plus à propos pour nostre bien, c'est en luy où nous deuons ancrer nostre esperance, & de sa faueur que nous deuons attendre nostre secours, parce que

*Ni deus assuerit, virisque infuderit herbis
Quid rogo dictamnus, quid panacea inuent?*

POVR RECONNOISTRE LES
corps morts de peste.

CHAPITRE XXXVI.



ETTE reconnoissance est fort importante, & de grand preiudice pour le public: afin de faire sequestrer les infectez, contenir les suspects, & couper le cours de la contagion, laquelle pullule ordinairement par la conuersation, plus que par la malignité de l'air: parce que comme nous auons dit elle ne peut venir, ny se conseruer que *ex aere aut consuetudine*. C'est vne grande tyrannie qu'elle exerce sur l'humanité, de faire rompre les loix de la nature, les droits de la société, & conuersation ciuile, faire que sa maison propre, laquelle comme disoit ce Romain doit estre à vn chacun, comme asile & lieu d'assurance, nous serue de prison. Mais quoy *charitas patria omnium* Cicéron 1. de *charitates complectitur* disoit le mesme, pour estre charitable au public, il faut estre que lques

Cc ij

fois cruels aux particuliers. C'est pourquoy cette
 regle d'estat est tant recommandée dans Tacite,
Corn. Tacite *omne magnum exemplum, habet aliquid ex ini-*
quo, quod contra singulos, utilitate publica rependi-
tur. En l'inconuenient general d'un païs, tous
 sont interessez : & les incômoditez particulieres
 en touchent peu. Il faut donc estre soigneux de
 faire reconnoistre les morts de peste, d'avec
 les autres : ce qui s'est pratiqué tousiours à
 Roïen, plus exactement qu'en ville du mon-
 de : l'ordonnance y estant en tout temps, & en
 la plus grande santé mesme religieusement ob-
 seruée, de visiter les corps morts, ce qui ne se fait
 aux autres villes, que lors de la contagion. Ces
 visitations ont besoin d'une exacte, & conscien-
 tieuse obseruation, d'autant que souuent la simi-
 litude, & les signes æquivoques imposent. Il
 faut là réueiller la simiotique, & science des si-
 gnes; ie diray donc qu'il y a de deux, ou trois sor-
 tes de signes pour cet effet. Il y en a d'æquiuo-
 ques, & communs, les autres rationels, & syllo-
 gistiques : & les autres necessaires, & pathogno-
 miques : quand les derniers paroissent, il ne faut
 plus douter : les seconds donnent vne grande
 pente au iugement, & les premiers sont fort in-
 certains; si par vn syndrome, & complication
 de plusieurs, ils ne s'entr'aydent à fortifier le iu-
 gement par leur adionction.

3 sortes de
 signes.

Quæ non prosunt singula, multa iuuant.

Les premiers sont indifferens, tant pour
 ceux qui sont morts de quelques fièvres mali-
 gnes, de venins, ou poisons, que de peste.
Gal. 6. des
lieux affect. Galien au 6. des lieux affectez les remarque.

La mort prompte d'un homme bien sain auparavant, le corps marqueté ou iaspé de grandes taches de rouge brunissant, s'il a eû des syncopes, des sueurs gluantes, les extremités froides, particuliere liuidité des ongles, lesquels mesmes apres la mort facilement s'arrachent des doigts; si les cheveux tombent, ou si facilement, & sans tirer, on les emporte: si la chair est molle, lasche & flacide: si l'expiration du corps est fœtide, ce sont signes certains, & infallibles de poison, ou de peste. Mais parce que communs à l'un & à l'autre, il en faut quelques autres pour les determiner asseurement. Ce sont ceux que nous appellons syllogistics, ou rationels; si donc avec ceux-cy, ou quelques vns, il paroist du pourpre, ou exantheses punctilez, verdoyans, noirs, ou liuides, si les articulations se relaschent, si le gros des oreilles, & les arcades du nez, sont noires, pendantes & abatuës, les yeux cauez, enfonchez, & noircis, l'endroit du cœur deprimé, on peut prononcer plus asseurement: mais lors que les signes pathognomiques paroissent, qui sont les charbons, les bubons, les chordes, ou ganglions aux émonctoires, qui sont les seaux, & caracteres veritables de la peste, on peut asseurer infalliblement le corps auoir esté infecté. Or les glandes ne paroissent tousiours visiblement, à ceux qui sont tost emportez, mais se cachent dedans les émonctoires, & faut que le toucher supplée à la veüe, qu'il faut y porter profondement, car autrement on se pourroit tromper, & s'il a eû quelque collection encommencer, on la remarque par ce moyen, ou par la

Observation;

Cc iij

dilatation de ces parties : car il arriue souvent aux pestes violentes, que la nature ayant commencé sa décharge en vne partie, au dernier effort que nous appellons ecclampsie derniere, à l'instant de la mort, la matiere s'en dissipe, ou s'épand, & la tumeur commençante, & visible, se void' disparoistre : Tout ainsi que quelques fois aussi, pendant la vie, la matiere ne s'estant amassée en tumeur, ne fait aucun synatrisme, incontinent apres la mort, elle paroît. De là nous voyons, que les corps auxquels on n'a rien remarqué vn peu mesme avant que mourir, apres la mort se trouuent couuerts de pourpre, & de charbons. C'est pourquoy pour prendre le temps commode de la visitation, il faut toujours attendre quelque temps apres la mort, & que le corps soit aucunement refroidi pour deux causes; la premiere, parce qu'il y peut auoir encor de la chaleur, & de l'air au corps, qui transpire, & qui peut donner la contagion, ce qui ne se peut quand il est tout refroidy : & la seconde, qu'on peut estre trompé en son iugement: parce que comme nous auons dit, à ceux qui meurent promptement, les éruptions ne paroissent souvent qu'apres que leur corps est refroidi, l'humour ne prenant sa concretion, & ne se condensant qu'alors qu'il est abandonné tout à fait de la chaleur. Quelques modernes ont mis en auant vn moyen, qu'ils disent estre infallible, de pousser dans le cœur du mort vne grosse aiguille, laquelle si vous retirez sans qu'elle soit sanguine, ou mouillée, vous pouuez assurer de la peste : parce qu'ils disent, que la chaleur pu-

Autre.

*Temps de
visiter le
corps.*

*Autre ob.
seruation.*

trédinale & pestilente a consommé & recuit toute l'humidité du cœur. Mais ce moyen me semble aussi cruel qu'il est peu certain, n'estant *Moyen cruel & incertain* particulier pour la peste mais pour tous les corps qui ont esté empoisonnez, ausquels ils disent que le cœur se seche, iusques à sa propre substance, comme Suétone rapporte du cœur de Germanicus: ces remarques, & les autres aduis qui suivent sont pour ceux qui sont obligez à ces visites où il n'y a point de medecin qui puisse conduire leur iugement, afin que la ressemblance ne leur impose en chose si preiudiciable.

*QUELQUES ADVIS POUR
ceux qui ont à conuerser avec les pestes.*

CHAPITRE XXXVII.



N tient que la charité aussi bien que l'amour (à ceux qui les distinguent) a cela de propre, de rendre les choses difficiles faciles; & les plus penibles, aysées: parce qu'elle nous porte à ce que nous faisons avec de l'affection, outre l'obligation que nous auons les uns aux autres, car comme dit saint Paul à Timothée, comme la fin de la loy est la dilection de Dieu & du prochain, ainsi la fin du precepte est la charité: dont les effets ne sont iamais inutiles, parce que comme disoit le vieil pro-

Cc iiij

uerbe, χάρις χάρις τίηται gratia gratiam parit.

*Simulachre
de la charité*

C'est pourquoy aussi les anciens representoient le symbole de la charité par trois sœurs, Egle, Euphrosyne & Thalie nuës, ayans leurs bras enlacez & nuds, pour monstrier que les bien-faits s'entretiennent, & se contournent, & qu'ils se doiuent faire sans artifice, & sans dessein. L'vne de ces sœurs donnant, l'autre receuant, & l'autre rendant. Si ceux qui se resoluent d'assister les malades de peste, sont poussez de cet esprit, il n'y a point de doute, que les difficultez qui se presentent en toutes les occurrences, ne leur soient legeres, que la main de Dieu ne les defende, & ne soient en la sauue-garde du ciel, puis qu'ils se sacrifient pour le salut public. Quand ie dis que la charité doit tenir le premier bout en leur resolution, ce n'est pas qu'il faille qu'une si digne peine manque de récompense, au contraire on doit faire leurs conditions tres-avantageuses, & leur donner suiët par le doublement de leurs appointemens ordinaires, de s'employer plus courageusement, parce qu'il faut qu'ils souffrēt des dépêces extraordinaires, qu'ils se separent & rompent leur famille, & endurent plusieurs autres incommoditez, estans donc pourueus de toutes ces choses, & de logemens commodes, il faut qu'ils y entrent avec confiance, & qu'avec vne resolution ferme, non titubante, ils s'y portent. Cette assurance n'empesche pas qu'ils ne se tiennent sur la defensiue, pour se preseruer & se garder de surprise: à quoy ces aduis leur pourront estre vtils. Je parle pour ceux qui n'ont encor passé ce détroit:

qu'ils chassent la peur, car comme nous auons dit apres Pline, la peste ressemble au crocodil, elle fuit ceux qui la cherchent, & tue ceux qui la craignent ou qui la fuyent: qu'ils se preparent auant qu'y entrer par purgations conuenables, & s'ils sont pletorics, qu'ils se facent tirer vn peu de sang, qu'ils se fassent appliquer quatre cauterres, deux aux deux bras, & autant aux iambes. Quelques vns preferent ceux des aïnes, & sans *Cauteres aux aïnes.* l'incommodité & la douleur qu'ils font quelques fois, ie croirois qu'ils y auroient plus d'effet: parce que ce sont les lieux de plus facile décharge, & ne seroit besoin d'en appliquer ailleurs que là. S'ils ont quelque vlcere ouuert, & courant, qu'ils ne le facent refermer: car ce sont des spiracles, par lesquels le mauuais air aussi tost pris, aussi tost est repoussé. Il faut garnir ces cauterres de ballotes attractiues, & d'emplastres theriacales, & metasyncritiques: qu'ils portent leur poil court, qu'ils se tiennent tousiours les voyes de la décharge des excremēs liquides, & solides, ouuerts, & libres: que iamais ils n'entrent aupres des malades, échauffez, ny en suëur, ny à ieun. S'ils veulent se seruir des parfums décrits en la premiere partie, ils le feront commodément, au moins il faut qu'ils parfument leur linge, & habits, & sur tout n'oublieront le sparadrap, ou mouchoir ciré, approchant des malades, qui les deffendra de leur expiration. Il faut aussi se frotter le dedans des narines, les léures, & les temples, avec huile de camfre, baume du Perou, & extrait de galbanū, meslez ensemble: tenir en la bouche vn morceau de

racine de contrahierue, ou bien vne ballote de myrrhe poistrie avec essence de cloud, & extraction d'ambre gris. Il faut qu'ils se lauent le visage, & les mains, avec du suc de Telephium, ou *Faba inuersa*, & vinaigre d'ail, ou de rue. Il faut porter des gands laués, & renduits, de la mesme composition que le mouchoir, & les couper, afin de donner la commodité sans déganter, de toucher le poux: se garder approchant du malade, de recevoir son allene, & de prendre la vapeur du dedans du lit, en luy faisant tirer le bras dehors, qui sont deux des points principaux, dont ils se doiuent donner garde, & ne se rencontrer en diametre, ny en ligne directe, avec les yeux, & la bouche du malade: & quand la contagion est grandement maligne, faire mettre vne cassiolette garnie de quelqu'un des parfums que nous auons décrits pour ce sujet, non directement entre luy, & le malade, mais obliquement, & à costé; parce que le feu tire à soy l'air, duquel par ce moyen on est deffendu. Il ne faut point porter en faisant les visites, d'accoustremens de laine, ny d'autre étofe de texture lasche, parce que l'air se loge dedans leurs porosités, & s'y retient long temps: mais il faut choisir des étofes legeres, & serrées, comme celles qui viennent de la Chyne, du tamis de soye, & tafetas bien ferrez, ou de treillis pour les pauvres. Aussi tost qu'ils ont acheué leurs visites, il faut quitter ces habits, & les faire parfumer, auant que les reprendre. Il seroit bon pour cet effet, d'en auoir plusieurs à changer, & vn lieu particulierement destiné, où ils les laissent. Il faut

qu'ils portent yn amalgame , sur le cœur , de mercure & d'or;ou bien de plomb,& en la fonte faut adjouster de la poudre de saphir & de hyacinthe. Les sels de tanaïsie, d'absynthe, de scordium, sont bons aussi à tenir en la bouche, quelques vns se sont seruis vtilement d'huile,tenant la bouche plaine soit d'oliue ou d'autre comme les vrinateurs, & plongeons, lesquels au plus profond de l'eau, prennent l'air par ce moyen, sans que l'eau les offence. Les pauvres prennent vne pincée de sel commun; pour les preseruatifs generaux, il y en a cy deuant à choisir; ce sont icy les moyens les plus aysez, & assurez, pour se preseruer. Car d'auoir assurance aux caracteres, comme quelques vns enseignent, c'est s'engager à vn mauuais creancier, & grandement trompeur, ceux qui se voudront seruir des mathematices en trouueront deux figures cy deuant.

DESCRIPTION D'VNE CHE-
mise preservative pour ceux qui
visitent les malades.

CHAPITRE XXXVIII.

*Chemise
preservative*

L'AY veu pratiquer & avec grande
raison à l'hostel-Dieu de Paris, &
ailleurs, en beaucoup d'endroits:
ce qui se fait mesmes par toutes les
prouinces estrangeres, que ceux
qui assistent & seruent les malades de peste,
comme ils entrent en leur exercice, vestent par
dessus leurs accoustremens ordinaires, vne
certaine sorte d'habit, comme vne chemise ou
tunique froncée, en façon de rochet, trempée
& poistrie dedans de certaines liqueurs preser-
uatiues, qui empeschent que le mauuais air n'en-
tre en leurs autres vestemens. Ils font dissou-
dre les sucres ou liqueurs avec de la cire fonduë, &
puis iettent la toile, ou l'estofe de laquelle on
les desire faire dedans, en les remuant souuent,
tât qu'elle en aye beu tout ce qu'elle peut, & puis
la font secher, & tailler comme ils veulent, pour
s'en seruir. Non comme d'vne chemise de mail-
le, pour se garder des coups de main; non com-
me de ces chemises charmées, trèmpées dans le
sang & le venin de lerne, telle qu'on donna à
Hercule d'où il vint furieux.

Non lana assyrii tincta vel saturata veneno.

Mais comme le voile d'Ysis qui gardoit & couuroit le feu de son temple, c'est à dire qui conferue le flambeau de la vie, & le preserue de la rigueur d'un air ennemy. En voicy vne description que j'ay empruntée d'un des plus curieux de ce temps.

℞ De la cire grenée. ℥b iij
faites la fondre avec du baume blanc, puis y adioustez

Huile de camfre. ℥i

Huile de mille-pertuis. ℥ij

Suc de gentiane.

Suc d'asclepias.

Suc de ruta capraria. A ℥j

demeurez & agitez toutes ces choses ensemble, adioustant demy-septier d'eau de vie, sur les cendres chaudes, dans un vaisseau commode, & les remuât trois fois le jour; sans les faire bouillir, tant que la plus grande partie des sucz soient consummez, puis l'osterez du feu, & en retirerez par inclination tout ce qui reste de suc estant refroidy, & apres faites refondre le reste derechef & y adioustez sur le feu les poudres suivantes.

℞ Poudre d'angelique.

Poudre d'Iris.

Poudre de ruë.

Poudre d'aurone.

Poudre de contra-hierue. A ℥ij

Poudre de diambre.

Poudre de liberant. A ℥j

Incorporez ces poudres peu à peu, avec la liqueur, & si elle vient trop seche, adioustez de

l'huile muscatelin ; ce qu'il en faillira , puis ietez vostre toile , ou autre estoife deliée toute taillée, & la pillez avec le bistortier de bois, doucement , pour empescher qu'elle ne se rompe, & luy faites prendre tout ce qu'elle pourra recevoir de cette liqueur : puis estant encor chaude, retirez-la , l'estendez sur des aiz, & la pollissez avec la lice, trempée en huile d'amandes douces : & la laissez ainsy secher , & faut par apres coudre les pieces en la forme que vous desirerez , cette façon d'habit comme nous auons dit, couure tous les autres, & empesche que l'air ne s'y puisse retenir, car beaucoup ont tenu, encor que la cire soit poreuse & grasse, que le mauvais air ne s'y pouuoit prendre, parce que sa substance est aérée, & faisant part d'une autre qui resiste grandement à la corruption.

DE L'ORDRE QV'IL FAUT
tenir pour éuenter les maisons.

CHAPITRE XXXIX.



E point est aussi important, qu'autre que nous ayons traité, d'autant que bien souuent faute de l'ordre qui s'y doit obseruer, on en void arriuer de grands inconueniens, & quasi perpetuër la contagion. Aussi tost donc que les corps seront refroidis, la visite faite, & les personnes du logis sequestrez aux lieux qui leur sont destinez: il faut enseuelir le corps, en de la toile cirée, & gommée avec galbanum, & autres drogues que nous dirons incontinent, puis aussi tost, & deuant que la malignité qui estoit retenue au corps viuant, ne s'épandë par tout, il faut dedans la chambre mesme, & sans la transporter ailleurs, brusler la paille du lit, avec du bois de gëneure, ou quelque autre odorant, sinon ietter quelques parfums dans le feu, comme le stirax, benjoin, le l'aban, ou quelque bitume d'odeur forte, pour tousiours corriger l'air: puis faire tendre des cordes dans la mesme chambre, sur lesquelles il faut ietter les lits, matelas, couuertures, ciels, & rideaux, les ayans premierement passez, & parfumez au feu: puis ouurir les fenestres au nort, & nordest & laisser passer huit iours sans rien éuenter dauantage.

Ordre qu'il faut garder en l'éuenter des hardes.

Le tēps qu'il faut estre sans éuenter.

Ceux qui preferent leur conseruation au bien, les font bruller dès le commencement avec la paille, mais tous n'ont pas le moyen de porter cette perte, comme les pauüres desquels souüent la plus grande richesse consiste en leur chambre garnie : pendant les huit iours il faut tenir continuellement du feu dedans les chambres infectées, des choses predites, ou semblables : & les huit iours passez, il faut auoir de la chaux viue éteinte en deux tiers d'eau, & vn tiers d'eau de vie, de l'aloë, & myrrhe, du galbanum, & styrax, & les piller grossierement, puis les mesler toutes ensemble, autant de l'vn que de l'autre, & auoir de grandes poëles plaines de charbon allumé, & jetter dedans de cette poudre, à la fumée de laquelle on éuentera, se tenant tousiours au dessus du vent, tenant en la bouche quelques gouttes de baume, ou vn peu d'huile de mille-pertuis, car ils disent que iamais le mauuais air ne fausse cette huile. Lors que les hardes sont suffisamment éuentées, il ne faut pas si tost les plier, ny ferrer : mais les laisser encor deux iours à l'essor, exposées au vent, puis les ferrer. Pour le linge, qui aura serui au malade, lequel porte plus de danger que les autres hardes, il y faut aussi apporter plus de soin, il faut donc le mettre en paquet, & faire vn trou assez profond en terre, si c'est en lieu où il y en aye commodité, & garnir le fond de nattes, puis jetter le linge dedans, & le couvrir aussi de nattes, & le remplir de terre, & le laisser six iours là dedans, puis au bout des huit iours, le retirer avec des crocs, & se prendre garde de receuoir le premier air de la découuerture.

sur

ture de la terre, parce qu'ils tiennent qu'il est fort dangereux, ce linge tiré laissez les nattes dedans le trou, & le recouvrez de terre, puis faites lexiuer le linge de la lexiue que nous prescrons incontinent, & faut se garder de passer lesdites hardes, par d'autres chambres, quand on les va éuenter, de peur de les infecter, mais les faut ietter par les fenestres, de haut en bas, quelques vns ont cette coustume pendant cet éuent, de faire brûler par tout le logis, de la poudre à canon, de la resine, & du souphre, que ie ne reprouue, car ces trois choses ont vne grande puissance sur l'air, & poussent violemment celuy qu'ils rencontrent, quand le feu les dissout: & puis leurs qualitez entre autres celle du salpestre, résiste à toute sorte de corruption. Il est nécessaire que les magistrats tiennent la main à faire éuenter de bonne heure, d'autant qu'à faute de ce, le mauuais air s'y nourrit & s'y augmente, lequel par apres s'épand par le voisiné. L'histoire que nous auons rapportée cy deuant, de Marcilius Ficinus arriüée à Venise, est remarquable pour cet effet: & auons obserué en ces accidens derniers, que pour auoir esté negligens d'éuenter du commencement, au bout des quarante iours qui est le temps prefix par toutes les ordonnances, pour terminer le pouuoir de la contagion; beaucoup en ont esté repris ayant les derniers iours inconsiderément remué des hardes, restées dedans la chambre où estoient morts quelques vns, pensant qu'un si long temps en eust osté le danger: & ne puis approuuer l'usage que l'on a en quelques en-

Qualité du salpestre.

Histoire arriüée à Venise.

Observation.

Dd

droits, de faire enleuer les hardes des maisons infectées, pour les transporter ailleurs; parce qu'en ce transport vous communiquez cet air infecté aux lieux par où ils passent, où les faisant éuenter aux maisons infectées, elles ne peuuent gaster, que ce qui l'est déjà, cela seroit bon pour vn second, & dernier éuent, si on ne faisoit comme en beaucoup de lieux, ausquels on va querir les hardes infectées, avec des chariots couuerts, afin que l'air corrompu, ne s'épande point; & auons-nous veu en cette ville, encor que la commodité de l'eau nous fauorise en ce transport, que les faux-bourgs, & villages riuerrains, que le batteau destiné à cet usage voisine, allant & venant, ont esté plus affligez de ce mal, que tous les autres. Maintenant que le lieu des malades sera hors la ville, il n'y aura tant de danger. Le mesme inconuenient estoit à l'enleuement des corps pour la sepulture, estant necessaire de passer tout le trauers de la ville.

*Danger qu'il
en éuier.*

*Toile gom-
mée.*

Toile gommée pour enseuelir les pestes.

℥ Cire blanche. lb iij

Gommée lemi.

Therebentine. A lb f

Resine. 3 vij

faites fondre ces choses ensemble puis y adiou-
stez

Souphre vif. 3 ij

Aloë cabalin. 3 j

Poudre de zedoar. 3 j

Meslez ces poudres peu à peu y adioustant de

l'huile d'aspic, à la fin & faites gommer de cette composition de la toile forte, & serrée, ou du coustil : parce que l'air le penetre moins; cela est seulement pour ceux qui veulent conseruer les corps pour considerations importantes à leurs familles, & faut premierement les lauer avec du vinaigre, du sel, & de l'eau de vie : car ainsi accommodez, encor qu'ils ne soient pas ouuerts, ny embaumés, on les peut garder vn mois & d'auantage.

Forme de capitel ou lexiue pour le linge infecté.

℞ Cendre de genéure.

Cendre de cypre.

Cendre de laurier.

Cendre d'iris.

Cendre d'angelique.

A ℥iij

Il faut brusler ces cendres iusques à l'extremité de l'incineration, tât qu'elles ayent acquis vn empyreume entier: puis les mesler avec cendre commune, & cendre de sarments de vigne, autant qu'il en faut pour la lexiue, & les mettre sur le linge à l'accoustumé, vous pouuez aussi au lieu d'iris, que les bonnes femmes mettent par morceaux, y mettre des affilées de racine d'angelique, & de zedoar. Cela emporte toute la malignité du linge, n'importe si elle ne le fait aussi blanc. Et faut donner aduis en passant, que ce doit estre vn des soins principaux de la police, de faire lauer les lexiues loin des villes, & au deffous, d'autant que l'eau estant necessaire à tous vsages de la vie, elle

Cendre pour
lexiuer les
linges infectez.

Observation.

Dd ij

Usage de
l'eau.

communiqué aussi par plus de moyens les impuretés qu'elle reçoit facilement. Car encor que son agitation, & son mouuement en dissipēt vne partie, si est-ce qu'il ne peut qu'il n'y en reste, principalement, aux riuieres qui ont leur cours lent, c'est vne des incommoditez que ie trouue au lieu de santé de cette ville, avec ce qu'il est vn peu exposé au midy, que le canal qui sert pour la commodité des malades, serend dans la riuie-

Observation

pour le canal

du lieu de

santé & de

l'hôtel Dieu

uiere trop proche de la ville, d'autant que le flux venant tous les iours rapporte toutes les immondices qu'elle a receuës, sur la ville, dont il peut arriuer plusieurs inconueniens, il est encor plus dangereux pour le canal de l'hôtel Dieu, parce qu'il est au milieu de la ville. C'est pourquoy en temps pesté, s'il se pouuoit vider par bestoires, sans se ietter dedans la riuie-
re, ce seroit vn grand bien: & pour celuy du lieu de santé il faudroit y faire vne ecluse à bonde, pour retenir l'eau, iusques à ce qu'il y eust reflux: afin qu'elle fust en moins de temps portée plus loin & éloignée de la ville, ce que ie dis, non pour entreprendre sur ceux qui ont les affaires de la santé en charge, desquels la prudence s'est fait reconnoistre en toutes les occurences qui se sont présentées, mais d'autant que quelquesfois les grandes sollicitudes empêchent, que l'on ne prenne garde aux moindres, *de minimis non curat prator* disoit Paulus: & qu'aux choses où il va de l'interest public, chacun peut mettre la balotte; i'auois fait quelques observations considerables pour les bastimens que l'on pretend faire audit lieu de santé, afin d'éuiter les

inconueniens qui se sont reconnus pendant la derniere peste en l'hospital saint Loys à Paris bastiment vrayement Royal & qui marquera à jamais la pieté de Henry le grand. Mais la necessité ayant precipité les desseins, il a fallu prendre le drap suiuant la piece, qui est occasion qu'il y a quelque partie des nouueaux bastimens, qu'on est contraint d'ouurir au sur & surouest, mais il ne s'est peu faire autrement, parce que d'un costé il n'auoit assez de lieu & de l'autre ils eussent esté étouffez de la coste qui est trop proche. Ces incommoditez ont esté iudicieusement concertées, lors que l'on a pris le plan & fait la topographie, mais toutes choses exactement considerées on a trouue moins d'incommodité, en la façon qu'ils sont, qu'en nulle autre, en attendant que l'on puisse auoir plus de place : aussi ne sont-ce que bastimens d'attente, lors que l'on bastira pour demeure nous communiquerons ces aduis & les commettrons plus fidellement à la langue qu'à la plume, le tout pour le bien public & vtilité commune.

Dd iij

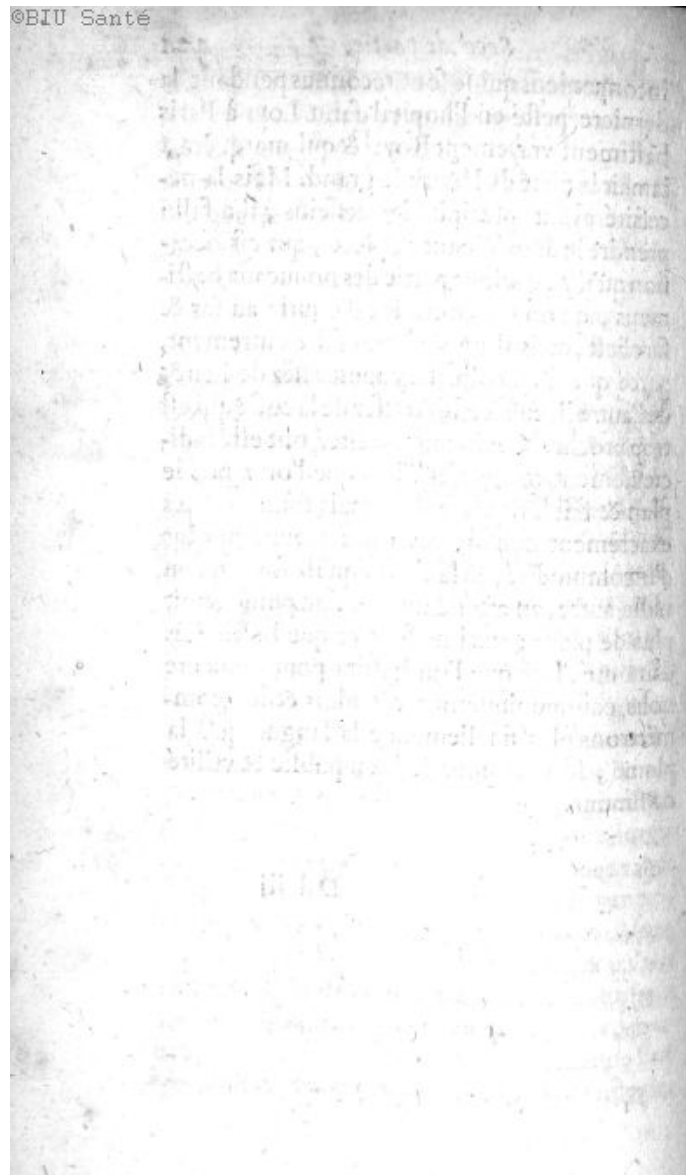


TABLE
DES CHAPITRES
DE LA PREMIERE PARTIE
de ce Traité.



<i>Q</i> UE le nom de Peste est commun à celle des hommes, des animaux & des plantes. Chap. 1.	pag. 1
Des differences generales de la peste. Chap. 2.	p. 5
De la peste qui est naturelle. Chap. 3.	p. 9
Des causes de la peste. Chap. 4.	p. 12
Si le ciel peut estre cause de la peste. Chap. 5.	p. 16
Des avant-coureurs de la peste. Chap. 6.	p. 28
Que c'est que la peste. Chap. 7.	p. 35
Si cette vapeur infectée est qualité ou substance. Chap. 8.	p. 37
Si la contagion est de l'essence de la peste. chap. 9.	p. 40
De la contagion. Chap. 10.	p. 46
Par quels moyens nous recevons la contagion. Chap. 11.	p. 52
Si les rayons & les aspects fixes peuvent contagier. Chap. 12.	p. 55
Observations sur la contagion pestilente. chap. 13.	p. 58
Si le linge par le feu ou le xime perd sa qualité contagieuse.	p. 59
Si les animaux domestiques peuvent donner la con-	

Dd iij

tagion.	page 61
De la difference du pestilent & contagieux.	
Chap. 14.	pag. 62
Si un corps mort de peste peut infecter. Chap. 15.	p. 64
Quelles personnes sont plus disposées à la contagion.	
Chap. 16.	p. 70
Pourquoy la peur nous rend plus susceptibles de la peste. Chap. 17.	p. 73
Quelle sorte de fièvre est la pestilente. Chap. 18.	p. 77
De la fièvre pestilente simple & composée.	
Chap. 19.	p. 82
Des differences de la fièvre cardiaque purpurée & pestilente. Chap. 20.	p. 85
Quelles parties du corps sont principalement affectées de la peste. Chap. 21.	p. 89
Par quel moyen le venin pestilent est porté au cœur.	
Chap. 22.	p. 94
Des signes de la peste. Chap. 23.	p. 99
Du prognostic de la peste. Chap. 24.	p. 102
Si la peste est plus dangereuse quand il y a plusieurs bubons. Chap. 25.	p. 105
Du bubon pestilent. Chap. 26.	p. 109
Du charbon ou anthrax. Chap. 27.	p. 114
Du pourpre pestilent. Chap. 28.	p. 120
De la preservation de la peste tant generale que particuliere. Chap. 29.	p. 125
Si les odeurs puantes sont bonnes pour empêcher la peste. Chap. 30.	p. 135
De la preservation qui regarde les autres choses naturelles. Chap. 31.	p. 141
De la preservation qui regarde le corps. Chap. 32.	
page 149	

T A B L E.

Des preservatifs de la seconde espece. Chap. 33.	p. 163
Preservatifs spécifiques. Chap. 34.	p. 167
Preservatifs tirez des mineraux. Chap. 35.	p. 171
Des remedes qui se tirent des pierres. Chap. 36.	p. 178
Des remedes tirez des vegetans. Chap. 37.	p. 183
Des epithemes & periaptes preservatifs. Chap. 38.	pag. 187.
Des periaptes. Chap. 39.	p. 189
Si un poison ou venin peut estre contre-poison de l'autre. Chap. 40.	p. 197
De la nature des antidotes ou alexipharmques. Chap. 41.	p. 204
Si les sains peuvent user sans danger des antidotes. Chap. 42.	p. 208

TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

D	De la cure de la peste. Chap. 1.	p. 213
	Si la sueur doit estre prouoquée à l'instant du mal. Chap. 2.	p. 122
	Si l'on doit saigner en la peste. Chap. 3.	p. 227
	En quel temps du mal la saignée se doit faire. Chap. 4.	p. 232
	De quelle veine on doit saigner.	p. 234
	Si le vomissement est propre en la peste. chap. 5.	p. 237
	Si la purgation est propre en la cure de la peste. chap. 6.	p. 243
	Si en la peste on peut mesler les alexitairés avec les purgatifs. chap. 7.	p. 254
	S'il y a vn remede specific pour la peste. cha. 8.	
	259	
	Si les violens purgatifs sont les meilleurs en la peste. chap. 9.	page 265
	Si les purgatifs se doiuent donner au commencement. chap. 10.	page 271
	Les purgatifs desquels plus commodément on se peut seruir en la peste. chap. 11.	275
	Description & formules des antidotes cordiaux qu'il faut prendre aussi tost qu'on se sent frappé de la peste. cha. 12.	182

T A B L E.

<i>Antidote spécifique au commencement de la peste.</i>	
cha. 13.	288
<i>Antidotes cordiaux sudorifiques.</i> cha. 14.	292
<i>Eau cardiaque & sudorifique pour la peste.</i> cha. 15.	296
<i>Des antidotes cordiaux expulsifs.</i> cha. 16.	298
<i>Formes de clystères en la peste.</i> cha. 17.	303
<i>Des epithèmes.</i> cha. 18.	305
<i>Si les epithèmes sont propres en la peste.</i> chap. 19.	311
<i>Des epithèmes hepatics.</i> cha. 20.	322
<i>Des epithèmes cephalics ou frontaux.</i> cha. 21.	324
<i>Des inleps cordiaux.</i> cha. 22.	329
<i>Des parfums curatifs.</i> cha. 23.	332
<i>Distillez analeptiques & restaurans pour la peste.</i>	
cha. 24.	336
<i>Des autres parties du corps qu'il faut deffendre.</i>	
cha. 25.	340
<i>Cure du bubon pestilent.</i> cha. 26.	343
<i>Si le bubon pestilent est critique ou symptomatique.</i>	
cha. 27.	351
<i>Remedes excellens & attractifs en la peste.</i> cha. 28.	353
<i>Des remedes empiriques & superstitieux.</i> chap. 29.	358
<i>De la cure du charbon.</i> cha. 30.	361
<i>Remedes extérieurs pour le charbon.</i> cha. 31.	365
<i>Des accidens qui suivent la fièvre pestilente.</i> cha. 32.	374
<i>De la douleur de teste.</i>	374
<i>Des faillances & foiblesses de cœur.</i>	375
<i>Des inquietudes.</i>	377

T A B L E.

Des veilles & delire.	378
De la soif & alteration.	383
Des assopiffemens lethargiques.	384
De l'æmoptoide ou crachement de sang.	385
Du vomissement comme accident de la peste.	
cha. 33.	387
Du flux de sang. cha. 34.	391
Du regime des pesteux. cha. 35.	393
Pour reconnoître les corps morts de peste. cha. 36.	
403	
Quelques aduis pour ceux qui ont à conuerfer avec les	
pesteux. cha. 37.	407
Description d'une chemise preseruative pour ceux qui	
visitent les malades. cha. 38.	412
De l'ordre qu'il faut tenir pour enuenter les maisons.	
cha. 39.	

F I N.



PAR Arrest de la Cour du 28. Mars
mil six cens vint , a esté permis à
l'Autheur du present liure de le fai-
re imprimer, vendre & distribuër
par tel Imprimeur qu'il aduîslera
bien estre, pour le temps & espace de huit ans,
avec deffences à tous autres Imprimeurs & Li-
braires de l'imprimer, vendre & distribuër pen-
dant ledit temps, sur peine de cinq cens liures
d'amende & de confiscation des exemplaires.

Signé, DE BOISLEVESQUE.

*Ledit Autheur a permis à David du petit Val
Imprimeur du Roy d'imprimer, vendre & distribuer
ledit liure pendant ledit temps, conformément audit
Arrest. Fait ledit iour 28. Mars, mil six cens vint.*